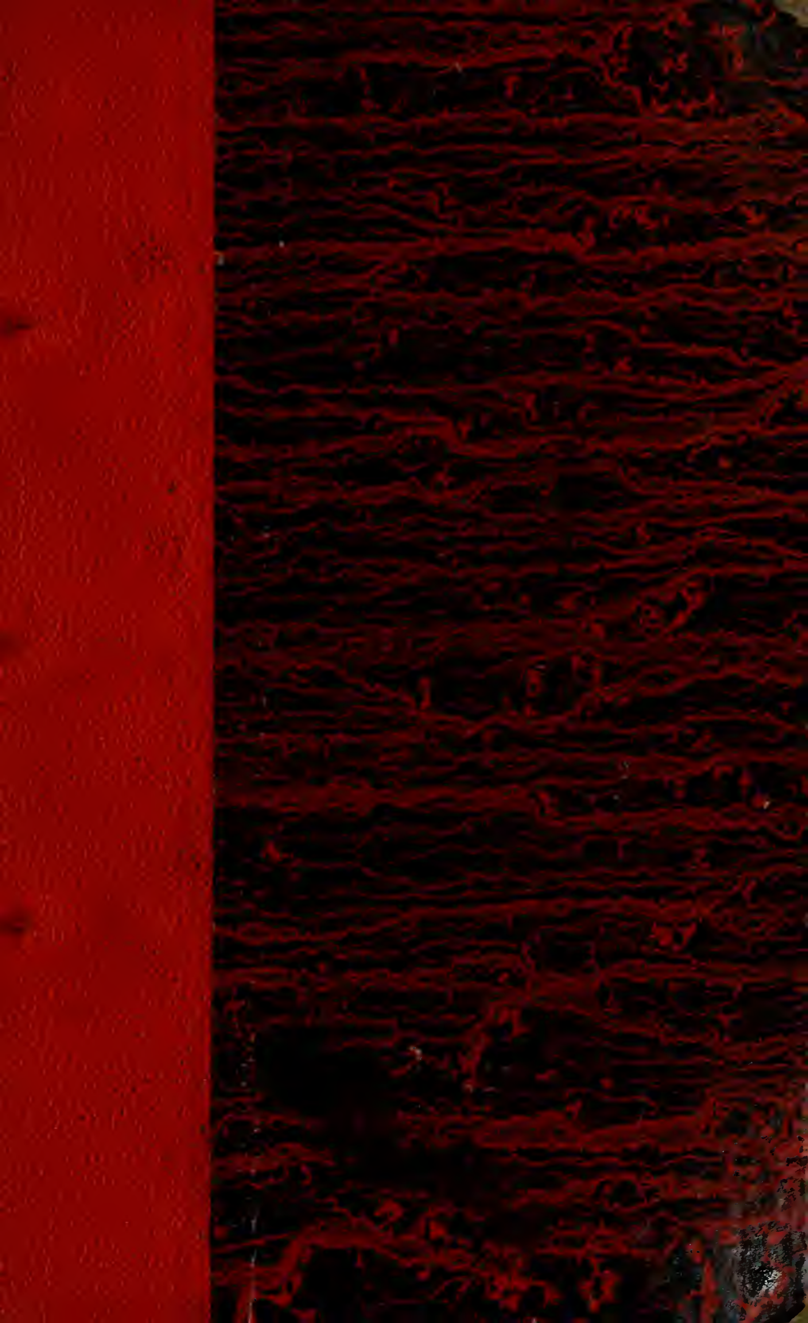


ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

SALVATOR

III

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté . . . 1
Amaury . . . 1
Ange Pitou . . . 2
Ascanio . . . 2
Une Aventure d'amour . . . 1
Aventures de John Davys . . . 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon . . . 3
Black . . . 1
Les Blancs et les Bleus . . . 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . . . 1
La Boule de neige . . . 1
Bric-à-Brac . . . 1
Un Cadet de famille . . . 3
Le Capitaine Pamphile . . . 1
Le Capitaine Paul . . . 1
Le Capitaine Rhino . . . 1
Le Capitaine Richard . . . 1
Catherine Blum . . . 1
Causeries . . . 2
Cécile . . . 1
Charles le Téméraire . . . 2
Le Chasseur de Sauvagine . . . 1
Le Château d'Eppstein . . . 2
Le Chevalier d'Harmental . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . . 2
Le Collier de la reine . . . 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu . . . 3
Le Comte de Monte-Cristo . . . 6
La Comtesse de Charny . . . 6
La Comtesse de Salisbury . . . 2
Les Confessions de la marquise . . . 2
Conscience l'Innocent . . . 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux . . . 2
— La Fille du Marquis . . . 2
La Dame de Monsoreau . . . 3
La Dame de Volupté . . . 2
Les Deux Diane . . . 3
Les Deux Reines . . . 2
Dieu dispose . . . 2
Le Drame de 93 . . . 3
Les Drames de la mer . . . 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman . . . 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours . . . 1
Fernande . . . 1
Une Fille du régent . . . 1
Filles, Lorettes et Courtisanes . . . 1
Le Fils du forçat . . . 1
Les Frères corses . . . 1
Gabriel Lambert . . . 1
Les Garibaldiens . . . 1
Gaule et France . . . 1
Georges . . . 1
Un Gil Blas en Californie . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César . . . 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu . . . 2
La Guerre des femmes . . . 2
Hist. de mes bêtes . . . 1
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
L'Homme aux contes . . . 1
Les Hommes de fer . . . 1
L'Horoscope . . . 1
L'Ile de Feu . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse . . . 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse . . . 3
— Les Bords du Rhin . . . 2
— Le Capit. Arena . . . 1
— Le Caucase . . . 3
— Le Corricolo . . . 2
— Le Midi de la France . . . 2
— De Paris à Cadix . . . 2
— Quinze jours au Sinaï . . . 1
— En Russie . . . 4
— Le Speronare . . . 2
— Le Véloce . . . 2
— La Villa Palmieri . . . 1
Ingénue . . . 2
Isaac Laquedem . . . 2
Isabel de Bavière . . . 2
Italiens et Flamands . . . 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) . . . 2
Jacques Ortis . . . 1
Jacquot sans Oreilles . . . 1
Jane . . . 1
Jehanne la Pucelle . . . 1
Louis XIV et son Siècle . . . 4
Louis XV et sa Cour . . . 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul . . . 3
Madame de Chamblay . . . 2
La Maison de glace . . . 2
Le Maître d'armes . . . 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis . . . 1
Mes Mémoires . . . 10
Mémoires de Garibaldi . . . 2
Mém. d'une aveugle . . . 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo . . . 5
Le Meneur de loups . . . 1
Les Mille et un Fantômes . . . 1
Les Mohicans de Paris . . . 4
Les Morts vont vite . . . 2
Napoléon . . . 1
Une Nuit à Florence . . . 1
Olympe de Clèves . . . 3
Le Page du duc de Savoie . . . 2
Parisiens et Provinciaux . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn . . . 2
Pauline et Pascal Bruno . . . 1
Un Pays inconnu . . . 1
Le Père Gigogne . . . 2
Le Père la Ruine . . . 1
Le Prince des Voleurs . . . 2
Princesse de Monaco . . . 2
La Princesse Flora . . . 1
Propos d'Art et de Cuisine . . . 1
Les Quarante-Cinq . . . 3
La Régence . . . 1
La Reine Margot . . . 2
Robin Hood le Proscrit . . . 2
La Route de Varennes . . . 1
Le Salteador . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . . . 5
La San-Felice . . . 4
Souvenirs d'Antony . . . 1
Souvenirs dramatiques . . . 2
Souvenirs d'une Favorite . . . 4
Les Stuarts . . . 1
Sultanetta . . . 1
Sylvandire . . . 1
Terreur prussienne . . . 2
Le Testament de M. Chauvelin . . . 1
Théâtre complet . . . 25
Trois Maîtres . . . 1
Les Trois Mousquetaires . . . 2
Le Trou de l'enfer . . . 1
La Tulipe noire . . . 1
Le Vicomte de Bragelonne . . . 6
La Vie au Désert . . . 1
Une Vie d'artiste . . . 1
Vingt Ans après . . . 3

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

SALVATOR

— SUITE ET FIN DES MOHICANS DE PARIS —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

III

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

SALVATOR

LXXI

Rue d'Ulm.

L'appartement de madame de Marande était, on le sait déjà, au premier étage du corps de logis formant l'aile droite de l'hôtel de la rue Laffitte ou d'Artois, suivant que l'on nous permettra d'appeler cette rue de son nom actuel ou que l'on exigera que nous l'appelions de son ancien nom. C'est là que nous abandonnerons Jean Robert et madame de Marande, pour un motif que le plus difficile de nos lecteurs ne saurait trouver mauvais, la porte de l'appartement de madame de Marande s'étant soigneusement, et à double tour, refermée entre les deux amants et nous.

D'ailleurs, qu'irions-nous faire dans la chambre de cette adorable madame de Marande, que nous aimons de toute notre âme? Cette chambre, nous la connaissons.

Suivons donc, dans le quartier moins aristocratique vers lequel il chemine en rêvant, ce poëte fraîchement éclos aux rayons de l'amour, et que nous avons nommé Ludovic

Il arriva rue d'Ulm.

Quelqu'un qui lui eût demandé comment il y était venu, et par quelles rues il avait passé, eût fort embarrassé Ludovic.

A travers les volets médiocrement clos du rez-de-chaussée qu'habitaient la Brocante, Babolin, Pharès, Babylas et ses compagnons, Ludovic aperçut une fuite de lumière. Cette lumière augmentait ou diminuait tour à tour, preuve qu'on était encore levé, et qu'on la faisait voyager d'une chambre à l'autre.

Ludovic s'approcha et colla son œil à l'ouverture en homme qui la connaissait. Mais, quoique la fenêtre fût entre-bâillée, vu la disposition des personnages et la place qu'ils occupaient, Ludovic ne put rien apercevoir.

Ce qu'il comprit, c'est que Rose-de-Noël n'était pas encore montée à l'entre-sol, rien n'y annonçant la présence de l'enfant, ni la veilleuse à la douce lumière qui brûlait dans la chambre, ni le rosier contenant la fleur qui portait son nom, et qu'en rentrant, elle mettait sur sa fenêtre, Ludovic lui ayant positivement défendu d'avoir des fleurs ni des plantes dans sa chambre tandis qu'elle dormait.

Or, ne pouvant voir, Ludovic écouta.

La rue d'Ulm, déjà silencieuse dans le jour comme le faubourg d'une ville de province, était, à cette heure, déserte comme une grande route. On pouvait donc, en prêtant une attention continue, entendre, à peu de chose près, la conversation des personnages qui habitaient le rez-de-chaussée.

— Qu'as-tu donc, mon chéri ? demandait la Brocante.

Cette question était évidemment la suite d'une conversation entamée avant l'arrivée de Ludovic.

Mais personne ne répondait.

— Puisque je te demande ce que t'as, mon bijou, répéta a sorcière d'une voix plus inquiète.

Malgré ce redoublement d'intérêt, même silence.

— Oh ! oh ! le chéri et le bijou auquel tu t'adresses, mère Brocante, est un polisson, un mal-appris de ne pas te répondre, pensa Ludovic; et c'est sans doute ce drôle de Babolin, qui boude, ou qui fait le malade.

La Brocante continuait ses interrogations, mais toujours sans obtenir la moindre réponse; seulement, on pouvait remarquer que, par une gamme insensible, sa voix montait du ton de la douceur au ton de la menace.

— Si tu ne réponds pas, monsieur Babylas, dit enfin la bohème, je te promets, mon chéri, que tu vas recevoir une fière danse, entends-tu ?

Sans doute, le personnage ou plutôt l'animal auquel s'adressaient les questions successives que nous avons surprises, jugea qu'il y avait danger pour sa peau à garder plus longtemps le silence, car il répondit par un grognement qui, en s'allongeant d'une façon indéfinie, s'acheva dans un hurlement des plus lamentables.

— Qué que n'avons donc, mon pauvre Babylas ? s'écria la Brocante en poussant une exclamation qui avait une certaine analogie philologique avec le grognement de son chien favori.

Babylas, qui semblait avoir parfaitement compris cette interrogation nouvelle, répondit sans doute par un second grognement plus explicite encore que le premier, car la Brocante s'exclama sur le ton du plus vif étonnement :

— Est-ce possible, Babylas ?

— Oui, répondit le chien dans son idiome.

— Babolin ! cria la Brocante, Babolin ! petit gueux !

— De quoi ? de quoi ? demanda Babolin, tiré intempestivement de son premier sommeil.

— Mes cartes, drôle !

— Oh ! oh ! oh ! des cartes à cette heure-ci ? Bon, bon, bon, il ne nous manquait plus que cela !

— Mes cartes, te dis-je !

Mais Babolin ne répondit que par une espèce de grognement qui indiquait que le bonhomme n'était pas tout à fait étranger à la langue maternelle de Babylas.

— Ne me fais pas répéter deux fois, mauvais mioche ! dit la vieille.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de vos cartes, à cette heure ? dit le gamin du ton d'un interlocuteur qui commence à désespérer de faire entendre raison à son adversaire. Vos cartes, c'est du joli, allez ! si la police savait que vous faites les cartes à une heure indue, à deux heures du matin...

— Oh ! mon Dieu ! dit la douce voix de Rose-de-Noël, est-ce vrai qu'il est deux heures du matin ?

— Eh ! non, fillette, il est minuit à peine, dit la Brocante.

— Oh ! oui, minuit, dit Babolin, allez-y voir.

Comme pour terminer la discussion, la pendule sonna la demie.

— Là ! voyez-vous, une heure qui sonne ! s'écria Babolin.

— C'est-à-dire minuit et demi, riposta la Brocante, qui ne voulait pas avoir le dernier mot.

— Oui, oui, minuit et demi ! qu'est-ce qui dit cela ? Votre maudit coucou, qui ne bat que d'une aile. Allons, bonsoir, la maman ! soyez bien gentille, et laisser *pioncer* tranquillement le pauvre Babolin.

Nous demandons pardon au lecteur pour le mot *pioncer* ; mais il avait encore cours à cette époque.

Il paraît, au reste, que la Brocante en comprit à merveille la portée, car elle s'écria :

— Attends, attends, je vas te faire *pioncer*, moi !

Sans doute, Babolin, de son côté, comprit de quelle façon désobligeante la Brocante allait l'endormir, ou plutôt le réveiller, car il sauta de son lit à terre, et, de terre, sur le martinet vers lequel la Brocante étendait la main.

— Ce n'est pas le martinet que je te demande, dit alors la Brocante, ce sont les cartes.

— Eh bien, les voilà, vos cartes, dit Babolin en les apportant à la Brocante, et en cachant le martinet derrière son dos.

Puis il ajouta, en manière de commentaire :

— Si cela ne fait pas suer, de voir une femme d'âge passer son temps à de pareilles bêtises, au lieu de s'endormir tranquillement !

—Est-il possible que tu sois si ignorant à l'âge après lequel tu cours ! dit la Brocante avec un mouvement d'épaules plein de mépris; mais tu ne vois donc rien, tu n'entends donc rien, tu n'observes donc rien ?

— Mais si, mais si ! je vois qu'il est une heure du matin ; j'entends que tout Paris ronfle, excepté nous, et *je vous observe* que c'est le moment de suivre l'exemple de tout Paris.

Je vous observe n'était peut-être pas d'un français bien pur ; mais on se souvient que l'éducation de Babolin avait été tant soit peu négligée.

— Oui, plaisante, plaisante, malheureux ! s'écria la Brocante en lui arrachant les cartes des mains.

— Mais, jour de Dieu ! la mère, que voulez-vous donc que j'observe ? dit Babolin en poussant un bâillement des plus énergiques et des plus prolongés.

— Tu n'as donc pas entendu Babylas ?

— Ah ! oui, votre chéri... Eh bien, il ne manquerait plus que cela d'être obligé d'écouter monsieur !

— Tu ne l'as donc pas écouté, je te réitère ?

— Eh bien, si, je l'ai écouté.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a gémi.

— Et, de sa plainte, tu n'as tiré aucune conjecture ?

— Si fait.

— A la bonne heure ! quelle conjecture en as-tu tirée ? Voyons.

— Si je vous le dis, me laisserez-vous dormir ?

— Oui, paresseux !

— Eh bien, j'en ai tiré la conjecture qu'il avait une indigestion. Il a mangé ce soir comme quatre, et il a bien le droit de gémir comme deux.

— Tiens, dit la Brocante furieuse, va te coucher, méchant gamin ! Tu mourras dans la peau d'un imbécile, c'est moi qui te le prédis.

— Allons, allons, la maman, calmez-vous ; vous savez que vos prédictions ne sont point des paroles d'Évangile, et, puisque vous m'avez réveillé, expliquez-moi les grognements de Babylas.

— Un malheur plane sur nous, Babolin.

— Ah bah !

— Un grand malheur : Babylas ne hurle pas sans cause.

— Je comprends bien, Brocante, que Babylas, qui ne manque de rien, qui est ici comme un coq en pâte, ne s'amusera pas à gémir pour le roi de Prusse ; mais encore de quoi gémit-il ? — Voyons, de quoi gémis-tu, Babylas ?

— C'est ce que nous allons voir, dit la Brocante en battant ses cartes. Viens ici, Pharès !

Pharès ne répondit point à cet appel.

La Brocante l'appela une seconde fois ; mais la corneille ne bougea point.

— Parbleu ! à cette heure-ci, dit Babolin, ce n'est pas étonnant : elle dort, la pauvre bête ; sans compter qu'elle a bien raison, et que ce n'est pas moi qui la blâmerai pour cela.

— Rose, dit la Brocante.

— Mère, répondit l'enfant interrompant pour la seconde fois sa lecture.

— Laisse ton livre, petite, et appelle Pharès.

— Pharès! Pharès! chanta la jeune fille avec sa voix douce, qui retentit dans le cœur de Ludovic comme le ramage d'un oiseau.

La corneille s'élança aussitôt hors de son clocher, décrivit au-dessous du plafond quatre ou cinq cercles, et vint se percher sur l'épaule de la jeune fille, comme nous l'avons déjà vue faire dans le chapitre où nous avons présenté à nos lecteurs l'intérieur de la Brocante.

— Mais qu'avez-vous donc, mère? demanda l'enfant. Vous paraissez tout émue!

— J'ai de bien tristes pressentiments, ma petite Rose, répondit la Brocante : vois comme Babylas est inquiet, vois comme Pharès est effarée; si les cartes sont mauvaises avec cela, mon enfant, il faut nous attendre à tout.

— Vous m'effrayez, mère! dit Rose-de-Noël.

— Mais à qui en a-t-elle donc, la vieille sorcière? murmura Ludovic, et à quoi bon jeter ainsi le trouble dans le cœur de la pauvre enfant? Que diable! quoiqu'elle en vive, et surtout parce qu'elle en vit, elle sait bien que ses cartes, c'est du charlatanisme. J'ai bonne envie de l'étrangler, elle, sa corneille et ses chiens.

Les cartes furent mauvaises.

— Attendons-nous à tout, Rose! dit douloureusement la sorcière, — qui, quoi qu'en dît Ludovic, prenait au sérieux sa profession de magicienne.

— Mais, enfin, bonne mère, dit Rose, si la Providence permet que vous soyez avertie du malheur, elle doit vous donner en même temps les moyens de l'éviter.

— Chère enfant! murmura Ludovic.

— Non, dit la Brocante, non, voilà le triste : c'est que je vois le mal et que je ne sais point comment y échapper.

— Eh bien, alors, la belle avance! dit Babolin.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! murmura la Brocante en levant les yeux au ciel.

— Bonne mère! bonne mère! fit Rose, ce ne sera peut-être rien. Il ne faut pas nous alarmer ainsi. Voyons, quel malheur peut donc nous arriver? Nous n'avons jamais fait de mal à personne! nous n'avons jamais été si heureux; M. Salvator veille sur nous... J'aime.

Elle s'arrêta; elle allait dire, la naïve enfant : « J'aime

Ludovic! » ce qui lui paraissait, à elle, le comble du bonheur.

— Tu aimes quoi? demanda la Brocante.

— Oh! tu aimes quoi? fit Babolin.

Puis, à demi-voix :

— Dis donc, Rosette, la Brocante qui croit que c'est le sucre, la mélasse ou le raisin sec que tu aimes! Oh! elle est bonne, la Brocante! fameuse, la Brocante!

Et Babolin se mit à chanter, sur un air connu :

Nous aimons d'amour, le fait est public,
Monsieur Lu, lu, lu,
Monsieur Do, do, do,
Monsieur Lu,
Monsieur Do,
Monsieur Ludovic...

Mais Rose-de-Noël tourna vers l'affreux gamin un si doux regard, que celui-ci s'arrêta tout court, en disant :

— Eh bien, non, non, tu ne l'aimes pas, la! Es-tu contente, petite *sœur* de mon *cœur*? Dis donc, la Brocante, il me semble que ce n'est pas difficile de faire des vers comme M. Jean Robert : tu vois, j'en exécute malgré moi... Ah! c'est décidé, je me fais poëte.

Mais tout ce que pouvait dire Rose-de-Noël ou Babolin ne parvenait point à tirer la Brocante de sa préoccupation.

Aussi persista-t-elle, et fût-ce d'une voix lugubre qu'elle reprit :

— Monte te coucher, mon enfant. — Et toi, fais-en autant, paresseux! ajouta-t-elle en se tournant vers Babolin, qui bâillait à se décrocher la mâchoire; pendant ce temps, je vais méditer et essayer de conjurer le mauvais sort. — Monte te coucher, mon enfant.

— Ah! fit Ludovic en respirant, voilà le premier mot raisonnable que tu dis depuis une heure que tu parles, vieille sorcière!

Rose-de-Noël monta à son entre-sol; Babolin se réintégra dans son lit, et la Brocante, pour méditer plus à son aise, sans doute, ferma la fenêtre.

LXXII

Paul et Virginie.

Alors Ludovic traversa la rue, et alla s'appuyer à la maison en face; de là, il se mit à regarder les fenêtres de Rose-de-Noël, qui s'illuminaient à travers leurs petits rideaux blancs.

Depuis le moment où l'amour était si tardivement entré dans son cœur, Ludovic avait passé tous les jours à rêver à Rose-de-Noël et une partie de ses nuits à veiller sous les fenêtres de l'enfant, comme Pétrus à se promener devant la porte de Régina.

Cette nuit-là était une belle nuit d'été; l'atmosphère était de ce bleu transparent et limpide que le ciel de Naples verse sur le golfe de Baïa. A défaut de la lune absente, les étoiles répandaient leurs lumières à la fois les plus vives et les plus douces. On se fût cru dans un de ces paysages des Tropiques où, comme dit Chateaubriand, l'obscurité est non pas la nuit, mais l'absence du jour.

Ludovic, les yeux fixés sur les fenêtres de Rose-de-Noël, le cœur en proie aux plus douces émotions, savourait, tout en rêvant, les douceurs ineffables de cette nuit.

Il n'avait pas dit à Rose qu'il viendrait, il n'y avait pas de rendez-vous pris entre lui et la chère enfant; mais, comme elle savait qu'il était bien rare que, vers minuit ou une heure du matin, le jeune homme ne fût point là, lui s'attendait bien que, aussitôt montée chez elle, elle ouvrirait sa fenêtre. Ce qui le confirma davantage encore dans cette opinion, c'est que les fenêtres, à peine éclairées un instant par le reflet de la lumière, s'éteignirent tout à coup. Rose-

de-Noël venait d'enfermer la bougie dans un petit cabinet; puis la fenêtre s'ouvrit doucement, et, tout en posant son rosier sur l'appui de cette même fenêtre, Rose-de-Noël promena son regard dans la rue.

Ses yeux, encore pleins de lumière, hésitèrent un instant à reconnaître Ludovic dans l'ombre qui se dessinait sous la porte de la maison en face.

Mais Ludovic avait tout vu, lui, et sa voix, traversant l'espace, alla faire tressaillir l'enfant jusqu'au fond du cœur.

— Rose ! avait dit la voix.

— Ludovic ! répondit Rose.

Car quel autre que Ludovic pouvait appeler Rose avec une voix si douce, que cette voix semblait un soupir de la nuit ?

Ludovic ne fit qu'un bond, et, de ce bond, il traversa la rue.

Devant la maison de la Brocante était une de ces hautes bornes que l'on ne retrouve plus maintenant qu'aux angles des vieilles maisons du Marais. Ludovic sauta bien plus qu'il ne monta sur la borne. Parvenu sur le sommet, en étendant la main, il put saisir et presser les deux mains de Rose-de-Noël. Il les pressa longtemps ainsi sans rien dire, ne murmurant rien autre chose que ces deux mots :

— Rose ! chère Rose !

Quant à Rose, elle ne murmurait pas même le nom du jeune homme; elle le regardait, et sa poitrine, haletant doucement, respirait la vie et le bonheur.

En effet, qu'avaient-ils besoin d'échanger des paroles inutiles, ces deux enfants, aussi savants l'un que l'autre pour sentir, aussi ignorants l'un que l'autre pour exprimer ? Tout leur cœur était passé dans la tendre étreinte. Leur voix n'eût pas ajouté un mot de plus à ce concert où les regards sont des chansons.

Ludovic conserva les mains de Rose dans les siennes, sans que Rose songeât même à les retirer.

Il la contemplait dans cette douce extase où est plongé l'enfant ou l'aveugle apercevant pour la première fois la lumière.

Enfin, rompant le silence :

— Ah ! Rose ! chère Rose ! dit-il.

— Ami, répondit Rose.

Et de quel ton dit-elle ce simple mot *ami ?* avec quelle

adorable intonation? C'est ce que nous ne saurions rendre Mais ce seul mot fit délicieusement tressaillir Ludovic.

— Oh! oui, votre ami, Rose, dit-il; l'ami le plus tendre, le plus dévoué et le plus respectueux aussi... Ton ami, ton frère, ma douce sœur!

Comme il venait de prononcer ces paroles, il entendit un bruit de pas; ce bruit, quoiqu'on tentât évidemment de l'amortir, retentissait dans la rue déserte comme sur le pavé sonore d'une cathédrale.

— Quelqu'un! dit-il.

Et il sauta à bas de sa borne.

Puis, traversant rapidement la rue, il alla s'effacer à l'angle formé par la rue d'Ulm et la rue des Postes.

De loin, alors, il aperçut deux ombres.

Pendant ce temps, Rose-de-Noël refermait sa fenêtre, mais restait bien certainement debout derrière le rideau.

Les deux ombres s'approchèrent : c'étaient deux hommes qui semblaient chercher une maison.

Arrivés devant celle de la Brocante, ils s'arrêtèrent, regardèrent le rez-de-chaussée, puis l'entre-sol, puis la borne sur laquelle était monté, un instant auparavant, Ludovic.

— Que veulent ces deux hommes? se demanda Ludovic en traversant la rue et en se glissant le long de la muraille pour se rapprocher le plus possible.

Il marchait doucement et se tenait si bien caché, que les deux inconnus ne l'aperçurent pas, et qu'il put entendre l'un qui disait à l'autre :

— C'est bien ici.

— Hein! qu'est-ce que cela veut dire? pensa Ludovic en ouvrant sa trousse et en tirant son scalpel le plus acéré, afin d'avoir une arme en cas d'événement.

Mais sans doute les deux hommes avaient vu tout ce qu'ils avaient à voir, avaient dit tout ce qu'ils avaient à dire; car, faisant volte-face, ils coupèrent à leur tour la rue diagonalement et s'éloignèrent par la rue des Postes.

— Oh! oh! murmura Ludovic, Rose-de-Noël courait-elle en effet, quelque danger, ainsi que le présageait la Brocante?

Rose, comme nous l'avons dit, s'était retirée et avait poussé la fenêtre; mais, comme nous l'avons dit encore, elle était restée debout derrière le rideau : à travers un

coin de la vitre, elle vit les deux hommes s'éloigner par la rue des Postes.

Les deux hommes disparus, elle rouvrit la fenêtre et se montra de nouveau.

Ludovic remonta sur sa borne et reprit les deux mains de la jeune fille.

— Qu'était-ce donc, ami? demanda-t-elle.

— Rien, Rosette chérie, répondit Ludovic. Sans doute deux passants attardés qui regagnaient leur domicile.

— J'ai eu peur, dit Rose.

— Moi aussi, murmura Ludovic.

— Toi aussi? dit la jeune fille; toi! tu as eu peur? C'est bon pour moi d'avoir peur, car la Brocante m'avait effrayée...

Ludovic fit un signe de tête qui voulait dire: «Pardieu! je le sais bien.»

— Il faut te dire, bon ami, continua Rose, que j'étais en train de lire le livre que tu m'as donné, tu sais, *Paul et Virginie*. Oh! que c'est joli! si joli, que je ne pensais pas à monter me coucher.

— Chère petite Rose!

— Oui, c'est vrai, je savais pourtant que tu devais venir. Eh bien, je ne remontais pas... Que disais-je donc?

— Tu disais, mon enfant, que la Brocante t'avait effrayée.

— Ah! oui, c'est juste; mais te voilà, je n'ai plus peur.

— Tu disais encore que *Paul et Virginie* t'amusait tellement, que tu ne pensais pas à remonter.

— Non; imagine-toi qu'il me semblait que je faisais un rêve et que ce rêve s'ouvrait sur une époque de ma vie que j'avais oubliée. Dis donc, Ludovic, toi qui sais tant de choses, est-ce que c'est vrai que l'on a déjà vécu avant de venir au monde?

— Oh! pauvre enfant, tu effeuilles là avec tes jolis petits doigts le grand secret que les hommes regardent à la loupe depuis six mille ans.

— Alors, tu n'en sais rien? répondit Rose d'un air triste.

— Hélas! non; mais pourquoi me fais-tu cette question, Rosette?

— Attends, je vais te le dire: c'est qu'en lisant la descrip-

tion du pays qu'habitaient Paul et Virginie, de ces grands bois, de ces cascades fraîches, de ces eaux limpides, de ce ciel azuré, il me semblait que, dans ma première vie, dont je ne me souviens que depuis que j'ai lu *Paul et Virginie,* il me semblait que j'avais habité un pays pareil au leur, avec des arbres à larges feuilles, avec des fruits gros comme ma tête, avec des forêts immenses, avec un soleil d'or, avec une mer couleur du ciel. Tiens, cependant, par exemple, la mer, je ne l'ai jamais vue; eh bien, quand je ferme les yeux, il me semble que je suis suspendue à un hamac comme celui de Paul, et qu'une femme, noire comme Domingo, me berce en me chantant une chanson... Oh! mon Dieu! mon Dieu! il me semble qu'il ne s'en faut de rien que je me rappelle les paroles de cette chanson. Attends! attends!...

Et Rose-de-Noël ferma les yeux, faisant un effort pour fouiller au plus profond de sa mémoire.

Mais Ludovic lui serra la main en souriant.

— Ne te fatigue pas, petite sœur, dit-il; ce serait inutile, et, comme tu le disais, c'est un rêve: tu ne saurais te souvenir, enfant, d'une chose que tu n'as ni vue ni entendue.

— Il est possible que ce soit un rêve, dit tristement Rose-de-Noël; mais, en tout cas, ami, j'ai vu en rêve un bien beau pays.

Et elle tomba dans une douce et profonde rêverie.

Ludovic la laissait rêver; car, à travers l'obscurité, il voyait rayonner son sourire au-dessus de sa tête.

Mais, comme cette rêverie durait cependant trop longtemps, à son avis:

— Ainsi, la Brocante t'avait effrayée, pauvre enfant? dit-il.

— Oui, murmura Rose en hochant la tête de haut en bas, sans néanmoins être entièrement à ce que lui disait Ludovic.

Celui-ci lisait dans la pensée de l'enfant comme dans un livre.

Elle songeait au beau pays des tropiques.

— La Brocante est une sotte, reprit Ludovic, une sotte que je tancerai moi-même.

— Vous? demanda Rose-de-Noël avec étonnement.

— Ou que je ferai tancer par Salvator, reprit le jeune homme avec un peu d'embarras; car il a son franc parler chez vous, n'est-ce pas, Salvator ?

La question acheva de tirer complétement l'enfant de sa rêverie.

— Oh! plus que son franc parler, ami, dit-elle : autorité entière et absolue; tout ce qui est chez nous est à lui.

— Tout ?

— Oui, tout, les choses et les gens.

— Vous ne vous comptez ni parmi les choses ni parmi les gens, j'espère, Rose-de-Noël? demanda Ludovic.

— Pardonnez-moi, mon ami, répondit l'enfant.

— Comment! dit Ludovic en riant, tu appartiens à Salvator, ma chère petite Rose ?

— Sans doute.

— A quel titre?

— N'appartient-on pas aux gens qu'on aime?

— Vous aimez Salvator?

— Plus que tout le monde.

— Vous!... s'écria Ludovic avec une sorte d'étonnement qui s'exprima par un soupir.

Et, en effet, ce mot *aimer*, dans la bouche de la jeune fille et s'adressant à un autre que lui, serrait douloureusement le cœur de Ludovic.

— Ainsi, vous aimez Salvator plus que tout au monde? insista-t-il voyant que Rose-de-Noël ne lui répondait pas.

— Plus que tout au monde! répéta l'enfant.

— Rose! dit tristement Ludovic.

— Eh bien, qu'as-tu donc, ami?

— Tu demandes ce que j'ai, Rose?... s'écria le jeune homme près d'éclater en sanglots.

— Sans doute.

— Tu ne comprends donc pas?

— Non, en vérité.

— Ne me disiez-vous pas, Rose, que vous aimiez Salvator plus que tout au monde ?

— Oui, je le disais; oui, je le répète; en quoi cela peut-il vous causer du chagrin?

— L'aimer plus que tout au monde, n'est-ce pas m'aimer moins que lui, Rose?

— Vous! moins que lui!... toi! Que dis-tu donc là, mon

Ludovic?... Mais j'aime Salvator comme un frère, comme un père... tandis que toi...

— Tandis que moi, Rose?... continua le jeune homme tout frissonnant de plaisir.

— Tandis que vous, ami, je vous aime... comme...

— Comme?... Voyons, dis, Rose : comment m'aimes-tu?

— Comme...

— Achève!

— Comme Virginie aimait Paul.

Ludovic jeta un cri de joie.

— Oh! chère enfant! encore! encore! Dis-moi la différence qu'il y a entre l'amour que tu as pour moi et tous les autres amours! dis-moi ce que tu ferais pour Salvator! dis-moi ce que tu ferais pour moi!

— Eh bien, écoutez, Ludovic : par exemple, si M. Salvator mourait, oh! je serais bien triste! je serais bien malheureuse! je ne m'en consolerais jamais!... tandis que, si vous mouriez, vous... tandis que, si tu mourais, toi, reprit la jeune fille avec passion, tandis que, si tu mourais, toi, je mourrais!

— Rose! Rose! chère Rose! s'écria Ludovic.

Et, se haussant sur la pointe des pieds, et, attirant à lui les mains de la jeune fille, il parvint à mettre ses lèvres de niveau avec ses mains et les baisa amoureusement.

A partir de ce moment, ce fut entre les deux jeunes gens un échange, non de paroles, non de mots, non de sons, mais de sensations pures et d'émotions délicieuses. Leurs cœurs battaient d'un même battement, et leur souffle se confondait en un seul souffle.

Quiconque eût passé par là en ce moment, et les eût aperçus ainsi entrelacés au milieu de cette nuit sereine, eût emporté comme une parcelle de leur amour, comme une fleur de ce bouquet, comme une note de ce concert.

Rien, en effet, n'était plus adorable que cette fusion de deux âmes chastes, de deux cœurs vierges ne demandant à l'amour que ses mystérieux ravissements, que ses poétiques extases; c'était tout ce que la plume et le pinceau ont créé de plus doux depuis Ève amoureuse dans le paradis en fleurs, jusqu'à la Mignon de Gœthe, cette autre Ève née à l'extrémité de la civilisation, non plus dans l'Éden du mont Ararat, mais dans les jardins de la bohème.

Quelle heure était-il? Ils eussent été bien enbarrassés de le dire, les pauvres enfants! Les minutes passaient si doucement, que ni l'un ni l'autre ne sortait de son extase au bruit de leurs ailes.

Le Val-de-Grâce, Saint-Jacques-du-Haut-Pas et Saint-Étienne-du-Mont avaient beau sonner les quarts d'heure, les demi-heures, les heures, de toute la force de leur marteau, ils ne les entendaient pas, et le tonnerre fût tombé dans la rue qu'ils n'y eussent pas fait plus d'attention, certainement, qu'au but inconnu où courent les étoiles en tombant du ciel.

Et, cependant, un bruit bien autrement faible que la voix des horloges fit tressaillir tout à coup Ludovic.

Rose-de-Noël avait toussé.

Une sueur froide passa sur le front du jeune homme.

Oh! cette toux, il la reconnaissait : c'était celle qu'il avait combattue et vaincue avec tant de peine.

— Pardon! pardon, Rose, ma chère Rose! s'écria-t-il.

— Pardon de quoi, et qu'ai-je à vous pardonner, mon ami? dit-elle.

— Tu as froid, mon enfant chérie.

— Moi, froid? dit l'enfant étonnée et charmée en même temps de cette attention de Ludovic.

La pauvre petite — excepté par Salvator — n'était point accoutumée à s'entendre parler avec une pareille sollicitude.

— Oui, Rose, tu as eu froid, tu as toussé; il est tard, il faut rentrer, Rose.

— Rentrer! dit-elle.

Et elle prononça ce mot du ton dont elle eût dit : « Mais je croyais que nous allions rester ici toujours. »

Aussi, fût-ce à la pensée et non au mot que répondit Ludovic.

— Non, ma chère Rose, dit-il, non, impossible, il faut rentrer; ce n'est point l'ami qui te dit cela, c'est le médecin qui te l'ordonne.

— Adieu donc, méchant médecin! dit-elle avec tristesse.

Puis elle reprit avec son plus doux sourire :

— Au revoir, mon cher ami!

Et, en disant ces mots, elle se penchait tellement vers

Ludovic, que les boucles de ses cheveux effleurèrent le front du jeune homme.

— Oh! Rose!... Rose! murmura-t-il avec amour.

Puis, se dressant sur la pointe des pieds, il leva la tête, se grandit de toute sa taille, si bien que ses lèvres se trouvèrent juste à la hauteur du front blanc de la jeune fille.

— Je t'aime, Rose! dit-il tout bas en baisant ce front si pur.

— Je t'aime! répéta la jeune fille en recevant le baiser de son amant.

Puis elle disparut, rentrant dans sa cage, si vite, qu'on eût dit qu'elle s'était envolée.

Ludovic sauta à terre; mais il n'avait pas eu le temps de faire trois pas à reculons, — car, en s'éloignant, il ne voulait pas un instant perdre de vue cette fenêtre, — que cette fenêtre se rouvrit.

— Ludovic! dit la douce voix de Rose-de-Noël.

Le jeune homme bondit en avant et se retrouva sur sa borne, sans savoir comment il y était remonté.

— Rose, dit-il, souffrirais-tu ?

— Non, répondit la jeune fille en secouant la tête, mais je me souviens.

— Comment! tu te souviens! et de quoi?

— D'avoir vécu avant de vivre, dit-elle.

— Mon Dieu! dit Ludovic, es-tu folle?

— Non : tu sais, dans le beau pays que je revoyais tout à l'heure, quand j'étais enfant, couchée comme Virginie dans un hamac, et que ma nourrice, une bonne négresse, nommée... attends! oh! elle s'appelait d'un drôle de nom!... elle s'appelait... Danaé!... — et qu'une bonne négresse, nommée Danaé, chantait, tout en me berçant dans mon hamac.

Et Rose-de-Noël chanta sur un air de berceuse, et en cherchant les premiers mots comme s'ils ne se présentaient que difficilement et l'un après l'autre à son souvenir :

> «Dodo! dodo! piti monde à maman!
> Maman chanter, maman cuit vous nanan...»

Ludovic regarda Rose-de-Noël avec un profond étonnement.

— Attends, attends, continua celle-ci.

« Vaisseau qui là, si vou te sage,
Porté poisson, porté bagage... »

— Rose! Rose! s'écria Ludovic, sais-tu bien que tu m'effrayes?

— Attends, attends, dit Rose; l'enfant répond :

« Mauvais, bon Dié, pas vlé droumi;
Moi vlé danser...

LA MAMAN.

Ça vous di là, zami!
Paix bouche à vou, n'a pas fait moi la peine.
Fermé grands yeux, tendé coulé fontaine... »

— Rose! Rose!

— Attends donc, ce n'est pas fini; l'enfant reprend :

« Mauvais, bon Dié! pas vlé droumi;
Moi vlé danser...

LA MAMAN.

Ça vous di là, zami!
Fourré dans fleurs pitis bras, piti tête;
Me voir là-bas cherché vous méchant bête;
Ça chien la mer qui rodé dans bois nous.
Si vous pas bon, li caler nanan vous.
Ti monde à moi! n'a pas fait moi la peine;
Fermé grands yeux, tendé coulé fontaine.

L'ENFANT.

Maman, bon Dié! moi vlé droumi,
Pas vlé danser.

LA MAMAN.

Cuis nanan pour zami;
Li va grandi! li va droumi, droumi!... »

Et Rose s'arrêta.

Ludovic était demeuré haletant.

— C'est tout, dit l'enfant.

— Rentre, rentre, dit Ludovic, nous reparlerons de tout cela plus tard. Oui, oui, tu te souviens, chère Rose à moi; oui, comme tu le disais tout à l'heure, nous avons déjà vécu avant de voir le jour.

Et Ludovic sauta à bas de sa borne.

— Je t'aime! lui jeta Rose en refermant sa fenêtre.

— Je taime! lui renvoya Ludovic assez vivement pour que les deux mots charmants pussent encore passer par la fenêtre entre-bâillée. — Oh! se dit-il ensuite à lui-même, l'étrange chose! c'est bien une chanson créole qu'elle m'a chantée là. D'où venait donc la pauvre enfant quand la Brocante l'a recueillie!... Dès demain, je consulterai là-dessus Salvator... Ou je me trompe, ou Salvator en sait sur Rose-de-Noël beaucoup plus qu'il n'en dit.

En ce moment, trois heures sonnaient, et une légère lueur blanchâtre, qui se répandait à l'orient, annonçait que le jour ne tarderait pas à paraître.

— Dors bien, chère enfant de mon cœur, dit Ludovic. A demain!

Et, comme si Rose-de-Noël avait entendu et que ces mots eussent eu un écho dans son cœur, la fenêtre s'entr'ouvrit de nouveau, et l'enfant jeta à Ludovic :

— A demain!

LXXIII

Le boulevard des Invalides.

La scène qui se passait à la même heure boulevard des Invalides, hôtel de Lamothe-Houdan, quoique semblable, au fond, aux deux scènes que nous venons de raconter, était toute différente dans la forme.

Chez Rose-de-Noël, l'amour était en bouton.

Chez Régina, il entr'ouvrait sa corolle.

Chez madame de Marande, il était en pleine fleur.

Quel est le moment le plus délicieux de l'amour? Toute

ma vie, j'ai cherché cette énigme sans la pouvoir trouver. Est-ce l'heure où il naît? est-ce l'heure où il grandit? est-ce l'heure où, près de s'arrêter, fruit savoureux et suave, il va tomber dans la robe d'or de la maturité?

Quel est le moment où le soleil a ses rayons les plus beaux? Est-ce à son aurore? est-ce à son midi? est-ce à l'heure où, incliné vers le couchant, il trempe l'extrémité de son disque de pourpre dans les flots tiédis de la mer?

Oh! qu'un autre le dise, qu'un autre prononce, qu'un autre décide; nous craindrions trop de nous tromper sur une si grave question.

Et voilà pourquoi nous ne saurions dire quel était le plus heureux de Jean Robert, de Ludovic ou de Pétrus, et laquelle savourait le plus délicieusement les joies de l'amour, de madame de Marande, de Rose-de-Noël ou de Régina.

Mais, pour qu'on envie et que l'on compare, disons quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux amants, ou plutôt les deux amoureux... — trouvez-moi donc un mot, chers lecteurs, trouvez-moi donc un mot, belles lectrices, pour peindre ma pensée; les deux amoureux? non : les deux *aimants!* — quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux *aimants* échangèrent pendant cette lumineuse et resplendissante nuit.

Pétrus était arrivé vers minuit et demi devant la grille de l'hôtel.

Après avoir fait, en long et en large, sept ou huit tours sur le boulevard des Invalides, pour voir si personne ne l'observait, il était revenu se blottir dans l'angle que formait le pan de mur en retour dans lequel était scellée la grille.

Il était là depuis dix minutes environ, les yeux fixés avec une certaine tristesse sur les persiennes fermées et à travers lesquelles il n'apercevait aucune lumière; il commençait à trembler que Régina n'eût pu venir au rendez-vous, quand il entendit un petit *hum! hum!* bien bas qui indiquait, de l'autre côté de la muraille, la présence d'une seconde personne.

Pétrus répondit par un *hum! hum!* semblable.

Et, comme si ces deux monosyllables eussent été doués du même pouvoir magique que le mot *sésame*, la petite porte

percée à dix pas de la grille s'ouvrit mystérieusement sans que l'on aperçût même la main qui la tirait.

Pendant ce temps, Pétrus s'était glissé le long de la muraille, de la grille à la porte.

— C'est vous, ma bonne Nanon? demanda Pétrus à voix basse, en apercevant, avec ses yeux d'amoureux, à travers l'obscurité de la sombre allée de tilleuls qui venait jusqu'à la porte, une vieille femme que tout autre que lui eût prise pour un fantôme.

— C'est moi, répondit Nanon du même ton; car c'était, en effet, la bonne vieille nourrice de Régina.

Oh! les nourrices! depuis la nourrice de Phèdre jusqu'à celle de Juliette, depuis la nourrice de Juliette jusqu'à celle de Régina!

— Et la princesse? demanda Pétrus.

— Elle est ici.

— Elle nous attend?

— Oui.

— Mais il n'y a de lumière ni à la fenêtre de sa chambre, ni à celle de sa serre.

— Elle est au rond-point du jardin.

Non, elle n'était plus là; elle était au bout de l'allée, où elle apparaissait comme une blanche vision.

Pétrus s'envola vers elle.

Deux mots se confondirent entre quatre lèvres.

— Chère Régina!

— Cher Pétrus!

— Vous m'avez donc entendu?

— Je vous ai deviné.

— Régina!

— Pétrus!

On eût dit l'écho du premier baiser qui se répétait.

Puis Régina entraîna vivement Pétrus.

— Au rond-point, dit-elle.

— Où vous voudrez, mon amour.

Et les deux jeunes gens, rapides comme Hippomène et Atalante, silencieux comme ces sylphes et ces ondines qui passent, sans les courber, sur les hautes herbes du Brumenthal, arrivèrent en un instant à la partie du jardin que l'on appelait le rond-point.

Le rond-point dans lequel venaient de s'abattre Pétrus et

Régina était bien le plus doux nid d'amoureux qui se pût imaginer : fermé de toutes parts, en apparence, par des charmilles, comme le rond-point d'un véritable labyrinthe. on ne comprenait point par où l'on pouvait y entrer, et, une fois entré, par où l'on pouvait en sortir; les arbres, déjà fort serrés à leur base, étaient si inextricablement enchevêtrés à leur cime, qu'on eût dit les mailles d'un filet de soie verte; ce qui donnait aux deux amants qui étaient dessous l'apparence de deux papillons pris dans un immense réseau.

Et cependant, les feuilles n'étaient pas tellement serrées que les rayons des étoiles ne pussent y pénétrer; mais avec quelle timidité ils semblaient traverser ces feuilles, avec quelles précautions infinies ils avaient l'air d'égrener des émeraudes sur le sable doré!

Dans ce rond-point, il faisait plus sombre encore qu'ailleurs.

Régina était délicieusement habillée tout en blanc comme une fiancée.

Il y avait eu soirée à l'hôtel; mais Régina avait eu le temps de quitter sa toilette de salon pour un grand peignoir de batiste brodée, aux larges manches, laissant sortir ses magnifiques bras nus; seulement, pour ne pas faire attendre Pétrus, elle avait gardé ses bijoux.

Son cou était entouré d'un fil de perles fines qui semblaient autant de gouttes de lait durci; deux diamants, de la grosseur d'un pois chacun, étincelaient à ses oreilles; une rivière de brillants était tordue dans ses cheveux; enfin, des bracelets d'émeraudes, de rubis, de saphirs, sous toutes les formes, chaînes, fleurs et serpents, étreignaient ses bras.

Elle était adorable ainsi! blanche à la fois d'une blancheur éclatante et pure, comme la blancheur de la lune, et, comme elle, toute constellée!

Lorsque Pétrus put s'arrêter, respirer, voir, il fut ébloui. Nul mieux que le jeune homme, peintre, poëte et amoureux, ne pouvait se rendre compte du tableau féerique qu'il avait sous les yeux : ce bois lumineux et frissonnant, ce sol moussu, jonché de violettes et de vers luisants, les unes répandant leur parfum, les autres répandant leur lumière! sur une branche voisine, un rossignol chantant sa cantilène nocturne et égrenant son chapelet de notes mélodieuses! et elle, Régina! elle! debout appuyée à son bras! enivrante

et enivrée! centre de ce ravissant tableau! statue d'albâtre rose!

C'était, on en conviendra, plus qu'il n'en eût fallu pour rendre amoureux un indifférent, et fou un amoureux; c'était bien véritablement le *songe d'une nuit d'été*, — songe d'amour et de bonheur.

Pétrus en subit tous les enivrements.

Et, chose terrible pour lui, pauvre Pétrus! au milieu de ces enivrements était celui de la richesse.

Certes, sans perles, sans diamants, sans rubis, sans émeraudes, sans saphirs, Régina eût été belle toujours, car elle restait femme; mais, avec son nom de Régina, était-ce assez pour elle que d'être femme, et ne lui fallait-il pas être un peu reine?

Hélas! ce fut ce que se dit Pétrus en soupirant à la fois d'amour et de tristesse: il se rappelait l'aveu qu'il avait à faire à sa bien-aimée.

Il ouvrait la bouche pour tout lui dire; mais il lui sembla que bien d'autres paroles que celles de cet humiliant aveu se tenaient sur ses lèvres, se pressaient au seuil de son cœur.

— Plus tard, plus tard, murmura-t-il tout bas.

Et, comme Régina s'asseyait sur un banc de mousse, lui se coucha à ses pieds, baisant ses mains, et cherchant, entre les pierreries qui chargeaient ses bras, une place où appuyer ses lèvres.

Régina vit bien que tous ces bracelets gênaient Pétrus.

— Excusez-moi, mon ami, dit-elle, je suis venue comme j'étais. Je tremblais de vous faire attendre; puis j'avais hâte de vous voir. Aidez-moi à me débarrasser de tous ces bijoux.

Et, alors, elle se mit à presser, les uns après les autres, les ressorts de ses bracelets, et à laisser tomber autour d'elle, comme une pluie scintillante, tous ces rubis, toutes ces émeraudes, tous ces saphirs enchâssés d'or.

Pétrus voulut les ramasser.

— Oh! laisse, laisse, dit-elle avec cette aristocratique insouciance de la richesse, c'est l'affaire de Nanon. Tiens, mon Pétrus bien-aimé, voici mes bras et mes mains; ils sont bien à toi, maintenant: plus de chaînes, même d'or; plus d'entraves, même de diamants!

Que dire à cela? S'agenouiller et adorer.

Pétrus se laissa aller, comme l'Indien, à la délicieuse rêverie, à la contemplation muette de la beauté, à une ivresse, enfin, qui ressemblait à celle du hachich.

Puis, après un instant de silence, pendant lequel son regard semblait s'être absorbé dans le regard de Régina, pendant lequel son âme semblait s'être ravivée dans l'âme de la jeune fille :

— Ah ! ma bien-aimée Régina ! s'écria-t-il dans un élan passionné, Dieu peut maintenant me rappeler à lui, car j'ai touché à la fois des mains et des lèvres cette fleur inconnue que l'on appelle la félicité humaine, et j'ai vécu. Jamais, même en espérance, mon rêve le plus doux ne m'avait donné une parcelle des joies que vous répandez en moi comme une divinité bienfaisante. Je vous aime, Régina, au delà de toute expression, au delà du temps, au delà de la vie, et l'éternité me semble à peine suffisante pour vous répéter : Je t'aime, Régina, je t'aime !

La jeune femme laissa d'elle-même tomber sa main sur ses lèvres.

Régina, nous l'avons dit, était assise, et Pétrus était couché à ses pieds ; mais, en baisant la main de Régina, il se releva à demi ; mais, en passant son bras autour du cou de Régina, il se releva tout à fait.

Il en résulta qu'il se trouva debout, et elle assise.

De cette façon, il la dominait de toute la hauteur de sa taille.

Alors, la pensée lui revint de sa pauvreté, et il poussa un soupir.

Régina tressaillit : elle comprit que, celui-là, c'était un soupir de douleur, et non d'amour.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? demanda-t-elle avec une espèce d'effroi.

— Moi ? Rien ! dit Pétrus en secouant la tête.

— Si fait, dit Régina ; vous êtes triste, Pétrus ; parlez, je le veux.

— J'ai eu de profonds chagrins, mon amie.

— Vous ?

— Oui.

— Quand ?

— En ces temps derniers.

— Et vous ne m'en avez rien dit, Pétrus? Voyons, que vous est-il arrivé? Parlez, parlez!

Et Régina releva la tête pour mieux voir Pétrus.

Ses beaux yeux étaient chargés d'amour et brillaient comme ces diamants épars dans sa chevelure.

S'il n'y eût eu que les yeux de Régina, Pétrus eût peut-être parlé.

Mais il y avait les diamants.

Les diamants le fascinèrent.

Oh! n'était-ce pas, en effet, une cruelle confidence que celle qui consistait à révéler à cette grande dame, aussi riche que belle, qu'elle avait pour amoureux un pauvre diable de peintre dont on allait, dans quatre ou cinq jours, vendre les meubles à l'encan?

Et puis, ce pauvre diable de peintre, en avouant sa pauvreté à la femme riche, n'était-il pas forcé d'avouer en même temps, à son amie sans défauts, qu'il avait failli être un mauvais fils.

Cette fois encore, le courage lui faillit.

— Mauvaise, dit-il, n'est-ce point un chagrin profond que d'être forcé de quitter Paris et de demeurer six jours sans vous voir?

Régina l'attira vers elle en lui présentant le front.

Pétrus y appuya ses lèvres avec un frissonnement de joie qui fit rayonner son visage.

En ce moment, la lumière naissante de la lune arrivait directement sur le front de Pétrus.

En le voyant si splendidement éclairé par cette double lumière, Régina ne put retenir un cri d'admiration.

— Vous me dites quelquefois que je suis belle, Pétrus.

Le jeune homme l'interrompit.

— Je vous le dis toujours, Régina! s'écria-t-il, quand ce n'est pas avec mes lèvres, c'est avec mon cœur.

— Eh bien, laissez-moi vous dire une fois que vous êtes beau!

— A moi? fit Pétrus tout étonné.

— Laissez-moi vous dire que vous êtes beau et que je vous aime, mon noble Van Dyck! Tenez, je voyais hier au Louvre le portrait du grand peintre dont Dieu vous a donné le talent, et dont, moi, je vous ai donné le nom; eh bien, en me souvenant d'avoir entendu raconter à Gênes les amours

de Van Dyck avec la comtesse de Brignoles, j'étais prête à vous dire, — vois comme c'est heureux, mon Pétrus, que je ne t'aie pas rencontré dans ce moment-là ! — j'étais prête à te dire : « Je vous appartiens comme elle lui a appartenu, car vous êtes beau comme lui, et je t'aime, certes, plus qu'elle ne l'aimait. »

Pétrus jeta un cri de joie.

Alors, se laissant tomber près d'elle et l'enlaçant par la taille, il l'attira doucement à lui.

Régina plia comme un palmier sous la brise du soir, et, inclinant sa tête sur la poitrine de Pétrus, elle écouta en souriant les battements précipités de son cœur, dont chaque battement lui disait: « Régina, je t'aime ! »

En vérité, c'était un groupe ravissant que celui de ces beaux jeunes gens, et l'ange du bonheur eût dû les pétrifier dans cette extase.

La parole s'arrêta sur leurs lèvres. Qu'avaient-ils à se dire ? L'haleine de Pétrus, caressait doucement les cheveux de la jeune femme, et la faisait frissonner comme une sensitive au souffle d'un oiseau.

Elle avait fermé les yeux, et jouissait intérieurement de ces délices ineffables que la religion fait espérer aux mourants, lorsqu'ils se réveilleront dans une autre monde sous le regard du Seigneur.

Une heure se passa ainsi dans cette enivrante léthargie, chacun jouissant de son côté du bonheur qu'il donnait à l'autre, et le savourant en silence, comme si le témoignage trop éclatant d'une pareille félicité devait rendre jaloux les astres qui les éclairaient.

Mais ni l'un ni l'autre n'échappaient à l'influence de l'étreinte amoureuse; leur haleine devenait plus pressée, leur regard plus humide; leur souffle semblait une plainte; leur sang, comme une marée qui monte, semblait avoir submergé le cœur, et battait dans les artères de leur front.

Régina se réveilla en sursaut comme un enfant qui échappe à un mauvais songe, et, tremblant de tous ses membres, les lèvres presque collées à celle du jeune homme, elle murmura :

— Pars... va-t'en... quitte-moi, Pétrus !

— Déjà!... dit le jeune homme, déjà!... Et pourquoi te quitter, mon Dieu?

— Je te dis de partir mon bien-aimé; va-t'en... va-t'en!

— Un danger nous menace-t-il, mon ange adoré?

— Oui, un grand, un terrible!

Pétrus se leva et regarda autour de lui.

Régina le fit rasseoir, et, avec un sourire qui n'était pas exempt d'effroi :

— Non, dit Régina, le danger n'est point où tu le cherches, ami.

— Où est-il donc? demanda Pétrus.

— Il est en nous, il est dans nos cœurs, il est sur nos lèvres, il est dans l'étreinte de tes bras, dans les chaînes des miens... Aie pitié de moi, Pétrus... je t'aime trop!

— Régina! Régina! s'écria Pétrus en pressant entre ses mains la tête de la jeune fille et en la baisant avec passion.

L'étreinte dura un temps indicible. Dans ce baiser ardent, et cependant chaste comme celui de deux anges, leurs âmes se confondirent. Une étoile glissa du ciel et sembla tomber à quelques pas d'eux.

Régina, par un effort suprême, s'arracha des bras du jeune homme.

— Ne tombons pas du ciel comme elle, mon bien-aimé Pétrus, dit Régina en le regardant avec ses deux beaux yeux noyés des larmes de l'amour.

Pétrus lui prit la main, l'attira à lui et déposa sur son front un baiser qui n'eût pas été plus pur sous les lèvres d'un frère.

— A la face de Dieu qui nous regarde, dit-il, à la face des étoiles qui sont ses yeux, je vous donne ce baiser comme la marque de la plus haute estime et du plus profond respect.

— Merci, ami, dit Régina. Ton front?

Pétrus obéit, et la jeune femme lui rendit le baiser qu'elle venait de recevoir.

En ce moment, trois heures sonnèrent, et Nanon parut.

— Dans une demi-heure, il fera jour, dit-elle.

— Tu le vois, Nanon, fit Régina, nous nous disons adieu.

Ils se séparèrent.

Mais, au moment où leurs deux mains allaient se quitter, la main de Régina retint la main de Pétrus.

— Ami, dit-elle, demain, je l'espère, tu recevras une lettre de moi.

— Je l'espère bien aussi, dit le jeune homme.

— Mais une bonne lettre.

— Toutes tes lettres sont bonnes, Régina; seulement, la dernière est toujours la meilleure.

— Celle-là sera meilleure que la meilleure.

— Oh! mon Dieu! je suis si heureux, que j'ai presque peur.

— N'aie pas peur, et sois heureux, dit Régina.

— Que me diras-tu donc dans cette lettre, mon amour chéri?

— Oh! aie la patience d'attendre; ne faut-il pas nous garder du bonheur pour les jours où nous ne nous voyons pas.

— Merci, Régina; tu es un ange.

— Au revoir, ami!

— A toujours! n'est-ce pas?

— Tenez, fit Nanon, quand je vous disais. Voici le jour.

Pétrus secoua la tête et s'éloigna, le regard constamment tourné vers la jeune femme.

Que disait donc Nanon et que parlait-elle du jour?

En ce moment, au contraire, aux yeux des deux amants, le ciel se couvrait d'un crêpe, le rossignol cessait de chanter, les étoiles s'effaçaient du ciel, et toute cette féerie créée pour eux semblait s'éteindre avec leur dernier baiser.

LXXIV

La rue de Jérusalem.

Salvator, en quittant les trois jeunes gens, avait dit : « Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours. »

Après avoir laissé les jeunes gens s'engager chacun de son côté, Salvator descendit rapidement la rue d'Enfer, prit la rue de la Harpe, traversa le pont Saint-Michel, longea le quai, et, au même moment à peu près où chacun de ses amis arrivait à son rendez-vous, il arrivait, lui, devant l'hôtel de la Préfecture.

Comme la première fois, le concierge arrêta Salvator en lui demandant :

— Où allez-vous ?

Comme la première fois, Salvator se nomma.

— Pardon, monsieur, dit le concierge, je ne vous avais pas reconnu.

Salvator passa.

Puis il traversa la cour, entra sous la voûte, monta deux étages et arriva dans l'antichambre où se tenait le garçon de bureau de service.

— M. Jackal ? demanda Salvator.

— Il vous attend, répondit l'huissier en ouvrant la porte du cabinet de M. Jackal.

Salvator entra et aperçut le chef de police enfoui au fond d'un immense fauteuil Voltaire.

En voyant apparaître le jeune homme, M. Jackal se leva et alla à lui avec empressement.

— Vous voyez que je vous attendais, cher monsieur Salvator, lui dit-il.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Salvator avec assez de hauteur et de dédain, selon son habitude.

— Ne m'avez-vous pas dit, lui demanda M. Jackal, qu'il s'agissait tout simplement d'une petite expédition aux environs de Paris ?

— En effet, répondit Salvator.

— Faites atteler, dit M. Jackal au garçon de bureau.

L'huissier sortit.

— Asseyez-vous, cher monsieur Salvator, dit M. Jackal en montrant au jeune homme un siége. Dans cinq minutes, nous pourrons partir. J'avais donné l'ordre de tenir les chevaux tout harnachés.

Salvator s'assit, non pas sur le siége que lui indiquait M. Jackal, mais sur un autre plus éloigné.

On eût dit que le jeune homme aux purs instincts fuyait le contact du limier de police.

M. Jackal remarqua ce mouvement, mais n'indiqua que par un léger mouvement de sourcils qu'il l'eût remarqué.

Puis il tira sa tabatière de sa poche, bourra son nez de tabac, et, se renversant dans son fauteuil en relevant ses lunettes :

— Savez-vous à quoi je pensais quand vous êtes entré, monsieur Salvator ?

— Non, monsieur, je n'ai pas le don de deviner, et ce n'est pas mon état.

— Eh bien, je me demandais où vous pouviez prendre cette puissance d'amour pour l'humanité.

— Dans ma conscience, monsieur, répondit Salvator; et j'ai toujours admiré avant tout, même avant les vers de Virgile, ce vers du poëte de Carthage, qui ne l'a fait peut-être que parce qu'il avait été esclave :

Homo sum, et nil humani a me alienum puto.

— Oui, oui, dit M. Jackal, je connais le vers : il est de Térence, n'est-ce pas ?

Salvator fit de la tête un signe approbatif.

M. Jackal continua.

— En vérité, cher monsieur Salvator, dit-il, si le mot phi-

lanthrope n'était pas inventé, il faudrait le créer pour vous. Le journaliste le plus croyable de la terre — si un journaliste était croyable — écrirait demain que vous êtes venu à minuit me trouver pour m'associer à une bonne action, qu'on ne le croirait pas; bien plus, on vous soupçonnerait un intérêt quelconque à cet acte désintéressé. Vos amis politiques ne manqueraient pas de vous désavouer, et crieraient tout haut que vous êtes vendu au parti bonapartiste; car, enfin, vous acharner à sauver la vie à ce M. Sarranti, qui arrive de l'autre monde, que vous n'avez peut-être jamais vu que le jour où il a été arrêté place de l'Assomption; mettre cette persistance à vouloir prouver à une cour de justice qu'elle s'est absolument trompée et qu'elle a condamné un innocent, n'est-ce pas, diraient vos amis politiques, faire preuve de bonapartisme?

— Sauver un innocent, monsieur Jackal, c'est faire preuve d'honnêteté. Un innocent n'est d'aucun parti, ou, plutôt, il est du parti de Dieu.

— Oui, oui, sans doute, et cela est clair et suffisant pour moi qui vous connais de longue date, et qui sais depuis vieux temps que vous êtes, comme on a dit, *un libre penseur*. Oui, je sais que l'on serait mal venu à vouloir entamer des opinions si profondément enracinées. Aussi, n'entreprendrai-je point cette tâche. Mais enfin, si quelqu'un l'entreprenait, si l'on essayait de vous calomnier?

— Ce serait peine perdue, monsieur: personne ne le croirait.

— J'ai eu votre âge, dit avec une légère teinte de mélancolie M. Jackal; j'ai eu de mes semblables la même opinion que vous en avez. Je m'en suis amèrement repenti depuis, et je me suis écrié comme Méphistophélès, — vous avez fait votre citation, cher monsieur Salvator, permettez-moi de faire la mienne, — je me suis écrié comme Méphistophélès: « Crois-en l'un des nôtres: ce grand tout n'est fait que pour un dieu; pour lui les lumières éternelles! il nous a créés, nous, pour les ténèbres... »

— Soit! dit Salvator; alors, je vous répondrai comme le docteur Faust: « Mais je veux! »

— « Le temps est court, l'art est long! » continua M. Jackal poursuivant la citation jusqu'aux extrêmes limites.

— Que voulez-vous! répondit Salvator, le ciel m'a ainsi fait. Les uns sont naturellement poussés au mal; moi, au

contraire, par un instinct naturel, par une puissance irrésistible, je me sens poussé au bien. C'est vous dire, monsieur Jackal, que tous les philosophes les plus pédants et les plus bavards, réunis ensemble, ne parviendraient pas à m'ébranler.

— Oh ! jeunesse ! jeunesse ! murmura avec une sorte de découragement M. Jackal en hochant tristement la tête.

Salvator crut que le moment était venu de donner un autre cours à la conversation. Selon lui, M. Jackal mélancolique déshonorait la mélancolie.

— Puisque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir, monsieur Jackal, dit-il, permettez-moi de vous rappeler en quelques mots le but de l'expédition que je vous ai proposée avant-hier.

— Je vous écoute, cher monsieur Salvator, répondit M. Jackal.

Mais à peine achevait-il ces mots, que l'huissier rouvrit la porte et annonça que la voiture était attelée.

M. Jackal se leva.

— Nous causerons en route, cher monsieur Salvator, dit-il en prenant son chapeau et en faisant signe au jeune homme de passer devant lui.

Salvator s'inclina et passa.

Arrivé dans la cour, M. Jackal, après avoir fait entrer le jeune homme dans la voiture, mit à son tour le pied sur le marchepied en demandant :

— Où allons-nous ?

— Route de Fontainebleau, à la Cour-de-France, répondit Salvator.

M. Jackal répéta l'ordre.

— En passant par la rue Mâcon, ajouta le jeune homme.

— Par la rue Mâcon ? interrogea M. Jackal.

— Oui, par chez moi ; nous avons à y prendre un compagnon de route.

— Diable ! fit M. Jackal, si j'avais su cela, j'aurais ordonné la berline au lieu du coupé.

— Oh ! dit Salvator, soyez tranquille, celui-là ne vous gênera point.

— Rue Mâcon, n° 4, dit M. Jackal.

La voiture partit.

Quelques secondes après, elle s'arrêtait devant la porte de Salvator.

Salvator entra en ouvrant la porte de l'allée avec la clef.

A peine avait-il mis le pied sur la première marche de l'escalier tournant, que l'extrémité supérieure s'éclaira.

Fragola parut une bougie à la main, et pareille à une étoile que l'on voit du fond d'un puits.

— C'est toi, Salvator ? dit-elle.

— Oui, chérie.

— Rentres-tu ?

— Non, je ne serai ici que demain à huit heures du matin.

Fragola poussa un soupir.

Salvator devina ce soupir plutôt qu'il ne l'entendit.

— Ne crains rien, dit-il, il n'y a aucun danger.

— Prends toujours Roland.

— Je venais le chercher.

Et Salvator appela Roland.

Comme s'il n'eût attendu que cet appel, le chien bondit par les escaliers et vint jeter ses deux pattes au cou de son maître.

— Et moi? demanda Fragola attristée.

— Viens, dit Salvator.

Nous avons tout à l'heure comparé la jeune fille à une étoile.

Une étoile qui glisse au ciel, et qui, en quelques secondes, parcourt la distance qui s'étend d'un horizon à l'autre, n'y glisse pas plus rapidement que ne fit Fragola le long de la rampe de l'escalier.

Elle se trouva dans les bras du jeune homme.

Là, le sourire calme et l'œil limpide de Salvator la rassurèrent.

— A demain, ou plutôt, à aujourd'hui huit heures? dit-elle.

— A aujourd'hui huit heures.

— Va, mon Salvator, dit-elle; Dieu est avec toi !

Et elle suivit des yeux le jeune homme jusqu'à ce que la porte fût refermée.

Salvator reprit sa place près de M. Jackal, et, par la portière :

— Suis-nous, Roland, dit-il.

Et, comme si Roland savait où l'on allait, non-seulement il suivit, mais encore il prit les devants en s'élançant dans la direction de la barrière Fontainebleau.

LXXV

Le château de Viry.

Pour ceux de nos lecteurs qui ignoreraient le but de l'expédition de Salvator, de M. Jackal et de Roland, nous allons dire quelques mots de ce qui s'était passé la surveille.

Salvator, en voyant le délai fixé par le roi pour le retour de l'abbé Dominique arriver à pas de géant, Salvator était venu trouver M. Jackal et lui avait dit :

— Vous m'avez autorisé, monsieur, à venir vous trouver toutes les fois que j'aurais à vous signaler une injustice ou un mal quelconque à réparer.

— En effet, mon cher monsieur Salvator, avait répondu M. Jackal, je me rappelle vous avoir dit cela.

— Eh bien, je viens vous parler de la condamnation de M. Sarranti.

— Ah ! vous venez pour me parler de cette condamnation ?

— Oui.

— Parlons-en donc, avait dit M. Jackal en abaissant ses lunettes.

Salvator continua :

— Monsieur, si vous aviez la conviction que M. Sarranti est innocent, feriez-vous pour le sauver tout ce qui est en votre pouvoir ?

— Naturellement, cher monsieur Salvator.

— Eh bien, vous allez me comprendre alors; j'ai cette certitude.

— Malheureusement, avait fait M. Jackal, je ne l'ai pas, moi.

— Aussi, viens-je chez vous pour vous la donner; j'ai non-seulement la certitude, mais même la preuve de l'innocence de M. Sarranti.

— Vous, cher monsieur Salvator? Ah! tant mieux!

Salvator confirma ce qu'il avait dit par un signe de tête.

— Vous avez cette preuve?

— Oui.

— Eh bien, que ne la montrez-vous, en ce cas?

— Je viens précisément vous prier de m'aider à la mettre au jour.

— Tout à votre disposition, cher monsieur Salvator; parlez donc vite.

— Non, je ne viens point vous parler; les paroles ne sont pas des preuves : je viens pour agir.

— Agissons.

— Pouvez-vous disposer de la nuit prochaine?

M. Jackal lança de côté sur Salvator un regard rapide comme l'éclair.

— Non, dit-il.

— Et de la nuit qui suivra la nuit prochaine?

— Parfaitement; seulement, il faut que je sache pour combien de temps vous m'enlevez?

— Pour quelques heures seulement.

— Si l'expédition est dans Paris ou hors Paris?

— Hors Paris.

— A combien de lieues, à peu près?

— A quatre ou cinq lieues.

— Bien!

— Alors vous serez prêt?

— Je serai à vos ordres.

— A quelle heure?

— A partir de minuit, corps et âme.

— A après-demain donc, à minuit?

— A après-demain, à minuit.

Et Salvator avait quitté M. Jackal.

Il était huit heures du matin.

Sous la voûte, il s'était croisé avec un homme tellement enveloppé dans une longue redingote à collet droit, qu'elle semblait faite exprès pour lui cacher le visage.

Il n'y avait pas fait grande attention.

Les gens qui rendaient visite à M. Jackal avaient quelquefois de graves raisons pour ne pas rendre les visites à visage découvert.

L'homme était monté chez M. Jackal.

On avait annoncé M. Gérard.

M. Jackal avait laissé échapper une espèce d'exclamation de joie, et la porte s'était refermée sur eux.

La conférence avait duré près d'une heure.

Peut-être saurons-nous plus tard ce qui s'était passé dans cette conférence; mais, pour le moment, nous sommes obligé de suivre sur la route de Fontainebleau Salvator, M. Jackal et Roland.

La route se fit rapidement.

Arrivé devant le pont Godeau, Salvator dit au cocher d'arrêter, et l'on descendit.

— Je crois, dit M. Jackal, que nous avons perdu votre chien ; ce serait dommage, car il a l'air d'un animal bien intelligent.

— D'une intelligence extraordinaire, dit Salvator; au reste, vous allez voir.

M. Jackal et Salvator suivirent cette route de pommiers que nos lecteurs connaissent déjà,et qui aboutissait à la grille du parc.

En avant de la grille, ils trouvèrent Roland, qui les attendait, étendu tout de son long au clair de la lune, la tête haute et dans l'attitude des grands sphinx d'Égypte.

— C'est ici! dit Salvator.

— Belle propriété ! dit M. Jackal en relevant ses lunettes et en plongeant son regard à travers la grille dans la profondeur du parc. — Et comment pénètre-t-on là dedans ?

— Oh ! bien facilement, comme vous allez voir, répondit Salvator. — Houp ! Brésil !

Le chien se dressa d'un seul mouvement sur les quatre pattes.

— Je croyais que vous appeliez votre chien Roland, dit M. Jackal.

— A la ville, oui ; mais, à la campagne, je l'appel Brésil

c'est toute une histoire que je vous conterai en son lieu et place. — Ici, Brésil!

Salvator avait gagné la portion du mur qu'il avait l'habitude d'escalader.

Brésil, sur l'injonction de son maître, s'était approché.

Salvator le prit et l'enleva à bras tendus, — comme nous l'avons vu faire à la première expédition à laquelle nous avons assisté,—jusqu'au chaperon du mur, sur lequel Brésil se cramponna avec ses deux pattes de devant, et, lui posant les deux pattes de derrière sur ses épaules :

— Saute ! dit-il.

Le chien sauta et retomba de l'autre côté.

— Ah ! ah ! fit M. Jackal, je commence à comprendre; c'est une manière de nous montrer le chemin.

— Justement ! A notre tour, dit Salvator en s'enlevant à la force des poignets jusqu'au chaperon du mur, et en s'asseyant à califourchon sur l'arête.

Puis, de là, tendant les deux mains à M. Jackal :

— A vous, dit-il.

— Ah ! dit celui-ci, c'est inutile.

Et il s'enleva à son tour comme avait fait Salvator, avec une agilité que le jeune homme était bien loin de soupçonner chez lui.

Il est vrai que maigre comme il l'était, les mains n'avaient pas un grand poids à porter.

— Alors, dit le jeune homme, je ne m'inquiète plus de vous.

Et il sauta de l'autre côté du mur.

M. Jackal en fit autant avec une légèreté et une dextérité qui révélaient une grande habitude de la gymnastique.

— Maintenant, dit Salvator tout en contenant Brésil du geste, savez-vous où nous sommes ?

— Non, dit M. Jackal; mais j'espère que vous me ferez la grâce de me le dire.

— Nous sommes au château de Viry.

— Ah ! ah ! Viry !... Qu'est-ce que c'est que cela ?

—Je vais aider votre mémoire : au château de Viry, chez l'honnête M. Gérard.

— Chez l'honnête M. Gérard ? Hum !... le nom ne m'est pas inconnu.

—Non, je crois du moins ; c'est cette propriété qu'il n'ha-

bitait plus depuis longues années, et qu'il avait louée a M. Lorédan de Valgeneuse pour y cacher Mina.

— Mina?... Quelle Mina ? demanda M. Jackal.

— C'est la jeune fille qui avait été enlevée à Versailles.

— Ah ! bon ! Et qu'est-elle devenue ?

— Voulez-vous me permettre de vous raconter une petite anecdote, monsieur Jackal ?

—Racontez, cher monsieur Salvator; vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre.

— Eh bien, un de mes amis, en Russie (il était à Saint-Pétersbourg), eut l'imprudence, en jouant chez un grand seigneur, de mettre sur la table de jeu une fort belle tabatière garnie en diamants ; la tabatière disparut. Il tenait beaucoup à sa tabatière.

— Cela se comprend, dit M. Jackal.

— C'était moins à cause des diamants qu'à cause de la personne qui la lui avait donnée.

— J'y eusse tenu pour les deux raisons.

— Eh bien, comme il y tenait autant pour une seule que vous y eussiez tenu pour les deux, il confia sa mésaventure au maître de la maison, employant toute sorte de circonlocutions pour en arriver à lui dire qu'il avait un voleur chez lui. Mais, à sa grande stupéfaction, le maître de la maison ne parut pas autrement étonné.

» — Donnez-moi le signalement bien exact de votre tabatière, lui dit-il.

» Mon ami le lui donna.

» — Bien, dit l'autre, je tâcherai de vous la rattraper.

» — Vous allez vous adresser à la police, alors ?

» — Oh ! pas du tout ; ce serait le moyen que vous ne la revissiez jamais. Ne dites pas un mot du vol, au contraire.

» — Mais quel moyen emploieriez-vous ?

» — C'est mon affaire ; je vous dirai cela en vous rendant la tabatière.

» Au bout de huit jours, le grand seigneur se présenta chez mon ami.

» — Est-ce celle-là ? lui demanda-t-il en lui montrant une tabatière.

» — Justement, dit celui-ci.

» — C'est votre tabatière ?

» — Mais certainement.

» — Eh bien, la voici; mais ne la posez plus sur les tables de jeu : je comprends qu'on vous l'ait volée ; elle vaut dix mille francs comme un kopek.

» — Comment diable avez-vous pu la rattraper ?

» — C'était un de mes amis qui vous l'avait prise : le comte un tel.

» — Et vous avez osé la lui redemander ?

» — La lui redemander ? Oh ! non pas, il se serait blessé de la réclamation.

» — Comment avez-vous fait, alors ?

» — Comme il avait fait lui-même : je la lui ai volée.

— Ah ! ah ! fit M. Jackal.

— Comprenez-vous l'apologue, cher monsieur Jackal ?

— Oui ; M. de Valgeneuse avait enlevé Mina à Justin.

— C'est cela ; et, moi, j'ai enlevé Mina à M. de Valgeneuse.

M. Jackal bourra son nez de tabac.

— Je n'ai rien su de cela, dit-il.

— Non.

— Comment donc M. de Valgeneuse n'est-il pas venu se plaindre à moi ?

— Nous avons arrangé la chose ensemble, cher monsieur Jackal.

— Si la chose est arrangée..., dit l'homme de police.

— Jusqu'à nouvel ordre, du moins.

— N'en parlons plus.

— Non, parlons de M. Gérard.

— J'écoute.

— Eh bien, M. Gérard, comme je vous le disais, avait donc quitté le château depuis longues années.

— Quelque temps après le vol de M. Sarranti et la disparition de son neveu et de sa nièce ; ces faits sont à ma connaissance ; ils ont été établis par les débats, devant la cour d'assises.

— Maintenant, la façon dont le neveu et la nièce de M. Gérard ont disparu est-elle à votre connaissance ?

— Non ; vous savez que M. Sarranti a constamment nié sa participation à ce fait.

— Il avait raison ; car, lorsque M. Sarranti quitta le châ-

teau de Viry, les deux enfants étaient parfaitement vivants et jouaient tranquillement sur la pelouse.

— Il l'a dit, du moins.

— Eh bien, moi, monsieur Jackal, dit Salvator, je sais ce que ces deux enfants sont devenus.

— Bah !

— Oui.

— Dites, cher monsieur Salvator; vous m'intéressez vivement!

— La jeune fille a été tuée d'un coup de couteau par madame Gérard, et le petit garçon noyé par M. Gérard.

— Dans quel but ? demanda M. Jackal.

— Vous oubliez que M. Gérard était à la fois tuteur et héritier des enfants.

— Oh ! que me dites-vous là, cher monsieur Salvator! Je n'ai point connu madame Gérard...

— Qui n'a jamais été madame Gérard, mais qui était simplement Orsola.

— C'est possible; mais j'ai connu M. Gérard, l'honnête M. Gérard, comme on l'appelle.

Et la lèvre de M. Jackal se crispa sous un sourire qui n'appartenait qu'à lui.

— Eh bien, dit Salvator, l'honnête M. Gérard noyait le petit garçon, tandis que sa femme égorgeait la petite fille.

— Et vous pouvez me donner la preuve de cela ? dit M. Jackal.

— Certainement.

— Quand ?

—Tout de suite... si toutefois vous consentez à me suivre.

— Puisque je suis venu jusqu'ici..., dit M. Jackal.

— Autant aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

M. Jackal fit de la tête et des épaules un signe d'assentiment.

— Venez donc, dit Salvator.

Et tous deux, suivant le mur du parc, s'acheminèrent vers la maison, tandis que Salvator, de la voix et du geste, retenait Brésil, qui semblait attiré vers un point du parc par quelque puissance inconnue et invisible.

LXXVI

Où M. Jackal déplore que Salvator soit honnête homme.

Tous deux arrivèrent ainsi jusqu'au perron du château.

Le château était parfaitement sombre; pas une fenêtre n'était éclairée ; il était évident qu'il était désert.

— Arrêtons-nous un instant ici, cher monsieur Jackal, dit Salvator ; je vais vous raconter comment la chose s'est passée.

— Selon vos conjectures ?

— Selon mes certitudes. Nous avons devant nous l'étang où l'on a noyé le petit garçon, et, derrière nous, le caveau où l'on a égorgé la petite fille. Commençons par le caveau.

— Oui ; mais, pour commencer par le caveau, il faut entrer dans la maison.

— Que cela ne vous inquiète pas : la dernière fois que j'y suis venu, pensant que j'y reviendrais un jour ou l'autre, j'ai pris la clef de la porte. Entrons.

Roland voulut suivre les deux hommes.

— Tout beau, Brésil ! dit Salvator ; restons là jusqu'à ce que le maître nous appelle.

Brésil s'assit sur son derrière, et attendit.

Salvator entra le premier.

M. Jackal le suivit.

Salvator referma la porte derrière eux.

— Vous voyez dans les ténèbres comme les chats et les lynx, n'est-ce pas, monsieur Jackal ? demanda Salvator.

— Grâce à mes lunettes, dit M. Jackal en les relevant jusqu'au sommet du front ; oui, cher monsieur Salvator... j'y vois assez, du moins pour qu'il ne m'arrive pas d'accident.

— Eh bien, alors, suivez-moi.

Salvator prit le corridor à gauche.

M. Jackal continua de le suivre.

Le corridor, en descendant une douzaine de marches, conduisait, on se le rappelle, à la cuisine, et la cuisine au cellier, où s'était passée la scène terrible que nous avons racontée.

Salvator traversa la cuisine sans s'arrêter ; mais, arrivé au cellier :

— C'est ici, dit-il.

— Quoi, ici ? demanda M. Jackal.

— C'est ici que madame Gérard a été étranglée.

— Ah ! c'est ici ?

— Oui. — N'est-ce pas, Brésil, que c'est ici ? dit Salvator en élevant la voix.

On entendit comme une trombe qui se précipitait ; et, passant à travers un carreau de la fenêtre, le chien tomba en grondant aux pieds de son maître et de M. Jackal.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda l'homme de police en se reculant.

— C'est Brésil qui vous montre comment la chose s'est passée.

— Oh ! oh ! fit M. Jackal, est-ce que ce serait, par hasard, Brésil qui aurait étranglé la pauvre madame Gérard ?

— Lui-même.

— Mais, alors, Brésil est un misérable assassin qui mérite une boulette.

— Brésil est un honnête chien qui mérite le prix Montyon.

— Expliquez-vous.

— Brésil a étranglé madame Gérard, parce qu'elle était en train d'assassiner la petite Léonie; il adorait l'enfant, il l'a entendu crier, il est venu. — N'est-ce pas, Brésil ?

Brésil fit entendre un hurlement lugubre et prolongé.

— Maintenant, continua Salvator, si vous doutez que ce soit ici, allumez une bougie et regardez les dalles.

Comme si c'était la chose la plus simple que d'avoir sur soi un briquet, des allumettes et une bougie, M. Jackal tira de la poche de sa redingote un briquet phosphorique et un rat de cave.

Cinq secondes après, le rat de cave était allumé et jetait une lueur qui fit clignoter les paupières de M. Jackal.

On eût dit que, pareil aux oiseaux de nuit, c'étaient les ténèbres qui étaient son jour.

— Baissez-vous, dit Salvator.

M. Jackal se baissa.

Une légère teinte rougeâtre colorait la dalle.

Salvator lui indiqua du doigt la teinte.

On eût pu nier que cette tache, tant elle était peu apparente, fût une tache de sang; mais M. Jackal, sans doute, la reconnut pour telle, car il ne contesta point.

— Eh bien, dit-il, que prouve ce sang? Il peut être aussi bien le sang de madame Gérard que celui de la petite Léonie.

— Celui-ci, dit Salvator, est, en effet, le sang de madame Gérard.

— Comment le reconnaissez-vous?

— Attendez.

Salvator appela Brésil.

— Brésil! dit-il, chaud! là! chaud!

Et il montrait au chien la trace du sang.

Le chien approcha son nez de la dalle; mais il releva les lèvres en grondant, et essaya de mordre la pierre.

— Vous le voyez! dit Salvator.

— Je vois que votre chien est enragé ; voilà ce que je vois.

— Attendez!... Maintenant, je vais vous montrer le sang de la petite Léonie.

M. Jackal regardait Salvator avec un profond étonnement.

Salvator prit le rat de cave des mains de M. Jackal, et, passant dans la pièce qui suivait le bûcher, et montrant sur les dalles, dans la direction de la porte qui conduisait au jardin, d'autres taches rougeâtres :

— Tenez, dit-il, voici le sang de la petite fille. — N'est-ce pas, Brésil?

Cette fois, Brésil approcha doucement ses lèvres de la dalle, comme s'il eût voulu la baiser. Il poussa un hurlement douloureux et effleura la dalle du bout de la langue.

— Vous le voyez! dit Salvator, la petite fille n'était point égorgée tout à fait : tandis que Brésil étranglait Orsola, elle se sauvait du côté du jardin.

— Hum! hum! fit M. Jackal; après?

— Eh bien, voilà pour la petite fille. A présent, nous allons nous occuper du petit garçon.

Et, éteignant le rat de cave, il le rendit à M. Jackal.

Puis tous deux passèrent au jardin.

— Là, dit Salvator, nous sommes à la seconde partie du drame. Voici l'étang où M. Gérard noyait le petit Victor, tandis que madame Gérard assassinait la petite fille?

En quatre pas, on fut au bord de l'étang.

— Voyons, Brésil, reprit Salvator, dis-nous un peu comment tu as tiré de l'eau le cadavre de ton jeune maître.

Brésil, comme s'il eût parfaitement compris ce qu'on attendait de lui, ne se le fit point dire à deux fois : il s'élança dans l'eau, nagea jusqu'au tiers du lac à peu près, plongea, reparut, puis s'en alla se coucher, avec un lugubre hurlement, sur le gazon.

— Voilà un chien, dit M. Jackal, qui eût bien certainement battu Munito aux échecs.

— Attendez, attendez, répliqua Salvator.

— J'attends, fit M. Jackal.

Salvator conduisit M. Jackal au pied d'un massif d'arbres.

Là, il invita M. Jackal à rallumer son rat de cave.

M. Jackal obéit.

— Tenez, fit Salvator en montrant à l'homme de police une cicatrice profondément creusée dans le tronc d'un des arbres formant le massif, regardez, et dites-moi ce que c'est que cela!

— Il me semble que c'est un trou de balle, dit M. Jackal.

— Et moi, j'en suis sûr, dit Salvator.

Prenant alors un couteau mince et effilé, qui tenait à la fois du couteau, du poignard et du scalpel, il creusa la blessure de l'arbre et fit tomber une parcelle de plomb.

— Vous voyez! la balle y est encore, dit-il.

— Je ne dis pas non, fit M. Jackal; mais que prouve une balle dans le tronc d'un arbre? Il faudrait voir par où elle a passsé avant d'arriver là.

Salvator appela Brésil.

Brésil accourut.

Salvator prit le doigt de M. Jackal et l'appuya alternativement sur le flanc droit et sur le flanc gauche de Brésil.

— Ne sentez-vous pas? demanda-t-il.

— En effet, je sens.

— Quoi ?

— Quelque chose comme deux cicatrices.

— Eh bien, dit Salvator, vous demandiez par où avait passé la balle : vous le savez, maintenant.

M. Jackal regarda Salvator avec une admiration croissante.

— Maintenant, venez ! dit Salvator.

— Où allons-nous ? demanda M. Jackal.

— Où Horace dit qu'il faut se hâter d'arriver, au dénoûment : *Ad eventum festina.*

— Ah ! cher monsieur Salvator, s'écria M. Jackal, quel malheur que vous soyez honnête homme !

Et il suivit Salvator.

LXXVII

Buisson creux.

— Maintenant, dit Salvator en longeant l'étang, vous comprenez tout, n'est-ce pas ?

— Pas encore tout à fait, dit M. Jackal.

— Eh bien, tandis que l'on tenait la petite fille dans le cellier, on noyait le petit garçon dans l'étang, Brésil accourait aux cris de la petite fille, étranglait Orsola ou madame Gérard, comme vous voudrez ; puis, après avoir étranglé madame Gérard, il se mettait en quête de son autre ami, le petit garçon, le retrouvait au fond de l'étang, le ramenait sur le gazon, recevait à travers le corps une balle qui, après lui avoir traversé le corps, allait s'enfoncer dans le tronc de l'arbre où nous l'avons retrouvée. Le chien, cruellement blessé, se sauvait en hurlant. Alors, le meurtrier prenait le cadavre du petit garçon, l'emportait et allait l'enterrer.

— L'enterrer ! fit M. Jackal ; et où cela ?

— Où vous allez voir.

M. Jackal secoua la tête.

— Où je l'ai vu moi-même, dit Salvator.

M. Jackal secoua la tête de nouveau.

— Mais enfin, si vous le voyez?... dit Salvator..

— Dame, si je le vois..., fit M. Jackal.

— Que direz-vous?

— Je dirai qu'il y est.

— Allons donc, alors! dit le jeune homme.

Et il doubla le pas.

Nous connaissons le chemin qu'ils suivent : une fois nous y avons vu passer M. Gérard, une autre fois Salvator; la première fois le crime, la seconde fois la justice.

Brésil marchait à dix pas devant eux, se retournant de cinq en cinq minutes pour voir s'il était suivi.

— Nous y voici, dit Salvator en entrant dans le fourré.

M. Jackal marcha sur ses traces.

Mais, arrivé là, Brésil s'arrêta comme désappointé.

Au lieu de piquer le nez en terre et de gratter le sol avec ses pattes, il restait debout, humant l'air de tous côtés, et grondant.

Salvator, qui semblait lire dans toutes les pensées de Brésil aussi facilement que Brésil semblait lire dans les siennes, comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite.

Il regarda autour de lui.

Son regard s'arrêta sur M. Jackal : la lune l'éclairait en ce moment.

L'homme de police avait sur les lèvres un étrange sourire.

— Vous dites que c'est ici? demanda M. Jackal.

— C'est ici, répondit Salvator.

Puis, s'adressant au chien :

— Cherche, Brésil!

Brésil rapprocha son nez de la terre; puis, relevant la tête, laissa échapper un lugubre hurlement.

— Oh! oh! dit Salvator, nous sommes-nous trompés, mon bon Brésil? Cherche!... cherche!...

Mais Brésil secoua la tête comme pour répondre qu'il était bien inutile de chercher.

— Bah! dit Salvator au chien, est-ce que...?

Et lui-même, se jetant à genoux, fit ce que le chien refu-

sait de faire, c'est-à-dire qu'il plongea profondément sa main dans le sol.

La chose était d'autant plus facile que la terre était et semblait avoir été nouvellement retournée.

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— Eh bien, dit Salvator d'une voix rauque, car sa suprême espérance lui échappait, le cadavre a été enlevé.

— C'est fâcheux, dit M. Jackal. Diable! diable! diable! c'eût été une preuve... Cherchez bien.

Malgré la répugnance visible qu'il éprouvait à mettre sa main en contact avec cette terre, Salvator plongea son bras jusqu'à l'épaule dans la fosse, et, se relevant, le visage pâle, le front en sueur, l'œil en feu, il répéta pour la seconde fois :

— Le cadavre a été enlevé!

— Bon! dit M. Jackal, par qui ?

— Par celui qui avait intérêt à le faire disparaître.

— Êtes-vous sûr qu'il y avait un cadavre ? demanda M. Jackal.

— Je vous dis, moi, qu'ici, à cette place, conduit par Roland, par Brésil, comme vous voudrez, j'ai retrouvé le squelette du petit Victor, qui y avait été enterré, après avoir été noyé par son oncle, et tiré de l'eau par Roland. — N'est-ce pas, Roland, qu'il était là ?

Roland se dressa, appuya ses deux pattes sur la poitrine de Salvator et fit entendre une longue et lugubre plainte.

— Mais quand était-il là ? demanda M. Jackal.

— Avant-hier encore, dit Salvator ; c'est donc dans la nuit d'hier qu'il a été enlevé.

— Naturellement!... naturellement! reprit M. Jackal sans qu'on pût remarquer aucune altération dans sa voix ni sur son visage, puisque vous prétendez qu'il y était encore avant-hier.

— Je ne prétends pas, dit Salvator, j'affirme.

— Diable! diable! diable! répéta M. Jackal.

Salvator regarda en face l'homme de police.

— Avouez, lui dit-il, que vous saviez d'avance que nous ne trouverions rien ici.

— Monsieur Salvator, je crois tout ce que vous me dites, et, comme vous me disiez que nous y trouverions quelque chose...

— Avouez que vous vous doutez qui a enlevé ce cadavre.

— En vérité, mon cher monsieur Salvator, je ne m'en doute pas.

— Sacrebleu! mon cher monsieur Jackal, s'écria le jeune homme, vous n'êtes pas en veine de perspicacité, ce soir.

— J'avoue, répondit M. Jackal avec une bonhomie parfaite, que cette scène de nuit, dans un parc désert, au bord d'une fosse, n'est point faite pour donner de l'esprit, même au plus malin, et j'ai beau chercher, je ne devine pas qui a pu enlever ce squelette.

— Ce n'est pas M. Sarranti, du moins, puisqu'il est en prison.

— Non, dit M. Jackal; mais ce pourraient être ses complices; car, enfin, qui dit que ce cadavre n'a pas été déposé ici par M. Sarranti? qui dit que ce n'est pas M. Sarranti qui a noyé l'enfant, tiré sur le chien?

— Moi! moi! moi! fit Salvator, c'est moi qui le dis! et la preuve... Mais non, Dieu merci! j'espère en trouver une meilleure que celle-là... Vous admettez, n'est-ce pas, que celui qui a enlevé le corps est le meurtrier?

— Vous allez bien loin.

— Ou tout au moins son complice.

— Il y aurait matière à soupçon, en effet.

— Roland, ici! dit Salvator.

Le chien arriva.

— Holà! Roland, il est venu ici quelqu'un pendant la nuit dernière, n'est-ce pas, mon chien?

Le chien gronda.

— Cherche, Roland! cherche! dit Salvator.

Roland traça un cercle, parut reconnaître une piste, et s'élança du côté de la grille.

— Tout beau, Roland! tout beau! dit Salvator, n'allons pas trop vite. — Monsieur Jackal, suivons Roland.

Et M. Jackal suivit Roland, en disant :

— Fameux limier, monsieur Salvator! fameux limier! Si jamais vous vous en défaites, je connais quelqu'un qui vous en donnera un bon prix.

Le chien suivait sa piste en grognant.

Au bout de vingt pas, il fit un crochet, puis tourna à gauche.

— Tournons à gauche, monsieur Jackal, dit Salvator.

M. Jackal obéit comme un automate.

Au bout de vingt autres pas, le chien tourna à droite.

— Tournons à droite, monsieur Jackal, dit Salvator.

Et M. Jackal obéit avec la même ponctualité.

Au bout de dix pas, le chien s'arrêta au milieu d'un massif.

Salvator marcha dans le massif après lui.

— Ah ! dit-il, celui qui emportait les os de l'enfant a eu l'idée de les déposer ici ; il a même donné en terre les deux premiers coups de bêche ; mais il n'a pas trouvé la place assez sûre et a continué son chemin, n'est-ce pas, Roland ?

Roland poussa une plainte et reprit le chemin de la grille.

A la grille, il s'arrêta, mais faisant effort pour essayer de passer.

— Il est inutile que nous cherchions davantage dans l'intérieur du parc, dit Salvator : le cadavre est sorti par là.

— Diable ! diable ! fit M. Jackal, la grille est fermée et la serrure me paraît solide.

— Oh ! dit Salvator, nous trouverons bien quelque levier, quelque pince pour la faire sauter. Le pis aller, d'ailleurs, serait d'escalader le mur comme nous avons fait pour entrer. Nous reprendrons la piste de l'autre côté de la grille.

Et Salvator s'avança vers la muraille dans l'intention de l'escalader.

— Bon ! dit M. Jackal en l'arrêtant par le pan de sa redingote, je sais quelque chose de plus court encore.

Et, tirant de sa poche un petit trousseau de rossignols, il en essaya trois, et, au troisième, la porte s'ouvrit comme par magie.

Brésil passa le premier, et, comme l'avait prévu Salvator, retrouva immédiatement la piste.

La piste longeait le mur, et, à travers terres, par la ligne la plus directe, rejoignait le grand chemin.

En traversant une terre labourée, on revit jusqu'à la trace des pas.

— Tenez, dit Salvator, voyez-vous ! voyez-vous !

— Oui, je vois, dit M. Jackal. Par malheur, ces pas-là ne sont pas signés.

— Bah ! dit Salvator, peut-être trouverons-nous la signature au bout de la piste.

Mais la piste aboutissait au grand chemin, route royale, large de soixante-quatorze pieds, et pavée.

Roland alla jusqu'au pavé, puis leva la tête et hurla.

— Une voiture attendait ici, dit Salvator; l'homme y est monté avec le cadavre.

— Alors? demanda M. Jackal.

— Alors il me reste à chercher où il est descendu.

M. Jackal secoua la tête.

— Ah! cher monsieur Salvator, dit-il, j'ai grand'peur que vous ne vous donniez bien du mal pour rien.

— Et moi, monsieur Jackal, dit Salvator piqué au jeu, je suis sûr d'arriver à quelque chose.

M. Jackal fit avec la bouche ce petit bruit qui indique le doute.

— La piste perdue, reprit-il, madame Gérard étranglée, les deux enfants morts...

— Oui, fit Salvator; mais les deux enfants ne sont pas morts.

— Comment! les deux enfants ne sont pas morts? s'écria M. Jackal en feignant le plus vif étonnement; vous m'avez dit que le garçon avait été noyé?

— Oui; mais je vous ai montré la trace du sang de la petite fille qui se sauvait.

— Eh bien?

— Eh bien, pendant que Brésil étranglait cette bonne madame Gérard, la petite fille se sauvait... et... elle est sauvée.

— Ah! fit M. Jackal; et vit-elle toujours?

— Elle vit toujours.

— Voilà, en effet, qui va jeter un grand jour sur l'affaire, surtout si elle se rappelle.

— Elle se rappelle.

— Ce sera un souvenir bien pénible pour cette enfant, dit en secouant la tête M. Jackal.

— Oui, dit Salvator; mais, si pitoyable que vous soyez, cher monsieur Jackal; quelque émotion que ce souvenir puisse lui causer, comme il s'agit de la vie d'un homme, vous l'interrogerez, n'est-ce pas?

— Sans doute; c'est mon devoir.

— Voià tout ce que je veux savoir pour le moment. Maintenant, voici le jour qui commence à poindre; quand vous

voudrez revenir à Paris, cher monsieur Jackal, je ne vous retiens plus.

Et Salvator fit un mouvement pour repasser le fossé.

— Où allez-vous ? demanda M. Jackal.

— Rejoindre la voiture que nous avons laissée au pont Godeau.

— Bon ! dit M. Jackal, c'est à la voiture à nous rejoindre.

Et il tira de son immense poche un sifflet qui, approché de ses lèvres, rendit un son tellement aigu, qu'on devait l'entendre à une demi-lieue.

Ce son fut répété trois fois.

Cinq minutes après, on entendit le bruit d'une voiture roulant sur la grande route.

Cette voiture était celle de M. Jackal.

Les deux hommes y montèrent.

Roland, qui semblait infatigable, partit en courrier.

A huit heures du matin, la voiture franchissait la barrière de Fontainebleau.

— Laissez-moi vous déposer chez vous, monsieur Salvator, c'est notre chemin, dit M. Jackal.

Salvator n'avait aucune raison pour refuser cette politesse de M. Jackal.

Il acquiesça en silence.

La voiture s'arrêta rue Mâcon, n° 4.

— Allons, dit M. Jackal, une autre fois, nous serons plus heureux, cher monsieur Salvator.

— Je l'espère, dit Salvator.

— Au revoir ! fit M. Jackal.

— Au revoir ! répondit Salvator.

Salvator sauta hors de la voiture ; la portière se referma, et le coupé partit au grand trot.

— Oh ! démon ! dit Salvator, je te soupçonne de mieux savoir que moi où est le cadavre du pauvre enfant !

Et, sur ces mots, il ouvrit la porte et rentra chez lui.

— N'importe, dit-il, reste Rose-de-Noël.

Et il commença de monter l'escalier, que déjà avait escaladé Roland.

— Est-ce toi, ami ? dit une voix du haut du palier.

— Oui, c'est moi, s'écria Salvator.

Et il se jeta dans les bras de Fragola.

Un instant, il oublia le terrible désappointement de la nuit dans cette douce étreinte qui lui faisait tout oublier.

Fragola revint à elle la première.

— Rentre, Salvator, dit-elle; depuis sept heures du matin, il y a là une vieille femme qui t'attend et se désole sans vouloir dire ce qui la fait pleurer.

— Une vieille femme! s'écria Salvator; c'est la Brocante.

Et, s'élançant dans l'appartement :

— Rose-de-Noël? cria-t-il, Rose-de-Noël?

— Hélas! répondit la Brocante, ce matin, quand je suis entrée dans sa chambre, la fenêtre était ouverte et la pauvre petite n'y était plus.

— Ah! s'écria Salvator en se frappant la tête du poing, j'aurais dû me douter que, du moment où je ne trouvais plus le cadavre du frère, on ferait, en même temps, disparaître la sœur!

LXXVIII

Vive l'ampleur !

Expliquons maintenant comment manquait le cadavre qu'étaient venus chercher inutilement, dans le parc de Viry, Salvator et M. Jackal.

On se rappellera que Salvator, en sortant de chez ce dernier, avait rencontré — quoique la rigueur du temps ne nécessitât point encore une pareille précaution — un individu engoncé dans une énorme houppelande dont le collet semblait destiné à lui servir de masque.

Cet homme, auquel Salvator n'avait prêté qu'une médiocre attention, avait monté l'escalier derrière lui, et s'était fait annoncer sous le nom bien connu de M. Gérard.

C'était M. Gérard, en effet.

A voir la précipitation avec laquelle il avait arpenté la cour et s'était engagé sous la voûte qui conduisait au cabinet du chef de la police secrète, à examiner le soin minutieux avec lequel il baissait vers la terre la partie de sa figure que laissait à découvert la solution de continuité existant entre son chapeau et le collet de sa redingote, un observateur n'eût pas manqué de tourner la tête avec dégoût en reconnaissant dans cet homme un *mouchard* dans toute l'acception du mot.

Comme nous l'avons dit, on annonça M. Gérard.

La porte du cabinet de M. Jackal s'ouvrit, et le visiteur s'y engouffra.

— Ah! ah! dit M. Jackal, c'est l'honnête M. Gérard! Venez, mon cher monsieur, venez!

— Je vous dérange peut-être? demanda M. Gérard.

— Comment donc! vous, me déranger? Jamais!

— Vous êtes trop bon, monsieur, fit M. Gérard.

— Il y a plus, j'allais vous envoyer chercher... Vous, me déranger, par exemple! vous mon féal, mon héros, mon favori? Allons, allons, monsieur Gérard, vous ne me dites pas cela sérieusement.

— Il m'avait semblé que vous étiez debout?

— Oui, certainement; je viens de reconduire un de vos amis.

— Un de mes amis... Lequel?

— M. Salvator.

— Je ne le connais pas, dit M. Gérard étonné.

— Oui; mais lui vous connaît, j'en ai peur du moins.

— Et j'ai cru que vous alliez sortir.

— Si bien que vous espériez esquiver notre petite causerie, ingrat!

— Monsieur Jackal...

— Voyons, posez votre chapeau; vous avez toujours l'air d'avoir envie de fuir... La, bien... Et maintenant asseyez-vous. Où diable trouveriez-vous, cher monsieur Gérard, un plus joyeux compagnon, un plus aimable boute-en-train que moi? Ingrat! Sans compter que, tandis que vous veillez sur le roi, je veille sur vous, moi. Oui, j'allais sortir, en effet; mais vous voilà, je reste... Sortir! ah bien, oui! je sacrifierais mes affaires personnelles les plus intéressantes pour avoir la joie de causer un moment avec vous. Eh bien,

que me conterez-vous de nouveau, honnête monsieur Gérard ?

— Peu de chose, monsieur.

— Tant pis, tant pis.

M. Gérard secoua la tête à la manière d'un homme qui dit : « La conspiration ne donne pas. »

— Mais encore ? demanda M. Jackal.

— On a dû hier vous amener un homme que j'ai fait arrêter devant le café de Foy.

— Qu'y faisait-il ?

— Une propagande napoléonienne démesurée.

— Contez-moi cela, cher monsieur Gérard.

— Imaginez-vous...

— D'abord, son nom ?

— Je l'ignore, monsieur... Vous comprenez qu'il eût été imprudent à moi d'aller le lui demander.

— Son signalement ?

— Mais c'était un homme grand, fort, vigoureux, vêtu d'une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, avec un ruban rouge à sa boutonnière.

— Quelque officier en retraite.

— C'est ce que je me suis dit, surtout en voyant son chapeau à larges bords enfoncé sur sa tête et résolûment penché sur l'oreille.

— Pas mal, monsieur Gérard, pas mal, pour un commençant, murmura M. Jackal ; vous verrez que nous ferons quelque chose de vous. Continuez.

— Il entra au café, et, sa tournure m'ayant paru suspecte, je le suivis.

— Bien, monsieur Gérard, bien !

— Il s'installa à une table et demanda une demi-tasse de café et un carafon d'eau-de-vie, en disant tout haut : « Je ne puis boire mon café qu'au gloria, moi ; j'aime le gloria ! » Et il regarda autour de lui comme pour voir si personne ne lui répondrait.

— Et personne ne lui répondit ?

— Personne... Alors, pensant qu'il n'en avait pas dit assez : « Vive le gloria ! » continua-t-il.

— Diable ! diable ! diable ! fit M. Jackal, voilà qui est passablement séditieux. « Vive le gloria ! » c'est comme si l'on disait : *Vive la gloire !*

— C'est justement ce que j'ai pensé, et, comme, sous le gouvernement paternel qui nous régit, il n'y a aucun motif de crier : « Vive la gloire ! » cet homme me devint tout à fait suspect

— Très-bien !... brigand de la Loire...

— Je m'installai à la table en face de la sienne, résolu à tenir mes oreilles et mes yeux tout grands ouverts.

— Bravo, monsieur Gérard !

— Il demanda un journal...

— Lequel ?

— Ah ! je ne sais.

— Voilà une faute, monsieur Gérard.

— Je crois que c'était *le Constitutionnel.*

— C'était *le Constitutionnel.*

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Si vous en êtes sûr, monsieur Jackal...

— Il demanda *le Constitutionnel...* Continuez.

— Il demanda *le Constitutionnel*; mais je vis bien que c'était par pure forfanterie ; car, soit hasard, soit dédain, il le tint constamment à l'envers, jusqu'au moment où l'un de ses amis entra dans le café.

— A quoi vîtes-vous que c'était un de ses amis, monsieur Gérard ?

— A ce qu'il était vêtu exactement comme lui des pieds à la tête ; seulement, il était infiniment plus râpé.

— Retour du Champ-d'Asile... Continuez, monsieur Gérard ; c'était son ami, je n'en doute plus.

— La chose est d'autant moins douteuse que celui qui venait d'entrer alla droit à celui qui était assis et lui présenta la main.

» — Bonjour, dit le premier d'un ton rude.

» — Bonjour, répondit le second du même ton. Tu as fait un héritage ?

» — Moi ?

» — Oui, toi.

» — Pourquoi cela ?

» — Parbleu ! te voilà tout flambant neuf.

» — C'est mon épouse qui m'a équipé ainsi pour ma fête.

» — J'ai cru qu'on avait reçu la paye ?

» — Non, et il faudra, je crois, que nous continuions à faire encore, pendant quelque temps, crédit à notre correspondant de Vienne.

— Le duc de Reichstadt, fit M. Jackal.

— C'est ce que je me suis dit, répliqua M. Gérard.

» — Tu sais, continua le premier militaire, que le susdit correspondant de Vienne a failli venir à Paris.

» — Je le sais, répondit l'autre, mais il a été empêché.

» — Ce qui est différé n'est pas perdu.

— Hum ! hum ! monsieur Gérard, que disiez-vous donc, pas grand'chose ? mais je trouve que c'est déjà beaucoup, ce que vous avez dit là, et, quand il n'y en aurait pas davantage...

— Il y en a davantage, monsieur.

— Bon ! poursuivez, poursuivez, monsieur Gérard.

Et, en signe de satisfaction, M. Jackal tira sa tabatière et se bourra le nez de tabac.

M. Gérard reprit :

— Le premier venu continua :

» — Une belle redingote, ma foi !

» Et il passait sa main sur le drap.

» — Très-belle, répondit orgueilleusement le second.

» — Un poil magnifique.

» — De l'elbeuf, tout simplement.

» — Un peu large, peut-être.

» — De quoi, un peu large ?

» — Je dis : ta redingote, je la trouve un peu large, pour un soldat...

— Ce qui prouve bien, observa M. Jackal, que c'était un militaire, et que vous ne vous étiez pas trompé, monsieur Gérard.

— « Pourquoi un peu large ? répondit l'officier. Les habits ne sauraient jamais être trop larges : je suis pour toutes les grandes choses ; j'aime tout ce qui est large, moi. « Vive l'empereur ! »

— Vive l'empereur ! Comment, vive l'empereur ! à propos d'une redingote ?

— Je sais bien que cela n'a pas grand rapport, répliqua M. Gérard un peu embarrassé ; mais j'ai entendu : « Vive l'empereur ! »

M. Jackal aspira bruyamment une seconde prise.

— Mettons qu'il ait crié : « Vive l'empereur ! » dit-il.

— Oui, mettons cela, dit M. Gérard, que la discussion embarrassait visiblement. Vous comprenez bien qu'en entendant pousser ce cri séditieux, qui fit retourner plusieurs personnes, je suis sorti du café ?

— Je comprends.

— A la porte, je trouvai deux agents; je leur signalai mon homme, et je ne m'éloignai que lorsque je les vis lui mettre la main sur le collet.

— Bravo, monsieur Gérard ! mais, c'est étonnant, je n'ai point vu votre homme, et il ne m'a pas été fait de rapport.

— Je vous affirme pourtant que l'homme a été arrêté, monsieur Jackal.

M. Jackal sonna.

L'huissier parut.

— Faites appeler Gibassier, dit M. Jackal.

L'huissier sortit.

Cinq minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles M. Jackal fouilla tous les dossiers de son bureau.

— Je ne vois rien, dit-il, absolument rien !

L'huissier rentra.

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— M. Gibassier attend.

— Qu'il entre.

— Il dit que vous n'êtes pas seul.

— C'est juste... M. Gibassier est comme vous, monsieur Gérard, un homme modeste et qui n'aime pas à être vu ; si on l'en croyait, il en serait de lui comme de la violette : il ne se révélerait que par son parfum... Passez dans cette chambre, monsieur Gérard.

M. Gérard, qui, en effet, ne se souciait pas plus d'être vu que M. Gibassier, passa promptement dans la chambre voisine, dont il referma avec soin la porte sur lui.

— Entrez, Gibassier ! cria M. Jackal; je suis seul.

Gibassier entra, le visage souriant, comme toujours.

— Qu'est-ce à dire, Gibassier ! fit M. Jackal, il se fait des captures importantes, et je n'en sais rien !

Gibassier tendit le cou et ouvrit les yeux comme un homme qui dit : « Expliquez-vous. »

— Hier, continua M. Jackal, on a arrêté un homme qui avait crié : « Vive l'empereur ! »

— Où cela, monsieur Jackal ?

— Au café de Foy, monsieur Gibassier.

— Au café de Foy ! Ce n'était pas « Vive l'empereur ! » que cet homme avait crié.

— Qu'avait-il donc crié ?

— C'était « Vive l'ampleur ! »

— Vous vous trompez, monsieur Gibassier.

— Me permettez-vous d'affirmer que je suis sûr de ce que j'avance ?

— Et comment pouvez-vous être sûr de cela ?

— C'était moi, dit Gibassier.

M. Jackal releva ses lunettes et regarda Gibassier avec un de ces sourires silencieux qui lui étaient habituels.

— Voilà ce que c'est, dit enfin M. Jackal, que d'avoir double police ! Il ne faut plus qu'une pareille mystification se représente.

Et, allant à la porte de la chambre où s'était enfermé M. Gérard.

— Hé ! monsieur Gérard, dit-il, vous pouvez rentrer !

— Vous êtes donc seul ? demanda M. Gérard à travers la porte.

— Seul ou à peu près, répliqua M. Jackal.

M. Gérard rentra avec sa timidité habituelle.

Aussi, en apercevant Gibassier, fit-il un pas en arrière.

— Oh ! dit-il, qu'est-ce là ?

— Monsieur ?

— Oui, monsieur.

— Vous le reconnaissez ?

— Je crois bien !

Puis, se penchant à l'oreille de M. Jackal :

— C'est mon officier du café de Foy.

M. Jackal prit M. Gérard par la main.

— Mon cher monsieur Gérard, dit-il, je vous présente M. Gibassier, mon sous-chef de brigade.

Puis, s'adressant à Gibassier :

— Mon cher Gibassier, continua-t-il, je vous présente M. Gérard, un de nos agents les plus dévoués.

— Gérard ? fit Gibassier.

— Oui, l'honnête monsieur Gérard, de Vanvres, celui que vous savez.

Gibassier s'inclina avec un certain air de respect, et sortit presque à reculons.

— Comment, celui que vous savez? demanda M. Gérard en pâlissant. M. Gibassier sait donc?...

— Tout, mon cher monsieur Gérard!

L'assassin devint livide.

— Mais que cela ne vous inquiète aucunement, dit M. Jackal; Gibassier est un autre moi-même.

— Oh! monsieur, balbutia l'espion, pourquoi m'avez-vous présenté à cet homme?

— D'abord, parce qu'il est bon de se connaître quand on est engagé dans le même régiment.

Puis, avec une voix dont chaque syllabe s'enfonça jusqu'au fond du cœur de M. Gérard:

— Ensuite, ajouta M. Jackal, n'est-il pas important qu'il vous connaisse, pour vous faire relâcher dans le cas où quelque maladroit vous arrêterait à votre tour?

A l'idée qu'il pouvait être arrêté, M. Gérard tomba dans le fauteuil à la Voltaire de M. Jackal.

Mais M. Jackal n'était point susceptible; il laissa M. Gérard sur son trône et s'assit en face de lui sur une simple chaise.

LXXIX

Un bon avis.

M. Jackal donna quelques secondes à M. Gérard pour se remettre.

Puis, enfin, M. Gérard leva lentement les yeux sur lui.

M. Jackal fit un mouvement d'épaules.

— Que voulez-vous! lui dit-il avec une apparence de parfaite bonhomie, c'est encore une affaire manquée pour cette fois-ci.

— Laquelle ? demanda M. Gérard.

— Dame, la croix de la Légion d'honneur.

Le pauvre M. Gérard, il faut l'avouer, n'y pensait plus.

— Voyons, dit M. Jackal, n'avez-vous rien de nouveau et de plus sérieux à me dire ?

— Rien, monsieur, je vous l'avoue.

— Diable ! diable ! diable !... Eh bien, alors, c'est donc à moi à vous dire quelque chose qui vous intéressera peut-être.

Et M. Jackal, relevant ses lunettes, fixa ses yeux de lynx sur son interlocuteur, qui se sentit pâlir malgré lui sous ce regard lancinant.

M. Gérard lui était sacré par ordre supérieur; mais l'homme de police n'avait point pour cela abdiqué son droit de torture morale : il ne pouvait rien sur l'âme sereine et stoïque de M. Sarranti, emprisonné dans le cachot des condamnés et attendant la mort d'un moment à l'autre; il pouvait tout sur M. Gérard libre et considéré.

Voilà ce que sentait bien M. Gérard ; voilà pourquoi il pâlissait sous le regard de M. Jackal.

Chaque fois qu'il sortait de l'hôtel de la rue de Jérusalem, il en sortait comme le patient sort de la question.

La différence était du plus au moins, de la question ordinaire à la question extraordinaire.

Tout en pâlissant, M. Gérard prêtait une oreille attentive à ce qui devait l'intéresser.

Mais le chat tenait la souris sous sa griffe, et il se donnait le plaisir de jouer avec elle.

M. Jackal tira sa tabatière de sa poche, puis il y inséra les deux doigts, et en tira une énorme prise qu'il huma avec volupté.

M. Gérard n'osait presser l'homme de police de parler, et il écouta avec une résignation qui n'était point exempte d'une certaine impatience.

— Vous savez, cher monsieur Gérard, dit enfin M. Jackal que c'est dans huit jours qu'expire le délai accordé par le roi Charles X à Sarranti ?

— Je le sais, murmura M. Gérard en jetant sur M. Jackal un regard plein d'inquiétude.

— Vous savez également que l'abbé Dominique peut être de retour après-demain... demain... aujourd'hui, peut-être ?

— Oui, oui, je sais encore cela, répondit le philanthrope en tremblant de tous ses membres.

— Oh! mais, si vous tremblez ainsi au premier mot que je vous adresse, cher monsieur Gérard, vous vous évanouirez incontestablement quand vous saurez de quoi il est question; et, une fois évanoui, vous n'entendrez plus ce qui me restera à vous dire, et qui sera probablement le plus intéressant.

— Que voulez-vous! dit M. Gérard, c'est plus fort que moi.

— Voyons, qu'avez-vous à craindre du côté de l'abbé Dominique, puisque je vous ai dit que le pape rejetterait sa demande ?

M. Gérard respira.

— Vous croyez ? dit-il.

— Nous connaissons Sa Sainteté Grégoire XVI; c'est une barre de fer.

M. Gérard respirait de plus en plus.

M. Jackal lui donna tout le temps de remplir d'air ses poumons.

— Non, dit-il, non, ce n'est point cela que vous avez à craindre.

— Ah! mon Dieu! murmura M. Gérard, j'ai donc quelque chose à craindre ?

— Oh! cher monsieur Gérard, êtes-vous si peu philosophe que vous ne sachiez pas que l'homme, créature faible, sans cesse en lutte avec tout ce qui l'entoure, n'aurait pas un instant de repos s'il voyait les dangers incessants à travers lesquels il passe, et auxquels il n'échappe que par miracle ?

— Hélas! murmura M. Gérard, c'est une grande vérité que vous dites là, monsieur Jackal.

— Ceci reconnu par vous, reprit M. Jackal en s'inclinant, je désire vous faire une question.

— Faites, monsieur, faites.

— Les poëtes, monsieur Gérard... vilaine engeance, n'est-ce pas ?

— Je ne les connais point, monsieur; je crois n'avoir pas à me reprocher d'avoir lu quatre vers dans ma vie.

— Eh bien, les poëtes prétendent que les morts sortent quelquefois du tombeau. En croyez-vous quelque chose ?

M. Gérard murmura cinq ou six mots inintelligibles, et recommença de trembler plus fort que jamais.

— Je n'y avais pas cru jusqu'ici, reprit M. Jackal ; mais un fait arrivé récemment à ma connaissance m'a tellement édifié en cette matière, que je pourrais maintenant soutenir une thèse là-dessus ; non, ils n'en sortent pas d'eux-mêmes, mais on peut les en faire sortir.

M. Gérard continua de blêmir.

— Voici l'anecdote ; je vous laisse à l'apprécier. Un homme de votre tempérament, de votre caractère, de votre humeur, enfin, un philanthrope, a, dans un mauvais moment, — on n'est point parfait, hélas ! cher monsieur Gérard, je sais cette vérité mieux que personne ! — noyé son neveu ; et, ne sachant que faire du cadavre, — on ne sait jamais que faire des cadavres ! c'est généralement même ce qui perd ceux qui les font... — et ne sachant que faire du cadavre, il l'a enterré dans un massif de son parc.

M Gérard poussa un gémissement et baissa la tête.

— Là, il le croit bien caché. Il l'est en effet ; mais la terre n'a pas toujours la discrétion qu'on lui suppose. Ne voilà-t-il pas que ce matin, — eh ! mon Dieu, cet homme sortait comme vous entriez ! — un homme est venu me trouver, et, en propres termes, m'a dit ces paroles :

» — Monsieur Jackal, dans huit jours, on va exécuter un innocent.

» Vous comprenez que j'ai nié, cher monsieur Gérard, que j'ai répondu qu'il n'y avait plus d'innocent quand la justice avait prononcé le mot coupable ; mais lui m'a imposé silence en disant :

» — Celui qu'on va exécuter est innocent, et, le vrai coupable, je le connais.

M. Gérard cacha sa tête dans ses mains.

— J'ai nié de plus belle, continua M. Jackal ; mais cet homme m'a arrêté en me disant :

» — Pouvez-vous disposer d'une nuit ?

» — Oui, certainement, lui ai-je répondu.

» — De la nuit prochaine ?

» — Non, la nuit prochaine est prise.

» — Eh bien, la nuit suivante ?

» — Parfaitement... Pour une excursion ? ai-je hasardé.

» — Pour une excursion.

» Vous comprenez que je désirais savoir où l'on m'emmenait.

» — Dans Paris ou hors Paris ? ai-je demandé.

» — Hors Paris.

» — Bien.

» Et il a été arrêté que, non pas cette nuit, mais l'autre, la preuve me serait donnée que ce n'était pas celui que l'on allait exécuter qui était coupable, mais, tout au contraire, un homme qui est en liberté.

— Ainsi, balbutia M. Gérard, vous avez accepté cette excursion ?

— Pouvais-je faire autrement ? je vous le demande, à vous qui êtes un homme de sens. Vous savez quelle est ma mission. Prudhon a fait un tableau là-dessus : *la Justice poursuivant le Crime* ; vous savez quelle est ma devise, celle du philosophe de Genève : *Vitam impendere vero*. J'ai été obligé de dire : « J'irai. »

— Et vous irez ?

— Parbleu ! il le faut bien, je suis requis ; mais, je vous l'ai dit, je n'irai pas la nuit prochaine ; je n'irai que l'autre nuit... l'autre nuit, vous entendez ?

— Oui, répondit M. Gérard, qui entendait en effet, mais sans comprendre, et dont les dents claquaient comme des castagnettes.

— Ah ! je savais bien, fit M. Jackal, que je vous intéresserais par ce récit.

— Mais, enfin, monsieur, le but de ce que vous me dites, le résultat de la confidence que vous me faites, balbutia M. Gérard avec un effort sur lui-même, quel est-il ?

— Quel est-il ? Comment ! vous ne le voyez pas ?... Je me suis dit : « M. Gérard est un philanthrope ; quand il saura qu'un pauvre diable court un danger pareil à celui que je lui expose, il va se metttre au lieu et place de ce pauvre diable, de ce malheureux meurtrier, de cet assassin infortuné ; il va ressentir ses tortures comme s'il était le coupable lui-même. » Je ne me suis pas trompé, à ce qu'il me semble, n'est-ce pas, cher monsieur Gérard ?

— Oh ! non !... oh ! non !... s'écria celui-ci.

— Eh bien, ce premier résultat m'engage à continuer.

Demain, à minuit, je pars donc avec cet autre philanthrope... ah ! qui ne vous ressemble pas, monsieur Gérard ; car on peut bien dire qu'il y a philanthrope et philanthrope, comme Molière disait qu'il y avait fagots et fagots ; je pars avec lui ; j'ignore de quel côté se dirigera notre course, il ne m'en a rien dit ; mais, avec une perspicacité que je dois à ma longue expérience, je devine que ce sera du côté de la Cour-de-France.

— De la Cour-de-France ?

— Oui... Arrivés là, nous prenons à droite ou à gauche, à droite, probablement ; nous entrons, — comment ? je n'en sais rien ; — mais, enfin, nous entrons probablement dans un parc ; nous y constatons la présence d'un squelette dans un trou ; nous verbalisons, et nous venons apporter le fruit de ces pénibles travaux à M. le procureur du roi, qui se trouve forcé, sur nouveaux renseignements, de demander à M. le ministre de la justice de surseoir à l'exécution de M. Sarranti.

— De M. Sarranti ? s'écria M. Gérard.

— Ai-je dit de M. Sarranti ? Le nom m'a échappé ; j'ai, je ne sais pourquoi, éternellement le nom de ce diable d'homme à la bouche... On sursoit donc à l'exécution ; on décrète d'arrestation le véritable coupable, et une nouvelle instruction commence... Vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, répondit M. Gérard.

— Voilà donc une situation épouvantable pour ce pauvre assassin, pour ce malheureux meurtrier, dit M. Jackal ; car, enfin, le voyez-vous, ce brave homme : il se promène au soleil du bon Dieu, les deux mains dans ses poches, libre comme l'air ; tout à coup, il voit venir des misérables gendarmes qui l'arracheront du soleil pour le mettre à l'ombre, qui lui tireront les mains de ses poches pour les enchaîner ; il va voir son innocente tranquillité détruite, sa sérénité coutumière perdue ; et cela, par je ne sais quelle banale formalité, par quel détail minutieux ; alors, il se repentira de n'avoir pas profité de la voie de salut que je lui avais ouverte.

— Mais il y en a donc une ?

— En vérité, cher monsieur Gérard, dit l'homme de police, il faut que vous ayez le crâne bien dur, le cerveau bien obtus et la mémoire bien courte.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria l'honnête M. Gérard, j'écoute pourtant de toutes mes oreilles.

— Et voilà, fit M. Jackal, ce qui prouve que le résultat n'est pas toujours en raison de la capacité. Ne vous ai-je pas dit que j'avais refusé de faire l'expédition la nuit prochaine?

— Si fait.

— Que je l'avais remise à la nuit de demain à après-demain ?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien ?

M. Gérard resta la bouche ouverte et attendant.

— En vérité, dit M. Jackal en haussant les épaules devant une pareille stupidité, c'est cependant l'A b c de l'art, et il faut être aussi honnête homme que vous l'êtes pour n'avoir pas déjà compris.

M. Gérard fit de la tête et des mains quelques mouvements désespérés, qui, joints aux sons rauques qui sortaient de son gosier, voulaient dire : « Continuez. »

— Je sais bien que cela ne vous regarde pas, mon Dieu ! continua M. Jackal; que vous n'avez nul intérêt à cacher le meurtre d'un autre. Mais, enfin, supposez un instant — ce qui est insupposable — qu'au lieu d'avoir été commis par un autre, le crime ait été commis par vous; qu'au lieu d'avoir été enterré par un autre, le cadavre ait été enterré par vous. Supposez que le théâtre du drame soit une propriété qui vous ait appartenu... le château de Viry, par exemple; supposez que vous connaissiez le massif et l'arbre à l'ombre mystérieuse desquels a été confié le cadavre ; supposez que vous sachiez que, dans la nuit de demain ou d'après-demain, une descente de justice doit être opérée dans le château de Viry et une exploration exécutée dans le parc; voyons que vous resterait-il à faire pendant la nuit que vous aurait ménagé un ami, pendant la nuit d'aujourd'hui à demain, par exemple ?

— Ce qui me resterait à faire... ?

— Oui...

— Pour qu'on ne trouvât point... ?

— Le cadavre, oui.

— Il me resterait...

M. Gérard essuya la sueur qui roulait en grosses gouttes sur son front.

— Voyons, achevez donc ! Il vous resterait... ?

— Il me resterait à l'en...

— A l'en... ?

— A l'enlever, à le faire disparaître.

— Allons donc !... Ah ! cher monsieur Gérard, que vous avez l'imagination paresseuse ! Vous avez besoin de l'activer par l'air des champs, par la brise de la nuit. Je vous donne donc congé pour aujourd'hui et demain. Il va faire une journée splendide ; c'est une bonne fortune pour un amant de la belle nature. Allez donc à la campagne, allez, et qui sait si, dans les bois de Meudon ou de Vanvres, — les bois sont le refuge des pécheurs comme lui, — qui sait si vous ne trouverez pas ce pauvre diable d'assassin, qu'avec votre charité accoutumée, vous préserverez du petit danger qu'il court ?

— Je vous comprends ! s'écria M. Gérard en baisant le main de l'homme de police. Merci !

— Fi ! dit M. Jackal en repoussant dédaigneusement l'assassin, croyez-vous donc que c'est en vue de sauver votre misérable carcasse que je fais tout cela ? Allez, allez, vous voilà prévenu ; le reste vous regarde.

M. Gérard s'élança hors du cabinet de M. Jackal.

— Pouah ! fit celui-ci en regardant la porte qui se refermait derrière lui.

LXXX

Un cocher qui prend ses précautions.

M. Gérard sortit precipitamment de l'hôtel de Jérusalem.

Arrivé sur le quai, il se jeta dans une voiture et cria au cocher :

— A l'heure et à dix francs l'heure, si tu fais deux lieues à l'heure.

— C'est convenu... Où allons-nous, bourgeois ?

— A Vanvres.

Au bout d'une heure, on était à Vanvres.

— Me gardez-vous, bourgeois? demanda le cocher, qui trouvait la condition bonne.

M. Gérard réfléchit un instant. Il avait dans sa maison chevaux et voitures; mais il craignait quelque indiscrétion de la part de son cocher : il pensa que mieux valait un étranger, un homme auquel il n'aurait plus jamais affaire, une fois qu'il aurait réglé son compte avec lui.

Il résolut donc de garder son Limousin.

Seulement, il craignait, en le gardant au même prix, de lui inspirer quelque soupçon. Le désir d'aller plus vite lui avait fait commettre une imprudence ; il ne fallait pas en commettre une seconde.

— Merci, dit-il; j'ai manqué de quelques minutes la personne après laquelle je courais. Elle était partie pour Viry-sur-Orge.

— Tant pis, notre bourgeois, dit le cocher, tant pis!

— Je voudrais pourtant bien la voir aujourd'hui, murmura M. Gérard comme s'il se parlait à lui-même.

— On peut vous conduire à Viry-sur-Orge, notre bourgeois; sept lieues, c'est bien vite avalé.

— Ah! oui; mais, vous comprenez, dit M. Gérard, par les petites voitures, j'irai pour trois francs à Viry-sur-Orge.

— Le fait est que je ne vous y conduirai pas pour trois francs; mais, dans les petites voitures, faites-y attention, vous serez avec toute sorte de gens, tandis qu'avec mon fiacre vous êtes chez vous.

— Je sais bien, je sais bien, dit M. Gérard, qui désirait surtout être chez lui, et cela mérite considération.

— Eh bien, voyons, notre bourgeois, combien lui donnerez-vous, à ce pauvre Barnabé, pour vous conduire à Viry?

— Il f udrait me ramener aussi.

— On vous ramènera.

— Et puis m'attendre.

— On vous attendra.

— Eh bien, ce sera...? Voyons, soyez raisonnable.

— Pour aller et revenir, trente francs.

— Et pour m'attendre?

— Vous mettrez les heures d'attente à quarante sous. Ah! j'espère qu'il n'y a rien à dire?

Il n'y avait, en effet, trop rien à dire. Pour avoir l'air de débattre, M. Gérard diminua cinq francs, et le marché fut conclu pour vingt-cinq francs, aller et retour, quarante sous les heures d'attente.

Ce prix convenu et arrêté, M. Gérard prit chez lui la clef du château de Viry, et, ayant laissé souffler les deux chevaux de maître Barnabé, remonta dans la voiture.

— Par Fromenteau? demanda le cocher.

— Par Fromenteau, si vous voulez, répondit M. Gérard, à qui peu importait le chemin que l'on suivrait, pourvu que l'on arrivât.

La voiture partit au grand trot.

Maître Barnabé était un honnête homme, qui tenait à gagner loyalement son argent.

Aussi, quand M. Gérard arriva à Viry, il faisait encore grand jour, et l'on ne pouvait en vérité songer à se livrer, en plein soleil, à cette triste exhumation qui le ramenait au château.

M. Gérard, plus que jamais enfoui dans son chapeau, descendit de voiture, et, laissant le cocher à l'auberge, lui ordonna de se reposer jusqu'à onze heures.

A onze heures précises, il devait être à la porte du château.

M. Gérard ouvrit cette porte et la referma sur lui, après avoir échappé aux regards d'une douzaine d'enfants et de quelques vieilles femmes que le bruit d'une voiture avait attirés.

On comprend l'émotion du philanthrope en remettant le pied dans la demeure de son frère, où il avait assassiné un des enfants de son frère.

Aussi n'essayerons-nous point d'exprimer le serrement de cœur avec lequel il monta le perron et remit le pied dans la fatale maison.

En passant près du lac, il avait détourné la tête.

Après avoir refermé derrière lui la porte du vestibule, il fut obligé de s'appuyer contre la muraille; la force lui manquait.

Il monta dans sa chambre.

Les fenêtres de cette chambre, on se le rappelle, donnaient sur l'étang.

C'était des fenêtres de cette chambre qu'il avait vu Brésil plonger et rapporter le cadavre du petit Victor.

Il alla tirer les rideaux pour ne pas voir l'étang.

Mais les rideaux tirés faisaient la chambre sombre.

Il n'osa rester dans cette chambre sombre.

Deux moitiés de bougies étaient plantées sur les deux chandeliers qui ornaient la cheminée.

M. Gérard avait eu le soin d'apporter un briquet phosphorique.

Il alluma les bougies.

Là, un peu plus tranquille, il attendit la nuit.

Vers neuf heures, la nuit étant tout à fait tombée, il pensa qu'il était temps de se mettre en campagne.

Il s'agissait d'abord de se procurer une bêche.

Il devait y avoir une bêche dans la serre aux outils du potager.

M. Gérard descendit, se retrouva en face de l'étang, qui brillait dans l'obscurité comme un miroir d'acier poli ; puis il se glissa dans la petite ruelle qui conduisait au jardin potager, et se mit à la recherche de l'instrument dont il avait besoin.

La serre aux outils était fermée à clef. La clef n'était point sur la porte.

Il y avait, par bonheur, une fenêtre.

M. Gérard s'approcha de la fenêtre dans l'intention de briser un carreau, d'ouvrir l'espagnolette et de pénétrer dans la serre par la fenêtre.

Au moment de casser le carreau, il s'arrêta, effrayé du bruit que le carreau allait faire en se brisant.

Le malheureux s'effrayait de tout !

Il demeura donc hésitant, et la main sur son cœur.

Son cœur battait à lui briser les côtes.

Il perdit ainsi plus d'un quart d'heure.

Enfin, il se rappela qu'il avait un diamant au petit doigt.

Le précieux caillou glissa en grinçant sur les quatre côtés de la vitre, et M. Gérard n'eut plus qu'à pousser la vitre pour qu'elle tombât.

Il attendit un instant encore, poussa la vitre et, du même coup, passa son bras dans l'ouverture.

L'espagnolette tourna sur elle-même et la fenêtre s'entrebâilla.

M. Gérard regarda tout autour de lui pour s'assurer que la nuit était bien solitaire, et enjamba par-dessus l'appui de la fenêtre.

Une fois dans l'intérieur du petit bâtiment, il alla tâtonnant et cherchant l'ustensile dont il avait besoin.

Il tomba sur deux ou trois manches d'instrument avant de rencontrer le manche d'une bêche.

Enfin, il y arriva.

Il prit la bêche et repassa par le même chemin.

Dix heures sonnaient.

Il réfléchit alors qu'il aurait bien plus court chemin de sortir par la grille du parc donnant sur le pont Godeau que de repasser par ce maudit étang qui lui tirait l'œil, et qui, certainement, le lui tirerait bien davantage encore après l'effroyable opération qu'il allait accomplir.

Il prit en même temps une autre résolution.

C'était de prévenir le cocher d'aller l'attendre à la grille du parc donnant sur la plaine, au lieu de venir l'attendre, comme il le lui avait dit, à la porte d'entrée donnant sur le village.

M. Gérard rouvrit cette dernière porte, posa sa bêche dans un coin et se glisse le long des maisons afin d'arriver au cabaret.

En route, il changea encore d'avis.

Une voiture stationnant à la porte du parc pouvait être remarquée, tout le monde sachant que la maison était inhabitée.

Il était plus prudent que le cocher attendît sur la grande route de Fontainebleau, à une centaine de pas au-dessus de la Cour-de-France.

Arrivé au cabaret, M. Gérard regarda à travers les carreaux.

Il vit son homme qui buvait bouteille et jouait aux cartes avec des rouliers.

M. Gérard avait bonne envie de ne pas se montrer dans le cabaret, où il pouvait être reconnu, quoiqu'il fût bien horriblement changé depuis qu'il avait quitté Viry.

Cependant, comme Barnabé ne pouvait deviner qu'il était là derrière la vitre et qu'il désirait lui parler, force fut à M. Gérard d'ouvrir la porte et de faire signe au cocher de venir à lui.

Un quart d'heure s'écoula avant que M. Gérard eût pris cette résolution.

Il espérait toujours que quelqu'un sortirait et qu'il chargerait ce quelqu'un de dire à Barnabé que son voyageur avait besoin de lui parler.

Personne ne sortit.

M. Gérard fut donc obligé d'entrer.

Quand nous disons *d'entrer*, nous commettons une erreur : M. Gérard n'entra point : M. Gérard entre-bâilla la porte et appela, d'une voix tremblante :

— Monsieur Barnabé !

M. Barnabé était tout entier à ses cartes ; M. Gerard fut obligé de répéter trois fois le même nom, en haussant le ton à chaque fois.

Enfin, maître Barnabé releva le nez.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est vous, bourgeois !

— Oui, c'est moi, dit M. Gérard.

— Vous voulez partir...?

— Pas encore.

— A la bonne heure ! les pauvres bêtes ne sont pas encore reposées.

— Non, ce n'est point cela.

— Qu'est-ce alors ?

— Deux mots à vous dire.

— C'est votre droit, je suis à l'heure.

Et, se levant, il vint à la porte, en dérangeant sur son chemin autant de joueurs que cela lui fut possible.

Tous les visages des buveurs dérangés se tournèrent vivement vers la porte.

M. Gérard se rejeta dans l'ombre du corridor.

— Oh ! oh ! dit un des commensaux de l'hôtellerie, est-ce qu'il se croirait déshonoré d'entrer dans une auberge, votre bourgeois ?

— C'est un amoureux en bonne fortune ! dit un autre en riant.

— Alors, c'est son genou qu'il a passé par la porte, et non sa tête, dit un troisième.

— Imbécile ! répliqua le premier, puisqu'il a parlé.

— Eh bien ?

— On ne parle pas avec le genou.

— Me voilà, bourgeois, dit Barnabé; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

M. Gérard lui expliqua le changement survenu dans le programme, et comme quoi il le priait de l'attendre sur la grande route, au lieu de l'attendre à la porte d'entrée du château.

L'exposition de M. Gérard fut coupée par de fréquents: « Hum! hum! »

M. Gérard comprit qu'il y avait dans ces changements apportés au premier plan quelque chose qui contrariait maître Barnabé.

Enfin, lorsqu'il eut bien exposé son désir:

— Mais, dit Barnabé, si nous ne nous retrouvons pas sur la grande route?

— Comment voulez-vous que nous ne nous retrouvions pas?

— Si vous passez sans me voir, par exemple?

— Il n'y a pas de danger, j'ai de bons yeux.

— C'est que, voyez-vous, il y a des gens dont la vue s'affaiblit quand ils ont une voiture depuis quatorze heures et qu'ils doivent cinquante francs au cocher. J'ai connu des bourgeois, par exemple, — je ne dis pas cela pour vous, Dieu merci! qui avez l'air du plus honnête homme que la terre ait jamais porté! — je disais donc que j'avais connu des bourgeois qui, après m'avoir gardé toute la journée, se faisaient conduire, vers cinq heures du soir, au passage Dauphine ou au passage Véro-Dodat, et qui disaient: « Attendez-moi là, cocher; je reviens. »

— Eh bien? demanda M. Gérard.

— Eh bien... et qui ne revenaient pas.

— Oh! dit M. Gérard, incapable, mon ami...

— Je vous crois, je vous crois; mais, voyez-vous, cependant...

— Mon cher ami, dit M. Gérard, n'est-ce que cela!

Et, tirant deux louis de sa poche, il les donna à maître Barnabé.

Maître Barnabé profita d'un rayon de lumière qui filtrait à travers la porte entre-bâillée pour s'assurer que les louis étaient bons.

— On vous attendra à cent pas au-dessus de la Cour-de-France, et, cela, à partir de onze heures, comme c'est

convenu. Du moment où l'on est payé d'avance, plus d'objection.

— Mais, moi, j'en ai une.

— Laquelle?

— Si... si...

M. Gérard n'osait pas achever.

— Si quoi?

— Si je n'allais pas vous trouver, moi?

— Où?

— Sur la grande route?

— Pourquoi ne m'y trouveriez-vous pas?

— Parce qu'étant payé d'avance...

— Ah çà! vous vous défiiez donc de Barnabé?

— Vous vous défiez bien de moi, vous!

— Vous n'avez pas de numéro, vous, et j'en ai un... et un fameux! un numéro qui porte bonheur à ceux qui le regardent passer, le numéro 1.

— J'aimerais mieux, dit M. Gérard, qu'il portât bonheur à ceux qui sont dedans.

— Il leur porte bonheur aussi; il porte bonheur à tout le monde, le numéro 1.

— Tant mieux, tant mieux, dit M. Gérard en tâchant de calmer l'enthousiasme de son cocher pour son numéro.

— Et l'on vous attendra à partir de onze heures, sur la grand'route, puisque vous le désirez comme cela.

— C'est bien, dit M. Gérard à voix basse.

— A cent pas au-dessus de la Cour-de-France. Est-ce bien cela?

— Oui, oui, dit M. Gérard, c'est bien cela, mon ami; mais il est inutile de le crier si haut.

— C'est juste, motus! et puisque vous avez des raisons de vous cacher...

— Mais je n'en ai pas! dit M. Gérard. Pourquoi voulez-vous que j'aie des raisons de me cacher?

— Oh! ça ne me regarde pas. Du moment où je suis payé, ni vu ni connu. A onze heures, on sera à l'endroit en question.

— Je tâcherai de ne pas vous faire attendre.

— Oh! faites-moi attendre, je ne m'en plaindrai pas. Vous m'avez pris à l'heure; je vous mènerai, si vous voulez, comme cela jusqu'à la vallée de Josaphat, et vous serez pro-

bablement le seul qui serez venu au jugement dernier en fiacre.

Et, tout joyeux de son mot, maître Barnabé rentra en riant dans le cabaret, tandis que, essuyant la sueur qui lui coulait du front, M. Gérard reprenait le chemin du château.

LXXXI

Un objet difficile à placer.

M. Gérard retrouva la porte entr'ouverte et sa bêche appuyée au mur.

Il referma la porte à la clef et mit la clef dans sa poche.

Tout à coup, il tressaillit et s'arrêta, les yeux fixés sur les fenêtres du château.

La fenêtre était éclairée.

Un moment de terreur fit frissonner le misérable de la tête aux pieds.

Tout à coup, il se rappela les deux bougies qu'il avait laissées allumées.

Il comprit l'imprudence qu'il avait commise.

Cette lueur qu'il avait vue, d'autres pouvaient la voir: on savait le château inhabité, et cette lueur devait donner lieu à bien des conjectures.

M. Gérard s'avança donc d'un pas précipité vers le château, détournant toujours ses regards de l'étang, remonta rapidement le perron, et se précipita par les degrés.

Il souffla une bougie, et s'apprêtait à souffler l'autre, quand il songea qu'il lui faudrait traverser le corridor et descendre l'escalier sans lumière.

Il n'y avait pas songé un instant auparavant, préoccupé qu'il était par la crainte qu'on ne vît la lumière.

Cette crainte matérielle passée, la crainte idéale était revenue.

Que pouvait craindre M. Gérard dans les corridors et les escaliers d'une maison déserte?

Ce que craignent, si peu de ressemblance qu'il y ait entre eux, l'enfant et le meurtrier: les fantômes.

Dans l'obscurité, M. Gérard tremblait d'entendre marcher derrière lui sans savoir qui marchait.

Il craignait de se sentir arrêté par sa redingote sans savoir qui l'arrêtait.

Il lui semblait qu'au détour du corridor il se trouverait tout à coup en face de quelque spectre, spectre d'enfant ou spectre de femme.

N'y avait-il pas eu deux meurtres, et peut-être trois, dans cette maison maudite?

Voilà pourquoi M. Gérard avait conservé une bougie allumée.

Il pouvait sortir par deux portes : la porte du perron, la porte du cellier.

Arrivé dans le vestibule, il hésita.

En face de la porte du perron était l'étang, le terrible étang!

Avant d'arriver à la porte du cellier, il fallait traverser le caveau voûté où avait été étranglée Orsola.

M. Gérard se rappelait les tâches de sang des dalles.

Il préféra cependant sortir par le cellier; il n'était pour rien dans ce sang-là.

Il tenait la bougie d'une main; il prit sa bêche de l'autre, descendit l'escalier, traversa la cuisine, hésita un instant avant de pousser la porte du cellier, secoua sa tête pour en faire tomber la sueur; — ses deux mains étaient occupées, il ne pouvait s'essuyer le front.

Enfin, il poussa du pied la porte du cellier; le vent s'engouffra par le châssis brisé, la bougie s'éteignit.

Il demeura dans l'obscurité, prisonnier en quelque sorte des ténèbres.

Un cri lui échappa en même temps que la flamme mourait; puis il frissonna et se tut; il avait peur que le son de sa voix n'éveillât les morts.

Il lui fallait traverser le cellier ou retourner en arrière.

Retourner en arrière : et si le spectre d'Orsola le suivait!...

Il préféra continuer son chemin.

Ce qui se passa dans cette âme, plus tremblante que la feuille du peuplier, pendant les cinq secondes que le meurtrier mit à traverser la voûte sombre, serait impossible à décrire.

Enfin, il atteignit le bûcher.

Là, il se crut presque sauvé.

Mais la porte, qui donnait sur le parc, était fermée, la clef n'était pas à la serrure; le pêne était rouillé, ne glissait plus dans la gâche, et résista à sa première secousse.

Les forces furent près de manquer au malheureux.

Il lui semblait qu'il ne repasserait pas à travers le cellier sans mourir de terreur.

Il réunit toutes ses forces.

La serrure céda ; la porte s'ouvrit.

Le vent frais de l'extérieur vint frapper son front humide et glaça la sueur sur son visage.

Mais cette impression lui parut d'une douceur infinie après l'atmosphère étouffante du souterrain.

Il respirait donc l'air pur de la nuit!

Ses poumons se dilatèrent.

Il ouvrit la bouche pour remercier Dieu : il n'osa.

S'il y avait un Dieu, comment lui, Gérard, était-il libre, et M. Sarranti en prison?

Il est vrai que, selon toute probabilité, M. Sarranti dormait de ce sommeil calme qui donne au juste la force de monter sur l'échafaud, tandis que lui veillait, le remords et la terreur dans l'âme, les genoux tremblants, les mains tremblantes, le front ruisselant de sueur.

Et dans quel but terrible veillait-il? quelle était l'œuvre effroyable qui lui restait à accomplir?

Il lui fallait exhumer et cacher les os de sa victime.

En aurait-il le courage? en aurait-il surtout la force?

Il allait le tenter du moins.

Il traversa d'un pas rapide et presque ferme tout l'espace qui se trouvait à découvert et éclairé du château au parc.

Mais, lorsqu'il se trouva sous l'ombre des grands arbres, lorsque la mystérieuse et murmurante obscurité du bois s'é-

tendit à sa droite et à sa gauche, la main glacée de la terreur le saisit de nouveau aux cheveux.

D'ailleurs, il était dans l'allée qui conduisait au massif.

Il commençait à voir le grand chêne; il commençait à distinguer le banc.

L'angoisse avait beau le tirer en arrière, il fallait aller en avant.

Il était aussi fatalement entraîné que le patient forcé d'aller à l'échafaud.

Un instant, il se demanda si l'échafaud n'était pas préférable à ce qu'il allait faire.

Un coup qui l'eût frappé sans qu'il s'y attendît, et qui l'eût tué roide et sans souffrance, il l'eût béni.

Mais l'agonie d'un jugement, mais le cachot, suant et froid vestibule du sépulcre, mais le bourreau et sa sombre toilette, mais l'échafaud peint en rouge dont on aperçoit de loin les deux bras décharnés, mais les degrés qu'il faut monter, soutenu par les valets de la guillotine, quand les forces manquent, mais la bascule qui vous enlève, mais le fer triangulaire qui glisse dans la double rainure : voilà ce qui fait la mort cruelle, hideuse, impossible !

Voilà ce qui faisait qu'aux yeux de l'assassin, il valait encore mieux déterrer ce cadavre, mourir de terreur peut-être en le déterrant, que mourir de la mort des Castaing et des Papavoine.

Il entra résolûment dans le massif et se mit à l'œuvre.

D'abord, il fallait retrouver le trou exact.

Il s'agenouilla et tâta avec la main.

Un frisson mortel lui passa dans les veines, non point à cause de ce qu'il faisait, — c'était bien terrible cependant ! — mais quelque chose de bien autrement terrible l'impressionnait.

Il lui semblait qu'à cette place, bien connue de lui, la terre avait été remuée il n'y avait pas longtemps.

Arriverait-il trop tard ?

Une crainte fit place à l'autre.

Il plongea, avec la frénésie de l'effroi, sa main dans le sol mouvant, et jeta un cri de joie.

Le squelette y était toujours.

Il avait senti cette douce et soyeuse chevelure d'enfant qui avait tant épouvanté Salvator.

Elle le rassurait, lui...

Il se mit à creuser.

Détournons les yeux de la hideuse besogne.

Respirons l'air pur.

Regardons les belles étoiles du ciel, poussiere d'or qui jaillit sous les pas de Dieu.

Écoutons si, par cette nuit sereine, ne descendraient pas jusqu'à nous, à travers les espaces incommensurables de l'éther, quelques notes du cantique céleste que chantaient les anges en adorant le Seigneur.

Il sera bien temps de ramener nos regards sur la terre quand l'homme maudit sortira pâle et frissonnant du massif sombre, tenant la bêche d'une main, et de l'autre quelque chose d'informe dans son manteau.

Maintenant, que cherche-t-il de son œil hagard et clignotant?

Il cherche un endroit sûr pour lui confier le funèbre dépôt qu'il vient de reprendre à celui qui ne l'est plus.

M. Gérard marcha sans s'arrêter jusqu'à l'autre extrémité du parc, déposa son manteau à terre et commença à creuser.

Mais, au troisième ou quatrième coup de bêche, il secoua la tête en murmurant :

— Non, non, pas ici!

Et il reprit son manteau, fit cent pas sous l'épaisseur des arbres, s'arrêta une seconde fois, hésita...

Puis, secouant encore la tête:

— Trop près de l'autre! dit-il.

Enfin, une illumination lui traversa le cerveau.

Une seconde fois, il ramassa son manteau, et, de la même course fiévreuse dont il avait déjà fait deux étapes, il se remit en chemin.

Cette fois, il se dirigeait vers l'étang : cette fois, il n'avait plus peur de voir un spectre glisser à la surface.

Le spectre, il le tenait enfermé dans son manteau.

Arrivé sur le bord de l'étang, il déposa le manteau sur le gazon et commença à le dénouer.

En ce moment, un hurlement lointain et lugubre se fit entendre.

C'était celui de quelque chien pleurant dans une ferme voisine.

— Oh ! non ! non ! dit-il, pas là ! pas là ! un chien l'en a déjà tiré... Puis, si l'on vidait l'étang, on trouverait ce squelette... Mais que faire ?... Mon Dieu, inspirez-moi.

Cette prière sembla avoir monté au ciel, comme si elle n'eût pas été un blasphème.

— Oui, oui, murmura le misérable, c'est cela ! c'est cela !

Ces ossements, si bien cachés qu'ils fussent dans le parc de Viry, pouvaient y être découverts une seconde fois, y ayant été découverts une première.

M. Gérard les emporterait avec lui et les enfouirait dans son jardin de Vanvres.

A Vanvres, M. Gérard était, plus que partout ailleurs, l'honnête M. Gérard.

Il reprit le manteau, mais laissa la bêche, et se dirigea rapidement vers la grille du parc donnant sur le pont Godeau.

Il avait la clef de cette grille et il l'ouvrit sans difficulté.

Chose étrange ! depuis qu'il tenait ce squelette dans son manteau, la terreur des choses surnaturelles avait disparu.

Il est vrai qu'une autre terreur avait succédé à la première, et que l'honnête M. Gérard n'avait rien perdu au change.

La grille refermée, M. Gérard coupa à travers les terres pour arriver le plus vite possible à la grande route.

Roland nous a montré le chemin qu'il avait suivi.

Barnabé avait tenu parole : il attendait avec son fiacre à l'endroit indiqué.

Il faisait même mieux qu'attendre : il dormait sur son siége; mais, si bien qu'il dormît, M. Gérard, en ouvrant la portière, donna à la voiture une secousse qui le réveilla.

— Hum ! fit Barnabé, c'est vous, notre bourgeois ?

— Oui, c'est moi, fit M. Gérard; ne vous dérangez pas.

— Voulez-vous, dit le cocher en avançant la main, que je mette sur mon siége ce paquet-là, qui paraît vous embarrasser?

Et maître Barnabé désignait le manteau.

— Non pas ! non pas ! s'écria M. Gérard effrayé; ce sont

des plantes rares et qui demandent à être préservées de tout cahot; je les porterai sur mes genoux.

— Comme vous voudrez... Et nous retournons?

— A Vanvres, dit M. Gérard.

— En route pour Vanvres! dit le cocher en fouettant ses chevaux.

Et la lourde voiture repartit.

Voilà comment il s'était fait que Salvator n'avait pas trouvé, sous le grand chêne et près du massif, le squelette qu'il était venu y chercher.

LXXXII

Un amateur de peinture.

L'affluence des amateurs qui visitaient l'atelier de Pétrus, les uns par curiosité pure et simple, les autres avec le désir réel d'acheter, était si grande, que l'on faisait littéralement queue à la porte.

C'était le dimanche suivant que devait commencer la vente, c'est-à-dire dans trois jours.

On était au jeudi.

Vers onze heures du matin, l'atelier présentait donc l'aspect d'une marée montante.

C'était le mouvement des vagues toujours plus pressées, toujours montant plus haut, c'était leur bruit.

Tout, dans la chambre attenante, était, au contraire, immobilité, solitude, silence.

Nous aurions dû dire isolement, car la solitude n'était point complète : la chambre était occupée par Pétrus.

Il était assis près de la fenêtre et accoudé à un petit guéridon sur lequel était une lettre tout ouverte, qu'il n'avait

relue qu'une fois, mais dont chaque mot avait pénétré au plus profond de son cœur.

Il était facile de voir que le jeune homme était brisé.

De temps en temps, il appuyait ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre le bruit qui se faisait dans la chambre voisine.

De temps en temps aussi, de grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient sur la lettre ouverte devant lui.

Pourquoi donc Pétrus, qui, à la voix de Salvator, avait pris résolûment son parti, pourquoi donc Pétrus était-il redevenu plus pâle et plus plein d'hésitation que jamais?

C'est qu'il venait de recevoir une lettre de Régina, et que cette lettre avait brisé comme verre la résolution du jeune homme.

On se rappelle qu'au moment où il avait quitté Régina, celle-ci lui avait fait une douce promesse pour le lendemain, — une lettre.

Seulement, elle n'avait point voulu lui dire ce que contiendrait cette lettre.

Elle avait voulu, avec une délicatesse toute féminine, qu'un parfum de bonheur, d'autant plus suave qu'il était inconnu, suivît celui qu'elle aimait.

Cettre lettre, Pétrus l'avait reçue.

C'était celle sur laquelle se fixaient ses yeux; c'était celle sur laquelle tombaient ses larmes.

Et, en effet, vous allez voir qu'elle promettait bien du bonheur, et que l'on pouvait longuement et tristement pleurer sur un pareil bonheur perdu.

La voici :

« Mon bien-aimé Van Dyck,

» Je vous ai promis, hier en vous quittant, une heureuse nouvelle.

» Cette nouvelle, la voici :

» C'est dans un mois la fête de mon père, et il a été décidé entre ma tante et moi que le cadeau que nous ferions au maréchal serait le portrait de la petite Abeille.

» En outre, hier, M. le comte Rappt a été chargé par le château d'une mission pour la cour de Saint-Pétersbourg, mission qui doit l'éloigner pendant six semaines...

» Vous devinez, n'est-ce pas ?

» Une fois ce point décidé, que le présent à faire au maréchal serait le portrait de sa petite favorite, il ne fut pas difficile d'arrêter que le peintre qui ferait ce portrait serait M. Pétrus Herbel de Courtenay.

» Vous savez que ce dernier nom a une influence énorme sur la marquise de la Tournelle, qui est à genoux devant les couronnes fermées.

» Or, voici ce qu'il me reste à vous apprendre :

» A partir de dimanche prochain, à midi, il y aura séance tous les jours à l'atelier de M. Pétrus Herbel de Courtenay.

» La petite Abeille sera conduite chez son peintre ordinaire par la marquise de la Tournelle, sa grand'tante, et par la comtesse Régina, sa grande sœur.

» Il y aura des jours où la marquise de la Tournelle sera empêchée par son régime d'hygiène ou ses devoirs de dévotion.

» Sa sœur Régina la conduira donc seule.

» Selon l'habileté du peintre, le portrait sera fait en quelques séances ou durera un mois.

» Pourvu que le portrait soit ressemblant, on ne se plaindra point du temps que le peintre aura mis à le faire.

» Afin qu'il n'y ait point de discussion sur le prix, ce prix a été fixé d'avance à deux cents louis.

» Seulement, comme M. Pétrus Herbel de Courtenay sera peut-être trop fier pour les accepter, il est convenu d'avance que cette somme sera employée à faire des aumônes, à acheter des potiches et à donner à la petite Rose-de-Noël une robe couleur de ciel pareille à celle que désirait tant la pauvre Peau-d'Ane.

» Ainsi, mon bien cher Van Dyck, attendez dimanche à midi la petite Abeille, la marquise de la Tournelle et votre bien tendre

» RÉGINA. »

Or, c'était cette lettre qui, malgré la bonne nouvelle et surtout à cause de la bonne nouvelle qu'elle contenait, faisait Pétrus désespéré.

Dimanche, à midi, Régina viendrait avec sa tante et sa sœur, et que trouveraient les trois femmes?

Le commissaire-priseur vendant les tableaux et les meubles de Pétrus !

Et Pétrus n'avait rien dit !

Comment supporterait-il cette honte ?

Il eut un instant l'idée de fuir, de s'exiler, de ne plus revoir Régina.

Mais ne plus revoir Régina, c'était renoncer à la vie.

C'était bien plus que cela : c'était la mort du cœur dans un corps vivant.

Un instant, Pétrus regretta, non pas d'avoir sauvé son père de la ruine, — disons-le, cette mauvaise pensée ne se présenta pas même à son esprit, — mais de ne pas avoir accepté l'offre de Jean Robert.

Pétrus, en effet, n'avait qu'à travailler ardemment comme il travaillait autrefois pour rendre à Jean Robert, dans un bien court espace de temps, l'argent que celui-ci lui aurait prêté.

Son repos momentané, son luxe, ses chevaux, sa voiture avaient même produit, commercialement parlant, un excellent effet.

On avait cru qu'il avait hérité de quelque oncle inconnu, qu'il n'avait point besoin d'argent, et, de ce moment-là, ses tableaux avaient doublé de prix.

Seulement, tout à son amour, Pétrus ne faisait pas de tableaux.

Mais, s'il trouvait seulement à emprunter une somme de dix mille francs, il en ferait, des tableaux, et, en trois mois, il rendrait la somme, à quelque taux qu'elle lui fût prêtée.

Pourquoi ne demanderait-il pas à Salvator de lui faire prêter cette somme?

Non : le visage sévère de Salvator interdirait une pareille demande.

D'ailleurs, la voix de Salvator, pareille à un écho de l'inexorable loyauté, n'avait-elle pas répondu : « Le 4 avril ! »

Pétrus secoua donc la tête, et, comme s'il répondait lui-même à sa propre pensée :

— Non, non, dit-il ; tout, plutôt que de m'adresser à Salvator !

Il est vrai qu'il ajouta :

— Mais aussi tout, plutôt que de perdre Régina !...

En ce moment même, un nouveau visiteur faisait son entrée dans l'atelier,

Comme ce nouveau visiteur est destiné à jouer un grand rôle dans les scènes qui vont suivre, que nos lecteurs nous permettent d'abandonner Pétrus à ses sombres pensées pour jeter un regard sur le nouveau venu.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, d'assez haute taille, aux épaules carrées, au cou robuste, à la poitrine large.

Sa tête était couverte d'une forêt de cheveux roux, frisés et presque crépus ; ses sourcils, d'un noir de jais, — contraste étrange avec ses cheveux, — étaient épais et rudes, et semblaient armés de longs poils roides et piquants comme des aiguilles.

Ses favoris, qu'il portait en collier, étaient d'un brun qui tirait sur le roux et mêlés de quelques poils gris et blancs qui, les émaillant çà et là, ne permettaient pas d'en indiquer franchement la couleur.

En somme, le visage de cet inconnu indiquait la franchise, la rudesse même, mais non la méchanceté.

Tout au contraire, le sourire qui semblait en permanence sur ses lèvres, dénonçait une sorte de débonnaireté joviale, une manière d'humeur rude à la surface, mais douce et bonne au fond.

A la première vue, on se fût éloigné de lui.

A la seconde, on lui eût tendu la main, tant l'expression hilare dont sa figure était empreinte donnait de sympathie pour lui.

Nous avons dit l'âge qu'il paraissait avoir.

Cet âge était constaté, ou à peu près, par une double ride assez profonde creusée en accent circonflexe sur son front. immédiatement au-dessus du nez.

Quant à la profession du personnage, elle était facile à déterminer d'après plusieurs indices.

D'abord, sa marche trahissait l'allure du marin par ce déhanchement particulier aux gens qui ont longtemps voyagé sur mer et qui, même sur l'élément solide, conservent cet écartement de jambes à l'aide duquel les fils de Neptune, comme dirait un membre de l'Académie française, ont l'habitude de lutter contre le roulis et le tangage.

En outre, à défaut de reconnaissance de ce signe, l'in-

vestigation des curieux eût pu être guidée par un autre non moins significatif.

L'inconnu portait à ses oreilles deux petites ancres d'or.

Son costume était assez recherché, quoiqu'il eût semblé, même aux gens les moins difficiles, d'un goût un peu équivoque.

Il consistait en un habit bleu à boutons de métal, démesurément ouvert pour laisser voir un gilet de velours sur leqnel flottait en sautoir une énorme chaîne d'or.

Le reste du corps était vêtu d'un pantalon large à plis se rétrécissant sur la botte et connu à cette époque sous le nom de pantalon à la cosaque.

Enfin, les bottes elles-mêmes, au contraire du pantalon, qui se rétrécissait sur elles, s'élargissaient sous lui pour dessiner le contour d'un pied que la nature, dans sa maternelle prévoyance, avait évidemment formé pour maintenir son propriétaire en équilibre au milieu des mouvements les plus fantasques de l'Océan irrité.

A l'autre extrémité, son visage s'épanouissait dans une cravate blanche surmontée d'un large col, comme aurait pu le faire un bouquet de pivoines dans un cornet de papier blanc.

Un foulard à carreaux rouges et verts, attaché autour du cou par un de ces nœuds que l'on appelle à la marinière, et un chapeau de feutre noir, à larges bords et à long poil, complétaient ce costume.

Ajoutons qu'il tenait à la main un énorme rotin cueilli par lui sans doute dans les Indes orientales ou occidentales, qui, toutes deux, ont l'avantage de voir pousser ce végétal intéressant; et qu'en l'honneur d'un souvenir quelconque que lui rappelait cette canne, il y avait fait adapter une pomme d'or proportionnée à sa taille gigantesque.

Qui pouvait attirer à une vente de tableaux ce singulier personnage?

Si Pétrus eût été un peintre de marine, la visite de quelque riche marin retiré et voulant faire l'acquisition d'une galerie maritime n'eût rien eu de surprenant.

Mais un marin dans l'atelier d'un peintre d'histoire, et même d'un peintre de genre, avait de quoi étonner à bon droit les véritables amateurs.

Aussi, à l'arrivée du marin dans l'atelier, l'attention des personnes présentes, uniquement concentrée jusque-là sur

les tableaux, se tourna-t-elle en grande partie sur le nouveau venu.

Lui, sans se déconcerter, s'arrêta juste au milieu de l'escalier, jeta un regard investigateur tout autour de lui, tira un étui de sa poche, tira de l'étui une paire de lunettes à branches d'or, appliqua les lunettes sur son nez et marcha droit à un tableau de Chardin, qui, au moment où il l'avait aperçu, sembla l'attirer tout particulièrement.

Ce tableau représentait une ménagère ratissant les légumes qu'elle va mettre dans son pot-au-feu.

Le feu, le pot et les légumes étaient peints avec une telle vérité, que le marin, à la vue du pot-au-feu dont le couvercle était sur le fourneau, s'écria tout haut en approchant son nez de la toile et en aspirant bruyamment :

— Hum! hum!...

Puis, faisant clapper sa langue :

— Le bouillon vous en vient à la bouche, continua-t-il.

Ensuite, levant la main gauche en l'air avec un mouvement qui dénotait la plus complète admiration :

— Magnifique! dit-il toujours sur le même ton élevé et absolument comme s'il eût été seul, magnifique de tout point!

Quelques visiteurs, qui partageaient l'opinion du nouveau venu sur le tableau de Chardin, se rapprochèrent de lui, tandis que s'en éloignaient ceux qui ne la partageaient point.

Après avoir longuement et minutieusement regardé le tableau en élevant et en abaissant tour à tour ses lunettes, il le quitta, quoique avec un air de profond regret, et, apercevant une des premières marines de Gudin :

— Oh! oh! dit-il, voici de l'eau; regardons un peu cela de plus près.

Et, en effet, il s'avança jusqu'à toucher le tableau du bout du nez.

— Oui, mille sabords! dit-il, c'est de l'eau, et de l'eau salée même... Oh! oh! mais de qui est donc ce tableau?...

— D'un jeune homme, monsieur, d'un jeune homme, dit un vieux monsieur qui savourait une prise de tabac devant la marine que contemplait l'homme de mer.

— Gudin, reprit l'amateur, qui venait de découvrir la signature du tableau. En effet, j'avais entendu prononcer ce nom-là en Amérique; mais c'est la première fois que je vois un tableau de ce maître; car, tout jeune que vous dites qu'il

est, monsieur, à mon avis, celui qui a fait cette barque-là et cette vague-là est un maître. Je suis moins content des matelots qui la montent; mais on ne peut pas exceller en tout. Ah! voyons, voyons...

Et le marin se mit à regarder de plus près.

— Et que dites-vous de ce brick qu'on voit là-bas, dans le fond?

— Monsieur, ne vous en déplaise, je dis que c'est une corvette et non un brick... une corvette qui court devant le vent, bâbord amures, sous sa grande voile, sa misaine et ses deux huniers; ce qui est bien modeste de sa part, car, avec une pareille brise, elle pourrait hisser ses perroquets et même ses bonnettes. Moi, par ce temps-là, j'avais l'habitude de crier : « Toutes voiles dehors! »

Et, selon l'habitude qu'il avait eue, et qu'il conservait, le marin prononça ce commandement du plus haut de sa voix.

Tout le monde se retourna. Quelques amateurs continuèrent leurs investigations particulières; mais la plus grande partie des auditeurs se rallia autour du marin, et, pour nour servir d'un terme emprunté à la profession poétique à laquelle il appartenait, marcha de conserve avec lui.

L'inconnu, comme on voit, n'avait point parlé pour des sourds.

Aussi le vieux monsieur qui avait déjà échangé quelques mots avec lui, ramassant ses paroles au bond :

— Ah! ah! monsieur, dit-il, il paraît que vous avez commandé un navire?

— J'ai eu cet honneur, monsieur, répondit l'étranger.

— Un trois-mâts, un brick, une corvette?

— Une corvette.

Puis, comme s'il ne désirait pas pousser plus loin la conversation, en matière nautique du moins, le marin abandonna les vagues, la barque et la corvette de Gudin pour s'occuper d'un Boucher.

Mais le vieil amateur, qui, sans doute, désirait savoir ce qu'un homme si expert en art pensait du peintre ordinaire de madame du Barry, ne l'abandonna point dans la courbe qu'il décrivait.

Comme un astre entraîne ses satellites dans son tourbillon, tous les auditeurs du marin l'accompagnèrent.

— Quoique celui-ci ne soit point signé, dit notre homme

regardant le tableau du successeur de Carle Vanloo, il n'est pas besoin de demander de qui il est : c'est *la Toilette de Vénus* de Boucher. Le peintre, par flatterie, a donné à sa Vénus les traits de la malheureuse courtisane qui, à cette époque, déshonorait la monarchie française... Mauvaise peinture! mauvais peintre! je n'aime pas Boucher! Et vous, messieurs?

Et, sans attendre que ceux auxquels il s'adressait lui répondissent :

— C'est un coloriste estimable, ajouta-t-il toujours à haute voix, je le sais; mais c'est un peintre prétentieux et maniéré comme les personnages de son temps... Vilaine époque! mesquine imitation des manières de la renaissance! Ce n'est ni de la chair comme Titien, ni de la viande comme Rubens.

Puis, se retournant vers ses auditeurs :

— Et voilà précisément, messieurs, dit-il, pourquoi j'aime Chardin : c'est le seul véritablement fort, parce qu'il est véritablement simple au milieu de l'afféterie et de la convention de ce siècle... Oh! la simplicité, messieurs, la simplicité! vous avez beau dire, il faudra toujours en revenir là...

Personne ne contesta la vérité de l'axiome.

Bien plus, l'amateur qui avait déjà dialogué avec le marin regarda autour de lui comme pour demander la parole, et, voyant que personne ne la lui contestait :

— Parfaitement juste, monsieur, dit-il, parfaitement juste.

L'amateur commençait à s'engouer singulièrement de ce marin brusque mais franc, brutal mais philosophe.

— Si je vis assez longtemps pour réaliser mon rêve, continua le capitaine d'un ton mélancolique, je mourrai le plus heureux des hommes, car j'aurai attaché mon nom à une grande œuvre.

— Et serait-on indiscret, monsieur, demanda le vieil amateur, de chercher à connaître ce rêve?

— Nullement, monsieur, nullement, répondit le capitaine. Je veux fonder une école gratuite de dessin où les maîtres n'auront d'autre mission que d'enseigner la simplicité en art.

— Grande idée, monsieur!

— N'est-ce pas?

— Très-grande, très-grande, et tout à fait philanthropique. Monsieur habite la capitale?

— Non, mais j'espère m'y fixer; je commence à me lasser de faire le tour du monde.

— Vous avez fait le tour du monde? s'écria le monsieur avec admiration.

— Six fois, monsieur, répondit simplement le capitaine.

L'amateur recula d'un pas.

— Mais c'est donc pire que M. de la Pérouse, dit-il.

— M. de la Pérouse ne l'avait fait que deux fois, répondit le marin avec la même simplicité.

— Je parle peut-être à un marin illustre? répliqua l'amateur.

— Peuh! fit l'inconnu avec modestie.

— Enfin, monsieur, puis-je vous demander votre nom?

— Je me nomme Lazare-Pierre Berthaut, dit *Monte-Hauban.*

— Seriez-vous parent du fameux Berthaut de Montauban, neveu de Charlemagne?

— Renaud de Montauban, vous voulez dire?

— Ah! c'est vrai. — Renaud... Berthaut...

— Oui, l'on confond facilement l'un avec l'autre; je ne crois pas avoir cet honneur, à moins que ce ne soit par les femmes. Puis il y a dans notre nom une H que les Renaud de Montauban n'ont jamais eu l'honneur de porter.

L'amateur, qui ne comprenait pas à quel endroit de son nom le capitaine Monte-Hauban mettait l'H, essaya vainement de prononcer *Montauban* en mettant l'H avant l'M.

Mais, après de vains efforts, il y renonça, se persuada qu'il avait mal entendu et que c'était au blason du marin et non pas à son nom qu'il fallait faire honneur de cette arme et non plus de cette lettre.

Alors, tirant de sa poche une carte de visite, il la remit au capitaine en lui disant :

— Capitaine, on me trouve chez moi les lundis, les mercredis et les vendredis, de trois à cinq heures du soir. A cinq heures, je dîne, et, si vous voulez me faire parfois l'honneur d'accepter mon modeste repas, j'ai une femme qui raffole des combats maritimes : vous ferez son bonheur et le mien en nous en narrant quelques-uns.

— Avec plaisir, monsieur, dit le capitaine en mettant la

carte dans sa poche; les combats, à mon sens, ne sont faits que pour être racontés.

— Très-juste, monsieur, très-juste, dit l'amateur en saluant et en se retirant.

Cet amateur conquis par le capitaine, celui-ci recommença de plus belle ses exclamations devant chaque tableau et fit la conquête de deux ou trois autres amateurs qu'il étonna comme le premier par la justesse de ses jugements et son enthousiasme passionné pour la peinture simple.

Au bout de deux heures, il faisait l'admiration générale.

On le suivait dans les différentes courbes qu'il décrivait à travers l'atelier, et on l'écoutait avec cette attention et ce recueillement qui sont le propre des écoliers studieux lorsqu'ils se trouvent en face d'un célèbre professeur.

Ce manége — et c'en était un dans toute l'acception du mot — dura jusqu'à cinq heures, heure à laquelle, comme nous l'avons dit, les visiteurs se retiraient.

Au moment où le domestique de Pétrus ouvrait la porte pour signifier que l'heure de sortir était arrivée, le capitaine venait de retourner un tableau posé contre la muraille et qui, par sa position, comme on le voit, ne paraissait pas destiné à être vendu avec les autres.

En effet, ce tableau était une esquisse du combat de *la Belle-Thérèse* contre *la Calypso*, esquisse que, d'après un récit animé de son père, Pétrus s'était amusé un jour à jeter sur la toile.

A peine eut-il vu ce tableau, que le capitaine Pierre Berthaut se mit à jeter des cris d'admiration qui arrêtèrent sur le seuil de la porte ceux qui étaient déjà près de sortir.

— Par le dieu des mers, s'écriait-il, est-ce croyable?

Malgré l'invitation du domestique, les assistants se groupèrent autour du capitaine.

— Que voulez-vous dire, monsieur? demandèrent vingt voix en même temps.

— Oh! messieurs, exclama le capitaine en s'essuyant les yeux, excusez mon émotion; mais en voyant, aussi fidèlement représenté, un des premiers combats auxquels j'ai pris part, et une part glorieuse, je puis le dire, les larmes, malgré moi, s'échappent de mes yeux.

— Pleurez, capitaine! pleurez! dirent les assistants.

— Un seul homme, ajouta le capitaine, aurait pu peindre avec cette fidélité extraordinaire le combat de *la Calypso* et de *la Belle-Thérèse*, et cet homme n'a jamais tenu un pinceau.

— Mais, enfin, demandèrent les auditeurs, dont la curiosité était au dernier point éveillée par cet épisode dramatique, quel est cet homme ?

— C'est le capitaine qui commandait *la Belle-Thérèse.*

— Et le capitaine de *la Belle-Thérèse*, dirent plusieurs voix, c'était vous, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, ce n'était pas moi, reprit Monte-Hauban avec un geste superbe; non: c'était mon fidèle ami, le capitaine Herbel. Qu'est-il devenu depuis que nous nous sommes séparés à Rochefort, après avoir vainement tenté de sauver l'empereur... je veux dire Bonaparte ?

— Oh ! dites l'empereur, dites l'empereur, affirmèrent quelques assistants plus hardis que les autres.

— Eh bien, oui, l'empereur, s'écria le capitaine; car, enfin, on a beau lui contester ce titre, il l'a porté, et glorieusement même. Pardonnez à un ancien serviteur cet enthousiasme peut-être irréfléchi.

— Oui, oui, dirent plusieurs voix; mais enfin, pour revenir au capitaine Herbel...?

— Dieu sait où il est maintenant, le pauvre vieux, continua le capitaine en levant les yeux et les bras au ciel.

— Monsieur, dit le domestique, que cette scène touchante empêchait de renvoyer les visiteurs, je ne sais pas où est le capitaine Herbel aujourd'hui, mais ce que je sais, c'est qu'il y a huit jours à peine il était ici.

— Le capitaine Herbel ? s'écria l'amateur d'une voix de tonnerre.

— Lui-même, répondit le domestique.

— Et vous dites que vous ignorez où il est maintenant ?

— Quand je dis cela, monsieur, c'est une manière de parler: il doit être à Saint-Malo.

— Je cours le rejoindre ! s'écria le capitaine en se précipitant vers la porte, toujours suivi de son flot d'amateurs.

Puis, s'arrêtant tout à coup en occasionnant un reflux parmi ceux qui le suivaient :

— Mais ne vous trompez-vous pas ? dit-il au domestique; vous avez vu le capitaine ?

— Ici même.

— Dans cet atelier ?

— Dans cet atelier.

— Et vous êtes sûr de ce que vous dites?

— Je crois bien que j'en suis sûr! c'est moi qui l'ai fait monter, ou plutôt c'est lui qui m'a fait descendre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je l'empêchais de monter.

— Et, à propos de quoi, demanda le capitaine, mon vieil ami se trouvait-il dans l'atelier d'un peintre?

— Mais à propos de ce que ce peintre est son fils, répondit le domestique.

— Eh quoi! s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant, le célèbre peintre Pétrus est fils de l'illustre capitaine Herbel?

— Oui, monsieur, son propre fils, dit le domestique, et le propre neveu du général de Courtenay.

— Bon! bon! je suis un marin, moi, et ne connais pas les généraux de terre, surtout quand ils sont devenus généraux dans l'armée de Condé.

Mais, se reprenant aussitôt:

— Pardon, messieurs, pardon, dit-il; peut-être ma brusque franchise heurte-t-elle quelque susceptibilité ; mais c'est sans intention aucune, je vous le proteste.

— Non, capitaine, non, rassurez-vous, reprirent plusieurs voix.

— Mais alors, dit le capitaine, dont le visage sembla s'inonder de joie, alors... si ce jeune Pétrus... est le fils de mon ami Herbel...?

— Mais alors...? répétèrent les assistants vivement intéressés.

— Faites-moi venir ce jeune homme, dit brusquement le capitaine.

— Excusez, répondit le domestique, mais monsieur ne reçoit personne.

La figure du capitaine se décomposa et les muscles de sa face s'émurent de façon à imiter le mouvement des vagues.

— Mais tu me prends donc pour personne... ou pour tout le monde? s'écria le capitaine d'une voix tonnante en

s'avançant vers le pauvre diable, comme s'il s'apprêtait à le prendre au collet.

Le domestique se souvint de l'entrée du capitaine Herbel chez son fils, et, n'ayant aucune raison de croire que le capitaine Monte-Hauban était d'humeur plus douce que son confrère, il pria poliment les amateurs de descendre, afin que le capitaine pût jouir d'un tête-à-tête avec celui qu'il désirait tant voir.

A leur grand regret, les visiteurs évacuèrent l'atelier.

Ils eussent voulu jouir de la joie qu'allait éprouver le brave capitaine en embrassant le fils d'un ancien ami.

Lorsque le domestique se trouva seul avec le capitaine :

— Qui annoncerai-je, monsieur ? demanda-t-il à celui-ci.

— Annonce un des héros de *la Belle-Thérèse*, dit le capitaine en se rengorgeant.

Le domestique entra chez Pétrus.

LXXXIII

Abordage.

Resté seul, le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban, s'enfonça dans une causeuse, passa la main dans ses cheveux et dans son collier de favoris ; puis, croisant une de ses jambes sur l'autre et s'accoudant sur le sommet de son genou, il resta ainsi plongé en apparence dans les réflexions les plus profondes jusqu'au moment où Pétrus, soulevant la portière, apparut sur le seuil de l'atelier, sortant de sa chambre.

Il aperçut le capitaine dans la posture que nous venons de dire.

L'entrée silencieuse de Pétrus ne fut point remarquée

sans doute du capitaine, car il resta le front appuyé sur sa main et dans la position d'un homme complétement absorbé.

Pétrus le regarda un moment, puis toussa pour tirer le visiteur de sa méditation.

Le capitaine frissonna en entendant cette voix, et, soulevant la tête, il ouvrit les yeux, comme un homme qui se réveille, regardant Pétrus sans sortir de la causeuse ni se lever.

— Vous désirez me parler, monsieur ? demanda Pétrus.

— C'est la voix, la véritable voix de son père ! s'écria le capitaine en se relevant et en allant au jeune homme.

— Vous avez connu mon père, monsieur? dit Pétrus en s'avançant.

— C'est la démarche, la véritable démarche de son père ! s'écria une seconde fois le capitaine.

— Si j'ai connu ton père... votre père? Je le crois morbleu bien !

Puis, croisant les bras :

— Mais regarde-moi donc, dit-il.

— Je vous regarde, monsieur, dit Pétrus étonné.

— En vérité, c'est tout le portrait de son père au même âge, continua le capitaine en regardant le jeune homme avec amour, ou, pour nous servir d'une expression populaire qui rend encore mieux notre pensée, — en le mangeant des yeux. — Oui, oui, et, à quiconque me dira le contraire, je répondrai simplement qu'il en a menti. Tu ressembles à ton père comme deux gouttes d'eau. — Embrasse-moi donc, mon gars !

— Mais à qui donc ai-je l'honneur de parler? demanda Pétrus de plus en plus surpris de l'air, du ton et des façons familières de cet inconnu.

— A qui tu parles, Pétrus?... continua le capitaine en ouvrant les deux bras. Et tu m'as regardé et tu ne m'as pas reconnu ! Il est vrai, ajouta-t-il mélancoliquement, que, la dernière fois que tu m'as vu, tu n'étais pas plus haut que cela.

Et le capitaine avec la main mesura un bambin de cinq ou six ans.

— J'avoue, monsieur, dit Pétrus, de plus en plus décon-

tenancé, que, malgré les nouvelles indications que vous venez de me donner... non... je ne vous reconnais pas.

— Je te pardonne, dit d'un air de bonté le capitaine; et cependant, continua-t-il avec une légère nuance de tristesse dans la voix, j'aurais préféré que tu me reconnusses : on n'oublie pas d'ordinaire un second père.

— Que voulez-vous dire? demanda Pétrus en regardant fixement le marin, car il se croyait enfin sur la voie.

— Je veux dire, ingrat, répondit le capitaine, qu'il faut que les travaux de la guerre et le soleil des tropiques m'aient bien changé, puisque tu ne reconnais pas ton parrain.

— Comment! vous seriez l'ami de mon père, Berthaut, surnommé Monte-Hauban, qui vous êtes séparé de lui à Rochefort et qu'il n'a jamais revu depuis?

— Eh! pardieu, oui! Ah! vous y voilà donc, mille sabords! ce n'est pas sans peine. Allons, viens donc m'embrasser, mon petit Pierre; car tu t'appelles Pierre, comme moi, puisque c'est moi qui t'ai donné mon nom.

C'était une vérité incontestable, quoique le nom de baptême du jeune homme eût subi une légère modification.

— De grand cœur, mon parrain, répondit en souriant Pétrus.

Et, comme le capitaine lui ouvrait ses deux bras, il s'y jeta avec une effusion toute juvénile.

De son côté, le capitaine le serra sur sa poitrine à l'étouffer.

— Oh! morbleu! que cela fait de bien! s'écria ce dernier.

Puis, l'écartant de lui, mais sans le lâcher :

— C'est que c'est son père tout craché, dit-il en le contemplant avec admiration. Ah! ton père avait juste ton âge quand je l'ai connu... Mais, non, non, j'ai beau être partial pour lui, non, sacrebleu! il n'était pas si beau que toi. Ta mère y a mis du sien, mon petit Pierre, et cela n'a rien gâté. Ah! ton jeune visage me rajeunit de vingt-cinq ans, mon gars. Allons, assieds-toi, je te verrai plus à mon aise.

Et, s'essuyant d'une main les yeux avec le revers de sa manche, il le fit asseoir de l'autre sur le canapé.

— Ah çà! je ne te gêne pas, dit-il avant de s'asseoir lui-même, et j'espère que tu as quelques instants à me donner?

— Tout le reste de la journée si vous voulez, monsieur;

je n'aurais pas les quelques instants que vous me demandez, que je les prendrais.

— *Monsieur*... qu'est-ce que c'est que cela, *monsieur?* Ah! oui, la civilisation, la ville, la capitale. Si tu étais un paysan, tu m'appellerais ton parrain Berthaut, tout court. Vous êtes un *caballero*, et vous m'appelez monsieur.

Le capitaine poussa un soupir.

— Ah! dit-il, si ton père, mon pauvre vieil Herbel, savait que son fils m'appelle monsieur!

— Promettez-moi de ne pas lui dire que je vous ai appelé monsieur, et je vous appellerai parrain Berthaut, tout court.

— A la bonne heure, voilà qui est parler. Quant à moi, que veux-tu! c'est une vieille habitude de marin; mais il faut que je te tutoie : je tutoyais ton pauvre père, qui était mon ancien et mon chef. — Juge donc ce que ce serait si un gamin comme toi, car tu es un gamin, m'imposait l'obligation de dire vous.

— Mais je ne vous impose aucunement cette obligation, dit en riant Pétrus.

— Et tu fais bien. D'ailleurs, je ne saurais plus, en disant vous, comment te dire ce qu'il me reste à te dire.

— Il vous reste donc quelque chose à me dire?

— Sans doute, monsieur mon filleul.

— Alors, parrain, dites.

Pierre Berthaut regarda un instant Pétrus en face.

Puis, comme s'il faisait un effort :

— Eh bien, mon pauvre garçon, accoucha-t-il enfin, nous sommes donc dans la panne?

Pétrus tressaillit en rougissant.

— Comment, dans la panne? Qu'entendez-vous par là, demanda Pétrus, qui ne s'attendait aucunement à la question et surtout à la brusquerie avec laquelle elle était faite.

— Sans doute, dans la panne, répéta le capitaine; autrement dit, les Anglais ont donc jeté le grappin d'abordage sur notre mobilier?

— Hélas! mon cher parrain, dit Pétrus en recouvrant son sang-froid et en essayant de sourire, les Anglais de terre sont bien plus terribles que les Anglais de mer!

— J'avais toujours entendu dire le contraire, fit avec une fausse bonhomie le capitaine; il paraît que l'on m'a trompé.

— Cependant, dit vivement Pétrus, il faut que vous sa-

chiez tout : je ne suis aucunement forcé de vendre mon mobilier.

Pierre Berthaut secoua la tête en manière de dénégation.

— Comment, non ? dit Pétrus.

— Non, répéta le capitaine.

— Cependant, je vous assure...

— Voyons, filleul, espères-tu me faire accroire que, lorsqu'on a fait une collection comme la tienne; que, lorsqu'on a réuni à ton âge ces potiches du Japon, ces bahuts de Hollande, ces porcelaines de Sèvres, ces figurines de Saxe, — moi aussi, je suis un amateur de bric-à-brac, — me feras-tu accroire que l'on se défait de tout cela volontairement et de gaieté de cœur ?

— Je ne vous dis pas, capitaine, répondit Pétrus essayant d'échapper au mot *parrain*, qui lui semblait ridicule, je ne vous dis pas que ce soit volontairement et de gaieté de cœur que je vends tout cela ; mais c'est sans y être forcé, contraint, obligé, dans ce moment du moins.

— Oui, c'est-à-dire que nous n'avons pas encore reçu de papier timbré, qu'il n'y a pas encore de jugement, que c'est une vente à l'amiable pour éviter une vente par autorité de justice ; je comprends parfaitement tout cela. Filleul Pétrus est un honnête homme qui préfère avantager ses créanciers des frais, plutôt que d'enrichir les huissiers; mais je n'en dis pas moins : il y a de la panne là-dessous.

—Eh bien, pris à ce point de vue, j'avoue qu'il y a du vrai dans ce que vous me dites, répliqua Pétrus.

— Alors, dit Pierre Berthaut, il est bien heureux que je sois entré ici vent arrière. C'est tout bonnement Notre-Dame de la Délivrance qui m'y a conduit.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Pétrus.

— Monsieur !... qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria Pierre Berthaut en se levant et en regardant autour de lui ; où y a-t-il un monsieur ici, et qui est-ce qui a appelé ce monsieur ?

— Voyons, voyons, asseyez-vous, parrain, c'est un *lapsus linguæ*.

— Ah ! bon ! voilà que tu me parles arabe, la seule langue que je ne sache pas. Morbleu ! parle-moi français, anglais, espagnol, bas breton, je te répondrai, mais pas de *lapsé lingus*, je ne sais pas ce que cela veut dire.

— Je vous disais tout simplement de vous asseoir, parrain.

Et Pétrus appuya sur le titre.

— Je veux bien, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu vas m'écouter.

— Religieusement.

— Et que tu répondras à mes questions.

— Catégoriquement.

— Alors, je commence.

— Et, moi, j'écoute.

Et, en effet, Pétrus, très-vivement intéressé, quoi qu'il en dît, par cette conversation, ouvrit, pour ainsi dire, ses oreilles à deux battants.

— Voyons, commença le capitaine , ton brave homme de père n'a donc plus le sou ? — Cela ne m'étonne pas. — Quand je l'ai quitté, il était en train, et le dévouement, cela va plus vite que la roulette.

— En effet, son dévouement à l'empereur lui a enlevé les cinq sixièmes de sa fortune.

— Et le dernier sixième ?

— Les frais de mon éducation le lui ont enlevé, ou à peu près.

— De sorte que, toi, ne voulant pas ruiner tout à fait ton pauvre père, et cependant désirant vivre en gentleman, tu as fait des dettes... C'est cela ? Dis !

— Hélas !

— Mettons quelque amour là-dessous, désir de briller aux yeux de la femme que l'on aime, de passer devant elle au Bois avec un beau cheval, d'aller la rejoindre à un bal dans une belle voiture ?

— C'est incroyable, parrain, quel coup d'œil vous avez pour un marin !

— Pour être marin, mon ami, on n'en a pas moins un cœur et quelquefois deux.

Malheureux que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes !

— Comment, parrain, vous savez par cœur des vers de Chénier ?

— Pourquoi pas ? Dans ma jeunesse, je vins à Paris ; je voulais voir M. Talma ; on me dit : «Vous tombez bien, il

joue dans une tragédie de M. Chénier, *Charles IX*. » Je dis: « Allons voir *Charles IX*. » Pendant la représentation, on se dispute, on se boxe, on se cogne; la garde entre, on m'emmène au violon, où je reste jusqu'au lendemain matin. Le lendemain matin, on me dit que l'on s'est trompé et l'on me met à la porte; à la suite de quoi, je repars pour ne revenir à Paris que trente ans après. — Je demande des nouvelles de M. Talma : « Mort!... » je demande des nouvelles de M. Chénier : « Mort!... » je demande des nouvelles de *Charles IX* : « Défendu par autorité supérieure!... — Ah! diable! fis-je, j'aurais pourtant bien voulu voir la fin de *Charles IX*, dont je n'ai vu que le premier acte. — C'est impossible, me répond-on; mais, si vous voulez le lire, rien de plus facile. — Que faut-il faire? — L'acheter. » Rien n'était plus facile, en effet; j'entre chez un libraire. « Les œuvres de M. Chénier? — Voici, monsieur. — Bon! me dis-je, je lirai cela à bord. » Je retourne à bord, j'ouvre mon livre, je cherche : pas de tragédie, rien que des vers! des idylles, des madrigaux à mademoiselle Camille. Ma foi, je n'ai pas de bibliothèque à bord, j'ai lu mon Chénier, je l'ai relu, et voilà comment j'ai fait cette imprudente citation. Seulement, j'ai été floué; j'avais acheté Chénier pour lire *Charles IX*, et *Charles IX* n'était pas de Chénier, à ce qu'il paraît. Oh! les libraires! les libraires! quels flibustiers!

—Pauvre parrain, dit Pétrus en riant, ce n'est pas la faute des libraires.

— Comment! ce n'est pas la faute des libraires?

— Non, c'est la vôtre.

— Ma faute, à moi?

— Oui.

— Explique-moi cela.

— La tragédie de *Charles IX* est de Marie-Joseph Chénier, le conventionnel.

— Bon!

— Et le livre que vous avez acheté est d'André Chénier, le poëte.

— Ah! ah! ah! ah! ah! fit le capitaine accentuant cette exclamation sur cinq tons différents.

Puis, après un moment de profonde réflexion :

— Alors, cela s'explique, dit Pierre Berthaut; mais les libraires n'en sont pas moins des flibustiers.

Pétrus, voyant que son parrain tenait à son opinion sur les libraires, et n'ayant aucun motif de défendre cette honorable corporation, résolut de ne point la combattre plus obstinément et attendit que Pierre Berthaut reprît où il l'avait quittée une conversation qui ne laissait point que de lui paraître intéressante.

— Enfin, reprit le marin, nous disions donc que tu as fait des dettes; — car nous en étions là, n'est-ce pas, filleul Pétrus ?

— Nous en étions là, en effet, dit le jeune homme.

LXXXIV

Un parrain d'Amérique.

Il se fit un instant de silence, pendant lequel Pierre Berthaut fixa sur son filleul un regard qui semblait vouloir lire dans le plus profond de son âme.

— Et à combien s'élèvent nos dettes... à peu près ?

— A peu près? demanda Pétrus en souriant.

— Oui; les dettes, mon gars, c'est comme les défauts, dit le capitaine : on n'en sait jamais le chiffre exact.

— Je sais pourtant celui des miennes, dit Pétrus.

— Toi ?

— Oui, moi.

— Eh bien, cela prouve que tu es un homme d'ordre, filleul. Voyons le chiffre.

Et Pierre Berthaut se renversa dans son fauteuil, cligna des yeux et tourna ses pouces l'un autour de l'autre.

— Mes dettes s'élèvent à trente-trois mille francs, dit Pétrus.

— A trente-trois mille francs! s'écria le capitaine.

— Ah! ah! fit Pétrus, qui commençait à s'amuser des originalités de son second père, comme s'était intitulé le marin, vous trouvez le chiffre exorbitant, n'est-ce pas ?

— Exorbitant! mais c'est-à-dire que je ne m'explique pas comment tu n'es pas mort de faim, mon pauvre garçon!... Trente-trois mille francs! mais, à ton âge, si j'eusse vécu sur terre, j'aurais dû dix fois cette somme. Et c'eût été bien peu encore auprès de ce que devait César!

— Nous ne sommes César ni l'un ni l'autre, mon cher parrain ; de sorte que vous me permettrez, comme je l'ai déjà dit, de trouver le chiffre exorbitant.

— Exorbitant! quand on a cent mille francs dans chaque poil de sa brosse; car j'ai vu tes tableaux, et je m'y connais, moi qui ai vu les Flamands, les Italiens et les Espagnols. Eh bien, ta peinture est tout simplement de la peinture de la grande école.

— Tout beau, tout beau, parrain! répondit modestement Pétrus.

— C'est de la grande peinture, te dis-je, insista le marin. Eh bien, quand on a l'honneur d'être un grand peintre, on ne peint pas à moins de trente-trois mille francs de dettes par an. C'est un chiffre fixe, cela ; le talent représente bien un capital d'un million, que diable! et, avec la réduction de M. de Villèle, eh bien, trente-trois mille francs font juste la rente d'un million.

— Ah! ah! mon parrain, dit Pétrus, savez-vous une chose ?

— Laquelle, filleul ?

— C'est que vous avez de l'esprit.

— Peuh ! fit Pierre Berthaut.

— N'en faites pas fi; je connais de très-honnêtes gens qui s'en contenteraient.

— Des gens de lettres ?

— Oh! oh! encore!

— Non, c'est fini; revenons à tes dettes.

— Vous y tenez donc bien ?

— Oui ; car j'ai une proposition à te faire.

— Relativement à mes dettes ?

— Relativement à tes dettes.

— Voyons, faites; vous êtes un si singulier homme, parrain, que, de votre part, je m'attends à tout.

— Eh bien, voici ma proposition : je t'offre de devenir à l'instant même ton unique créancier.

— Plaît-il ?

— Tu dois trente-trois mille francs, et c'est pour les payer, n'est-ce pas, que tu vends tes meubles, tes tableaux, tous tes bric-à-brac ?

— Hélas ! fit Pétrus, l'Évangile n'est pas plus vrai.

— Eh bien, je paye les trente-trois mille francs, et tu gardes les bric-à-brac, les tableaux et les meubles.

Pétrus regarda sérieusement le marin.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? lui demanda-t-il.

— Bon ! il paraît que j'ai pris mon filleul à rebrousse-poil, dit Pierre Berthaut. Excusez-moi, monsieur le comte de Courtenay : je croyais parler au fils de mon vieil ami Herbel.

— Eh bien, oui, oui, oui, dit vivement Pétrus, oui, cher parrain, vous parlez au fils de votre bon ami Herbel, et c'est lui qui vous répond et qui vous dit : Ce n'est pas le tout que d'emprunter trente-trois mille francs, même à son parrain, il faut savoir comment on les lui rendra.

— Comment tu me les rendras, filleul ? C'est bien facile : tu me feras un tableau d'après cette esquisse.

Et il montrait à Pétrus le combat de *la Belle-Thérèse* contre *la Calypso*.

— Un tableau de trente-trois pieds de long sur seize et demi de hauteur, reprit-il. Tu me mettras sur le pont près de ton père, au moment où je lui dis : « Je serai le parrain de ton premier, Herbel et nous serons quittes. »

— Mais où mettrez-vous un tableau de trente-trois pieds de long ?

— Dans mon salon.

— Mais vous ne trouverez jamais une maison avec un salon de trente-trois pieds de long.

— J'en ferai bâtir une exprès.

— Alors vous êtes donc millionnaire, parrain ?

— Si je n'étais que millionnaire, mon enfant, dit Pierre Berthaut d'un ton dédaigneux, j'achèterais du trois pour cent, je me ferais quarante à cinquante mille livres de rente et je vivoterais.

— Oh ! oh ! oh ! fit Pétrus.

— Mon cher ami, reprit le capitaine, laisse-moi te dire en deux mots mon histoire.

— Dites.

— Au moment où je me suis séparé de ton brave homme de père à Rochefort, je me suis dit : « Voyons, Pierre Berthaut, il n'y a plus rien à faire en France avec l'honnête état de la piraterie; faisons le commerce. » En conséquence, je fis du lest avec mes canots, et je me mis à vendre du bois d'ébène.

— C'est-à-dire que vous fîtes la traite, cher parrain.

— Cela s'appelle-t-il faire la traite? demanda naïvement le capitaine.

— Mais je crois que oui, répondit Pétrus.

— Ce petit commerce me fit vivre pendant trois ou quatre ans, et, en outre, me mit en relation avec l'Amérique du Sud ; de sorte que, lorsque l'insurrection éclata, désespérant de la fortune de l'Espagne, nation vermoulue et décrépite, je me mis au service de Bolivar. J'avais deviné le grand homme.

— Alors, cher parrain, dit Pétrus, vous êtes un des libérateurs du Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade, un des fondateurs de la Colombie?

— Je m'en vante, filleul! seulement, comme l'abolition de l'esclavage fut proclamée, je résolus de faire fortune d'une autre façon. J'avais cru remarquer, aux environs de Quito, un terrain orné de pépites d'or ; j'étudiai scrupuleusement l'endroit, je reconnus une mine et j'en demandai la concession. En vertu des services rendus par moi à la République, la susdite concession me fut accordée. Au bout de six ans d'exploitation, j'avais réalisé la modique somme de quatre millions, et je cédais ladite exploitation moyennant cent mille piastres, autrement dit cinq cent mille livres par an. Cette cession faite, je suis revenu en France, où mon intention est de me faire un établissement confortable avec mes quatre millions et de vivre de mes cinq cent mille livres de rente. Approuves-tu le projet, filleul?

— Parfaitement.

— Or, je n'ai pas d'enfants, pas de parents... ou des arrière-cousins que je ne connais pas même de vue; je ne me marierai jamais ; que veux-tu que je fasse de ma fortune, si, toi à qui elle appartient de droit...?

— Capitaine !

— Encore !... si, toi à qui elle appartient de droit, tu commences par refuser les trente-trois mille francs que je t'offre ?

— J'espère que vous comprendrez ma répugnance, cher parrain.

— Non, j'avoue que je ne la comprends pas ; je suis célibataire, je suis démesurément riche, je suis ton second père, je t'offre une bagatelle, et tu refuses ! Mais sais-tu, garçon, que, pour la première fois que nous nous revoyons, tu me fais là une mortelle injure ?

— Ce n'est point mon intention.

— Que ce soit ou que ce ne soit pas ton intention, dit le capitaine d'un ton pénétré, tu ne m'en as pas moins fait un profond chagrin ! tu ne m'en as pas moins blessé au cœur !

— Pardonnez-moi, cher parrain, dit Pétrus alarmé ; mais je m'attendais si peu à cette offre, que je n'ai pas été maître de moi lorsque je vous ai entendu me la faire, et que je ne l'ai peut-être pas reçue avec toute la reconnaissance que je vous dois. En ce cas, je vous en fais toutes mes excuses.

— Et tu acceptes ?

— Je ne dis pas cela.

— Si tu refuses, sais-tu ce que je vais faire ?

— Non.

— Eh bien, je vais te le dire.

Pétrus attendit.

Le capitaine tira de la poche de côté de son habit un portefeuille qui paraissait grassement garni et l'ouvrit.

Le portefeuille était bourré de billets de banque.

— Je prends trente-trois billets de banque dans ce portefeuille, où il y en a deux cents, je les roule en tampon, j'ouvre la fenêtre et je les jette dans la rue.

— Et pourquoi faire ? demanda Pétrus.

— Pour te prouver le cas que je fais de mes chiffons de papier.

Et le capitaine se mit à rouler en tampon une douzaine de billets de banque, comme s'il avait affaire à du simple papier Joseph.

Après quoi, il se leva pour aller le plus sérieusement du monde à la fenêtre.

Pétrus l'arrêta.

— Voyons, dit-il, pas de folie, et transigeons.

— Trente-trois mille francs ou la mort! dit le capitaine.

— Non pas trente-trois mille francs, attendu que je n'ai pas besoin de trente-trois mille francs.

— Trente-trois mille francs ou...

— Eh! sacrebleu! écoutez-moi donc à votre tour, ou je vais jurer comme un matelot; je vous prouverai que je suis fils de corsaire, mille sabords!

— L'enfant a dit papa, s'écria Pierre Berthaut ; Dieu est grand! écoutons ses propositions.

— Oui, écoutez. Je suis gêné parce que, comme vous l'avez dit, cher parrain, j'ai fait de folles dépenses.

— Il faut bien que jeunesse se passe.

—Mais je n'eusse point été gêné en faisant ces folles dépenses si, en même temps que je les faisais, je n'eusse été un paresseux.

— On ne peut pas toujours travailler.

— Mais je suis décidé à me remettre à la besogne.

— Et les amours?

Pétrus rougit.

— Les amours et le travail peuvent aller de pair; je suis donc décidé à piocher, comme on dit.

— Soit, piochons; mais les Anglais, autrement dit les créanciers, en attendant que nous ayons tiré parti de notre pinceau, il faudra les arroser, comme on dit en termes de ardinage.

— C'est justement cela.

— Eh bien, dit le capitaine en présentant son portefeuille à Pétrus, voilà l'arrosoir, mon garçon ; je ne te force pas la main, prends ce que tu voudras.

— A la bonne heure! dit Pétrus, vous devenez raisonnable et je vois que nous allons nous entendre.

Pétrus prit dix mille francs et remit le portefeuille à Pierre Berthaut, qui le suivait du coin de l'œil.

— Dix mille francs, fit le capitaine, le premier marchand de peaux de lapin venu t'aurait prêté cette somme à six du cent... A propos, pourquoi ne me parles-tu pas d'intérêts?

— Cher parrain, tout simplement parce que je croirais vous offenser.

— Pas du tout; et je vais t'en demander, moi, des intérêts.

— Faites.

— Ah !

— Je suis arrivé d'hier à Paris avec l'intention d'acheter une maison et de l'*aménager* du mieux qu'il me sera possible.

— Bien.

— Mais, avant que j'aie trouvé une coque à ma convenance, il faut bien compter huit jours.

— C'est le moins.

— Avant que cette maison soit meublée, il faut bien en compter huit autres.

— Mettons-en quinze.

— Mettons-en quinze, je ne veux pas te contrarier; cela fait trois semaines.

— Vingt-deux jours.

— Oh ! ne vas-tu pas me chicaner pour un tour de cadran ! alors, je retire ma proposition.

— Quelle proposition ?

— Celle que j'allais te faire.

— Et pourquoi la retirez-vous ?

— Parce que je vois bien qu'avec un caractère aussi taquin que le tien, aussi tetu que le mien, nous ne pourrions pas vivre ensemble.

— Vous comptiez donc vivre avec moi ? demanda Pétrus.

— Ma foi ! je trouve, dit le capitaine, qu'arrivé depuis hier à l'hôtel du *Havre*, j'en ai déjà par-dessus la tête. Je comptais donc te dire : Pétrus, mon cher filleul, mon brave garçon, as-tu une chambre, un cabinet, une mansarde, un endroit grand comme cela, où l'on puisse suspendre un hamac ? as-tu cela pour le pauvre capitaine Berthaut Monte-Hauban ?

— Comment donc !... s'écria Pétrus enchanté de pouvoir faire à son tour quelque chose pour un homme qui mettait avec tant de simplicité une fortune à sa disposition.

— Oui, reprit le capitaine; mais, tu comprends, si cela t'était désagréable d'une façon ou d'une autre, si cela te gênait le moins du monde... dame, il faudrait le dire.

— Comment diable pouvez-vous supposer cela ?

— Ah ! c'est que, vois-tu, avec moi, c'est oui ou non ; la franchise sur les lèvres, le cœur sur la main.

— Eh bien, le cœur sur la main ! la franchise sur les lèvres, je vous dis, cher parrain : Rien ne peut m'être plus agréable que la proposition que vous me faites; seulement...

— Seulement, quoi ?

— Dame, les jours où j'aurai modèle, les jours où j'aurai séance...

— Compris... compris... Liberté ! *libertas !*

— Bon ! voilà que vous parlez arabe à votre tour.

— Je parle arabe ! c'est donc sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

— Bon ! voilà que vous citez Molière maintenant. En vérité, cher parrain, vous êtes quelquefois d'une érudition qui m'épouvante. J'ai peur que l'on ne vous ait changé en Colombie. Mais revenons, s'il vous plaît, à votre désir.

— Eh bien, oui, à mon désir, et à mon désir bien vif. Je ne suis point accoutumé à la solitude : j'ai toujours eu autour de moi une douzaine de gaillards bons vivants et bien vivants, et je me soucie peu de m'assombrir dans ton hôtel du *Havre*. J'aime la société, et surtout celle de la jeunesse. Tu dois recevoir ici des artistes et des savants. J'adore les savants et les artistes : les premiers, parce que je ne les comprends pas ; les autres, parce que je les comprends. Vois-tu, filleul, un marin qui n'est pas tout à fait un imbécile sait un peu de tout. Il a appris l'astronomie avec la grande Ourse et l'étoile polaire ; la musique avec les sifflements du vent dans les cordages ; la peinture avec les soleils couchants. Eh bien, nous parlerons astronomie, musique, peinture, et tu verras que, sur ces différents points, je ne suis pas plus bête que ceux qui en font leur état ! Oh ! sois tranquille, à part quelques termes de marine, tu n'auras pas trop à rougir de moi. Au reste, quand je me lancerai par trop, nous conviendrons d'un pavillon que tu arboreras, et je mettrai ma langue au capot.

— Que dites-vous donc là ?

— La vérité ; voyons, une dernière fois, la chose te convient-elle ainsi ?

— C'est-à-dire que j'accepte avec joie.

— Bravo ! alors, me voilà le plus heureux homme de la terre ; mais, dame, tu sais, quand tu auras besoin d'être seul, quand viendront les jolis modèles et les grandes dames, je vire de bord.

— C'est convenu.

— Bon !

Le capitaine tira sa montre.

— Ah! ah! six heures et demie, fit-il.

— Oui, dit Pétrus.

— Eh bien, où dînes-tu d'habitude, garçon?

— Un peu partout.

— Tu as raison, il ne faut mourir nulle part; dîne-t-on toujours bien au Palais-Royal?

— Comme on dîne au restaurant... vous savez.

— Véfour, Véry, les Frères-Provençaux, cela existe-t-il toujours?

— Plus que jamais.

— Allons dîner par là.

— Alors, vous me donnez à dîner?

— Je te donne à dîner aujourd'hui; tu me donneras à dîner demain, et ainsi nous serons quittes, monsieur le susceptible.

— Laissez-moi changer de redingote et de gants.

— Change, garçon, change.

Pétrus s'avança vers sa chambre.

— A propos...

Pétrus se retourna.

— Tu me donneras l'adresse de ton tailleur; je veux me faire habiller au goût du jour.

Puis, voyant le chapeau de Pétrus à travers la porte de sa chambre entr'ouverte.

— Ah! ah! fit le capitaine, on ne porte donc plus les chapeaux à la Bolivar?

— Non, on les porte à la Murillo.

— Je garderai cependant le mien, en souvenir du grand homme auquel je dois ma fortune.

— C'est d'un bon cœur et d'un grand esprit, mon cher parrain.

— Ah! tu te moques de moi?

— Pas le moins du monde.

— Va, va, va... oh! j'ai bon dos, moi, et j'en puis porter plus que tu n'en mettras jamais dessus. Mais voyons d'abord, où me loges-tu?

— Au-dessous de moi, si vous voulez; j'ai là tout un appartement de garçon qui vous ira à ravir.

— Garde ton appartement de garçon pour une maîtresse qui te demandera à être dans ses meubles; moi, je n'ai besoin que d'une chambre, et, pourvu que, dans cette

chambre, il y ait un cadre, des livres, quatre chaises et une mappemonde, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Je commence par vous dire, mon très-cher parrain, que je n'ai aucune maîtresse à mettre en chambre et que vous ne me privez en rien en prenant un appartement que je n'habite pas et qui est destiné à servir de retraite à Jean Robert le jour de ses premières représentations.

— Ah! ah! Jean Robert, un poëte à la mode... Oui, oui, oui, connu.

— Comment, connu ? Vous connaissez Jean Robert ?

— J'ai vu jouer son drame, traduit en espagnol, à Rio de Janeiro; je le connais... Mais, mon cher filleul, tout loup de mer que je suis, il faut que tu saches ceci : c'est que je connais infiniment de gens et de choses. Sous mon air de marin du Danube, je t'étonnerai plus d'une fois, va! Ainsi l'appartement au-dessous du tien... ?

— Est à vous.

— Cela ne te gêne en rien ?

— En rien.

— Va donc pour l'appartement de dessous.

— Et quand voulez-vous en prendre possession ?

— Demain... ce soir.

— Voulez-vous y coucher ce soir ?

— Dame, garçon, si cela ne te dérange pas trop...

— Bravo, parrain! dit Pétrus en tirant le cordon de la sonnette.

— Que fais-tu ?

— J'appelle mon domestique pour qu'il prépare votre appartement.

Le domestique entra et Pétrus lui donna les ordres nécessaires.

— Où faut-il que Jean aille prendre vos malles ? demanda Pétrus au capitaine.

— Je m'en charge, dit le marin.

Puis, à demi voix :

— J'ai des adieux à faire à mon hôtesse, dit-il en regardant Pétrus d'un air significatif.

— Parrain, dit Pétrus, vous savez que vous pouvez recevoir chez vous qui vous voulez; la maison n'est pas un cloître.

— Merci!

Puis, à demi voix, à son tour :

— Il paraît, ajouta Pétrus, que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps, à Paris?

— Je ne t'avais pas encore retrouvé, mon cher enfant, dit le capitaine : il fallait bien me faire une famille.

Le domestique remonta.

— L'appartement est tout prêt, dit-il, et il n'y a que des draps à mettre au lit.

— A merveille! — Attelle, en ce cas.

Puis, au capitaine :

— En passant devant la porte de votre appartement, voulez-vous entrer? dit-il.

— Je ne demande pas mieux, quoique, je le répète, nous soyons assez peu difficiles, nous autres vieux écumeurs de mer.

Pétrus passa le premier pour montrer le chemin à son hôte, et, ouvrant la porte de l'entre-sol, il le fit entrer dans un appartement qui était bien plutôt un nid de petite-maîtresse qu'un logis d'étudiant ou de poëte.

Le capitaine parut demeurer en extase devant les mille curiosités qui émaillaient les étagères.

— Ah çà! c'est un appartement de prince royal que tu m'offres là.

— Bon! dit Pétrus, qu'est-ce qu'un appartement de prince royal pour un nabab comme vous?

Au bout de dix minutes, pendant lesquelles le capitaine ne cessa point de s'extasier, le domestique vint annoncer que le cheval était à la voiture.

Le parrain et le filleul descendirent bras dessus, bras dessous.

Arrivé devant la loge du concierge, le capitaine s'arrêta.

— Avance ici, lascar! dit-il au portier.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda celui-ci.

— Fais-moi le plaisir d'arracher toutes les affiches qui annoncent la vente pour dimanche et de dire aux amateurs qui viendront demain...

— Eh bien? demanda le concierge...

— Tu leur diras que mon filleul garde ses meubles. — En route!

Et, sautant dans le coupé, qui faillit s'effondrer sous son poids :

— Aux Frères-Provençaux ! cria-t-il.

Pétrus monta derrière le capitaine, et la voiture partit rapidement.

— Par la carcasse de *la Calypso*, que nous avons trouée, ton père et moi, comme une écumoire, tu as là un joli cheval, Pétrus, et c'eût été dommage de le vendre !

LXXXV

Où le capitaine Berthaut Monte-Hauban prend des proportions gigantesques.

Le parrain et le filleul s'installèrent dans un des cabinets des Frères-Provençaux, et, sur la demande du capitaine Monte-Hauban, qui prétendait ne pas s'y connaître, Pétrus commanda le dîner.

— Tout ce qu'il y aura de meilleur dans l'établissement, garçon, tu entends ? dit-il à Pétrus. Tu dois être familiarisé avec les soupers coquets, mon drôle ! Les mets les plus chers, les vins les plus généreux. J'ai entendu parler d'un certain vin de Syracuse que l'on buvait ici autrefois. Assure-toi, Pétrus, si ce vin existe toujours ; je suis las du madère : j'ai mis cinq ans à en boire tout un chargement, et cela m'en a dégoûté.

Pétrus demanda du vin de Syracuse.

Nous ne donnerons point la carte du dîner que Pétrus commanda, sur les pressantes instances de son parrain.

Ce fut un véritable dîner de nabab, et le capitaine avoua au dessert qu'il n'avait pas trop mal dîné.

Pétrus le regarda avec étonnement ; car de sa vie, même

chez le général, qui s'y connaissait assez cependant, il n'avait festoyé de cette luxueuse façon.

Ce n'était point, au reste, le premier étonnement que le capitaine eût causé à Pétrus.

Il lui avait vu jeter une piastre au gamin qui avait ouvert la portière en arrivant aux Frères-Provençaux; en passant devant le Théâtre-Français, il lui avait vu louer une loge, et, comme il avait dit au capitaine que le spectacle était mauvais :

— Eh bien, avait répondu simplement celui-ci, nous sommes libres de n'y point aller; mais j'aime à m'assurer un endroit où dormir après mes repas.

Enfin, la carte commandée, il lui avait vu donner un louis au garçon pour que le vin de Bordeaux fût tiède, le vin de Champagne glacé, et que le service se continuât sans interruption.

En un mot, depuis que le marin avait adressé la parole à Pétrus, celui-ci avait marché de suprises en surprises et d'étonnements en éblouissements.

Le capitaine Monte-Hauban prenait les proportions du Plutus antique : l'or lui sortait de la bouche, des yeux, des mains, comme les rayons du soleil.

Il semblait qu'il n'eût qu'à secouer ses habits pour en faire pleuvoir des pièces d'or.

C'était enfin le véritable nabab classique.

Aussi Pétrus, à la fin du dîner, Pétrus, le cerveau un peu excité par les vins différents que, sur les instances de son parrain, il avait bus, lui qui d'ordinaire ne buvait que de l'eau, Pétrus crut avoir fait un rêve, et il fut obligé d'interroger son parrain pour s'assurer que tous les événements qui se succédaient depuis cinq heures n'étaient nullement les péripéties d'une féerie du Cirque ou du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Emporté par ce qu'il voyait dans le pays irisé des chimères, Pétrus se laissa aller à une douce rêverie à laquelle le parrain, qui le regardait du coin de l'œil, permit volontairement qu'il s'abandonnât pendant quelques instants.

Le ciel noir et bas au-dessous duquel il errait depuis quelques jours s'éclairait peu à peu, et finit, grâce à l'imagination brillante du jeune peintre, par s'illuminer tout à coup des feux les plus éclatants. Cette vie de luxe, qui lui paraissait la condition nécessaire de son amour princier, lui en-

voyait ses parfums les plus doux, ses souffles les plus caressants. Qu'allait-il lui manquer, en effet? N'avait il point, comme la couronne fermée de quatre diadèmes des dauphins de France, n'avait-il point cette quadruple couronne de la jeunesse, du talent, de la richesse et de l'amour?

C'était à n'y pas croire.

Tombé si bas la veille, toucher tout à coup aux sommets les plus élevés !

Cependant, cela était.

Il fallait donc s'accoutumer au bonheur, si imprévu, si improbable qu'il fût.

Mais, s'écrieront les délicatesses et les susceptibilités, Pétrus allait donc désormais faire dépendre son bonheur, son génie, sa fortune, du caprice d'un inconnu; il allait donc recevoir l'aumône de la richesse d'une main étrangère? Ce n'est point ainsi que vous nous aviez, monsieur le poëte, présenté votre jeune ami.

Eh! mon Dieu, messieurs les puritains, je vous ai présenté un cœur et un tempérament de vingt-six ans; je vous ai présenté un homme de génie aux passions ardentes; je vous ai dit qu'il ressemblait à Van Dyck jeune. Rappelez-vous les amours de Van Dyck à Gênes, rappelez-vous Van Dyck cherchant la pierre philosophale à Londres.

Avant d'accepter l'intervention du marin dans sa vie, Pétrus s'était fait à lui-même toutes les objections que vous nous faites; mais il s'était dit que cet homme n'était pas un étranger, que cette main n'était pas une main inconnue : cet homme était l'ami de son père; cette main était celle qui, en versant sur son front l'eau du baptême, avait pris l'engagement de veiller à son bonheur dans ce monde et dans l'autre.

D'ailleurs, l'aide que lui offrait le capitaine était momentanée.

Pétrus acceptait, mais à la condition de rendre.

Nous l'avons dit, ses tableaux avaient acquis une grande valeur par son repos même; Pétrus pouvait, en travaillant d'une façon raisonnable, gagner ses cinquante mille francs par an; il aurait, avec cette somme, bientôt rendu au parrain les dix mille francs que celui-ci lui avait prêtés, et à ses créanciers les vingt ou vingt-cinq mille francs qu'il leur redevait peut-être.

Puis, voyons, supposez un instant que ce parrain inattendu, mais dont on connaissait cependant l'existence, supposez qu'il fût mort là-bas, à Calcutta, à Valparaiso, à Bogota, aux îles Sandwich; supposez qu'en mourant il eût laissé toute sa fortune à Pétrus, Pétrus eût-il dû la refuser?

En pareille circonstance, lecteur sévère, si sévère que vous soyez, refuseriez-vous quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente que vous laisserait, à vous, un parrain, si inconnu, si étranger, si inattendu qu'il fût?

Non, vous les accepteriez.

Eh bien, puisque vous accepteriez quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente d'un parrain mort, pourquoi n'accepteriez-vous pas dix, quinze, vingt, trente, cinquante, cent mille francs d'un parrain vivant?

Autant vaudrait trouver mauvais tous les dénoûments antiques, parce qu'ils sont descendus du ciel dans une machine!

Vous me direz que le capitaine Monte-Hauban n'était pas un dieu.

Si l'or n'est pas un dieu, les dieux sont d'or.

Puis joignez à tout cela une passion, c'est-à-dire une folie, tout ce qui remue le cœur, tout ce qui trouble la raison.

Aussi quel avenir Pétrus rêva-t-il pendant ces quelques minutes de silence! quels horizons dorés se développèrent à ses yeux! comme il se berça doucement sur les nuages d'azur de l'espérance!

Le capitaine finit par le tirer de sa rêverie.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Pétrus tressaillit, fit un effort et retomba du ciel sur la terre.

— Eh bien, dit-il, je suis à vos ordres, mon parrain.

— Même pour aller au Théâtre-Français? demanda celui-ci en riant.

— Pour aller où vous voudrez.

— Ton dévouement est si grand, qu'il mérite d'être récompensé. Eh bien, non, nous n'irons pas au Théâtre-Français : des vers tragiques après boire, et même avant boire, ne sauraient être que d'un médiocre intérêt. Je vais aller chercher ma valise, remercier mon hôtesse, et, dans une heure, je suis chez toi.

— Vous accompagnerai-je?

— Non, je te rends ta liberté ; va à tes affaires, si tu as des affaires nocturnes, — et tu dois en avoir, mon gaillard ! car, avec une tournure et une physionomie comme les tiennes, toutes les femmes doivent être folles de toi.

— Oh ! oh! dit Pétrus, vous me voyez en véritable parrain, c'est-à-dire en second père.

— Et gageons, continua le capitaine avec son gros rire moitié vulgaire, moitié narquois, que tu les aimes toutes, ou tu ne serais pas le fils de ton père. N'y a-t-il pas un empereur romain qui désirait que tous les hommes n'eussent qu'une seule tête pour décapiter l'univers d'un seul coup?

— Oui, Caligula.

— Eh bien, ton brave homme de père, tout au contraire de désirer comme ce bandit-là la fin du monde, aurait voulu avoir cent bouches pour embrasser cent femmes à la fois.

— Je ne suis pas si gourmand que mon père, dit Pétrus en riant, et une seule bouche me suffit, à moi.

— Alors, nous sommes amoureux ?

— Hélas ! fit Pétrus.

— Bravo ! je t'eusse déshérité si tu n'avais pas été amoureux... Et nous sommes payés de retour, cela va sans dire ?

— Oui... Oh ! je suis bien aimé et j'en remercie le ciel.

— Tout est pour le mieux... Et belle ?

— Belle comme un ange !

— Eh bien, mon garçon, j'arrive comme marée en carême; — car, en ma qualité d'enfant de la mer, je sais qu'on dit *marée en carême* et non pas *mars en carême*, comme vous dites, vous autres terriens. — Était-ce la dot qui empêchait le mariage de se faire? — J'en apporte une, deux, s'il le faut.

— Merci cent fois, mon parrain : *elle* est mariée.

— Comment ! malheureux, tu aimes une femme mariée ! et la morale donc ?

— Mon cher parrain, des circonstances font que, toute mariée qu'elle est, je puis l'aimer sans que la morale soit offensée le moins du monde.

— Allons, allons, tu me raconteras ce roman. Non? N'en parlons plus; garde ton secret, mon garçon ; tu me le raconteras quand nous nous connaîtrons davantage, et tu n'auras peut-être pas tout à fait perdu ton temps; je suis un homme

de ressources, va ! Nous autres vieux loups de mer, nous avons du loisir de reste pour étudier toutes les ruses de guerre ; je pourrai t'être utile dans l'occasion; mais, provisoirement, motus, n'en parlons plus. « Il est plus aisé de se taire tout à fait que de ne point commencer de parler du moment où l'on a ouvert la bouche, » comme il est dit dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chap. XX.

Cette citation faillit faire tomber à la renverse Pétrus, qui venait de se lever.

C'était décidément un puits de science que le parrain Pierre, et, si le fameux Puits-qui-parle avait véritablement parlé, il ne se serait certes pas permis de parler mieux que le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban.

Il parlait de tout, voyait tout, savait tout comme le Solitaire : astronomie et gastronomie, peinture et médecine, philosophie et littérature ; il avait des connaissances universelles, et il était facile de soupçonner qu'il cachait encore plus de choses qu'il n'en disait.

Pétrus passa une de ses mains sur son front pour essuyer la sueur qui commençait à y perler, et l'autre main sur ses yeux pour voir, s'il était possible, plus clair dans cette aventure.

— Oh ! oh ! fit le marin en tirant un immense chronomètre de son gousset, il est dix heures ; il est temps d'appareiller, mon garçon.

Les deux dîneurs prirent leurs chapeaux et descendirent.

La carte du dîner montait à cent soixante et dix francs.

Le capitaine donna deux cents francs et laissa les trente francs pour le garçon.

La voiture de Pétrus stationnait à la porte.

Pétrus engagea le capitaine à y monter ; mais celui-ci refusa, disant qu'il avait envoyé chercher une voiture par le garçon, pour ne pas priver Pétrus de la sienne.

Pétrus eut beau résister, le capitaine fut inébranlable.

La voiture arriva.

— A ce soir, mon garçon, dit Pierre Berthaut en sautant dans le sapin que lui avait amené le garçon ; mais ne te gêne pas pour rentrer : si je ne te dis pas bonne nuit ce soir, je te dirai bonjour demain matin. — Cocher, Chaussée-d'Antin, hôtel du *Havre* dit-il.

— A ce soir ! répondit Pétrus en jetant de la main un adieu au capitaine.

Puis, se penchant à l'oreille du cocher :

— Où vous savez, dit-il.

Et les deux voitures partirent en sens inverse, la voiture du capitaine remontant la rive droite, la voiture de Pétrus traversant la Seine au pont des Tuileries et remontant la rive gauche jusqu'au boulevard des Invalides.

Le lecteur le moins perspicace s'était bien douté, nous l'espérons, que c'était là qu'allait le jeune homme.

La voiture l'arrêta à l'angle du boulevard et de la rue de Sèvres, laquelle, comme on sait, est parallèle à la rue Plumet.

Arrivé là, Pétrus ouvrit lui-même son coupé et sauta légèrement à terre. Puis, laissant au cocher le soin de refermer la portière, il commença sous les fenêtres de Régina sa promenade accoutumée.

Toutes les persiennes étaient fermées, excepté les deux persiennes de la chambre à coucher.

C'était l'habitude de Régina de laisser ses persiennes ouvertes, afin que les premiers rayons du jour vinssent la réveiller.

Les doubles rideaux étaient baissés ; mais la lampe qui était pendue à la rosace du plafond éclairait les rideaux de façon qu'il pût voir passer et repasser la silhouette de la jeune femme, comme on voit sur les draps blancs les personnages de verre des lanternes magiques.

Le front de la jeune femme était penché et elle se promenait lentement dans la chambre, le coude droit dans sa main gauche et le bas de la figure appuyé dans sa main droite.

C'était l'attitude de la rêverie dans son expression la plus gracieuse.

A quoi rêvait-elle ?

Oh ! la chose est bien facile à deviner.

A l'amour qu'elle avait pour Pétrus, à l'amour que Pétrus avait pour elle.

A quoi peut rêver, en effet, une jeune femme quand cet ange en prières qu'on appelle un amant étend vers elle ses deux bras protecteurs ?

Et lui, que venait-il lui dire, à cette belle rêveuse qui ne le savait point là ?

Il venait lui raconter les féeries de la soirée, lui dire sa joie, lui faire part en pensée, sinon en paroles, de sa bonne fortune, accoutumé qu'il était, ne vivant qu'en elle, que par elle et pour elle, à rapporter à elle tout ce qui lui arrivait de gai ou de triste, d'heureux ou de malheureux.

Il se promena une heure environ et ne s'éloigna qu'après avoir vu s'éteindre la lampe de Régina.

Puis, l'obscurité s'étant faite, il lui envoya à deux mains toute sorte d'heureux rêves et reprit le chemin de la rue de l'Ouest, le cœur rempli des émotions les plus douces.

En arrivant chez lui, il trouva le capitaine Pierre Berthaut déjà carrément installé dans son appartement.

LXXXVI

Les rêves de Pétrus.

En rentrant chez lui, Pétrus eut la curiosité de voir comment son hôte était aménagé, comme lui-même disait en termes de marine.

Il frappa doucement à la porte, ne voulant pas tirer son parrain du sommeil si celui-ci dormait ; mais sans doute il ne dormait pas, ou avait le sommeil bien léger, car à peine les trois coups d'usage, également espacés, eurent-ils retenti sur la porte, qu'une vigoureuse voix de basse-taille cria :

— Entrez !

Le capitaine était déjà dans son cadre, coiffé d'un foulard qui, après lui avoir enveloppé la tête, lui passait sous le cou.

Cette précaution nocturne était sans doute prise pour imprimer aux cheveux et à la barbe le pli qu'ils avaient à adopter le jour.

Il tenait à la main un livre pris à la bibliothèque et dont il paraissait faire ses délices.

Pétrus jeta un coup d'œil à la dérobée sur le volume, afin de se faire une idée des goûts littéraires de son parrain et de se rendre compte à lui-même de ce problème : à savoir, si Pierre Berthaut était pour la vieille ou la nouvelle école.

Le livre que lisait Pierre Berthaut, c'étaient les Fables de la Fontaine.

— Ah ! ah ! fit Pétrus, déjà couché, cher parrain ?

— Oui, répondit celui-ci, et crânement couché, comme tu vois, filleul.

— Vous trouvez le lit bon ?

— Non.

— Comment, non ?

— Nous autres vieux loups de mer, nous sommes habitués à coucher sur la dure : c'est te dire, mon filleul, que je serai peut-être un peu trop douillettement ici ; mais bah ! je m'y habituerai : on s'habitue à tout, même au bien.

Pétrus fit à part lui cette réflexion que son parrain employait un peu trop fréquemment peut-être cette locution : « Nous autres vieux loups de mer. »

Mais, comme, dans la conversation, Pierre Berthaut était, ainsi qu'on l'a pu voir, d'une certaine sobriété sur les autres termes de marine, il passa par là-dessus, et, en vérité, c'était justice, car ce tic était racheté par tant et de si bonnes qualités, que Pétrus eût eu mauvaise grâce à faire, sous ce rapport, la moindre récrimination.

En conséquence, chassant le léger nuage qui venait de passer sur son esprit :

— Alors, il ne vous manque rien ? demanda Pétrus.

— Absolument rien ! la cabine d'un vaisseau amiral n'est pas, à beaucoup près, aussi bien aménagée que ce prétendu appartement de garçon, et cela me rajeunit de quatre ou cinq lustres.

— Libre à vous, cher parrain, dit en riant Pétrus, de vous y rajeunir jusqu'à la fin de vos jours.

— Ma foi ! maintenant que j'en ai tâté, je ne dis pas non,

quoique, nous autres vieux loups de mer, nous aimions assez le changement.

Pétrus ne put réprimer une légère grimace.

—Ah! oui, fit le capitaine, mon tic; oui, *nous autres vieux*... Mais sois tranquille, je m'en corrigerai.

— Oh! vous êtes parfaitement libre.

—Non, non, je connais mes défauts, va! d'ailleurs, tu n'es pas le premier qui me reproche cette mauvaise habitude.

— Remarquez que je ne vous reproche, au contraire, absolument rien.

— Mon garçon, un homme habitué à lire dans le ciel l'orage vingt-quatre heures d'avance, se rend compte du moindre nuage. Sois donc tranquille, encore une fois; à partir de ce moment, je me surveillerai, surtout quand il y aura du monde.

— Mais, en vérité, je suis confus...

— De quoi? de ce que ton parrain, tout capitaine qu'il se vante d'être, n'est qu'un matelot mal dégrossi dans sa forme? Mais le cœur est bon, et l'on t'en donnera la preuve, entends-tu, garçon?... Maintenant, va te coucher; demain, il fera jour, et nous parlerons de tes petites affaires d'intérêt; seulement, avoue que tu ne t'attendais guère ce matin à voir arriver ton parrain à cheval sur un galion.

— Vous m'en voyez abasourdi, ébloui, fasciné; j'avoue que, si je ne vous voyais pas devant moi en chair et en os, je me soutiendrais à moi-même que j'ai rêvé.

— N'est-ce pas? dit sans l'ombre d'orgueil le capitaine.

Puis, baissant tristement la tête, et devenant pensif, il prononça les mots suivants avec une profonde mélancolie:

— Eh bien, mon filleul, tu me croiras si tu veux, mais j'aimerais mieux avoir un talent quel qu'il fût, ou — puisque je suis en train de souhaiter, souhaitons l'impossible, — un talent comme le tien, que de posséder ces trésors inépuisables. Je ne pense pas une seule fois à cette immense fortune sans me dire à moi-même ces vers du bon la Fontaine...

Et, montrant son livre posé sur la table de nuit:

— Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux!
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.

— Heu! heu! fit Pétrus indiquant qu'il était assez disposé à combattre l'opinion du capitaine.

— Heu ! heu ! répéta celui-ci avec la même inflexion ; c'est-à-dire que, si je ne t'avais pas retrouvé, j'étais empêtré positivement ; je ne savais que faire de toute cette fortune ; j'eusse fondé sans doute quelque pieuse institution, quelque maison de retraite pour les marins infirmes ou les rois exilés ; mais je t'ai retrouvé et je puis dire comme Oreste :

Ma fortune va prendre une face nouvelle !

Et, sur ce, va te coucher !

— Ma foi, je vous obéis, et de grand cœur même ; car, demain, il faut que je me lève de bonne heure : la vente est annoncée pour dimanche, et je dois prévenir le commissaire-priseur ; sans quoi, samedi, il viendrait tout enlever.

— Enlever quoi ?

— Les meubles.

— Les meubles ! répéta le capitaine.

— Oh ! rassurez-vous, fit en riant Pétrus, votre appartement est réservé.

— N'importe ! enlever tes meubles, mon garçon ! dit le capitaine en fronçant énergiquement le sourcil ; je voudrais bien voir qu'un particulier quelconque, fût-ce le mousse d'un commissaire-priseur, vînt enlever quelque chose ici sans ma permission ! Mille sabords ! je ferais de sa peau une jolie toile à voile.

— Vous n'aurez pas cette peine, mon parrain.

— Ce n'en serait pas une, ce serait un plaisir. Allons ! bonne nuit et à demain ! Attends-toi, du reste, à ce que j'aille te réveiller ; car, nous autres vieux loups... — allons, bon ! voilà que je retombe dans mon tic ! — car, nous autres marins, nous avons l'habitude de nous lever à la fine pointe du jour. Embrasse-moi donc et va te coucher.

Cette fois, Pétrus obéit. Il embrassa chaleureusement le capitaine et monta chez lui.

Il va sans dire que, toute la nuit, il rêva Potose, Golconde, Eldorado.

Dans son rêve, ou plutôt dans la première partie de son rêve, le capitaine lui apparut dans un nuage étincelant, comme le génie des diamants et des mines !

Aussi passa-t-il la première partie de la nuit dans un

songe ravissant, féerique, accidenté comme un conte arabe ; mais ce qui domina toute cette fantasmagorie, l'étoile qui rayonna dans ce ciel lumineux, ce fut Régina, dans les cheveux de laquelle lui, Pétrus, égrenait, fleurs étincelantes, les diamants des deux Indes.

Disons, toutefois, que la locution familière de son parrain, « nous autres vieux loups de mer, » ne lui revenait point du tout, ou plutôt lui revenait incessamment à la pensée comme une vilaine tache dans un diamant de la plus belle eau.

Le lendemain de cette journée fantastique, à la plus fine pointe du jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, le capitaine Monte-Hauban ouvrait l'œil à la lueur d'un rayon matinal qui filtrait à travers les persiennes ; il consulta son chronomètre.

Il n'était pas encore quatre heures du matin.

Il se fit un scrupule sans doute d'aller réveiller son filleul à cette heure encore plus nocturne que matinale, et, décidé à lutter contre ce triomphant rayon de soleil qui entrait ainsi chez lui sans se faire annoncer, il tourna le nez le long de la muraille et ferma les yeux avec une espèce de grognement qui annonçait une profonde détermination de reprendre son sommeil.

L'homme propose et Dieu dispose.

Soit que ce fût son heure habituelle de s'éveiller, soit qu'il ne jouît pas d'une conscience sereine, le capitaine ne put se rendormir, et, au bout de dix minutes, avec un juron des mieux accentués, il sauta à bas du lit.

Les soins de sa toilette le préoccupèrent d'abord assez longuement.

Il donna le tour à ses cheveux, le pli à sa barbe ; puis il s'habilla de pied en cap.

Il était quatre heures et demie lorsque le capitaine eut mis le dernier coup de main à sa toilette.

Sa toilette finie, il parut retomber dans le même embarras.

Que faire en attendant une heure moins excentrique ?

Se promener.

Le capitaine se promena donc pendant un quart d'heure environ : il fit dix ou douze fois le tour de sa chambre en long et en large comme le malade imaginaire ; puis, fatigué sans doute de cet exercice, il ouvrit la fenêtre qui donnait

sur le boulevard Montparnasse et aspira l'air frais du matin en écoutant le ramage des oiseaux qui faisaient, en chantant, leur toilette du matin dans les arbres.

Mais il fut bientôt rassasié de la brise matinale, bientôt blasé sur le chant des oiseaux.

Il arpenta de nouveau sa chambre; mais il épuisa bien vite encore cette distraction qu'il connaissait.

Se mettre à cheval sur son siége lui parut sans doute un divertissement nouveau ; car, apercevant une haute chaise de chêne, il l'enfourcha et siffla un de ces airs maritimes comme ceux, probablement, qui ravissaient l'équipage de sa corvette ; aussi les oiseaux du boulevard, ni plus ni moins que les oiseaux de mer, se turent pour l'écouter.

Une fois cette gymnastique labiale épuisée, le capitaine fit clapper sa langue, comme si la symphonie eût desséché son palais.

Enfin, après avoir répété cet exercice cinq ou six fois de suite, il prononça d'un ton mélancolique ces quatre syllabes :

— Il fait très-soif!

Alors, il sembla réfléchir et chercher un moyen de remédier à cet inconvénient qu'il venait de signaler.

Tout à coup, se frappant assez vigoureusement le front pour être un instant étonné lui-même de la force du coup qu'il se portait :

— Mais, se dit-il, suis-je assez brutal d'un côté et assez bête de l'autre! Comment, mon capitaine, il y a une heure que tu es sur le pont, et tu as oublié que la soute aux vins, autrement dit le cellier, se trouvait juste au-dessous de toi.

Il ouvrit doucement la porte et descendit sur la pointe du pied les douze ou quinze marches qui conduisaient au cellier.

C'était, pour un cellier de garçon, un fort beau cellier, ma foi, bien garni... sinon d'un choix très-varié.

Il y avait trois ou quatre crus de bordeaux et de bourgogne, mais des plus fins.

Il suffit au capitaine de jeter, à la lueur du rat de cave qu'il tira de sa poche, un rapide coup d'œil sur une pile de bouteilles, pour reconnaître, à leurs cous allongés, un choix de vins de Bordeaux.

Il tira délicatement un flacon, l'éleva à la hauteur de son

œil, porta son rat de cave derrière, et reconnut du vin blanc.

— Bon pour tuer le ver! dit-il.

Puis, tirant une seconde bouteille au même tas, il referma doucement la porte du cellier, et remonta chez lui à pas de loup.

— Si le vin est bon, dit le capitaine en fermant la porte de sa chambre, et en posant avec une précaution infinie les bouteilles sur sa table, je pourrai un peu plus patiemment attendre le réveil de mon filleul.

Il prit sur la toilette le verre qui lui avait servi à se rincer la bouche, l'essuya avec la plus minutieuse attention, afin que l'odeur de l'eau de Botot ne vînt pas neutraliser le parfum du bordeaux, et, rapprochant une chaise, il s'assit devant la table.

— Un autre, dit-il en fourrant la main dans la poche de son immense pantalon à la cosaque et en tirant un couteau à manche de corne, orné de plusieurs lames et renforcé de toute sorte d'accessoires, — un autre serait bien empêché, ayant deux bouteilles devant lui, de ne pouvoir, comme l'antique Tantale, les déguster faute d'un tire-bouchon; mais, *nous autres vieux loups de mer*, continua le capitaine en souriant d'un air goguenard, nous ne sommes embarrassés de rien, et nous avons assez l'habitude de nous embarquer avec armes et bagages.

Ce disant, il attira à lui, avec un soin et un respect infinis, l'immense bouchon hors de la bouteille; puis, rapprochant son nez de l'orifice du goulot :

— Ah! bigre! s'écria-t-il, parfumé, ma foi! il est parfumé! Si son ramage ressemble à son plumage, nous allons avoir ensemble une conversation qui ne manquera pas de charmes!

Il se versa un demi-verre et le flaira encore un moment avant de le porter à ses lèvres.

— Parfum tout à fait exquis! murmura-t-il en l'avalant.

Puis, posant le verre sur la table, il ajouta :

— C'est véritablement du grave première!... Oh! oh! si le vin rouge ressemble au vin blanc, j'ai là, par ma foi, un filleul dont je n'aurai aucunement à rougir. Je lui dirai, dès son réveil, d'emmagasiner quelques paniers de ce riche vin dans ma chambre; de cette façon, je pourrai en boire à

mon coucher comme à mo lever; car, enfin, je ne vois pas, puisque le vin blanc tue le ver le matin, pourquoi il ne l'enterrerait pas le soir.

Et le capitaine absorba ainsi, sans paraître y songer, en moins d'une heure, les deux bouteilles de bordeaux, ne se reposant de boire que pour faire sur le vin blanc en particulier les plus judicieuses réflexions.

Ce soliloque et cette *solibeuverie*, si l'on nous permet de forger un mot pour représenter l'action d'un homme qui boit tout seul, conduisirent le capitaine jusqu'à six heures du matin.

Arrivé là, il s'impatienta et recommença à arpenter sa chambre de plus belle.

Il regarda sa montre.

Elle marquait six heures et demie.

Juste en ce moment, l'horloge du Val-de-Grâce sonnait six heures.

Le capitaine secoua la tête.

— Il est six heures et demie, dit-il, et c'est l'horloge du Val-de-Grâce qui doit avoir tort.

Puis, philosophiquement, il ajouta :

— Au reste, que peut-on attendre de bon de l'horloge d'un hôpital ?

Enfin, après quelques instants d'attente :

— Allons, allons, dit-il, mon filleul m'a dit qu'il désirait être réveillé de bonne heure; ce sera donc agir selon ses intentions que d'entrer dans sa chambre. Sans doute vais-je le troubler au milieu d'un rêve d'or; mais, ma foi, tant pis !

Ayant dit, il monta, en sifflant un air, l'étage qui séparait l'entre-sol du premier.

La clef était sur la porte et de l'atelier et de la chambre à coucher.

— Oh ! oh ! fit le capitaine en voyant cette sécurité, jeunesse ! imprudente jeunesse !

Puis, tout doucement, il ouvrit d'abord la porte de l'atelier, passa sa tête par l'entre-bâillement et regarda.

L'atelier était vide.

Le capitaine respira bruyamment et referma la porte aussi doucement que possible.

Mais, si doucement qu'il la refermât, les gonds crièrent.

— Voilà une porte qui a besoin d'être huilée, murmura le capitaine.

Puis il alla à celle de la chambre de Pétrus et l'ouvrit avec les mêmes précautions.

Celle-là ne faisait pas le moindre bruit en s'ouvrant et en se fermant, et, comme le plancher était garni d'un excellent tapis de Smyrne sourd et moelleux, *le vieux loup de mer* put pénétrer dans la chambre à coucher et arriver jusqu'au lit de Pétrus sans que celui-ci se fût éveillé.

Pétrus était couché les bras et les jambes hors du lit, comme si, dans le rêve qui l'agitait, il avait tenté des efforts pour se lever.

Or, dans cette position, Pétrus avait une ressemblance incontestable avec l'enfant de la fable qui dort auprès d'un puits.

Le capitaine, qui, dans certains moments, était savant jusqu'au pédantisme, saisit la situation au collet, et, secouant le bras de son filleul comme si celui-ci était l'enfant et qu'il fût, lui, la Fortune :

« Mon mignon, lui dit-il, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie!
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi... »

Peut-être allait-il poursuivre plus loin la citation; mais, réveillé en sursaut, Pétrus ouvrit de grands yeux effarés, et, voyant le capitaine debout devant lui, il étendit la main vers un trophée d'armes qui faisait au fond de son lit un ornement et une défense, en arracha un yatagan, et sans doute en eût frappé le marin sans autre explication, si celui-ci ne lui eût arrêté le bras.

— Tout beau, garcon! tout beau! comme dit M. Corneille. Peste! comme tu y vas quand tu as le cauchemar; car tu as le cauchemar, avoue-le.

— Ah! parrain, s'écria Pétrus, que je suis content que vous m'ayez réveillé!

— Vraiment?

— Oui, vous l'avez dit, j'avais le cauchemar, et un terrible cauchemar, allez!

— Que rêvais-tu donc, garçon?

— Ah! c'est absurde.

— Bon! je parie que tu rêvais que j'étais reparti pour les Indes?

— Non : si j'eusse rêvé cela, j'eusse été fort content, au contraire.

- Comment, fort content? Sais-tu que ce n'est point galant, ce que tu me dis là?

— Ah! si vous saviez ce que je rêvais! continua Pétrus en essuyant la sueur qui lui coulait du front.

— Voyons, conte-moi cela en t'habillant, dit le capitaine avec cet accent de bonhomie qu'il savait si bien prendre dans l'occasion; cela me divertira.

— Oh! non, ma foi! mon rêve est par trop stupide.

— Bon! est-ce que tu crois, garçon, que, *nous autres loups de mer*, nous ne sommes point de taille à tout entendre?

— Aïe! dit tout bas Pétrus, voilà ce diable de *loup de mer* qui revient.

Puis, tout haut :

— Vous le voulez?

— Sans doute, je le veux, puisque je te le demande.

— A votre guise; mais j'eusse préféré garder cela pour moi seul.

— Je suis sûr que tu as rêvé que je mangeais de la chair humaine, dit en riant le marin.

— Si ce n'était que cela...

— Tribord et bâbord! s'écria le capitaine; mais ce serait cependant déjà un joli petit rêve.

— C'est pis que cela.

— Va donc!

— Eh bien, quand vous m'avez réveillé...

— Quand je t'ai réveillé?

— Je rêvais que vous m'assassiniez.

— Tu as rêvé que je t'assassinais?

— A la lettre.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur!

— Eh bien, tu peux dire que tu as une fière chance, toi, garçon.

— Comment cela?

— « Rêve de mort, rêve d'or, » disent les Indiens, qui se

connaissent en or et en mort. Tu es véritablement un garçon privilégié, Pétrus.

— Vraiment ?

— J'ai rêvé cela une fois aussi, garçon ; et sais-tu ce qui m'est arrivé le lendemain ?

— Non, ma foi.

— Eh bien, le lendemain de la nuit où j'étais assassiné en songe, — et c'était ton père qui m'assassinait, vois ce que c'est que les rêves ! — j'aidai ton père à capturer *le Saint-Sébastien*, vaisseau portugais venant de Sumatra et tout chargé de roupies. Ton père seul, pour sa part de prise, a touché six cent mille livres, et moi cent mille écus. Voilà ce qui arrive trois fois sur quatre, garçon, lorsqu'on a la chance de rêver que l'on vous assassine.

LXXXVII

Pétrus et ses hôtes.

Pétrus se leva et sonna même avant de s'habiller.

Le domestique entra.

— Qu'on attelle, dit Pétrus ; je sortirai ce matin avant de déjeuner.

Puis le jeune homme se mit à sa toilette.

A huit heures, on vint le prévenir que le cheval était à la voiture.

— Vous êtes chez vous, dit Pétrus au capitaine : chambre à coucher, atelier, boudoir sont à votre disposition.

— Oh ! oh ! garçon, même l'atelier ? dit le capitaine.

— L'atelier surtout. — C'est bien le moins que vous jouissiez par la vue des bahuts, des potiches et des tableaux que vous m'avez conservés.

— Eh bien, je te demande, tant que cela ne te gênera point, de me tenir dans l'atelier.

— Tenez-vous dans l'atelier, excepté au moment... vous savez ?

— Oui, où tu auras modèle ou séance. Convenu !

— Convenu; merci. Ainsi, à partir de dimanche, j'ai un portrait à faire qui me prendra bien une vingtaine de séances.

— Oh ! oh !... quelque grand dignitaire de l'État ?

— Non, une petite fille.

Puis, affectant la plus grande indifférence :

— La fille cadette du maréchal de Lamothe-Houdan, dit-il.

— Ah !

— La sœur de madame la comtesse Rappt.

— Je ne connais pas, dit le capitaine. Et tu as des livres ici ?

— Ici et en bas. — Je vous ai trouvé, hier au soir, un la Fontaine à la main ?

— C'est vrai; la Fontaine et Bernardin de Saint-Pierre, voilà mes deux auteurs de prédilection.

— Vous trouverez, en outre, tous les romans modernes et une assez bonne collection de voyages.

— Tu me parles justement là des deux sortes d'ouvrages que je ne puis pas lire.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, des voyages, j'en fais, et que, comme j ai été à peu près dans tous les coins des quatre parties du monde et même de la cinquième, j'enrage en voyant les contes que nous font les voyageurs. Quant aux romans, cher ami, je les méprise profondément, ainsi que ceux qui les font.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que je suis quelque peu observateur, et qu'à force d'observer, j'ai remarqué que jamais l'imagination n'allait aussi loin que la réalité. Or, pour lire des mensonges moins intéressants que les événements qui se déroulent tout simplement, tout naïvement sous nos yeux, je déclare que ce n'est point la peine, et que je ne suis pas assez bourreau de mon temps pour l'employer à ces niaiseries-là. Donc, cher filleul, de la philosophie, à la bonne heure. — Platon, Épictète, Socrate, chez les anciens; Malebranche, Mon-

taigne, Descartes, Kant, Spinosa, chez les modernes, — voilà mes lectures favorites, à moi !

— Mon cher parrain, dit Pétrus en riant, je vous avoue que j'ai beaucoup entendu parler des messieurs qui font vos délices, mais qu'à part Platon et Socrate, chez les anciens, et Montaigne, chez les modernes, je n'ai eu aucune relation avec les autres. Cependant, comme j'ai un libraire qui achète les pièces de mon ami Jean Robert et qui me vend les *Odes et Ballades* d'Hugo, les *Méditations* de Lamartine et les *Poëmes* d'Alfred de Vigny, je lui dirai, en passant, de vous envoyer une collection des philosophes. Je ne les lirai pas plus que je ne les lis; mais je les ferai relier, et leurs noms brilleront dans ma bibliothèque comme des étoiles fixes au milieu des nébuleuses.

— Eh bien, va, garçon ! et donne dix livres de ma part au commis pour couper les pages ; j'ai les nerfs d'une telle susceptibilité, que je n'ai jamais pu m'astreindre à cette besogne-là.

Pétrus jeta un dernier signe de la main au parrain Pierre et s'élança hors de l'appartement.

Le parrain Pierre resta à la même place, l'œil fixe et l'oreille au guet, jusqu'à ce qu'il eût entendu le roulement de la voiture qui s'éloignait.

Alors, relevant et secouant la tête, il enfonça ses deux mains dans ses poches et passa en fredonnant de la chambre à coucher dans l'atelier.

Là, en véritable amateur qu'il était, chaque meuble devint l'objet de son investigation particulière.

Il ouvrit tous les tiroirs d'un vieux secrétaire Louis XV et les sonda pour savoir s'ils n'avaient pas de double fond.

Un chiffonnier de bois de rose subit le même inventaire, et, comme il paraissait fort adroit à découvrir les secrets, le capitaine, en appuyant dans ce chiffonnier ou plutôt sous ce chiffonnier d'une certaine façon, fit jaillir de sa base un tiroir parfaitement invisible, si invisible, que, selon toute probabilité, ni le marchand qui l'avait vendu à Pétrus, ni Pétrus lui-même, n'en avaient jamais soupçonné l'existence.

Ce tiroir contenait des papiers et des lettres.

Les papiers étaient des rouleaux d'assignats.

Il y en avait pour cinq cent mille francs à peu près, qui pouvaient peser une livre et demie valant quatre sous.

Les lettres étaient une correspondance politique et portaient la date de 1793 à 1798.

Il paraît que le capitaine avait le plus grand mépris pour les papiers et pour les lettres aux dates révolutionnaires; car, après s'être assuré de l'identité des uns et des autres, il repoussa le tiroir du pied avec une telle adresse, que le tiroir se referma pour n'être peut-être ouvert que quinze ou trente ans après, comme cela venait de lui arriver.

Mais le meuble auquel le capitaine attacha une attention toute particulière fut le bahut dans lequel Pétrus renfermait les lettres de Régina.

Ces lettres, comme nous l'avons dit, étaient déposées dans un petit coffre de fer, merveilleux ouvrage du temps de Louis XIII.

Ce coffre était scellé à l'intérieur du bahut et ne pouvait s'enlever; bonne précaution, pour le cas où un amateur eût pu être tenté par ce chef-d'œuvre de serrurerie.

Le capitaine était sans doute un grand amateur de ces sortes de bijoux; car, après avoir tenté de le soulever, — sans doute pour le rapprocher de la lumière, — et s'être aperçu qu'il était inamovible, il en examina les différentes parties et surtout la serrure avec le plus grand soin.

Ce soin l'occupa jusqu'au moment où il entendit la voiture de Pétrus s'arrêter devant la porte.

Il referma alors vivement le bahut, prit le premier livre venu dans la bibliothèque et s'enfonça dans une causeuse.

Pétrus rentrait au comble de la joie : il avait été chez tous ses fournisseurs pour porter à chacun un à-compte selon sa créance, et chacun avait été touché de la peine que prenait M. le vicomte Herbel de venir lui-même apporter un argent qu'on aurait très-bien été chercher chez M. le vicomte, dont, d'ailleurs, on n'était point inquiet.

Quelques-uns hasardèrent un mot de cette vente dont ils avaient entendu parler; mais Pétrus, en rougissant légèrement, répondit qu'il y avait du vrai là dedans, qu'un instant il avait eu l'intention de renouveler son mobilier en vendant l'ancien; mais qu'au moment de se séparer de meubles qu'il aimait comme de vieux amis, il avait eu des regrets qui ressemblaient à des remords.

On s'extasia sur le bon cœur de M. le vicomte, et ce fut à

qui lui offrirait ses services pour le cas où il reviendrait sur sa résolution de garder un vieux mobilier.

Pétrus rapportait près de trois mille francs et s'était créé un nouveau crédit de quatre ou cinq mois.

D'ici à quatre ou cinq mois, il gagnerait quarante mille francs.

Admirable puissance de l'argent !

Pétrus, grâce à la liasse de billets qu'on lui avait vus dans les mains, pouvait maintenant acheter pour cent mille francs de meubles à trois ans de crédit ! Pétrus, les mains vides, n'eût pas obtenu quinze jours pour ceux qu'il avait achetés.

Le jeune homme tendit les deux mains au capitaine ; il avait le cœur plein de joie et ses derniers scrupules s'étaient endormis.

Le capitaine parut sortir d'une profonde rêverie, et à tout ce que put lui dire son filleul ne répondit que ces mots :

— A quelle heure déjeune-t-on ici ?

— A l'heure que l'on veut, cher parrain, répondit Pétrus.

— Alors, déjeunons, dit Pierre Berthaut.

Mais, auparavant, Pétrus avait une question à faire.

Il sonna son domestique.

Jean entra.

Pétrus échangea avec lui un coup d'œil.

Jean fit un signe affirmatif.

— Eh bien, alors ? demanda Pétrus.

Jean désigna le marin du coin de l'œil.

— Bah ! dit Pétrus, donne ! donne !

Jean s'approcha de son maître, et, d'un petit portefeuille de cuir de Russie qui paraissait fait exprès pour l'office qu'il remplissait en ce moment, tira une petite lettre coquettement pliée.

Pétrus la prit avidement, la décacheta et la lut.

Puis, de sa poche, il tira un portefeuille semblable, y prit une lettre de la veille probablement, l'y remplaça par celle qu'il venait de recevoir, et, allant au bahut, il ouvrit, avec une petite clef qu'il portait à son cou, le coffret de fer, dans lequel, après l'avoir furtivement baisée, il laissa tomber la lettre dont il se séparait.

Alors, refermant le coffret avec soin, il se retourna vers

le capitaine, qui l'avait suivi du regard avec l'attention la plus profonde.

— Maintenant, lui dit-il, quand vous voudrez déjeuner, parrain...

— A dix heures du matin, je veux toujours, répondit celui-ci.

— Eh bien, alors, la voiture est en bas, et, à mon tour, je vous offre un déjeuner d'étudiant au café de l'Odéon.

— Chez Risbecq? répondit le marin.

— Ah! ah! vous connaissez cela?

— Mon cher ami, dit le marin, les restaurants et les philosophes sont les deux choses que j'aie le plus profondément étudiées, et je t'en donnerai une preuve en faisant cette fois la carte moi-même.

Les deux hommes montèrent en voiture et s'arrêtèrent au café Risbecq.

Le marin prit l'escalier sans hésitation, monta au premier, et dit au garçon en repoussant la carte que celui-ci lui présentait :

— Douze douzaines d'huîtres, deux biftecks aux pommes de terre, deux turbots à l'huile, poires, raisins et chocolat à l'eau.

— Vous avez raison, parrain, dit Pétrus, vous êtes un grand philosophe et un vrai gourmand.

Ce à quoi le capitaine ajouta avec le même sang-froid :

— Sauterne première avec les huîtres, beaune première avec le reste du déjeuner.

— Un bouteille de chaque? demanda le garçon.

— On verra, selon le cru.

Pendant ce temps, le concierge de Pétrus renvoyait les nombreux amateurs désappointés, en leur disant que son maître avait changé d'avis et que la vente n'avait plus lieu.

LXXXVIII

Quelles furent les opinions des trois amis sur le capitaine.

Après le déjeuner, le capitaine envoya chercher par le garçon une voiture de remise, et, comme Pétrus lui demandait :

— Nous ne rentrons pas ensemble ?

— Bon! dit le capitaine, et cet hôtel qu'il faut que j'achète.

— C'est juste, répondit Pétrus ; voulez-vous que je vous aide dans vos recherches ?

— J'ai mes affaires et tu as les tiennes, — ne fût-ce que de répondre à la petite lettre que tu as reçue ce matin ; — d'ailleurs, je suis un esprit assez fantasque, je ne sais pas même si un hôtel bâti sur mes plans me plairait huit jours ; juge ce que serait un hôtel acheté au goût d'un autre... Je n'y ouvrirais même pas mes malles.

Pétrus commençait à connaître assez intimement son parrain pour comprendre qu'il fallait, pour rester bien avec lui, le laisser maître absolu de sa volonté.

Il se contenta donc de lui dire :

— Allez, parrain ; vous savez qu'à quelque heure que vous reveniez, vous serez le bienvenu.

Le capitaine fit un petit signe de tête qui voulait dire : « Pardieu ! » et sauta dans son remise.

Pétrus rentra chez lui, le cœur léger comme une plume.

Il rencontra Ludovic, et reconnut à l'instant même, à la tristesse de son visage, qu'il devait lui être arrivé quelque malheur.

En effet, Ludovic venait annoncer à son ami la disparition de Rose-de-Noël.

Pétrus commença par plaindre le jeune docteur; puis ces mots s'échappèrent naturellement de sa bouche :

— As-tu vu Salvator ?

— Oui, répondit Ludovic.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai trouvé Salvator calme et sévère comme toujours; il savait déjà la nouvelle que je venais lui apprendre.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Je retrouverai Rose-de-Noël, Ludovic; mais ce sera pour la mettre dans un couvent où vous ne la verrez que comme médecin, ou quand vous serez décidé à la prendre comme femme. L'aimez-vous ? »

— Et que lui as-tu répondu ? demanda Pétrus.

— La vérité, ami : c'est que j'aime cette enfant de toute mon âme ! Je me suis attaché à elle, non pas comme le lierre au chêne, mais comme le chêne au lierre ; je n'ai donc pas hésité. « Salvator, ai-je répondu, si vous me rendez Rose-de-Noël, sur ma parole, le jour où elle aura quinze ans, Rose-de-Noël sera ma femme ! — Riche ou pauvre ? » a ajouté Salvator. J'hésitai. Ce n'était pas le mot pauvre qui m'arrêtait, c'était le mot riche... « Comment ! riche ou pauvre? répétai-je. — Oui, riche ou pauvre? reprit Salvator. Vous savez bien que Rose-de-Noël est une enfant perdue ou une enfant trouvée; vous savez bien qu'en d'autres temps, elle a connu Roland; or, Roland est un chien d'aristocrate; il se pourrait donc que Rose-de-Noël reconnût un jour qui elle est, et il y a autant de chance pour qu'elle soit riche que pour qu'elle soit pauvre; la prenez-vous les yeux fermés? — Mais les parents de Rose-de-Noël, en supposant le cas où elle les retrouverait, voudront-ils de moi ? — Ludovic, me dit Salvator, cela me regarde. Prenez-vous Rose-de-Noël pour femme, riche ou pauvre, telle qu'elle sera à quinze ans ? » J'ai tendu la main à Salvator, et me voilà fiancé, mon cher; seulement, Dieu sait où est la pauvre enfant !

— Et Salvator, où est-il?

— Je l'ignore; il quitte Paris, je crois; il m'a demandé sept ou huit jours pour s'occuper des recherches que nécessite la disparition de Rose-de-Noël, et m'a donné rendez-

vous chez lui, rue Mâcon, jeudi prochain. Mais, toi, voyons, que fais-tu? que t'est-il arrivé? Tu as changé d'avis, à ce qu'il paraît ?

Pétrus, dans l'enthousiasme, raconta à Ludovic l'événement de la veille dans tous ses détails ; mais ce dernier, sceptique comme un médecin, ne s'en rapporta pas à la simple parole de son ami, il voulut des preuves.

Pétrus lui montra les deux billets de banque qui lui restaient, des dix que lui avait prêtés le capitaine.

Ludovic prit un des deux billets, l'examina avec la plus scrupuleuse attention.

— Eh bien, demanda Pétrus, est-ce qu'il serait apocryphe, par hasard ? et la signature Garat serait-elle fausse ?

— Non, répondit Ludovic; quoique j'aie, dans ma vie, peu vu et peu touché de billets de banque, celui-ci me paraît de bon aloi.

— Eh bien, après ?

— Je te dirai, cher ami, que je crois peu aux oncles qui arrivent d'Amérique et encore moins aux parrains ; il faudrait raconter cela à Salvator.

— Mais, répliqua vivement Pétrus, ne viens-tu pas de me dire que Salvator sera absent de Paris pendant quelques jours et ne rentrera que jeudi prochain ?

— C'est vrai, répondit Ludovic; mais tu nous le feras connaître, n'est-ce pas, ton nabab?

— Pardieu ! c'est de droit, fit Pétrus. Maintenant, qui de nous deux verra le premier Jean Robert ?

— Moi, dit Ludovic : je vais à sa répétition.

— Eh bien, raconte-lui le capitaine.

— Quel capitaine ?

— Le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, mon parrain.

— En as-tu écrit à ton père ?

— De qui ?

— De ton parrain.

— Tu comprends bien que ç'a été ma première idée ; mais Pierre Berthaut veut lui faire une surprise et m'a supplié de me taire de ce côté-là.

Ludovic secoua la tête.

— Tu continues de douter? demanda Pétrus.

— La chose me paraît si extraordinaire !

— Elle m'a paru bien plus extraordinaire qu'à toi ; il m'a semblé et il me semble encore que je fais tout simplement un rêve. Chatouille-moi, Ludovic ! quoique, je te l'avoue, j'aie grand'peur de me réveiller.

— N'importe, reprit Ludovic, esprit plus positif que ses deux compagnons, c'est malheureux que Salvator ne soit pas là !

— Oui, sans doute, dit Pétrus en posant la main sur l'épaule de son ami, oui, c'est malheureux ; mais, que veux-tu, Ludovic ! il ne peut pas y avoir pour moi de malheur plus grand que celui auquel j'étais condamné. Je ne sais où les nouveaux événements me mèneront ; mais je sais une chose : c'est qu'ils me détournent de la pente où me faisaient rouler les anciens. Or, au bas de la pente était le malheur. L'autre pente est-elle aussi rapide ? se termine-t-elle par un précipice ? Je n'en sais rien ; mais, sur celle-là, au moins, je roule les yeux fermés, et, si je me réveille au fond de l'abîme, j'aurai, avant d'arriver là, traversé du moins le pays de l'espérance et du bonheur.

— Allons, soit ! Te rappelles-tu Jean Robert, qui, le soir du mardi gras, demandait du roman à Salvator ? En voilà ! Comptons : d'abord Salvator et Fragola, — passé inconnu, — mais roman dans le présent ; Justin et Mina, roman ; Carmélite et Colomban, roman, roman sombre et triste, mais roman ; Jean Robert et madame de Marande, roman, le plus gai de tous, roman aux yeux de saphir et aux lèvres de rose, mais roman ; toi et...

— Ludovic !

— C'est vrai... roman mystérieux, sombre et doré tout à la fois, mais roman, mon cher, roman ! Enfin, moi et Rose-de-Noël, moi, fiancé à une enfant trouvée, reperdue, et que Salvator promet de me retrouver, roman, mon cher, roman ! Il n'y a pas jusqu'à la princesse de Vanvres, jusqu'à la belle Chante-Lilas qui, elle aussi, ne file son roman.

— Comment cela ?

— Je l'ai vue passer avant-hier sur les boulevards dans une calèche à quatre chevaux, conduite à la Daumont par deux jockeys à culotte blanche et à veste de velours cerise. Je ne voulais pas la reconnaître, tu comprends bien, et je m'étonnais de la ressemblance ; mais elle m'a fait un signe

de la main, et cette main, gantée chez Privat ou chez Boivin, tenait un mouchoir de trois cents francs... roman, Pétrus, roman! Maintenant, lesquels de tous ces romans finiront bien ou finiront mal? Dieu le sait! Adieu, Pétrus; je vais à la répétition de Jean Robert.

— Ramène-le.

— Je tâcherai; mais pourquoi n'y viens-tu pas avec moi?

— Impossible! il faut que je range l'atelier; j'ai séance dimanche.

— Alors, dimanche?...

— Dimanche, porte close, cher ami, de midi à quatre heures; tout le reste du temps, la porte, le cœur, la main, tout ouvert.

Les deux jeunes gens échangèrent encore un adieu et se séparèrent.

Pétrus se mit à ranger l'atelier.

C'était une grande affaire pour lui que de recevoir Régina.

Régina n'était pas venue chez le jeune homme depuis la seule fois qu'elle y fût venue, c'est-à-dire depuis sa visite avec la marquise de la Tournelle.

Il est vrai que ce jour-là avait décidé de la vie de Pétrus.

Au bout d'une heure, tout était prêt.

Au bout d'une heure, non-seulement la toile était posée sur le chevalet, mais encore le portrait était esquissé.

La petite Abeille, sous un musa, contre un latanier, au milieu de la végétation tropicale de la serre si bien connue de Pétrus, assise sur un frais gazon, s'amusait à faire un bouquet de ces fleurs fantastiques comme les enfants en cueillent en rêve, et, cela, tout en écoutant chanter un oiseau bleu à moitié perdu dans le feuillage d'un mimosa.

Si Pétrus se fût laissé aller à sa verve, l'esquisse faite, il eût pris sa palette, et, le jour même, il eût commencé le tableau, qui, huit jours après, eût été fini.

Mais il comprit qu'en procédant ainsi, il escomptait son bonheur, et effaça tout.

Seulement, il s'assit en face de sa toile blanche et vit son tableau complétement terminé, comme parfois le poëte, avant qu'un mot de son drame soit écrit, le voit représenter depuis la première jusqu'à la dernière scène.

C'est ce qu'à bon droit on pourrait appeler le mirage du génie.

Le capitaine ne rentra qu'à huit heures du soir.

Il avait couru tous les quartiers neufs pour trouver une maison à acheter; il s'était informé à tous les écriteaux.

Il n'avait rien rencontré qui lui convînt.

Il se proposait de continuer les mêmes courses le lendemain.

A partir de ce moment, le capitaine Monte-Hauban s'installa chez son filleul comme s'il eût été chez lui.

Pétrus le présenta à Ludovic et à Jean Robert.

Les trois jeunes gens passèrent avec lui la soirée du samedi, et il fut convenu que, tant qu'il resterait chez Pétrus, on lui consacrerait une soirée par semaine.

Quant à la journée, il n'y fallait pas songer.

Sous prétexte de chercher un logement ou plutôt une maison, le capitaine décampait dès le matin après déjeuner et souvent au petit jour.

Où allait-il?

Dieu ou le diable le savait sans doute; mais, quant à Pétrus, il l'ignorait absolument.

Il avait cependant cherché à l'apprendre, et une ou deux fois, pour le savoir, il avait interrogé son parrain.

Mais celui-ci lui avait fermé la bouche en lui disant :

— Ne me questionne pas, garçon; car je ne puis te répondre : c'est un secret. Cependant, je dois te dire que l'amour n'est pas tout à fait étranger à l'histoire. Ne t'inquiète donc pas de me voir absent pendant des journées entières; je puis disparaître tout à coup pour un jour, pour une nuit, pour plusieurs jours ou pour plusieurs nuits. Comme tous les vieux loups de mer en général, quand je suis bien quelque part, j'y reste. « Où tu vois ton bien, attache ton lien, » dit le proverbe. C'est une façon comme une autre de te dire que, si d'aventure je me trouvais bien un de ces soirs chez certaine connaissance, je ne rentrerais que le lendemain matin.

— Je vous comprends parfaitement, avait dit Pétrus; mais vous faites fort bien de me donner ce renseignement.

— C'est donc convenu, garçon : nous ne nous sommes à charge ni l'un ni l'autre; mais, par contre, il se peut que je passe des journées entières à la maison; j'ai, à certaines

heures, besoin de me recueillir et de méditer. Tu serais donc tout à fait gracieux de faire porter dans mon appartement quelques livres de stratégie si tu en as, ou tout simplement d'histoire et de philosophie, en y ajoutant une douzaine de bouteilles de ton grave.

— Tout cela sera chez vous dans une heure.

Les conventions ainsi arrêtées, l'affaire marcha comme sur des roulettes.

Au reste, l'opinion des trois jeunes gens sur le capitaine était bien différente.

Il était profondément antipathique à Ludovic, soit que Ludovic, partisan du système de Gall et de Lavater, n'eût pas trouvé les lignes de son visage et les protubérances de son front en rapport direct avec ses paroles; soit que, le cœur rempli des plus chastes pensées, la conversation du capitaine, tout homme de mer qu'il était, le rejetât trop vivement sur la terre. En somme, comme il avait dit à la première vue, il ne pouvait pas digérer ce compagnon.

Jean Robert, fantaisiste à tous crins, amateur passionné du pittoresque, lui avait trouvé un certain cachet d'originalité dans le caractère, et, sans l'adorer précisément, il éprouvait pour lui un certain intérêt.

Quant à Pétrus, il était payé pour l'aimer.

Il eût été assez mal venu, on en conviendra, de disséquer, comme le faisait Ludovic, un homme qui ne lui demandait pas autre chose que de se laisser combler de richesses.

Disons toutefois que certaines locutions familières au capitaine, et surtout celle de *loup de mer*, lui agaçaient horriblement les oreilles.

En somme, comme on le voit, le capitaine n'avait pas excité chez les trois jeunes gens une sympathie absolue ; et, en effet, même pour Jean Robert et Pétrus, les plus disposés à fraterniser avec lui, il était difficile de se livrer complétement à un personnage si fantastique, si complexe que l'était le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, naïf en apparence, admirant tout, aimant tout, se laissant aller franchement à toutes ses impressions.

Certains mots cependant révélaient un homme profondément blasé, n'aimant rien et ne croyant à rien; jovial par instants, on eût dit, en d'autres occasions, un conducteur

de pompes funèbres; c'était un composé des éléments les plus hétérogènes, un mélange inexplicable des qualités les plus brillantes et des plus immondes défauts, des sentiments les plus nobles et des plus basses passions; savant, comme nous l'avons dit, parfois jusqu'au pédantisme, il paraissait par moments l'être le plus ignorant de la création; il parlait admirablement peinture et ne savait pas faire une oreille; il parlait admirablement musique et ne connaissait pas une note; il avait, un matin, demandé qu'on voulût bien, le soir, lui lire *les Guelfes et les Gibelins*, et, après la lecture, il avait indiqué à Jean Robert le défaut principal du drame avec tant de justesse et de netteté, que celui-ci avait dit :

— Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler?

— Un aspirant confrère tout au plus, avait modestement répondu le capitaine, quoique je puisse revendiquer ma part de collaboration dans quelques tragédies représentées vers la fin du siècle dernier, et notamment dans la tragédie de *Geneviève de Brabant*, faite en collaboration avec le citoyen Cécile et représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 14 brumaire an VI.

Huit jours se passèrent ainsi. On conduisit le capitaine dans tous les théâtres de Paris; on l'emmena faire une promenade à cheval au bois de Boulogne, exercice dans lequel il se montra un écuyer consommé; enfin, on imagina pour lui tous les genres de divertissements possibles, et le capitaine, touché jusqu'aux larmes, fit entendre à Pétrus qu'avant peu ses deux amis recevraient des marques certaines de sa reconnaissance et de son amitié.

LXXXIX

Les cabinets particuliers.

Le dimanche où devait avoir lieu la première séance du portrait de la petite Abeille, Pétrus attendait dans l'atelier

dès huit heures du matin, quoique ses visiteuses ne dussent arriver qu'à midi.

A dix heures, il fit demander au capitaine s'il voulait déjeuner avec lui.

Mais Jean lui annonça d'un petit air discret que le capitaine n'était pas rentré depuis la veille.

Pétrus éprouva un sentiment de bien-être à l'annonce de cette absence.

Il craignait que Régina ne rencontrât le capitaine.

Si des natures comme celle de Ludovic, comme celle de Jean Robert, comme la sienne même, éprouvaient parfois de la répugnance devant cet homme, qu'en serait-il donc de l'aristocratique organisation de Régina ?

Il lui semblait maintenant qu'il aimerait autant dire qu'il était ruiné et obligé de vendre ses meubles, que d'avouer qu'il avait chance de devenir quatre fois millionnaire en héritant de son parrain.

Aussi donna-t-il l'ordre à Jean, si le susdit parrain rentrait pendant que Régina serait dans son atelier, de dire au capitaine qu'il était en séance.

Ces précautions prises, il déjeuna les yeux fixés sur la pendule.

A onze heures, il fit sa palette le plus lentement possible.

A onze heures et demie, il se mit à tracer sa composition au crayon blanc sur la toile.

A midi, une voiture s'arrêta devant la porte.

Pétrus posa sa palette sur une chaise et courut au haut de l'escalier.

Dès le premier jour, le hasard le favorisait.

Régina accompagnait seule la petite Abeille.

Nous avons dit que Régina, pour le premier jour, avait choisi un dimanche.

La marquise de la Tournelle n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'entendre la grand'messe à sa paroisse de Saint-Germain-des-Prés.

Régina, *pour cette fois*, était venue seule avec Abeille.

La petite Abeille courut à son ami Pétrus avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il y avait fort longtemps qu'elle ne l'avait vu.

Régina tendit la main au peintre.

Pétrus prit cette main, écarta avec les lèvres la manche

du gant, et par l'ouverture la baisa longuement, tendrement, avec ce murmure joyeux dont le bonheur est si grand, qu'il ne saurait demeurer muet.

Puis il leur montra les préparatifs faits.

Régina adopta complétement la disposition du tableau.

Quant à Abeille, elle fut enchantée des fleurs qui l'attendaient.

La veille, pour se les procurer, Pétrus avait dépouillé les serres du Luxembourg et du jardin des Plantes.

On entra en séance.

Faire le portrait de Régina avait été une joie.

Faire celui d'Abeille fut un enivrement !

Pour le premier, Régina avait été le modèle.

Pour le second, elle était la conseillère.

Ce titre de conseillère lui donnait le droit de s'approcher de Pétrus, de s'appuyer sur son épaule, de disparaître avec lui derrière la toile.

Et alors, dans ces moments rapides comme l'éclair, mais brûlants comme lui, les cheveux de la jeune femme effleuraient le visage de Pétrus; ses yeux lui racontaient toutes les féeries de l'amour; ses lèvres le caressaient de ce souffle qui, mourant, l'eût rendu à la vie, qui, vivant, le transportait au ciel.

Puis, le conseil donné, Pétrus reprenait son travail d'une main tremblante et en regardant Régina.

Mais qu'avait-il besoin de voir Abeille? n'eût-il pas fait le portrait de la petite fille les yeux fermés?

Puis il fallait bien dire quelque chose, non pas que les jeunes gens en comprissent la nécessité : il leur eût suffi de se regarder et de sourire éternellement; leurs regards et leurs sourires en disaient bien plus que leurs paroles.

Cependant, il fallait parler.

Alors, Pétrus raconta la disparition de Rose-de-Noël, le désespoir de Ludovic, la promesse de Salvator de la retrouver, le serment étrange fait par Ludovic de l'épouser, fût-elle riche !

A son tour, Régina raconta que Carmélite s'était fait entendre chez elle à M. Sosthène de la Rochefoucauld, y avait eu un succès d'enthousiasme et avait obtenu son ordre de début à l'Opéra.

Puis Pétrus demanda des nouvelles de madame de Marande.

Madame de Marande était toujours la plus heureuse femme de la terre.

Il est vrai que M. de Marande faisait toute sorte de folies pour une nouvelle maîtresse; mais il était en même temps si plein d'égards pour sa femme, il la laissait si parfaitement libre de ses actions, que, dans la situation de cœur et d'esprit où se trouvait madame de Marande, elle ne pouvait lui en avoir qu'une profonde reconnaissance.

Au reste, les affaires pécuniaires et politiques du banquier marchaient à merveille : il allait partir pour Londres afin de contracter pour l'Espagne un emprunt de soixante millions, et il était évident qu'au premier retour que ferait le roi vers l'opinion libérale, il serait nommé ministre.

Puis Régina demandait des nouvelles de Fragola.

Elle voyait rarement la jeune fille; comme le fruit dont elle portait le nom se cache sous l'herbe, de même Fragola semblait se cacher dans son bonheur. Pour la voir, il fallait que Régina allât la trouver chez elle. Mais aussi, quand elle y allait, elle en revenait le cœur tranquille et le visage souriant, comme une ondine qui vient de se mirer dans un lac, comme un ange qui vient de se mirer dans le ciel.

Pétrus, par Salvator, en avait de fréquentes nouvelles.

Il n'était donc pas étonnant que ce fût Régina qui s'informât de Fragola à Pétrus.

On comprend avec quelle rapidité passait le temps dans cette douce occupation.

Peindre un ravissant visage d'enfant, regarder un ravissant visage de jeune femme, échanger avec l'enfant des sourires, avec la jeune femme des regards, des paroles, presque des baisers!

La pendule, en sonnant, attira l'attention de Régina.

— Quatre heures! s'écria-t-elle.

Les jeunes gens se regardèrent.

A peine leur semblait-il qu'ils fussent l'un près de l'autre depuis vingt minutes.

Il fallut se séparer.

Mais il y avait séance pour le surlendemain, et, dans la soirée du lundi au mardi, c'est-à-dire du lendemain au sur-

lendemain, Régina croyait pouvoir donner à Pétrus une heure dans la serre du boulevard des Invalides.

Régina sortit avec la petite Abeille.

Pétrus les regarda, penché sur l'escalier, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu sous la grande porte.

Puis il courut à la fenêtre pour les voir encore une fois au moment où elles montaient en voiture.

Enfin, il suivit la voiture des yeux tant qu'il put la voir.

Alors, il referma la porte et la croisée de l'atelier, comme s'il eût craint que le parfum de la visite charmante ne s'évaporât.

Il toucha tous les objets qu'avait touchés Régina, et, retrouvant son mouchoir de batiste garni de point de Bruxelles, son mouchoir qu'elle avait laissé par oubli ou à dessein peut-être, il le prit à deux mains et y plongea son visage pour en respirer le parfum.

Il était tout entier absorbé dans ce doux rêve, lorsque le capitaine entra brusquement et avec de grands éclats de joie.

Il avait enfin trouvé dans la nouvelle Athènes une maison qui lui convenait.

Le lendemain du surlendemain, on en passait l'acte de vente chez le notaire, et, la semaine suivante, on pendait la crémaillère.

Pétrus fit au capitaine ses compliments bien sincères.

— Ah! garçon, dit le marin, il paraît que tu es content de me voir déménager?

— Moi? dit Pétrus. Tout au contraire, et la preuve, c'est que vous pouvez conserver votre appartement en garni chez moi, à titre de maison de campagne.

— Ma foi, je ne dis pas non, fit le capitaine; mais à condition que je te payerai loyer et que je fixerai moi-même le prix de ce loyer.

L'arrangement fut accepté de part et d'autre.

Les trois amis avaient rendez-vous ensemble pour dîner.

Jean Robert et Ludovic arrivèrent à cinq heures.

Ludovic était fort triste; on n'avait aucune nouvelle positive de Rose de Noël; Salvator n'avait reparu chez lui qu'à de rares et rapides instants pour donner de ses nouvelles à Fragola, qui ne l'attendait que le lendemain au soir ou le surlendemain au matin.

Pour distraire Ludovic, à la peine duquel le capitaine paraissait prendre le plus vif intérêt, il fut résolu que l'on irait dîner chez Legriel, à Saint-Cloud.

Ludovic et Pétrus iraient dans le coupé; Jean Robert et le capitaine à cheval.

A six heures, on se mit en route; à sept heures moins un quart, les quatre compagnons étaient installés dans un cabinet chez Legriel.

Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie dans le restaurant; le cabinet attenant au leur surtout laissait déborder les paroles bruyantes et les rires étincelants.

D'abord les nouveaux venus n'y firent point attention.

Ils avaient faim, et le bruit des cuillers et des assiettes couvrait presque le bruit des voix et des rires.

Mais bientôt Ludovic écouta plus attentivement.

C'était, par conséquent, le plus triste et le moins distrait des trois.

Il sourit faiblement.

— Bon ! dit-il, voilà une voix, je pourrais même dire voilà deux voix que je connais !

— Est-ce que ce serait la voix de la charmante Rose-de-Noël ? demanda le capitaine.

— Non, par malheur, répondit Ludovic avec un soupir; c'est une voix plus joyeuse, mais moins pure.

— Et quelle voix est-ce donc ? demanda Pétrus.

Un éclat de rire qui parcourut tous les tons de la gamme fit irruption d'un cabinet dans l'autre.

Il est vrai que tous ces cabinets qui, en cas de grande réunion, étaient destinés à former une seule chambre, n'étaient séparés que par des panneaux couverts de papier collé sur toile.

— Dans tous les cas, le rire est franc, dit Jean Robert; j'en répondrais.

— Oh ! tu peux en répondre, cher ami; car les deux femmes qui sont dans le cabinet voisin, c'est la princesse de Vanvres et la comtesse du Battoir.

— Chante-Lilas ? dirent ensemble les voix des deux amis.

— Chante-Lilas elle-même. Écoutez plutôt.

— Messieurs, dit Jean Robert, qui paraissait légèrement embarrassé, nous est-il bien permis d'écouter ce qui se dit dans la chambre voisine ?

— Pardieu ! dit Pétrus, du moment où on le dit assez haut pour que nous l'entendions, c'est que ceux qui parlent n'ont pas de secrets.

— Parfaitement jugé, mon filleul, dit Pierre Berthaut, et j'ai là-dessus une théorie exactement semblable à la tienne. Seulement, avec la voix des deux femmes, j'ai cru entendre une voix d'homme.

— Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher capitaine, dit Jean Robert, que toute voix a son écho ; seulement, en général, l'écho de la voix d'une femme est une voix d'homme, tandis que l'écho de la voix d'un homme est une voix de femme.

— Puisque tu es si habile à reconnaître les voix, dit Pétrus à Ludovic, sais-tu quelle est celle de l'homme ?

— Il me semble, dit Ludovic, que je pourrais nommer le cavalier sans plus me tromper que quand j'ai nommé les femmes, et vous-mêmes, si vous vouliez bien écouter, je crois que vous ne conserveriez pas plus de doute que moi.

Les jeunes gens écoutèrent.

— Laisse-moi te donner le démenti le plus poli qu'il soit possible de faire, princesse, disait la voix.

— Mais quand je te jure que c'est la vérité pure, la vérité du bon Dieu !

— Que m'importe que ce soit la vérité, si la vérité est invraisemblable ! Dis-moi un mensonge croyable, et je te croirai.

— Demande plutôt à Pâquerette, et tu verras.

— Oh ! la bonne caution ! Sophie Arnould qui répond de madame du Barry ! la comtesse du Battoir qui répond de la princesse de Vanvres ! Pâquerette, de Chante-Lilas !

— Vous entendez ? dit Ludovic.

— Nous tirons donc toujours des pétards, monsieur Camille ? dit Chante-Lilas.

— Plus que jamais, princesse ! et, cette fois-ci, j'ai une raison : c'est en l'honneur de votre hôtel de la rue de la Bruyère, de vos quatre chevaux alezan brûlé, et de vos deux jockeys cerise, le tout donné gratuitement.

— Ne m'en parle pas, je crois qu'il cherche des rosières et que son intention est de me faire couronner.

— Mais non, il te réserve peut-être pour le mariage

— Imbécile ! puisqu'il est marié.

— Fi! princesse! vivre avec un homme marié! c'est bien immoral.

— Bon! qu'est-ce que vous êtes donc, vous?

— Oh! moi, je le suis si peu! et puis je ne vis pas avec toi.

— Non, vous dînez avec moi, voilà tout. Oh! monsieur Camille, vous eussiez mieux fait d'épouser la pauvre Carmélite, ou plutôt de lui écrire à temps que vous ne l'aimiez plus; elle aurait épousé M. Colomban et ne serait pas vêtue de deuil comme elle est aujourd'hui.

Et Chante-Lilas poussa un profond soupir.

— Et qui diable voulais-tu qui se doutât de cela? répondit l'insoucieux créole; on fait la cour à une femme, on est son amant, on n'est pas obligé de l'épouser pour cela.

— Les monstres! fit la comtesse du Battoir.

— Je n'avais pas pris Carmélite de force, continua le jeune homme, pas plus que toi, Chante-Lilas; voyons, sois franche, t'ai-je prise de force?

— Oh! monsieur Camille, ne nous comparez pas l'une à l'autre : mademoiselle Carmélite est une honnête fille.

— Eh bien, et toi donc?

— Oh! moi, je ne suis qu'une bonne fille.

— Oui, tu as raison, une bonne, une excellente fille.

— Et encore, si je n'étais pas tombée de mon âne et si je n'étais pas restée évanouie sur le gazon, ça ne se serait point passé comme cela.

— Et avec ton banquier?

— Mais, avec mon banquier, puisque ça ne s'est pas passé du tout.

— Allons! tu y tiens... Tu sais que Salomon dit qu'il y a trois choses en ce monde qui ne laissent pas de traces : le passage de l'oiseau dans l'air, le passage du serpent sur la pierre, et... le...

— Je sais, interrompit Chante-Lilas, qu'avec tout votre esprit vous êtes un sot, monsieur Camille de Rozan, et que j'aime deux fois mieux mon banquier, quoiqu'il m'ait donné cent mille francs, que vous qui ne m'avez rien donné du tout.

— Comment! je ne t'ai rien donné du tout, ingrate?... Et mon cœur, pour quoi donc le comptes-tu?

— Oh! votre cœur, dit Chante-Lilas en se levant et en

repoussant sa chaise, c'est comme le poulet de carton que j'ai vu servir l'autre jour au théâtre de la Porte-Saint-Martin : on le sert à toutes les représentations et personne ne l'entame jamais. Voyons, demandez si ma voiture est prête.

Camille sonna.

Le garçon accourut.

— L'addition d'abord, fit le créole, et ensuite demandez si la voiture de madame la princesse est prête.

— Elle attend à la porte.

— Me reconduis-tu à Paris, princesse?

— Pourquoi pas?

— Et ton banquier ?

— Mon banquier me donne toute liberté; d'ailleurs, à cette heure-ci, il doit être en route pour l'Angleterre.

— Alors, tu profiteras de cela pour me montrer ton hôtel de la rue de la Bruyère.

— Avec plaisir.

— Eh bien, comtesse du Battoir, dit Camille, j'espère que voilà une chance qui doit te donner bon espoir.

— Ah! ouiche! fit Pâquerette, est-ce qu'il y a deux Marande au monde!

—Comment! s'écrièrent ensemble Pétrus et Ludovic, c'est M. de Marande qui fait ces folies-là pour la princesse de Vanvres! Est-ce vrai, Jean Robert?

— Ma foi! dit Jean Robert en riant, je ne voulais pas vous le nommer; mais, puisque Pâquerette en a fait l'indiscrétion, je dois dire que j'ai entendu raconter la chose par quelqu'un qui doit être parfaitement informé.

En ce moment, la princesse de Vanvres, en toilette ébouriffante, passa devant la fenêtre du cabinet, donnant le bras à Camille de Rozan et suivie par Pâquerette, le chemin n'étant point assez large pour donner passage à la fois aux robes bouffantes des deux femmes.

XC

Catastrophe.

Le lendemain soir, à dix heures, dans l'espérance de la bonne promesse faite par Régina, Pétrus était embusqué derrière le plus gros arbre du boulevard des Invalides qui se trouvât dans le voisinage de la petite porte de l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

A dix heures cinq minutes, la porte s'ouvrit doucement et la vieille Nanon parut.

Pétrus se glissa dans la grande allée de tilleuls.

— Eh bien! eh bien! s'écria la vieille nourrice.

— Au rond-point, n'est-ce pas?... n'est-elle pas au rond-point?

— Oh! vous n'irez pas jusque-là sans la rencontrer!

Et, en effet, avant que Pétrus fût au fond de l'allée, son bras était enlacé au bras de Régina.

— Oh! que vous êtes bonne, que vous êtes charmante, ma belle Régina, d'avoir tenu votre promesse! et que je vous remercie et que je vous aime! s'écria le jeune homme.

— Eh bien, dit la jeune femme, n'allez-vous point crier cela tout haut!

Elle lui mit sur la bouche une belle main que Pétrus baisa avec fureur.

— Oh! mon Dieu! qu'avez-vous ce soir? fit Régina.

— J'ai que je suis fou d'amour, Régina; j'ai qu'à cette espérance de bonheur que vous m'avez donnée d'avoir un mois de liberté, de vous voir tous les deux jours chez moi, de vous voir le soir ici...

— Pas tous les deux jours.

— Le plus souvent possible, Régina... Voyons, aurez-vous le courage, quand mon bonheur sera entre vos mains, de vous en faire un jeu?

— Eh! mon Dieu! reprit la jeune femme, puisque votre bonheur, ami, c'est le mien.

— Eh bien, vous me demandiez ce que j'avais.

— Oui.

— J'ai que j'ai peur; j'ai que je tremble! Tout en venant, tout en attendant à la porte...

— Oh! vous n'avez pas attendu longtemps.

— Non, et je vous en remercie de toute mon âme, Régina!... J'ai qu'en venant, qu'en vous attendant, il me passait des frissons dans le cœur.

— Pauvre ami!

— Et je me disais : « Oh! je vais la trouver en larmes, désespérée; elle va me dire : « Pétrus, impossible! je vous » ai reçu pour vous dire ce soir : *Je ne vous verrai pas demain!* »

— Eh bien, vous le voyez, ami, au lieu d'être désespérée et en larmes, je suis joyeuse et souriante; au lieu de vous dire : « Je ne vous verrai pas demain, » je vous dis : « Demain, à midi précis, Pétrus, je serai chez vous. » Seulement, cette fois, je ne serai pas seule avec la petite Abeille : il y aura la tante; mais, bah! la tante voit mal sans ses lunettes, et elle est si coquette, qu'elle ne les met que quand elle y est absolument forcée; la tante s'endort de temps en temps, et, quand elle dort, elle y voit encore moins que quand elle n'a pas de lunettes : eh bien, nos yeux, nos mains, le frottement de ma robe, mon inclination sur votre épaule pour étudier la ressemblance de plus près, tout cela, Pétrus, n'est-ce pas encore de la joie, du bonheur, de l'enivrement, comparé à la douleur de ne pas nous voir?

— Oh! ne pas nous voir, Régina! ne prononcez pas ce mot-là! C'est le tourment incessant de mon cœur, qu'un moment puisse arriver où je ne vous verrai plus.

Régina haussa légèrement ses belles épaules.

— Ne plus me voir! dit-elle; et quelle puissance au monde peut empêcher que je ne vous voie? Cet homme? Mais vous savez bien que je n'ai rien à craindre de lui. Le maréchal, le maréchal seul, s'il apprenait notre amour... Mais qui le lui dira? Personne! et, le lui dît-on, je nierais, je mentirais, je dirais que ce n'est pas vrai. Oh! ce serait

bien dur cependant de dire que je ne vous aime pas, mon cher Pétrus, et je ne sais si j'en aurais le courage.

— Chère Régina! Ainsi rien n'est changé à l'ambassade?

— Rien.

— Il part toujours à la fin de cette semaine?

— Il est aux Tuileries à cette heure pour prendre ses dernières instructions.

— Pourvu que cela tienne!

— Cela tiendra; il paraît que c'est résolu en conseil des ministres; oh! si ce n'était pas si ennuyeux de parler politique, je vous dirais la conversation que j'ai entendue entre mon père et M. Rappt, et cela vous rassurerait tout à fait.

— Oh! dites, dites, chère Régina! du moment où la politique peut avoir cette influence que je vous voie, la politique devient pour moi l'étude la plus intéressante à laquelle l'esprit humain puisse se livrer.

— Eh bien, l'on est en train dans ce moment-ci de faire un nouveau ministère.

— Ah! diable! voilà qui m'explique l'absence de mon ami Salvator, dit gravement Pétrus; il y travaille.

— Plaît-il?

— Rien; continuez, chère Régina.

— Ce ministère se compose de M. de Martignac, de M. Portalis, de M. de Caux, de M. Roy; — on avait offert le ministère des finances à M. de Marande, mais il a refusé; — de M. de la Ferronnays, et peut-être de mon père... Mais mon père ne veut pas d'un ministère mixte, d'un ministère de transition, comme il l'appelle.

— Oh! Régina, Régina, la belle chose que la politique, quand c'est vous qui en parlez!... Continuez, je vous écoute.

— M. de Chateaubriand, qui était en disgrâce depuis une lettre écrite par lui au roi, trois jours avant la fameuse revue de la garde nationale où l'on a crié : « A bas les ministres! » M. de Chateaubriand, qui s'était retiré à Rome, au milieu des ruines, va y recevoir ses lettres d'ambassadeur; enfin, il se fait, comme on dit, un revirement de politique.

— Et vous, chère Régina, qu'êtes-vous nommée dans tout cela?

— Moi, je suis nommée gardienne de l'hôtel du boulevard des Invalides, tandis que mon père va, probablement, être

nommé gouverneur du château, et que M. Rappt est nommé envoyé extraordinaire près Sa Majesté Nicolas Ier.

— Voilà justement ce que je crains : c'est que l'ambassade n'échoue.

— Au contraire, elle est sûre : on veut se détacher de l'alliance anglaise et se rapprocher de l'alliance russe ; le maréchal y pousse de tout son pouvoir ; on y gagnerait les provinces du Rhin, et l'on dédommagerait la Prusse aux dépens de l'Angleterre... Ah ! est-ce clair tout cela ?

— Vous m'en voyez tout étourdi ! Comment tout cela peut-il contenir dans cette charmante tête, mon Dieu ! et, si vous ne me laissez baiser votre front, ma belle Régina, je croirai qu'il y est venu des rides.

Régina renversa sa tête en arrière pour que Pétrus pût s'assurer que, depuis la veille, elle n'avait pas vieilli de cinquante ans.

Pétrus baisa non-seulement ce beau front de nacre, mais aussi les yeux.

Quelque chose de pareil à un gémissement s'échappa de la bouche du jeune homme.

Régina s'éloigna vivement.

Elle avait senti frémir sur ses lèvres l'haleine de Pétrus.

Pétrus la regarda avec un geste suppliant, et elle revint d'elle-même se suspendre à son cou.

— Ainsi donc, murmura Pétrus, à la fin de la semaine, il partira et vous serez libre ?

— Oui, mon ami.

— Oh ! qu'il y a loin d'ici à la fin de la semaine ! comme, d'ici là, entre les jours, entre les nuits, entre les heures, entre les minutes, comme il y a place pour un malheur !

Et le jeune homme, qu'on eût dit accablé d'un pressentiment terrible, se laissa aller sur un banc de gazon, attirant Régina à ses côtés.

Le groupe charmant s'affaissa mollement sur lui-même, comme si ces deux corps n'en eussent formé qu'un seul.

La tête de Régina se trouva sur l'épaule de Pétrus.

Elle voulut faire un mouvement pour la retirer.

— Oh ! Régina ! murmura Pétrus.

Et la tête retomba.

Ils étaient si bien là tous deux, que le temps s'écoula sans que ni l'un ni l'autre s'aperçussent de sa fuite.

Tout à coup, le roulement d'une voiture se fit entendre.

Régina releva la tête et prêta l'oreille.

On entendit la voix du cocher qui criait :

— La porte !

La grille s'ouvrit.

Le roulement se rapprocha.

La voiture entrait dans la cour.

— Les voilà ! dit Régina ; il faut que j'aille au-devant de mon père. A demain, cher Pétrus !

— Oh ! mon Dieu ! murmura Pétrus, que je voudrais pouvoir rester ici jusqu'à demain !

— Mais qu'avez-vous donc ?

— Je ne sais ; je sens un malheur.

— Enfant !

Et Régina tendit une seconde fois son front à Pétrus.

Pétrus l'effleura des lèvres, et la jeune femme disparut dans les allées sombres en jetant, comme une consolation, ces deux mots à celui qu'elle abandonnait :

— A demain !

— A demain ! murmura tristement Pétrus, comme si, au lieu d'être une promesse d'amour, ce mot était une menace de malheur.

Cinq minutes après, Pétrus entendit des pas qui venaient à lui, et une voix qui l'appelait doucement.

C'étaient les pas et la voix de Nanon.

— La petite porte est ouverte, dit-elle.

— Oui, oui, ma bonne Nanon, répondit Pétrus en faisant un effort pour s'arracher de sa place.

Et, tout en envoyant son cœur, sa vie, son âme à Régina dans un baiser, il regagna cette petite porte et sortit sans être vu.

Sa voiture l'attendait à cent pas de là.

En rentrant, il demanda à son domestique des nouvelles du capitaine.

Le capitaine était venu vers les dix heures, avait demandé des nouvelles de Pétrus, et, ayant appris qu'il était sorti, l'avait attendu plus d'une heure dans l'atelier.

A onze heures et demie, voyant que Pétrus ne revenait pas, il était rentré dans sa chambre.

Pétrus, tourmenté d'une vague inquiétude, descendit et frappa à la porte.

On ne répondit pas.

Pétrus chercha la clef pour ouvrir. La clef n'était point sur la porte.

Il frappa de nouveau.

Même silence.

Ou le capitaine dormait, ou il était sorti.

Pétrus remonta chez lui.

Il se promena longtemps de son atelier dans sa chambre.

Le capitaine avait laissé sa trace dans l'atelier : la lampe brûlait.

Un volume de Malebranche était tout ouvert sur la table.

Pétrus se décida à rentrer dans sa chambre.

Il étouffait : il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air déjà froid de la nuit.

Cette fraîcheur nocturne le calma un peu.

Enfin, il se coucha.

Le sommeil fut long à venir, et, une fois venu, intermittent, fiévreux, agité.

Vers cinq heures du matin, cependant, la fatigue l'emporta.

A sept heures du matin, on frappa à la porte.

Pétrus vit entrer son domestique.

Il se souleva vivement.

— Qu'y a-t-il, Jean? demanda-t-il.

— Une dame voilée demande à parler à monsieur, répondit celui-ci tout effaré.

— Une dame voilée, à moi?

— Une dame voilée, à vous.

— La connais-tu? demanda Pétrus.

— Oh! monsieur, elle n'a pas dit son nom... mais...

— Mais quoi?

— Je crois bien..

— Que crois-tu? Voyons, achève.

— Je crois bien que c'est madame la princesse.

— Tu crois que c'est Régina?

— J'en suis sûr même.

— Régina! s'écria Pétrus en sautant à bas de son lit, et en passant rapidement un pantalon à pieds et sa robe de chambre; Régina ici! à cette heure! Il faut qu'il soit arrivé quelque catastrophe! Oh! mes pressentiments! mes pressentiments!

Pétrus s'était habillé à la hâte.

— Faites monter, dit-il; j'attends dans l'atelier.

Le domestique descendit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Pétrus presque fou, vous m'aviez envoyé le pressentiment d'un malheur ; mais que peut-il être arrivé ?

En ce moment, la femme voilée parut sur le seuil.

Le domestique la suivait.

Il ne s'était pas trompé.

A travers le voile, Pétrus reconnut Régina.

— Sortez, dit-il au domestique.

Jean obéit et ferma la porte sur celle qu'il venait d'introduire.

— Régina ! s'écria Pétrus en s'élançant vers la jeune femme, qui lui paraissait chanceler, Régina ! est-ce bien vous ?

Régina — c'était bien elle — souleva son voile et dit :

— C'est moi, Pétrus.

Pétrus recula de deux pas en voyant le masque de marbre, le visage pâle jusqu'à la lividité de la comtesse Rappt.

Qu'était-il donc arrivé ?

XCI

Rome.

Nos lecteurs voudront bien — du moins telle est notre espérance — ajourner pour quelques instants l'explication qui va avoir lieu entre Pétrus et Régina, afin de suivre dans son pèlerinage un des héros de cette histoire, héros abandonné depuis longtemps et auquel il nous a paru qu'ils voulaient bien prendre quelque intérêt.

Comme il nous est impossible de le suivre dans sa longue course à travers les Alpes, le long des Apennins, nous supposerons que six semaines se sont écoulées depuis que frère Dominique a pris congé de Salvator sur la route de Fontai-

nebleau ; qu'il est arrivé depuis huit jours à Rome; que, soit hasard, soit précaution prise d'avance, il a fait d'inutiles efforts pour parvenir jusqu'au pape Léon XII, et qu'en désespoir de cause, il est résolu à recourir à la lettre que lui a remise à cet effet Salvator.

Le lecteur entrera donc avec nous dans la cour du palais Colonna, situé *via dei Santi-Apostoli*; il montera *al piano nobile*, c'est-à-dire au premier étage; il se glissera, grâce au privilége que le romancier a de pénétrer partout, par les deux battants d'une porte entre-bâillée, et il se trouvera dans le cabinet de l'ambassadeur de France.

Le cabinet est simple, tendu de papier vert, avec des rideaux de damas et des meubles de même étoffe et de même couleur.

Le seul ornement qu'il y ait dans ce cabinet, autrefois l'un des plus riches en tableaux de Rome, est un portrait du roi de France Charles X.

Autour de l'appartement, appuyés aux murailles, sont des tronçons mutilés de colonnes, un bras de femme, un torse d'homme, arrachés à la terre par des fouilles récentes; près d'eux un énorme bloc de marbre grec, et, en face du bureau, un modèle de tombeau.

Ce tombeau, d'une forme très-simple, est surmonté d'un buste du Poussin.

Le bas-relief représente les *Bergers d'Arcadie.*

Au-dessous du bas-relief, on lit cette inscription :

A NICOLAS POUSSIN
POUR LA GLOIRE DES ARTS
ET L'HONNEUR DE LA FRANCE,
F.-R. DE CH.

Au bureau, un homme est assis et écrit une dépêche d'une écriture longue et lisible.

Cet homme est âgé de soixante ans, à peu près; son front large et proéminent est ombragé de quelques cheveux gris; ses sourcils noirs abritent un œil qui jette des regards pareils à des éclairs; le nez est mince et long, la bouche est mince et fine, le menton est bien dessiné; les joues, brunies par le soleil des longs voyages, sont légèrement marquées de petite vérole; l'ensemble de la physionomie est fier et

doux à la fois; tout indique l'homme de haute intelligence, aux aperçus lumineux et aux décisions rapides; poëte ou soldat, il appartient à la vieille race française, à la race militante.

En effet, cet homme, c'est le poëte qui a écrit *René*, *Atala*, *les Martyrs;* c'est l'homme d'État qui a publié le pamphlet intitulé *Bonaparte et les Bourbons*, et qui a critiqué la célèbre ordonnance du 5 septembre dans la brochure *De la monarchie selon la Charte;* c'est le ministre qui, en 1823, a déclaré la guerre d'Espagne, le diplomate qui a successivement représenté la France à Berlin et à Londres; c'est le vicomte François-René de Chateaubriand, ambassadeur à Rome.

Sa noblesse est vieille comme la France.

Jusqu'au XIIIe siècle, ses ancêtres ont eu pour armes un semis de plumes de paon au naturel; mais, depuis la bataille de Mansourah, Geoffroy, quatrième du nom, qui portait devant saint Louis le drapeau de la France, s'étant enveloppé dans son drapeau plutôt que de le rendre aux Sarrasins, et ayant reçu plusieurs blessures qui déchirèrent à la fois l'étendard et la chair, saint Louis lui accorda le privilége de l'orner de gueules aux fleurs de lis d'or sans nombre, avec cette devise :

MON SANG A TEINT LES BANNIÈRES DE FRANCE.

Cet homme, c'est le grand seigneur et le poëte par excellence; la Providence l'a placé sur la route de la monarchie comme ce prophète dont parle l'historien Joseph, et qui, pendant sept jours, fit le tour des murailles de Jérusalem en criant: « Jérusalem, malheur à toi! » et qui, le septième, cria : « A moi malheur! » puis qu'une pierre partie des murailles coupa en deux.

La monarchie le hait comme tout ce qui est juste et dit la vérité; aussi l'a-t-elle éloigné d'elle, tout en ayant l'air de récompenser son dévouement. On a spéculé sur l'artiste : on lui a offert l'ambassade de Rome; il n'a pu résister à l'aimant des ruines, et le voilà ambassadeur à Rome.

Que fait-il à Rome?

Il suit des yeux la vie de Léon XII, qui s'éteint.

Il écrit à madame Récamier, la Béatrix de cet autre Dante,

la Léonor de cet autre poëte; il prépare un monument au Poussin, dont Desprez fera le bas-relief et Lemoyne le buste; enfin, dans ses moments perdus, il fait des fouilles à Torre-Vergata, non point avec l'argent du gouvernement, mais avec le sien, bien entendu, et les débris d'antiquités que vous apercevez dans son cabinet, ce sont les produits de ses fouilles.

Vous le voyez heureux comme un enfant : la veille, il a gagné à cette *loterie des morts*, comme il l'appelle, un bloc de marbre grec assez considérable pour faire son buste du Poussin. C'est dans ce moment de joie que la porte s'ouvre, qu'il relève la tête et qu'il demande à l'huissier qui garde cette porte :

— Qu'y a-t-il, Gaetano?

— Excellence, répond l'huissier, c'est un moine français qui a fait à pied le voyage de Paris à Rome, et qui désire vous parler pour une affaire, dit-il, de la plus haute importance.

— Un moine ! répéta l'ambassadeur étonné; et de quel ordre?

— Dominicain.

— Faites entrer.

Et aussitôt il se leva.

Il avait, comme tous les grands cœurs, comme tous les grands poëtes, le respect profond des choses saintes et des hommes religieux.

On put voir alors qu'il était petit de taille, que sa tête était un peu trop grosse pour son corps, et que, comme tous les descendants des races guerrières dont les ancêtres ont trop porté le casque, il avait le cou légèrement rentré dans les épaules.

En apparaissant sur le seuil de la porte, le moine le trouva donc debout.

Les deux hommes n'eurent besoin que d'échanger un regard pour se connaître, disons mieux, pour se reconnaître.

Certains cœurs et certains esprits sont de la même famille : partout où ils se rencontrent, ils se reconnaissent; ils ne se sont jamais vus, c'est vrai; mais les âmes qui ne se sont jamais vues ne se reconnaîtront-elles pas au ciel?

Le plus vieux des deux tendit les mains.

Le plus jeune s'inclina.

Puis le plus vieux dit au plus jeune avec un sentiment de profond respect :

— Entrez, mon père.

Frère Dominique entra.

L'ambassadeur fit de l'œil un signe à l'huissier, afin que celui-ci refermât la porte et veillât à ce que nul ne vînt les déranger.

Le moine tira de sa poitrine une lettre et la remit à M. de Chateaubriand, qui eut à peine jeté les yeux dessus, qu'il reconnut sa propre écriture.

— Une lettre de moi! dit-il.

— Je n'ai pas trouvé de meilleur introducteur près de Votre Excellence, répondit le moine.

— A mon ami Valgeneuse!... Comment cette lettre est-elle entre vos mains, mon père?

— Je la tiens de son fils, Excellence.

— De son fils? s'écria l'ambassadeur; de Conrad?

Le moine fit de la tête un signe affirmatif.

— Pauvre jeune homme! dit mélancoliquement le vieillard; je l'ai connu beau, jeune, plein d'espérance : il est mort bien malheureusement, bien fatalement!

— Comme les autres, vous croyez qu'il est mort, Excellence; mais à vous, l'ami de son père, je puis dire : Il n'est pas mort, il vit et met son respect à vos pieds.

L'ambassadeur regarda le moine d'un air stupéfait.

Il doutait que ce dernier jouît de sa raison.

Le moine comprit le doute qui venait de naître dans l'esprit de son interlocuteur.

Il sourit tristement.

— Je ne suis pas fou, dit-il; ne craignez rien, et surtout ne doutez pas : vous, l'homme initié à tous les mystères, vous devez savoir que la réalité va au delà de toutes les fictions.

— Conrad vit?

— Oui.

— Et que fait-il?

— Ceci n'est pas mon secret, c'est le sien, Excellence.

— Quelque chose qu'il fasse, ce doit être une chose grande; je l'ai connu, c'était un grand cœur... Maintenant, comment et pourquoi vous a-t-il remis cette lettre? Que désirez-vous? Disposez de moi.

— Et Votre Excellence se met ainsi à ma disposition sans savoir à qui elle parle, sans me demander qui je suis !

— Vous êtes un homme : donc, vous êtes mon frère; vous êtes un prêtre : donc, vous venez de Dieu; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Oui; mais, moi, je dois tout vous dire. Il est possible que mon contact soit fatal à qui me touchera.

— Mon père, rappelez-vous le Cid... Saint Martin, caché sous les haillons d'un pauvre lépreux, l'appelait à son aide du fond d'un fossé, lui disant : « Seigneur chevalier, prenez pitié d'un pauvre lépreux tombé dans cette fosse, d'où il ne peut sortir; tendez-lui la main : votre main ne risque rien, couverte qu'elle est d'un gantelet de fer. » Le Cid descendit de cheval, s'approcha du fossé, et, tirant son gantelet de fer : « Avec l'aide de Dieu, dit-il, je te donnerai bien la main nue. » Et il lui donna sa main nue, et le pauvre lépreux se transforma en un saint qui le guida vers la vie éternelle. Voici ma main, mon père; quand on ne veut pas que j'aille au danger, il ne faut pas me dire : « Le danger est là. »

Le moine garda sa main cachée dans sa longue manche.

— Excllence, dit-il, je suis le fils d'un homme dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous.

— Dites ce nom.

— Je suis le fils de... Sarranti, condamné à mort il y a deux mois par la cour d'assises de la Seine.

L'ambassadeur fit malgré lui un mouvement en arrière.

— On peut être condamné à mort et être innocent.

— Pour vol suivi d'assassinat! murmura l'ambassadeur.

— Rappelez-vous Calas, rappelez-vous Lesurques; ne soyez pas plus sévère, ou plutôt ne soyez pas plus incrédule que ne l'a été le roi Charles X.

— Le roi Charles X?

— Oui; quand j'ai été le trouver, quand je me suis jeté à ses pieds, quand je lui ai dit : « Sire, j'ai besoin de trois mois pour prouver l'innocence de mon père, » il m'a répondu : « Vous avez trois mois; pas un cheveu ne tombera de la tête de votre père avant trois mois. » Et je suis parti, et me voici devant Votre Excellence, à qui je dis : Sur l'honneur du serment, sur la sainteté de ma robe, sur le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a coulé pour nous, je jure à

Votre Excellence que mon père est innocent et que la preuve de son innocence est là.

Le moine frappa sa poitrine.

— Vous avez là, sur vous, contre votre cœur, la preuve de l'innocence de votre père, et vous ne la mettez pas au jour! s'écria le poëte.

Le moine secoua la tête.

— Je ne le puis, dit-il.

— Qui vous en empêche?

— Mon devoir, la robe que je porte; le sceau de fer de la confession est posé sur mes lèvres par la main de la fatalité.

— Mais alors il faut voir le saint-père, il faut voir le souverain pontife, il faut voir Sa Sainteté Léon XII. Saint Pierre, dont il est le successeur, a reçu du Christ lui-même le droit de lier et de délier.

— Eh! s'écria le jeune moine, le front éclairé d'une joie subite, voilà justement ce que je viens chercher à Rome; voilà pourquoi je suis ici, près de vous, dans votre palais; je viens vous dire : Depuis huit jours, on multiplie les obstacles sous mes pas; on me refuse mon entrée au Vatican; et cependant le temps s'écoule; le couteau est suspendu sur la tête de mon père; chaque minute l'en rapproche; des ennemis puissants veulent sa mort! Je m'étais promis de ne venir à Votre Excellence qu'à la dernière extrémité; mais la dernière extrémité est arrivée; me voici à vos genoux, comme j'ai été aux genoux du roi que vous représentez; il faut que je voie Sa Sainteté le plus tôt possible, ou, comprenez-vous bien? quelque diligence que je fasse, j'arriverai trop tard!

— Dans une demi-heure, mon frère. vous serez aux pieds de Sa Sainteté.

L'ambassadeur sonna.

L'huissier reparut.

— Qu'on mette les chevaux à la voiture, dit-il, et que l'on vienne dans ma chambre m'aider à m'habiller.

Puis, se retournant vers le moine :

— Je vais passer mon uniforme d'ambassadeur, dit-il; attendez-moi, mon père, dans votre habit de combat.

Dix minutes après, le moine et l'ambassadeur débouchaient par la *via del Passeggio*, traversaient le pont Saint-Ange, et roulaient vers la place Saint-Pierre.

XCII

Le successeur de saint Pierre.

Léon XII — Annibal della Genga, né près de Spolète, le 17 août 1760, élu pape le 28 septembre 1823 — occupait le trône pontifical depuis près de cinq ans.

C'était donc, au jour où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-huit ans, grand, mince, à l'air triste et serein à la fois; se tenant d'habitude dans un cabinet pauvre, presque sans meubles, vivant, avec son chat, son compagnon le plus habituel, d'un peu de polenta; se sachant très-malade; se voyant dépérir avec une résignation presque joyeuse; ayant déjà reçu le viatique vingt-deux fois, c'est-à-dire ayant déjà été vingt-deux fois en danger de mort, et tout disposé à mettre, comme Benoît XIII, son cercueil sous son lit.

Annibal della Genga avait été nommé sur la désignation de son collègue le cardinal Severoli, qui, ayant été écarté du pontificat par l'exclusion de l'Autriche, l'indiqua comme son successeur.

Au moment où trente-quatre votes le firent pape et où les cardinaux qui venaient de le nommer lui adressaient leurs félicitations, il leva sa robe de pourpre, et, montrant aux électeurs du conclave ses jambes enflées :

— Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous voulez m'imposer? Il est trop pesant pour moi; que deviendra l'Église au milieu de tous ses embarras, lorsque sa direction sera remise aux soins d'un pape infirme et moribond ?

C'était justement cette qualité d'infirme et de moribond qui valait son exaltation à Léon XII.

On n'élit un nouveau pape qu'à la condition qu'il mourra le plus tôt possible, et pas un des deux cent cinquante-quatre successeurs de saint Pierre n'avait encore atteint l'âge du prince des apôtres, — c'est-à-dire vingt-cinq ans de pontificat.

Non videbis annos Petri! tel est le proverbe ou plutôt la prédiction dont on salue l'élection de chaque nouveau pape.

En s'imposant le nom de Léon XII, Annibal della Genga semblait avoir pris le double engagement de mourir vite.

Le Florentin Léon XI, élu en 1605, n'avait régné que vingt-sept jours.

Et cependant cet homme débile, aux jambes enflées, sembla un instant avoir reçu des mains de saint Paul l'épée de l'Église.

Il fit une terrible guerre au brigandage, enlevant tous les paysans d'un village pour les transporter dans son pays natal, à Spolète. Ces paysans étaient accusés d'avoir des relations avec les bandits et un peu d'être bandits eux-mêmes. A partir de ce moment, on n'entendit pas plus parler d'eux que s'ils eussent été transportés à Botany-Bay.

D'un autre côté, il s'était montré fort sévère sur les règlements religieux en défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé.

Il avait fait un désert de Rome.

Or, les Romains de la ville n'ont qu'une ressource : le loyer de leurs maisons.

Les Romains de la montagne n'ont qu'un commerce : leurs relations avec les bandits.

Il en résultait que, le pape Léon XII ayant ruiné à la fois les Romains de Rome et les Romains de la montagne, le pape Léon XII était à la fois exécré des habitants de la ville et des habitants de la campagne.

A sa mort, deux habitants d'Ostie, qui avaient commis le crime de manifester leur sympathie pour le défunt, faillirent être égorgés.

Dans sa jeunesse, n'étant pas d'Église et étant appelé *il marchesino*, — le petit marquis, — il lui avait été prédit par un astrologue qu'il serait pape un jour.

Ce fut à la suite de cette prédiction que sa famille le fit entrer dans les ordres.

Quel était le fait qui avait donné lieu à la prédiction?

Un fait assez étrange et qui ne pouvait découvrir l'avenir qu'à un homme véritablement doué de la double vue.

Étant au collége de Spolète, les enfants faisaient une procession à l'insu de leurs professeurs, portant sur un brancard la statue de la Madone.

Le petit marquis de la Genga, — ses ancêtres avaient reçu le titre de marquis et la propriété de la terre de la main de Léon X, — le petit marquis de la Genga, étant le plus beau de tous les enfants, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone.

Tout à coup, on entend venir un professeur; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge glisse de leurs épaules et tombe à terre sans pourtant tomber de la litière improvisée pour elle.

Un sorcier prédit alors que l'enfant tombé des épaules de ses camarades en jouant le rôle de la Madone serait pape un jour.

Cinquante ans après, le sorcier mort depuis lontemps, la prophétie se réalisa.

Cette beauté qui avait valu à l'enfant l'honneur de jouer le rôle de la Vierge avait, disait-on, plus d'une fois mis en péril l'âme du prêtre.

On parlait de deux grandes passions qui avaient épuré sa vie, en supposant qu'elles ne l'eussent pas souillée : l'une pour une noble Romaine, l'autre pour une grande dame bavaroise.

Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il était occupé à faire la chasse aux petits oiseaux dans le jardin du Vatican.

La chasse était la seule passion, — le saint-père l'avouait lui-même, — la chasse était la seule passion qu'il n'eût pas vaincue. Les *zelanti* lui faisaient un crime de cet amusement.

Léon XII aimait fort M. de Chateaubriand.

Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il se hâta de remettre aux mains de son valet de chambre le fusil à un coup avec lequel il chassait, et, or-

donnant qu'on introduisît l'illustre visiteur sans le faire attendre une seconde, il se rendit à son cabinet.

On introduisit l'ambassadeur et son client à travers un corridor noir jusqu'au sanctuaire de Sa Sainteté.

Lorsqu'ils parurent sur le seuil de la porte, le pape était déjà assis et attendant.

Il se leva et alla au devant du poëte.

Le poëte, selon le cérémonial habituel, et sans vouloir se souvenir de la haute charge dont il était revêtu, le poëte mit un genou en terre.

Mais Léon XII le releva vivement, ne souffrant point qu'il restât dans cette humble posture, le prit par la main et le conduisit à un fauteuil.

Il n'en fut point de même pour Dominique.

Le pape le laissa s'agenouiller et baiser le bas de sa robe.

Quand le pape se retourna, il vit M. de Chateaubriand debout et lui fit de nouveau signe de s'asseoir.

Mais celui-ci :

— Très-saint-père, dit-il, que Votre Béatitude souffre non-seulement que je reste debout, mais que je me retire. Je vous ai amené ce jeune homme, qui vient en appeler à vous de la vie de son père. Il a fait quatre cents lieues pour venir, il fera quatre cents lieues pour s'en aller. Il est venu dans l'espérance, et, selon que vous direz *oui* ou *non*, il s'en ira dans la joie ou dans les larmes.

Puis, se retournant vers le jeune moine, qui était demeuré à genoux :

— Ayez bon courage, mon père! lui dit-il; je vous laisse avec celui qui est autant au-dessus des rois que les rois sont au-dessus du pauvre mendiant qui nous a demandé l'aumône à la porte du Vatican.

— Retournez-vous donc à l'ambassade, demanda le jeune moine, presque effrayé d'être abandonné à ses propres forces, et ne vous reverrai-je pas?

— Oh! si fait, dit en souriant le protecteur de frère Dominique; je ressens un trop vif intérêt à votre égard pour m'éloigner ainsi. Je vais, avec la permission de Sa Sainteté, vous attendre dans les Stanze. Ne craignez pas de me faire attendre, j'oublierai le temps devant les œuvres de celui qui l'a vaincu.

Le pape lui tendit la main, et, malgré sa résistance, l'ambassadeur la lui baisa.

Puis il sortit, laissant face à face le plus haut et le plus bas degré de l'échelle religieuse :

Le pape et le moine.

Moïse n'était pas plus pâle et plus tremblant lorsqu'il se trouva sur le Sinaï, aveuglé par les rayons de la gloire divine, que ne le devint frère Dominique lorsqu'il se trouva seul à seul avec Léon XII.

Plus il était venu de loin pour chercher celui qui tenait dans sa main la vie de son père, plus son cœur était plein d'angoisse et de doute en l'abordant.

Le pape n'eut qu'à jeter un regard sur le beau moine pour comprendre qu'il allait s'évanouir.

Il lui tendit la main.

— Courage, mon fils! lui dit-il; quelque faute, quelque péché, quelque crime que vous ayez commis, la miséricorde de Dieu est plus grande que toute la malice humaine.

— Je suis un pécheur, étant un homme, ô saint-père! répondit le dominicain; mais, si je ne suis pas sans péché, j'espère être sans faute et je suis sûr d'être sans crime.

— En effet, il me semble que votre illustre introducteur m'a dit, mon fils, que vous veniez m'implorer pour votre père.

— Oui, Votre Sainteté, c'est en effet pour mon père que je viens.

— Où est votre père ?

— Il est en France, il est à Paris.

— Que fait-il?

— Condamné par la justice ou plutôt par la méchanceté des hommes, il attend la mort.

— Mon fils, ne nous faisons pas accusateurs de nos juges; Dieu les jugera sans accusation.

— En attendant, mon père est innocent et mon père va mourir.

— Le roi de France est un prince religieux et bon, mon fils ; pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à lui?

— Je me suis adressé à lui, et il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire. Il a suspendu le couteau de la justice pendant trois mois, le temps que je vinsse de Paris à Rome et que je retournasse de Rome à Paris.

— Et qu'êtes-vous venu faire à Rome?

— Vous le voyez, très-saint-père, me jeter à vos pieds.

— Je ne tiens pas dans ma main la vie temporelle des sujets du roi Charles X. Mon pouvoir ne s'exerce que sur la vie spirituelle.

— Je ne demande pas grâce, très-saint-père, je demande justice.

— De quoi est accusé votre père, mon fils?

— Il est accusé de vol et d'assassinat.

— Et vous dites qu'il est innocent de ces deux crimes?

— Je connais le voleur, je connais l'assassin.

— Mais pourquoi ne révélez-vous pas ce terrible secret?

— Ce n'est pas le mien : c'est celui de Dieu, c'est celui de la confession.

Et, en sanglotant, Dominique, prosterné aux pieds du saint-père, frappa le parquet de son front.

Léon XII regarda le jeune homme avec un air de profonde commisération.

— Et vous êtes venu me dire, mon fils?...

— Je suis venu vous dire, ô très-saint-père, à vous l'évêque de Rome, le vicaire du Christ, le serviteur de Dieu, je suis venu vous dire: Dois-je laisser mourir mon père quand j'ai là, sur ma poitrine, dans ma main, à vos pieds, la preuve de son innocence?

Et le moine déposa aux pieds du souverain pontife, mais couverte d'une enveloppe, mais cachetée, la confession de M. Gérard, écrite de la main de M. Gérard, signée de M. Gérard.

Puis, toujours à genoux, les deux mains etendues vers le manuscrit, le regard suppliant, les yeux en larmes, les lèvres tremblantes, le moine attendit la réponse de son juge.

— Vous dites, mon fils, fit Léon XII d'une voix émue, que cet aveu a été remis en vos mains?

— Par le coupable lui-même, très-saint-père.

— A quelle condition?

Le moine poussa un gémissement.

— A quelle condition? répéta Léon XII.

— A celle de ne le rendre public qu'après sa mort.

— Alors, attendez la mort du coupable, mon fils.

— Mais mon père... mon père!

Le souverain pontife se tut à son tour.

— Mon père va mourir, sanglota le moine, et mon père est innocent!

— Mon fils, répondit le pape d'une voix lente mais ferme, mon fils, périsse un innocent, périssent dix innocents, périsse le monde plutôt qu'un dogme!

Dominique se releva le désespoir dans l'âme, mais, chose étrange, le visage calme.

Ses lèvres, relevées par le sourire du dédain, burent ses deux dernières larmes.

Ses yeux se séchèrent comme si l'on eût passé un fer rouge devant eux.

— C'est bien, très-saint père, dit-il, je vois que je n'ai plus rien à espérer en ce monde que de moi-même.

— Vous vous trompez, mon fils, dit le pape, car je viens vous dire : Vous ne révélerez pas la confession du coupable, et cependant votre père vivra.

— Sommes-nous au temps des miracles, très-saint-père ? car je ne vois plus maintenant qu'un miracle qui puisse sauver mon père.

— Vous vous trompez, mon fils; car, sans que vous me révéliez rien, — le mystère de la confession est sacré pour moi comme pour les autres, — sans que vous me révéliez rien, je puis écrire au roi de France que votre père est innocent, que je le sais, — si c'est un mensonge, je le prendrai sur moi, et j'espère que Dieu me le pardonnera, — et que je lui demande sa grâce.

— *Sa grâce!* vous n'avez pas trouvé un autre mot à dire, très-saint pére, et, en effet, il n'y a pas d'autre mot que le mot *grâce.* Mais on ne fait grâce qu'aux coupables; mon père est innocent, et, pour les innocents, il n'y a pas de grâce. Mon père mourra donc.

Et le moine s'inclina respectueusement devant le représentant du Christ.

— Pas encore, s'écria Léon XII; ne vous en allez pas encore, mon fils! réfléchissez.

Mais Dominique, pliant les genoux :

— Une seule faveur, très-saint-père, dit-il, votre bénédiction!

— Oh! de grand cœur, mon enfant! s'écria Léon XII.

Et il étendit les mains.

— Votre bénédiction *in articulo mortis*, murmura le moine.

Le souverain pontife hésita.

— Que comptez-vous donc faire, mon enfant? demanda-t-il.

— Ceci, très-saint père, c'est mon secret, plus profond, plus muet, plus terrible que celui de la confession.

Léon XII laissa tomber ses deux mains.

— Je ne puis bénir celui qui me quitte, dit-il, avec un secret qu'il ne peut révéler au vicaire de Jésus-Christ.

— Alors, ce n'est plus votre bénédiction que je vous demande, très-saint-père, ce sont vos prières.

— Allez, mon fils, elles ne vous manqueront pas.

Le moine s'inclina et sortit d'un pas ferme, lui qui était entré d'un pas tremblant.

Quant au souverain pontife, la force lui manqua, et il se laissa retomber sur son fauteuil de bois en murmurant :

— O mon Dieu ! veillez sur cet enfant ; car il est de la race de ceux avec lesquels on faisait autrefois des martyrs.

XCIII

Torre-Vergata.

Le moine sortit d'un pas grave et lent.

Dans l'antichambre, il rencontra un huissier de Sa Sainteté.

— Son Excellence le vicomte de Chateaubriand? demanda le moine.

— Je suis chargé de vous conduire près de lui, répondit l'huissier.

Et il se mit à marcher devant ; le moine le suivit.

Le poëte, comme il l'avait dit, attendait dans les Stanze de Raphaël, assis en face du *Saint Pierre délivré par l'Ange.*

Dès qu'il entendit retentir sur le plancher le claquement d'une sandale, il se retourna.

Il avait deviné le moine.

En effet, le moine était devant lui.

Il jeta sur son visage un regard rapide; le visage était calme comme un masque de marbre, mais pâle et froid comme lui.

L'homme tout de sensation se sentit frissonner en face de l'homme tout de glace.

— Eh bien? demanda le poëte.

— Eh bien, je sais maintenant à quoi m'en tenir, répondit le moine.

— Il a refusé? balbutia M. de Chateaubriand.

— Oui, et il ne pouvait faire autrement que de refuser. C'est moi qui ai été un insensé de croire un instant que, pour moi, c'est-à-dire pour un pauvre moine, que, pour mon père, c'est-à-dire pour un serviteur de Napoléon, on faillirait à une loi fondamentale de l'Église, à un dogme sorti de la bouche même de Jésus-Christ.

— Mais, alors, demanda le poëte en plongeant son regard dans les yeux du moine, alors, votre père mourra?

Le moine ne répondit point.

— Écoutez, reprit M. de Chateaubriand, voulez-vous m'affirmer que votre père est innocent?

— Je vous l'ai affirmé une fois. Si mon père eût été coupable, j'eusse donc menti.

— C'est vrai, vous avez raison; excusez-moi. Voici ce que je voulais vous dire.

Le silence du moine indiqua qu'il écoutait.

— Je connais personnellement Charles X; c'est un bon et noble cœur. J'allais dire un grand cœur, mais, moi non plus, je ne veux pas mentir; d'ailleurs, devant Dieu, ceux qui ont été bons l'emporteront peut-être sur ceux qui ont été grands.

— Vous allez, interrompit frère Dominique, m'offrir de demander au roi la grâce de mon père?

— Oui.

— Je vous remercie. Cette offre m'a déjà été faite par le souverain pontife, et j'ai refusé.

— Et la raison que vous avez donnée à votre refus?

— C'est que mon père est condamné à mort, que le roi ne peut que faire grâce aux coupables. Gracié par le roi, je connais mon père, le premier usage qu'il ferait de sa main droite serait de se brûler la cervelle.

— Mais, alors, demanda le vicomte, que va-t-il arriver?

— Dieu, qui lit dans l'avenir et dans mon cœur, le sait seul. Si le projet que j'ai conçu déplaît à Dieu, Dieu, qui d'un signe peut m'anéantir, fera ce signe, et je tomberai en poussière. Si, au contraire, Dieu l'approuve, il aplanira la route sur laquelle je marcherai.

— Permettez-moi, mon père, dit l'ambassadeur, de rendre cette route moins rude et moins fatigante.

— En payant mon passage sur quelque bâtiment ou dans quelque voiturin?

— Vous appartenez à un ordre pauvre, mon père, et ce n'est point vous offenser que de vous offrir une aumône au nom du pays.

— Dans toute autre circonstance, répondit le moine, je recevrais cette aumône au nom de la France ou au vôtre, et je baiserais la main qui me la donnerait. Mais je suis fait à la fatigue, et, dans la situation d'esprit et de cœur où je suis, la fatigue est un bien pour moi.

— Sans doute; mais, sur un bâtiment ou dans une diligence, vous irez plus vite.

— Pourquoi faire irais-je plus vite? quel besoin ai-je d'arriver? Que j'arrive la veille du jour fixé pour l'exécution de mon père, c'est tout ce qu'il me faut. J'ai la parole du roi Charles X pour trois mois, je me fie à sa parole; que j'arrive à Paris le quatre-vingt-neuvième jour, et j'arrive à temps.

— Alors, puisque vous n'avez point hâte, laissez-moi vous offrir l'hospitalité au palais de France.

— Que Votre Excellence me pardonne de ne répondre que par des refus à ses bontés; mais je pars.

— Quand cela?

— Aujourd'hui.

— A quelle heure?

— A l'instant même.

— Sans faire votre prière à Saint-Pierre?

— Ma prière est faite, et, d'ailleurs, je prie en marchant.

— Laissez-moi vous mettre sur la route, au moins.

—Vous quitter le plus tard possible, après les obligations que je vous ai, sera un grand bonheur pour moi.

— Vous me donnerez bien le temps de mettre de côté mon habit d'ambassadeur?

— A Votre Excellence personnellement, je donnerai le temps qu'elle me fera l'honneur de me demander.

— Alors, remontons en voiture et repassons par l'ambassade.

Le moine fit un signe d'assentiment.

La calèche attendait à la porte du Vatican; le moine et l'ambassadeur y montèrent.

Pas une parole ne fut échangée entre eux pendant le trajet; on arriva à l'ambassade.

M. de Chateaubriand rentra avec le moine dans son cabinet, après avoir adressé quelques mots à l'huissier.

Puis, de son cabinet, il passa dans sa chambre.

A peine la porte de sa chambre était-elle fermée, que l'on apporta une table à deux couverts toute servie.

Dix minutes après, M. de Chateaubriand rentra, ayant dépouillé son uniforme et s'étant revêtu de ses habits ordinaires.

Il invita frère Dominique à se mettre à table et à manger.

— J'ai fait vœu, en partant de Paris, dit le moine, de prendre mes repas debout, de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à mon retour à Paris.

— Pour cette fois, mon père, dit le poëte, je partagerai votre vœu; moi aussi, je ne mange guère que du pain et ne bois guère que de l'eau. Il est vrai que cette eau est l'eau de la fontaine Trevi!

Tous deux mangèrent debout un morceau de pain et burent un verre d'eau.

— Partons! dit le premier le poëte au moine

— Partons, répéta celui-ci.

La voiture attendait.

— A Torre-Vergata, dit l'ambassadeur.

Puis, se retournant vers le moine :

— C'est ma promenade de tous les jours, dit-il; je n'ai donc pas même le mérite de me détourner de mon chemin pour vous.

La voiture gagna la rue *del Corso*, la place du Peuple —

ou plutôt du Peuplier, car peuple et peuplier se disent de la même façon en italien — et puis la route de France.

On passa près de la ruine intitulée *le Tombeau de Néron.*

Tout est Néron à Rome.

Voltaire a dit de Henri IV :

> Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Néron est le seul empereur dont se souviennent les Romains. « Qu'est-ce que ce colosse? — C'est la statue de Néron. — Qu'est-ce que cette tour? — C'est la tour de Néron. — Qu'est-ce que ce tombeau ? — C'est le tombeau de Néron. » Et tout cela est dit sans aucune exécration, sans aucune haine. Les Romains de nos jours lisent peu Tacite.

Qui a pu valoir à l'assassin de son frère Britannicus, de sa femme Octavie et de sa mère Agrippine, cette immense popularité ?

Ne serait-ce point qu'au milieu de tous ses crimes, Néron était artiste ?

C'est du virtuose et non de l'empereur que le peuple se souvient; non pas du César à la couronne d'or, mais de l'histrion à la couronne de roses.

A une lieue à peu près du tombeau de Néron, la calèche s'arrêta.

— Voici où je m'arrête, dit le poëte; voulez-vous que la voiture vous conduise plus loin?

— Où s'arrêtera Votre Excellence, je m'arrêterai moi-même, mais le temps seulement de lui faire mes adieux.

— Alors, adieu, mon père, dit le poëte, et Dieu vous conduise !

— Adieu, mon illustre protecteur ! dit le jeune homme. Je n'oublierai jamais ce que Votre Excellence a fait pour moi, et surtout ce qu'elle a eu le désir de faire.

Et le moine fit un pas en arrière, les mains croisées sur sa poitrine.

— Ne me donnez-vous point votre bénédiction avant de me quitter? dit le vieillard au jeune homme.

Le moine secoua la tête.

— Ce matin, dit-il, je pouvais encore bénir; mais, cette après-dînée, avec les pensées que j'ai au cœur, la bénédiction serait mauvaise et pourrait bien vous porter malheur.

— Soit, mon père, dit le poëte. C'est donc moi qui vous bénis. J'use du droit que me donne mon âge. Allez donc, et que Dieu soit avec vous !

Le moine s'inclina une dernière fois et prit le chemin de Spolète.

Il marcha pendant une demi-heure sans se retourner une fois vers Rome, qu'il quittait pour ne la revoir jamais sans doute, et qui ne semblait pas occuper plus de place dans son esprit que le dernier village de France.

Le poëte le suivit des yeux, immobile et muet, tant qu'il put le voir, l'accompagnant de son regard au retour, comme avait fait Salvator au départ.

Enfin frère Dominique disparut derrière la petite montée de la Storta.

Pas une seule fois le pèlerin de la douleur n'avait retourné la tête.

Le poëte lui jeta un dernier soupir, et, la tête basse, les bras inertes, il s'en alla rejoindre un groupe d'hommes qui l'attendaient à gauche de la route, près d'une fouille commencée...

Le même soir, il écrivait à madame Récamier :

« J'ai besoin de vous écrire, car j'ai le cœur triste.

» Cependant, je ne vous parlerai pas de ce qui m'attriste le cœur ; mais je vous parlerai de ce qui m'occupe l'esprit : de mes fouilles. Torre-Vergata est un bien de moines, situé à une lieue à peu près du tombeau de Néron, sur la gauche en venant de Rome, dans l'endroit le plus beau et le plus désert. Là est une immense quantité de ruines à fleur de terre recouvertes d'herbes et de chardons. J'y ai commencé une fouille avant-hier mardi, en cessant de vous écrire ; j'étais accompagné de Visconti, qui dirige la fouille. Il faisait le plus beau temps du monde ; une douzaine d'hommes armés de bêches et de pioches qui déterraient des tombeaux et des décombres de maisons et de palais dans une profonde solitude, offrait un spectacle digne de vous ; je faisais un seul vœu : c'est que vous fussiez là. Je consentirais volontiers à vivre avec vous, sous une tente, au milieu de ces débris.

» J'ai mis moi-même la main à l'œuvre ; les indices sont excellents ; j'espère trouver quelque chose qui me dédom-

magera de l'argent que je mets à cette loterie des morts. Dès le premier jour, j'ai trouvé un bloc de marbre grec assez considérable pour faire le buste du Poussin. Hier, nous avons découvert le squelette d'un soldat goth et le bras d'une statue de femme. C'était rencontrer le destructeur avec la ruine qu'il avait faite; nous avons une grande espérance de retrouver ce matin la statue. Si les débris d'architecture que j'amène au jour en valent la peine, je ne les renverserai pas pour vendre les briques, comme on fait ordinairement : je les laisserai debout, et ils porteront mon nom; ils sont du temps de Domitien, nous avons une inscription qui nous l'indique. C'est le beau temps de l'art romain.

» Cette fouille va devenir le but de mes promenades; je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris, et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans à demi nus, tout retombera dans l'oubli et le silence... Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés? Il y avait des maîtres et des esclaves, des heureux et des malheureux, de belles personnes que l'on aimait et des ambitieux qui voulaient être ministres; il y reste quelques oiseaux, et moi, encore pour un temps fort court; nous nous envolerons bientôt. Dites-moi, croyez-vous que cela vaille la peine d'être un des membres du conseil d'un petit roi des Gaules, moi barbare de l'Armorique, voyageur chez des sauvages d'un monde inconnu des Romains, et ambassadeur auprès de ces prêtres que l'on jetait aux lions? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit pas; le bruit de mes pas à Torre-Vergata n'aura éveillé personne, et, quand je serai à mon tour dans le tombeau, je n'entendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de me rapprocher de vous et de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite et de vrai qu'un attachement comme le vôtre.

» F. de Chateaubriand. »

La malle qui part tous les jours à six heures du soir de Rome emporta cette lettre, et, vers onze heures de la nuit, laissa entre Baccano et Nepi un pèlerin assis sur une pierre au bord de la route.

Ce pèlerin, c'était frère Dominique, qui faisait sa premiere halte sur le chemin de Rome à Paris.

XCIV

Épître d'un maître chanteur.

Pendant que l'abbé Dominique revient à Paris, le cœur brisé par le sombre résultat de son pèlerinage, que nos lecteurs nous permettent de les conduire rue Mâcon, chez Salvator.

Là, ils apprendront quel terrible événement avait amené, à sept heures du matin, Régina chez Pétrus.

Salvator, absent depuis quelques jours, venait de rentrer chez lui, lorsqu'il fut interrompu au milieu des tendresses de Fragola et des caresses de Roland, par trois coups frappés a la porte.

A cette manière de frapper, il reconnut un des trois amis; il alla ouvrir: c'était Pétrus.

Salvator recula de deux pas devant la figure décomposée du jeune homme.

Il lui prit vivement les deux mains.

— Mon ami, lui dit-il, il vient de vous arriver un grand malheur, n'est-ce pas?

— Un malheur irréparable, répondit Pétrus d'une voix presque inintelligible.

— Je ne connais qu'un malheur irréparable répondit gravement Salvator: c'est la perte de notre honneur, et je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai autant de foi dans le vôtre que dans le mien.

— Merci, répondit affectueusement Pétrus en serrant énergiquement les mains de son ami.

— Voyons, maintenant; nous sommes des hommes, parlons en hommes. Que vous est-il arrivé, Pétrus ? demanda Salvator.

— Lisez, répondit le jeune peintre en présentant à son ami une lettre toute chiffonnée et qui avait été profondément mouillée de larmes.

Salvator prit la lettre, la déplia, tout en regardant Pétrus.

Puis, reportant ses yeux du jeune homme sur le papier, il lut :

A la princesse Régina de la Motte-Houdan, *comtesse Rappt.*

« Madame,

» Un des plus dévoués et des plus respectueux serviteurs de la noble et antique famille de la Motte-Houdan a trouvé — par un de ces hasards où se montre visiblement la main de la Providence — l'occasion de vous rendre anonymement le plus signalé service qu'une créature humaine puisse rendre à une autre créature de la même espèce.

» Vous partagerez, j'en suis certain, mon opinion, madame, quand vous saurez qu'il s'agit non-seulement du repos et du bonheur de toute votre existence, mais encore de l'honneur de M. le comte Rappt, et peut-être même d'une chose bien autrement précieuse, de la vie de l'illustre maréchal votre père.

» Je vous demande la permission de vous taire les moyens à l'aide desquels je suis arrivé à la découverte du danger qui vous menace, et à l'espoir de vous en préserver à jamais. Les vrais dévouements sont modestes, et, permettez-moi de le répéter, j'ai l'honneur de me dire un des plus dévoués serviteurs de la famille de la Motte-Houdan.

» Voici, madame, le fait dans toute son horrible vérité :

» Un homme, un scélérat, un misérable, un coquin digne du plus horrible châtiment, a trouvé par hasard, dit-il. chez M. Pétrus, onze lettres signées du nom de Régina, comtesse de Brignoles. Il sait bien, madame, que vous n'êtes pas comtesse de Brignoles; votre noblesse est bien autrement ancienne que celle de ces dignes marchands de prunes; mais il dit que, si vous pouvez nier le nom, vous

ne pouvez pas nier l'écriture. J'ignore par quelle fatalité ces lettres sont tombées dans ses mains ; mais je suis à même de vous renseigner sur le prix exorbitant qu'il met à leur restitution... »

Salvator regarda Pétrus comme pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce commencement d'épître.

— Oh ! lisez, lisez, dit Pétrus, nous ne sommes pas au bout.

Salvator continua :

« Il ne demande pas moins que la somme insensée de cinq cent mille francs, qui, enlevée d'une fortune comme la vôtre, fera un déficit à peine visible, tandis que, dans ses mains, elle assurera la tranquillité de toute sa vie... »

En voyant ce chiffre, Salvator fronça si durement le sourcil, que Pétrus s'écria, d'une voix étouffée et en cachant son visage entre ses mains :

— N'est-ce pas, c'est horrible ?

— Horrible, en effet ! répondit Salvator en secouant tristement la tête.

Mais, de cette voix calme que semblait ne devoir point troubler la chute du monde, il continua :

« Ce misérable dit, madame, pour justifier le prix exorbitant qu'il met à ces précieuses lettres, que chaque épître, contenant une moyenne de cinquante lignes, ne peut s'estimer, vu la beauté et la condition de la personne qui les a écrites, moins de cinquante mille francs ; ce qui met chaque ligne à mille francs et les onze lettres à cinq cent cinquante mille francs.

» Ne vous effrayez cependant pas trop, madame ; vous verrez tout à l'heure que mon ami, — ai-je dit mon ami ? — je voulais dire que le misérable réduisait ses prétentions à cinq cent mille francs.

» Quelques observations que j'aie pu lui faire, quelques prières, quelques supplications, quelques menaces même que j'aie pu lui adresser, non-seulement il a persisté dans son exécrable projet, mais encore il a soutenu que, vu les sentiments de toute nature, exprimés dans ces épîtres, et dont la publicité mettrait en péril l'honneur de M. le comte

Rappt et les précieux jours de M. le maréchal de la Motte-Houdan, cinq cent mille livres étaient une véritable bagatelle.

» J'ai essayé de l'effrayer alors sur les dangers qu'il courait lui-même à jouer un pareil jeu : je vous ai montrée à lui, apostant des hommes de la police pour le faire arrêter lorsqu'il se présenterait pour toucher cette somme qui paraît lui être si nécessaire, que, sur son chiffre, il ne supporte aucune contestation; je lui ai dit que toute autre femme que vous, menacée dans ses affections les plus chères, irait encore plus loin, et pourrait le faire assassiner. Mais, à cette observation que je croyais sérieuse cependant, le drôle s'est mis à rire, disant que, dans l'un ou l'autre cas, il y aurait procès, que les lettres seraient nécessairement produites au procès, citées par le procureur du roi, reproduites par les journaux, et que, par conséquent, plus que jamais, sans compter votre réputation, seraient en péril l'honneur de M. le comte Rappt et les précieux jours de M. le maréchal.

» J'ai été obligé de me rendre à cette péremptoire raison.

» Ah! madame, il y a de bien grands coquins dans notre pauvre monde!

» J'ai donc la douleur de vous annoncer qu'après avoir cherché inutilement tous les moyens imaginables de parer à cette catastrophe, vous n'avez, à mon avis, qu'un seul moyen d'assurer le repos de votre famille : c'est d'en passer par où veut cet indigne scélérat.

» Donc, voici les propositions qu'il a l'honneur de vous faire, et que j'ai l'honneur de vous transmettre en son nom, souhaitant et espérant, madame, qu'en passant par la bouche d'un loyal et vertueux gentilhomme, les paroles de ce coquin fieffé perdront une partie de leur amertume.

» Il demande donc cinq cent mille francs, et, pour vous prouver sa loyauté et son désintéressement, — le cœur humain est un inextricable dédale, qui n'a d'équivalent que l'abus que parfois on fait de la langue, — et pour vous prouver, répéterai-je, sa loyauté et son désintéressement, il offre de vous remettre d'abord une première lettre sans conditions, afin que, si vous avez l'aveuglement de conserver quelque doute, ce doute vous soit enlevé, et il me charge, en conséquence, de la joindre à cette épître.

» Voilà comment il ne pousse qu'à cinq cent mille francs une prétention qu'il eût pu élever à cinq cent cinquante mille.

» Il pense, au reste, qu'après vous avoir donné une preuve si éclatante de sa bonne foi, vous ne douterez plus de la franchise ultérieure qu'il mettra dans ses relations avec vous.

» Si ces conditions sont acceptées, ce dont il ne doute pas, il vous prie de mettre, ce soir, en signe de consentement, une bougie à la dernière fenêtre de votre pavillon.

» Il sera sous cette fenêtre à minuit sonnant.

» Ce premier point arrêté, il vous supplie de vous trouver, le lendemain, à la même heure, derrière la grille de votre jardin, du côté du boulevard des Invalides.

» Un homme dont la vue ne devra aucunement vous effrayer, car autant son cœur roule de noires perfidies, autans son visage trompeur porte de douceur et d'innocence, un homme s'approchera de la grille et vous montrera de loin un paquet de lettres.

» Vous, madame, de loin aussi, vous montrerez le premier paquet de cinquante mille francs, en billets de banque, soit de mille, soit de cinq mille francs. Cette démonstration de votre part sera la preuve que vous avez compris. Il fera alors trois pas vers vous, vous ferez trois pas vers lui, et, en même temps qu'il avancera sa main, vous étendrez la vôtre; alors vous lui remettrez le prix de la première épître, et lui vous remettra l'épître.

» Il sera ainsi fait avec la même régularité pour la deuxième, la troisième, enfin, jusqu'à la dixième inclusivement.

» Il croit, madame, que les mauvais jours qu'il traverse en compagnie de toute la France, la cherté des vivres, l'augmentation exorbitante du prix des loyers, les cris déchirants d'une famille nombreuse et affamée sont autant de motifs, sinon suffisants, du moins spécieux, pour justifier ou tout au moins atténuer la hardiesse de sa requête.

Quant à celui qui se charge, d'une façon tout à fait désintéressée, d'être l'intermédiaire de ce misérable près de vous, il se prosterne bien humblement à vos pieds, vous

suppliant une troisième fois, madame, de le compter au nombre de vos plus dévoués et de vos plus respectueux serviteurs.

» Comte Ercolano ***. »

— Voilà, en effet, un grand misérable ! dit Salvator de sa voix calme et douce.

— Oh ! oui, un infâme coquin! reprit Pétrus les dents et les poings serrés.

— Et que comptez-vous faire ? demanda Salvator regardant fixement Pétrus.

— Je n'en sais rien, répondit Pétrus désespéré. J'ai cru que j'allais devenir fou ; par bonheur, j'ai tout naturellement pensé à vous, et je suis accouru vous demander conseil et assistance.

— Ainsi, vous n'avez trouvé aucun remède?

— J'avoue qu'un seul, jusqu'à présent, s'est présenté à mon esprit.

— Lequel?

— Celui de me brûler la cervelle.

— Ce n'est point un remède, c'est un crime, répondit froidement Salvator, et un crime n'a jamais guéri une douleur.

— Pardonnez-moi, répondit le jeune homme, mais vous devez comprendre que je n'ai point la tête à moi.

— Et cependant, si vous en avez eu jamais besoin, de votre tête, c'est aujourd'hui.

— O mon ami, mon cher Salvator, dit le jeune homme en se jetant dans ses bras, tandis que Fragola les regardait les mains croisées, la tête inclinée sur l'épaule, et pareille à la statue de la Pitié, ô mon ami, sauvez-moi.

— J'y tâcherai, dit Salvator ; mais, pour que j'y arrive, il faut que je sache les circonstances dans tous leurs détails. Vous comprenez que ce n'est point par curiosité, n'est-ce pas, que je vous demande vos secrets ?

— Oh ! Dieu me garde d'en avoir pour vous ! Régina en a-t-elle pour Fragola ?

Et Pétrus tendit la main à la jeune fille.

— Alors, dit Fragola, pourquoi n'est-elle pas venue me trouver ?

— Que pouviez-vous faire dans une circonstance pareille ? demanda Pétrus.

— Pleurer avec elle, répondit simplement Fragola.

— Vous êtes un ange ! murmura Pétrus.

— Voyons, dit Salvator, il n'y a pas de temps à perdre. Comment cette lettre, adressée à madame la comtesse Rappt, est-elle entre vos mains? comment les lettres de madame la comtesse Rappt sont-elles entre celles de ce bandit? et qui soupçonnez-vous de vous les avoir volées?

— Je vais tâcher de mettre autant d'ordre dans mes réponses que vous en avez mis dans vos demandes, mon cher Salvator; mais ne m'en veuillez pas si, n'ayant pas sur moi-même le pouvoir que vous avez sur vous, je m'écarte du chemin que vous me tracez.

— Dites, mon ami, dites, reprit Salvator de sa voix la plus douce et la plus encourageante.

— Dites, et ayez confiance en Dieu, ajouta Fragola en faisant un mouvement pour se retirer.

— Oh ! restez, restez, dit Pétrus; n'êtes-vous pas l'amie de Régina depuis plus longtemps que Salvator n'est le mien?

Fragola s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh bien, ce matin, il y a une demi-heure, dit Pétrus après un moment de silence pendant lequel il avait rassemblé ses idées, Régina est arrivée chez moi la figure bouleversée.

» — Avez-vous mes lettres? m'a-t-elle demandé.

» J'étais si loin de me douter de ce qui se passait, que je lui demandai moi-même :

» — Quelles lettres?

» — Les lettres que je vous ai écrites, mon ami, répondit-elle; onze lettres !

» — Elles sont là, répondis-je.

» — Où, là?

« — Dans ce bahut, dans notre coffre.

» — Ouvrez-le, voyez-y, et montrez-les-moi.

» J'avais la clef suspendue à mon cou; je ne la quitte jamais. Le coffre était scellé au bahut; j'avais donc cru pouvoir répondre affirmativement.

» — Montrez-les-moi vite, vite ! répéta-t-elle.

» J'allai au bahut, je tirai la porte, le coffre était à sa place.

» — Voyez ! lui dis-je.

» — En effet, répondit-elle, je vois le coffre; mais les lettres, les lettres?

» — Les lettres sont dedans?

» — Montrez-les-moi, Pétrus?

» J'ouvris le coffre, plein de confiance et le sourire sur les lèvres.

» Le coffre était vide!

» Je jetai un cri de désespoir, Régina poussa une plainte.

» — Ah! dit-elle, c'était donc vrai!

« J'étais écrasé, je n'osais pas relever la tête; je tombai à genoux devant elle.

» Ce fut alors seulement qu'elle me présenta la lettre que vous connaissez.

» Je la lus...

» Mon ami, je compris alors combien facilement on peut devenir un meurtrier.

— Soupçonnez-vous quelqu'un? êtes-vous sûr de votre domestique?

— Mon domestique est un imbécile; mais il est en même temps incapable d'une mauvaise action.

— Il est cependant impossible que vous n'ayez point de doute sur quelqu'un.

— J'ai bien un soupçon, mais nulle certitude.

— On procède du connu à l'inconnu. Qui soupçonnez-vous?

— Un homme que vous eussiez vu chez moi, si, depuis quelque temps, vous y étiez venu.

Salvator, au lieu de s'excuser de ne pas avoir été visiter son ami, garda le silence.

— Un homme, répéta Pétrus, qui comprenait la cause du mutisme de Salvator, un homme qui se disait mon parrain.

— Votre parrain?... Ah! oui, une espèce de capitaine de vaisseau, n'est-ce pas?

— Justement.

— Grand amateur de peinture?

— C'est cela, un vieux camarade de mon père; le connaissez-vous?

— Non; mais, avant mon départ, Jean Robert m'a dit deux mots de lui, et, au signalement qu'il m'a donné, j'ai senti vaguement que vous alliez être dupe de quelque escroquerie ou tout au moins de quelque mystification; par malheur

j'étais forcé de m'absenter pendant quelques jours; mais, aujourd'hui même, j'allais aller chez vous pour faire connaissance avec ce personnage... Et vous dites que cet homme...?

— S'est présenté chez moi comme un ancien ami de mon père, se nommant d'un nom qui m'était bien connu et que, tout enfant, j'avais appris à respecter comme celui d'un brave et loyal marin.

— Mais celui qui se présentait chez vous avait-il le droit de porter ce nom?

— Comment en aurais-je douté, et quel eût été son but?

— Vous le voyez, de vous soustraire ces lettres.

— Pourquoi aurais-je pu supposer cela? Il se présentait chez moi riche comme un nabab, et a commencé par me rendre un service.

— Un service! fit Salvator regardant fixement Pétrus. Quel service?

Pétrus sentit qu'il rougissait jusqu'au blanc des yeux sous le regard de Salvator.

— Il a empêché, balbutia Pétrus, que je ne vendisse mes meubles et mes tableaux, en me prêtant dix mille francs.

— Oui, pour lesquels il en demande cinq cent mille à la comtesse Rappt... Voilà, vous en conviendrez, mon cher Pétrus, un gaillard qui sait faire valoir son argent.

Pétrus ne put s'empêcher de jeter un regard de reproche à Salvator.

— Enfin, dit le jeune peintre, c'est un tort, j'en conviens; mais, ces dix mille francs, je les ai acceptés.

— De sorte que c'est dix mille francs de plus que vous devez, dit Salvator.

— Oh! dit Pétrus, sur ces dix mille francs, j'ai payé six ou sept mille francs de dettes pressées.

— La question n'est point là, dit Salvator; revenons au malheur réel. Cet homme a disparu de chez vous?

— Oui.

— Depuis quand?

— Depuis hier matin.

— Vous ne vous êtes point inquiété de cette disparition?

— Non; il lui arrivait parfois de coucher dehors.

— C'est cet homme!

— Cependant...

— Je vous dis que c'est lui; nous ferions fausse route en suivant une autre trace.

— Je le crois comme vous, mon ami.

— Qu'a fait la comtesse en recevant cette lettre?

— Elle a calculé ses ressources.

— Elle est immensément riche?

— Oui; mais elle ne peut vendre ou emprunter qu'avec le consentement de son mari, et elle ne peut lui demander ce consentement, puisqu'il est à huit cents lieues d'elle. Elle a donc réuni ses diamants, ses dentelles, ses bijoux; mais toutes ces choses, fort chères quand on les achète, perdent plus de la moitié de leur valeur lorsqu'on veut les vendre : elle peut faire soixante et quinze à quatre-vingt mille francs au plus.

— Elle a des amies.

— Madame de Marande... Elle a, en effet, couru chez elle; M. de Marande est à Vienne! Ne dirait-on pas que tout est conjuré contre nous? Madame de Marande lui a donné tout ce qu'elle avait d'argent et une parure d'émeraude; cela peut monter à soixante autres mille francs. Quant à la pauvre Carmélite, inutile d'y songer, c'était lui faire une douleur sans résultat.

— Et, quant à la pauvre Fragola, dit la jeune fille, elle n'a que cet anneau d'or, qu'elle ne donnerait pas pour cinq cent mille francs, c'est vrai, mais qui, pour un bijoutier, en vaut dix.

— Vous avez votre oncle, insista Salvator; le général est riche, il vous aime, c'est un vrai chevalier, il donnerait certainement sa vie pour racheter l'honneur d'une femme comme la comtesse Rappt.

— Oui, dit Pétrus, il donnerait sa vie, mais il ne donnerait point la dixième partie de sa fortune. J'ai pensé tout naturellement à lui, comme vous dites; mais le général est violent et ne connaît que les prompts expédients : il irait s'embusquer derrière un arbre avec sa canne à épée, et il tomberait sur le premier passant équivoque qu'il rencontrerait à cette heure sur le boulevard des Invalides.

— Et, quand ce passant-là, reprit Salvator, serait notre escroc lui-même, il pourrait bien n'avoir pas les lettres dans sa poche; d'ailleurs, comme le drôle l'a dit lui-même, toute

tentative d'arrestation ou de meurtre amènerait un procès, la publicité des lettres; cette publicité, le déshonneur de la comtesse.

— Peut-être y aurait-il un moyen, dit Pétrus.

— Lequel? demanda Salvator.

— Vous connaissez M. Jackal...

— Eh bien?

— Ce serait de le prévenir.

Salvator sourit.

— Oui, en effet, dit-il, c'est le moyen le plus simple et le plus naturel en apparence; mais c'est le plus dangereux en réalité.

— Comment cela?

— A quoi nous ont servi nos recherches légales dans l'enlèvement de Mina? Sans le hasard, je me trompe, sans la Providence, qui a permis que je la retrouvasse d'une façon inespérée, elle serait encore la prisonnière de M. de Valgeneuse. A quoi nous ont servi ces mêmes recherches dans l'affaire de M. Sarranti? A faire disparaître Rose-de-Noël, comme avait disparu Mina. Sachez bien ceci, cher ami : c'est que notre police de 1828 ne découvre une chose que lorsqu'elle a intérêt à la découvrir; or, dans l'affaire dont il s'agit, je suis à peu près sûr qu'elle ne découvrira rien, et, bien plus, que, loin de nous venir en aide, elle nous desservira de tout son pouvoir.

— Mais pourquoi?

— Parce que, ou je me trompe fort, ou la police n'est étrangère à rien de ce qui nous arrive.

— La police?

— Ou les policiers; nous sommes mal notés au livre de M. Delavau, cher ami.

— Mais quel intérêt la police peut-elle avoir au déshonneur de la comtesse Rappt?

— J'ai dit la police ou les policiers. Il y a la police et les policiers, comme il y a la religion et les prêtres; ce sont deux choses fort différentes : la police est une institution salutaire, exercée par des gens fort gangrenés. Vous demandez quel intérêt la police peut avoir au déshonneur de Régina? Quel intérêt pouvait-elle avoir à l'enlèvement de Mina? quel intérêt a-t-elle à l'exécution de M. Sarranti, dont l'échafaud sera, dans huit jours, dressé en place de Grève?

quel intérêt a-t-elle à ce que M. Gérard passe pour un honnête homme et obtienne le prix Montyon? quel intérêt a-t-elle enfin, à ce que Rose-de-Noël disparaisse de chez la Brocante? La police, cher ami, c'est une tortueuse et ténébreuse déesse qui ne s'avance que par des voies obscures et souterraines : vers quel but? nul ne le sait qu'elle-même, quand elle le sait. Elle a tant d'intérêts, cette digne police, qu'on ignore toujours vers quel but elle agit : intérêt politique, intérêt moral, intérêt philosophique, intérêt humoristique. Il y a des hommes d'imagination comme M. de Sartine, des hommes de fantaisie comme M. Jackal, qui font de la police tantôt un art, tantôt un jeu; c'est un homme diablement fantaisiste que M. Jackal, allez! Vous connaissez sa maxime lorsqu'il veut découvrir un secret quelconque : *Cherchez la femme*; dans ce cas, la femme n'a pas été difficile à trouver. Il y a en ce moment-ci, d'ailleurs, police et contre-police : police du roi, police de M. le dauphin, police royaliste, police ultra-royaliste. M. le comte Rappt est envoyé à Saint-Pétersbourg; le bruit court que c'est pour traiter avec l'empereur, à huis clos, d'un grand projet qui aurait pour but une alliance contre l'Angleterre, alliance dans laquelle on nous rendrait nos frontières du Rhin. En outre, M. de la Mothe-Houdan a été appelé aux Tuileries; on veut l'amener à faire partie d'un nouveau ministère, composé de M. de Martignac, de M. Portalis, de M. de Caus, de M. Roy, de M. de Laferronnays, que sais-je! mais le maréchal ne se laisse point prendre à tous ces marivaudages. Il refuse de faire partie d'un ministère de transition; peut-être veut-on forcer la main au maréchal et le mettre entre un portefeuille et un scandale. Eh! mon Dieu, mon cher, par le temps qui court, tout est possible.

— Oui, dit Pétrus avec un soupir, excepté de trouver cinq cent mille francs.

Salvator fit comme s'il n'eût pas entendu.

Puis, poursuivant sa pensée :

— Remarquez cependant que je n'affirme rien, dit-il, je cherche avec vous.

— Oh! moi, dit Pétrus découragé, je ne cherche même pas.

— Alors, dit Salvator avec un sourire qui ne laissa point que d'étonner Pétrus, alors, je tâtonne seul. Toutefois, ou je

me trompe étrangement, ou il doit y avoir de la police ou tout au moins du policier là-dessous. Cet homme de mer, qui vient s'installer chez vous, qui vous connaît depuis votre enfance, qui, en sa qualité d'ancien ami du capitaine Hervel, sait tous vos secrets de famille, cet homme me paraît sortir tout vif de la rue de Jérusalem. Il n'y a qu'un père ou une mère, ou la police, cette mère de la société, qui connaisse ainsi la vie d'un homme depuis le berceau jusqu'à l'atelier; puis j'ai toujours pensé que, par l'écriture, on pouvait connaître le caractère d'un homme; voyez la main qui a tracé ces lignes...

Salvator montra la lettre à Pétrus.

— La main qui a tracé ces lignes n'a pas tremblé; l'écriture est large, droite, ferme, aucunement déguisée; preuve que l'écrivain n'a pas peur qu'on le reconnaisse : elle est l'image de l'esprit qui la dicte. L'homme qui a confectionné cette épître est donc non-seulement un habile homme, mais encore un homme de résolution; il sait parfaitement qu'il risque les galères; pourtant pas une lettre n'hésite, pas une ligne ne dévie; c'est écrit clair et droit comme écrirait un teneur de livres. Nous voilà donc en face d'un compagnon hardi, adroit et résolu ; eh bien, soit, j'aime la lutte autant que je hais la ruse; nous agirons en conséquence.

— Nous agirons? dit Pétrus.

— Je veux dire que j'agirai.

— Mais, si vous me promettez d'agir, reprit Pétrus, c'est donc que vous avez quelque espérance ?

— J'ai mieux qu'une espérance, maintenant : j'ai une certitude.

— Salvator! s'écria Pétrus devenant presque aussi pâle de joie qu'il l'avait été de terreur ; Salvator, faites attention à ce que vous me dites.

— Je vous dis, mon ami, que nous avons affaire à un rude lutteur ; mais vous m'avez vu à la besogne, et vous savez que j'ai les reins solides. Où est Régina ?

— Elle est retournée chez elle, où elle attend avec anxiété que Fragola lui porte une réponse.

— Elle a donc compté sur Fragola?

— Comme j'ai compté sur vous.

— Allons, vous avez eu raison tous deux, et cela fait plaisir d'avoir des amis qui ont une pareille confiance en nous.

— Mon Dieu, mon Dieu, Salvator, je n'ose vous interroger...

— Mets ta mante et ton chapeau, Fragola; prends une voiture, cours chez Régina, dis-lui de rendre à madame de Marande sa parure et ses billets de banque; dis-lui, de remettre, quant à elle-même, ses diamants dans son écrin et son argent dans sa bourse; dis-lui surtout d'être tranquille, de ne point se tourmenter, et, ce soir, à minuit, de mettre la bougie demandée à la dernière fenêtre de son pavillon.

— J'y vais, répondit la jeune fille sans paraître aucunement étonnée de la mission que lui donnait Salvator.

Et elle entra dans sa chambre, pour prendre sa mante et son chapeau.

— Mais, dit Pétrus, si Régina fait, ce soir, le signal demandé, demain, à la même heure, l'homme se présentera pour réclamer les cinq cent mille francs.

— Sans aucun doute.

— Que fera-t-elle, alors?

— Elle les lui donnera.

— Et qui les lui donnera, à elle, pour les donner à cet homme?

— Moi, dit Salvator.

— Vous? s'écria Pétrus presque épouvanté de cette assurance et près de croire que Salvator était fou.

— Sans doute, moi.

— Mais où les trouverez-vous?

— Cela doit peu vous importer, pourvu que je les trouve.

— Oh! mon ami, à moins que je ne les voie, je vous avoue...

— Vous êtes bien incrédule, Pétrus; vous avez cependant un précédent, saint Thomas! Eh bien, comme saint Thomas. vous verrez.

— Quand cela?

— Demain.

— Demain, je verrai les cinq cent mille francs?

— Tout divisés en dix paquets afin d'épargner à Régina la peine de les diviser elle-même; chaque paquet, comme il est indiqué, contiendra dix billets de banque de cinq mille francs chacun.

— Mais, balbutia Pétrus, ce ne seront point de vrais billets.

— Bon! et pour qui donc me prenez-vous? demanda Sal-

vator; je n'ai point envie que notre homme m'envoie aux galères: ce seront de beaux et bons billets de cinq mille francs, à l'encre rouge et portant en toutes lettres cette légende: *La loi punit de mort le contrefacteur*.

— Me voici, dit Fragola rentrant, toute prête pour la course.

— Tu te souviens de ce que tu as à dire?

— « Rends à madame de Marande sa parure et ses billets de banque, remets tes diamants dans ton écrin, et ton argent dans ta bourse, et fais, demain, à l'heure dite, le signal convenu. »

— Qui est?

— Qui est de mettre une bougie allumée derrière la dernière fenêtre du pavillon.

— Hein! fit Salvator en riant, ce que c'est que d'être la maîtresse d'un commissionnaire! voilà comme on fait les commissions. Va, ma colombe de l'arche, va!

Et Salvator regarda sortir Fragola avec un œil plein d'amour.

Quant à Pétrus, il eût voulu baiser les petits pieds qui paraissaient se presser de porter une bonne nouvelle à une amie.

— Ah! Salvator, s'écria Pétrus en se jetant dans les bras de son ami quand la porte se fut refermée derrière Fragola, comment vous remercierai-je jamais du service que vous me rendez?

— En l'oubliant, répondit Salvator avec son doux et calme sourire.

— Mais, enfin, insista Pétrus, ne puis-je vous être bon à rien?

— A rien absolument, mon ami.

— Dites-moi cependant ce que je dois faire.

— Vous tenir parfaitement tranquille.

— Où cela?

— Où vous voudrez; chez vous, par exemple.

— Oh! je ne pourrai jamais.

— Promenez-vous alors; courez à pied, montez à cheval, allez à Belleville, à Fontenay-aux-Roses, à Bondy, à Montmartre, à Saint-Germain, à Versailles; allez partout où vous voudrez, excepté au boulevard des Invalides.

— Mais Régina, Régina?

— Régina va être complétement rassurée par Fragola, et je suis sûr que, plus raisonnable que vous, elle se tiendra chez elle.

— Voyez-vous, Salvator, c'est un rêve!

— Oui, un mauvais rêve, mais qui, espérons-le, finira mieux qu'il n'a commencé.

— Et vous dites que, demain, je verrai les cinq cent mille francs en billets de banque?

— A quelle heure serez-vous chez vous?

— Oh! à l'heure que vous voudrez; toute la journée s'il le faut.

— Bon! vous disiez que vous ne sauriez rester en place.

— Vous avez raison, je ne sais ce que je dis. Eh bien, à demain dix heures, si vous voulez, mon cher Salvator.

— A demain dix heures du soir.

— Vous permettez que je vous quitte? Il faut que je prenne l'air, j'étouffe!

— Attendez; j'ai moi-même à sortir, nous allons descendre ensemble.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit Pétrus en battant l'air de ses bras, suis-je bien éveillé? est-ce bien réel? nous sommes sauvés!

Et il remplit ses poumons d'air par une large et bruyante aspiration.

Pendant ce temps, Salvator entrait dans la chambre à coucher, et prenait dans le tiroir à secret d'un petit meuble en bois de rose, un papier orné d'un double timbre et couvert d'une fine écriture, qu'il mettait dans la poche de côté de sa veste de velours.

Les deux jeunes gens descendirent rapidement l'escalier, laissant à Roland la garde de l'appartement.

A la porte de la rue, Salvator tendit la main à Pétrus.

— Nous ne suivons pas le même chemin, demanda celui-ci.

— Je ne crois pas, dit Salvator; vous allez, selon toute probabilité, rue Notre-Dame-des-Champs, tandis que, moi, je vais certainement rue aux Fers.

— Comment! vous allez...?

— A ma borne, dit en riant Salvator; il y a longtemps que les dames de la halle ne m'ont vu, et elles doivent être inquiètes de moi; puis je vous avouerai une chose, c'est

que j'ai besoin de faire une ou deux commissions pour compléter vos cinq cent mille francs.

Et, le sourire sur les lèvres, Salvator salua de la main Pétrus, lequel reprit, en songeant à tout ce qui venait de se passer, le chemin qui conduisait à la rue Notre-Dame-des-Champs.

Comme nous n'avons rien à faire dans l'atelier du peintre, suivons Salvator, non point du côté de la rue aux Fers, où il n'avait nul dessein d'aller, quoi qu'il en eût dit à Pétrus, mais rue de Varennes, où était située l'étude du digne notaire que nous avons déjà eu l'honneur de présenter à nos lecteurs sous le nom de maître Pierre-Nicolas Baratteau.

XCV

Le stellio-notaire.

Il en est des notaires comme des poulets, avec cette différence que l'on mange les uns et que l'on est mangé par les autres. Il y a donc de bons et de mauvais notaires, comme il y a de bons et de mauvais poulets.

M. Baratteau appartenait à cette dernière catégorie: c'était un mauvais notaire dans toute l'acception du mot, et d'autant plus mauvais qu'il jouissait, dans tout le faubourg Saint-Germain, d'une réputation d'intégrité égale au moins à celle dont jouissait, à Vanvres, l'honnête M. Gérard.

Il était question, pour le récompenser de cette probité proverbiale, d'en faire un maire, un député, un conseiller d'État, ou quelque chose d'approchant.

M. Lorédan de Valgeneuse protégeait fort maître Barat-

teau. Il avait usé de tout son crédit près du ministre de l'intérieur pour le faire nommer chevalier de la Légion d'honneur; on sait que le crédit de M. Lorédan de Valgeneuse était grand; aussi avait-il obtenu la croix demandée; l'honnête notaire venait donc d'être décoré, au grand scandale de ses clercs, qui, sachant vaguement qu'il avait hypothéqué un immeuble dont il n'était point parfaitement certain d'être propriétaire, l'accusaient tout bas d'être coupable du crime de stellionat et appelaient ironiquement entre eux leur digne patron le stellio-notaire.

L'accusation n'était point parfaitement juste; le stellionat consiste, en termes de jurisprudence, à vendre deux fois à deux acquéreurs différents une même chose qui vous appartient. Maître Baratteau, si bien instruite que se crût la chronique scandaleuse, ne s'était pas précisément rendu coupable de ce délit; il avait hypothéqué une chose qui ne lui appartenait pas; ajoutons que, lorsqu'il avait commis cette peccadille, il était maître clerc et non pas notaire; qu'il ne l'avait commise que pour acheter son étude; que, l'étude achetée sur la dot de sa femme, il avait remboursé la dette et fait disparaître, par bonnes et valables quittances, le délit primitif. Cette qualification de stellio-notaire, que les clercs de maître Baratteau donnaient à leur patron, était donc doublement défectueuse. Mais il faut pardonner quelque chose à de jeunes praticiens, égarés par la vue d'un ruban rouge comme le sont les taureaux d'un cirque par la capa écarlate du torero.

C'était chez ce douteux personnage, — après ce que nous venons de dire l'épithète ne paraîtra peut-être pas exagérée, — c'était, répétons-nous, chez ce douteux personnage que se rendait Salvator.

Il arriva au moment où maître Baratteau reconduisait un vieux chevalier de Saint-Louis, devant lequel il s'inclinait de la plus humble façon.

En apercevant Salvator à la place où il venait de saluer, avec tant d'humilité, son noble client, maître Baratteau jeta sur le commissionnaire un regard dédaigneux qui équivalait à cette question : « Quel est ce manant ? »

Puis, comme Salvator faisait semblant de ne point comprendre la dédaigneuse et muette interrogation, maître Baratteau la reproduisit tout haut en s'adressant à l'un de ses

clercs avec cette variante, et en passant devant Salvator sans le saluer :

— Que veut cet homme ?

— Je désire vous parler, monsieur, répondit le commissionnaire.

— Vous êtes chargé de me remettre une lettre ?

— Non, monsieur, je viens vous parler pour moi-même.

— Pour vous-même ?

— Oui.

— Vous avez une affaire à couclure à mon étude ?

— J'ai à causer avec vous.

— Dites à mon maître clerc ce que vous avez à me dire, mon ami ; ce sera la même chose.

— Je ne puis le dire qu'à vous.

— Alors, repassez un autre jour ; aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais c'est aujourd'hui, et non pas un autre jour, qu'il faut que je vous parle de cette affaire.

— A moi-même ?

— A vous-même.

Le ton de fermeté grave avec lequel Salvator avait prononcé les quelques paroles que nous venons de rapporter, n'avait point laissé que d'impressionner maître Baratteau.

Il se retourna donc assez étonné, et, comme prenant son parti, mais sans faire entrer Salvator dans son cabinet :

— Eh bien, voyons, que me voulez-vous ? dit-il. Contez-moi votre affaire en deux mots.

— Impossible, dit Salvator : mon affaire n'est point de celles qui se disent entre deux portes.

— Vous serez bref, au moins ?

— J'ai besoin d'un bon quart d'heure d'entretien avec vous, et encore je ne sais pas si, au bout d'un quart d'heure, vous serez décidé à faire ce que je désire.

— Mais, alors, mon ami, si la chose que vous désirez est si difficile...

— Elle est difficile, mais faisable.

— Ah çà ! mais vous êtes pressant !... Savez-vous qu'un homme comme moi n'a pas de temps à perdre ?

— C'est vrai ; mais je vous promets d'avance que vous ne

regretterez point le temps perdu avec moi; je viens de la part de M. de Valgeneuse.

— Vous? demanda le notaire étonné, en regardant Salvator d'une façon qui signifiait : « Quel rapport ce commissionnaire peut-il avoir avec un homme comme M. de Valgeneuse? »

— Moi, répondit Salvator.

— Entrez donc dans mon cabinet, dit maître Baratteau vaincu par la persistance de Salvator, quoique je ne comprenne pas quel rapport peut exister entre M. de Valgeneuse et vous.

— Vous allez le comprendre, dit Salvator en suivant maître Baratteau dans son cabinet et en fermant derrière lui la porte qui séparait le cabinet de l'étude.

Au bruit que fit Salvator, le notaire se retourna.

— Pourquoi fermez-vous cette porte? demanda-t-il.

— Pour que vos clercs n'entendent pas ce que j'ai à vous dire, répondit Salvator.

— C'est donc bien mystérieux?

— Vous en jugerez vous-même.

— Hum! fit maître Baratteau en regardant le commissionnaire avec une certaine inquiétude, et en allant s'asseoir à son bureau comme un artilleur se place derrière un retranchement.

Puis, après un instant d'investigation sans résultat :

— Parlez, dit le notaire.

Salvator regarda autour de lui, vit une chaise, la traîna vers le bureau et s'assit.

— Vous vous asseyez? demanda le notaire étonné.

— Ne vous ai-je pas prévenu que j'en avais pour un bon quart d'heure?

— Mais je ne vous avais pas dit de vous asseoir.

— Je le sais bien; seulement, j'ai présumé que c'était un oubli.

— Pourquoi avez-vous présumé cela?

— Parce que voici le fauteuil où était assise la personne qui m'a précédé.

— Mais cette personne était M. le comte de Noireterre, chevalier de Saint-Louis.

— C'est possible; mais, comme il y a dans le Code : « Tous les Français sont égaux devant la loi; » que je suis Français

comme M. le comte de Noireterre, et même peut-être meilleur Français que lui, je m'assieds comme il s'est assis; seulement, comme j'ai trente-quatre ans, tandis qu'il en a soixante et dix, je m'assieds sur une chaise au lieu de m'asseoir sur un fauteuil.

Le visage du notaire manifestait un étonnement progressif.

Enfin, comme se parlant à lui-même :

— Allons, dit-il, c'est quelque pari. Parlez, jeune homme.

— Justement! j'ai parié, avec un de mes amis, que vous auriez la complaisance de me prêter pour vingt-quatre heures une somme dont j'ai besoin.

— Ah! nous y voilà, dit maître Baratteau avec cet insolent ricanement qui échappe aux gens d'affaires lorsqu'on leur communique certaines propositions qui leur paraissent insolites.

— Oui, nous y voilà, dit Salvator, et c'est votre faute si nous n'y sommes pas arrivés plus tôt, convenez-en; moi, je ne demandais qu'à parler.

— Je comprends cela.

— J'ai donc fait ce pari...

— Et vous avez eu tort.

— Que vous me prêteriez la somme dont mon ami avait besoin.

— Mon cher, je n'ai pas d'argent disponible en ce moment-ci.

— Oh! vous savez, quand les notaires n'en ont pas, ils en font.

— Et, quand j'en ai, je ne prête que sur immeubles et par première hypothèque. Avez-vous des immeubles non grevés?

— Moi, en ce moment du moins, je n'ai pas un pouce de terre.

— Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici?

— Je viens de vous le dire.

— Mon ami, dit maître Baratteau en appelant à son aide toute la majesté qu'il était capable de déployer, terminons cette plaisanterie, je vous prie; mes clients sont des gens prudents et sensés, qui ne prêtent pas leur argent au premier venu.

— Mais aussi n'était-ce point l'argent d'un de vos clients

que je venais vous demander, répondit Salvator sans paraître le moins du monde intimidé de la dignité qu'on déployait devant lui.

— C'était le mien peut-être ? demanda le notaire.

— Sans doute.

— Mon bonhomme, vous êtes fou.

— Pourquoi cela ?

— Il est défendu aux notaires de spéculer avec leur propre fortune.

— Bon ! dit Salvator, il y a tant de choses qu'il est défendu de faire, et que cependant les notaires font.

— Ah çà ! mon drôle, fit maître Baratteau en se levant et en marchant vers la sonnette.

— D'abord, je ne suis pas un drôle, fit Salvator en étendant le bras et en lui barrant le passage; puis, comme je n'ai pas encore dit tout ce que j'avais à vous dire, ayez la bonté de reprendre votre place et de continuer à m'écouter.

Maître Baratteau regarda le commissionnaire avec un œil flamboyant; mais il y avait dans tout l'ensemble de celui-ci, dans sa pose, dans sa physionomie, dans son regard, un tel aspect de force et de droit, un tel semblant, enfin, de lion au repos, que le notaire se rassit.

Mais, en se rasseyant, un sourire crispa ses lèvres; il était évident qu'il préparait un coup qu'il allait être difficile à son adversaire de parer.

— En effet, continua-t-il, vous ne m'avez pas dit comment vous venez de la part de M. Lorédan de Valgeneuse.

— Votre mémoire vous fait défaut, digne maître Baratteau, répondit Salvator; je ne vous ai point dit que je venais de la part de M. Lorédan de Valgeneuse.

— Ah ! par exemple !

— Je vous ai dit que je venais de la part de M. de Valgeneuse tout court.

— C'est la même chose, il me semble.

— Oui, excepté que c'est tout le contraire.

— Expliquez-vous, car je commence à me lasser.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, que, si je n'en ai pas déjà fini avec vous, c'est votre faute.

— Alors, finissons.

— Je ne demande pas mieux. Malgré l'excellente mémoire dont vous me paraissez doué, monsieur, continua Salvator,

vous me paraissez avoir oublié qu'il existe deux Valgeneuse.

— Comment, deux Valgeneuse? répondit le notaire en tressaillant.

— Sans doute, l'un qui s'appelle Lorédan de Valgeneuse, et l'autre Conrad de Valgeneuse.

— Et vous venez de la part?...

— Je viens de la part de celui qui s'appelle Conrad.

— Bon! vous l'avez donc connu autrefois?

— Je l'ai connu toujours.

— Mais je veux dire avant sa mort?

— Êtes-vous bien sûr qu'il soit mort?

A cette question, bien simple cependant, M. Baratteau bondit sur son siége.

— Comment! si j'en suis sûr? s'écria le notaire.

— Oui, je vous le demande, répondit tranquillement le jeune homme.

— Certainement que j'en suis sûr!

— Regardez-moi bien.

— Que je vous regarde?

— Oui.

— Pourquoi faire?

— Dame, je vous dis : « Je crois que M. Conrad de Valgeneuse vit; » vous me répondez : « Je suis sûr que M. Conrad de Valgeneuse est mort; » alors, je vous dis : « Regardez-moi bien. » Peut-être l'examen tranchera-il la question?

— Mais comment cet examen trancherait-il la question? demanda le notaire.

— Par la raison infiniment simple que c'est moi qui suis M. Conrad de Valgeneuse.

— Vous, s'écria M. Baratteau, dont les joues se couvrirent d'une pâleur livide.

— Moi, répondit Salvator avec le même flegme.

— C'est une imposture! balbutia le notaire; M. Conrad de Valgeneuse est mort.

— M. Conrad de Valgeneuse est devant vous.

Pendant cette courte discussion, les yeux hagards de maître Baratteau s'étaient fixés sur le jeune homme, et sans doute, en faisant appel aux souvenirs du notaire, avaient, en effet, établi une irrécusable identité; car celui-ci, cessant tout à coup de nier d'une manière absolue, passa à une autre forme de dialogue.

— Mais, enfin, dit-il, quand ce serait vous?

— Ah! dit Salvator, convenez que ce serait déjà quelque chose.

— Qu'y gagneriez-vous?

— J'y gagnerais de vivre d'abord, et puis ensuite de vous prouver que je ne mentais pas en vous disant que je venais de la part de M. de Valgeneuse, puisque M. de Valgeneuse c'est moi-même; enfin, j'y gagnerais et j'y gagne déjà, d'être écouté par vous avec une politesse plus grande et une attention plus soutenue.

— Mais enfin, monsieur Conrad...

— Conrad de Valgeneuse, insista Salvator.

Le notaire sembla dire : « Puisque vous le voulez, » et reprit :

— Mais, enfin, monsieur Conrad de Valgeneuse, vous savez mieux que personne ce qui s'est passé à la mort de monsieur votre père.

— Mieux que personne, en effet, répondit le jeune homme d'un ton qui fit passer un frisson dans les veines du notaire.

Celui-ci résolut néanmoins de payer d'audace, et, avec un sourire narquois :

— Et cependant pas mieux que moi, dit M. Baratteau.

— Pas mieux, mais aussi bien.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel Salvator fixa sur le magistrat un de ces regards avec lesquels le serpent fascine l'oiseau.

Mais, de même que l'oiseau ne tombe pas sans lutte dans la gueule du serpent, M. Baratteau essaya de lutter.

— Enfin, demanda-t-il, que voulez-vous?

— D'abord, êtes-vous bien convaincu de mon identité? demanda Salvator.

— Autant qu'on peut être convaincu de la présence d'un homme à l'enterrement duquel on a été, dit le notaire espérant rentrer dans le doute.

— C'est-à-dire, reprit Salvator, que vous avez été à l'enterrement d'un corps que j'avais acheté à l'amphithéâtre et fait passer pour mon cadavre, par des motifs que je n'ai aucun besoin de vous expliquer.

Ce fut le dernier coup; le notaire n'essaya plus de discuter.

— En effet, dit-il tâchant de se remettre de son trouble

et n'étant point fâché que Salvator lui donnât une espèce de répit, en effet, plus je vous regarde, plus je me souviens de votre figure; mais j'avoue que je ne vous eusse pas reconnu à première vue, d'abord parce que je vous croyais véritablement mort, ensuite parce que vous êtes beaucoup changé.

— On change tant en six ans! dit Salvator avec une sorte de mélancolie.

— Comment! il y a déjà six années? C'est effrayant comme le temps passe! fit le notaire engageant, faute de mieux, la conversation dans des lieux communs.

Et, tout en parlant, maître Baratteau étudiait avec inquiétude le costume du jeune homme; mais, après s'être bien assuré que c'était un costume de commissionnaire auquel rien ne manquait, pas même la médaille, le calme rentra peu à peu dans son esprit, et il crut voir parfaitement clair dans la demande que Salvator risquait près de lui. En effet, de son examen, il conclut naturellement que, quoique le costume fût assez propre, celui qui le portait était dans la misère et venait, comme il le lui avait dit, du reste, lui faire un petit emprunt; dans ce cas, maître Baratteau était un homme qui se respectait, et il s'était déjà répété à lui-même que, si Salvator était bien gentil, il ne serait pas dit que le notaire de la famille Valgeneuse avait laissé le fils du marquis de Valgeneuse, tout bâtard qu'était ce fils, mourir de faim, faute de quelques louis.

Ainsi rassuré, et amené par son assurance à la bonne disposition, maître Baratteau s'enfonça dans son fauteuil, croisa la jambe droite sur la jambe gauche, prit un des dossiers éparpillés sur son bureau, et commença de le parcourir, comptant mettre à profit le temps que le jeune homme embarrassé emploierait à lui exposer sa demande.

Salvator le laissa faire sans dire un mot; mais, si le notaire eût levé les yeux sur lui en ce moment, il eût été véritablement effrayé en voyant l'expression de mépris dont était empreint le visage du jeune homme.

Mais le notaire ne leva point les yeux; il parcourait ou faisait semblant de parcourir une feuille de papier timbré griffonnée du haut en bas, et ce fut les yeux fixés sur le papier qu'il lui dit, avec un accent de compassion toute chrétienne :

— Et vous vous êtes fait commissionnaire, mon pauvre garçon ?

— Eh ! mon Dieu, oui, répondit Salvator en souriant malgré lui.

— Gagnez-vous votre vie, au moins? continua le notaire sans tourner la tête.

— Mais, continua Salvator en admirant l'aplomb de maître Baratteau, mais oui, je ne me plains pas.

— Et combien cela peut-il rapporter par jour, de faire des commissions ?

— Cinq à six francs; vous comprenez, il y a les bons et les mauvais jours.

— Oh ! oh ! fit le notaire, mais c'est un bon métier, alors ! mais, avec cinq francs par jour, on peut encore, pour peu que l'on soit économe, mettre quatre ou cinq cents francs de côté par an.

— Croyez-vous? demanda Salvator continuant à étudier le notaire, à la manière dont le chat étudie la souris qu'il tient entre ses griffes.

— Mais oui, mais oui, continua maître Baratteau. Tenez, par exemple, moi qui vous parle, étant maître clerc dans cette même étude, j'ai économisé deux mille francs, sur mes appointements, qui étaient de quinze cents francs ; ce fut le commencement de ma petite pelote... Oh ! l'économie, mon cher, l'économie! il n'y a pas de bonheur possible sans économie... J'ai été jeune aussi ; j'ai fait mes farces comme les autres, mon Dieu ; mais jamais je n'ai écorné mon budget, jamais le plus petit emprunt, jamais la moindre dette ; c'est avec des principes semblables qu'on s'assure une retraite pour ses vieux jours. Qui sait ! peut-être, vous aussi, serez-vous un jour millionnaire.

— Qui sait ! fit Salvator.

— Oui; mais, en attendant, nous sommes gêné, hein ? Nous avons fait nos petites fredaines, et, nous trouvant à sec, nous nous sommes souvenu de ce brave maître Baratteau, et nous nous sommes dit : « C'est un bon garçon qui ne nous laissera point dans l'embarras. »

— Ma foi, monsieur, dit Salvator, je dois avouer que vous lisez dans ma pensée comme avec une loupe.

— Hélas ! fit sentencieusement le notaire, nous sommes malheureusement habitués à sonder les misères humaines :

ce qui m'arrive avec vous m'arrive tous les jours avec cinquante pauvres diables qui, tous, commencent leur antienne sur le même ton, et que je mets à la porte au commencement de leur antienne.

— Oui, dit Salvator, j'ai bien vu, en entrant, que c'était là votre habitude.

— Que voulez-vous! s'il fallait assister tous ceux qui demandent, eût-on la caisse de Rothschild, on n'y suffirait pas. Mais vous, mon garçon, se hâta d'ajouter maître Baratteau, vous n'êtes pas tout le monde : vous êtes le fils naturel de mon ancien client, le marquis de Valgeneuse; aussi, pour peu que vous soyez raisonnable, je ne demande pas mieux que de vous rendre service. Combien vous faut-il au juste? Voyons! continua le notaire en amenant à lui, au fur et à mesure qu'il se renversait en arrière, le tiroir de son bureau, où il mettait son argent.

— Il me faut cinq cent mille francs, dit Salvator.

Le notaire poussa un cri d'effroi et faillit tomber à la renverse.

— Mais vous êtes fou, mon garçon ! cria-t-il en repoussant le tiroir dans sa gaine et en mettant la clef dans sa poche.

— Je ne suis pas plus fou que je ne suis mort, dit le jeune homme; il me faut cinq cent mille francs, et il me les faut dans les vingt-quatre heures.

Maître Baratteau tourna un œil hagard sur Salvator; il s'attendait à le voir menaçant, un poignard ou un pistolet à la main.

Salvator était fort tranquillement assis sur sa chaise, et sa physionomie manifestait la plus complète expression de bienveillance et de tranquillité.

— Oh! oh! fit le notaire, bien certainement que vous avez perdu l'esprit, jeune homme.

Mais Salvator continua comme s'il n'eût pas entendu :

— J'ai besoin, d'ici à demain neuf heures du matin, — et Salvator prononçait chaque parole, lentement et en appuyant dessus — j'ai besoin, d'ici à demain neuf heures du matin, de cinq cent mille francs. Avez-vous entendu?

Le notaire secoua désespérément la tête, comme un homme qui dirait : « Pauvre garçon, il n'y a plus de ressource! »

— Vous avez entendu? répéta Salvator.

— Ah çà! voyons, mon garçon, dit maître Baratteau, qui

ne comprenait pas bien nettement, sinon le but de Salvator, du moins ses moyens d'y arriver, mais qui flairait vaguement un grand danger caché sous le flegme du jeune homme; voyons, comment peut-il vous être passé par l'esprit que, même en souvenir de votre père, pour lequel j'avais, il est vrai, une grande amitié et une profonde vénération, un malheureux notaire comme moi pourrait vous prêter une pareille somme?

— C'est vrai, répliqua Salvator, je me suis servi d'un mot impropre, j'aurais dû dire une restitution; mais qu'à cela ne tienne, je rectifie ma demande : je viens donc réclamer de vous cinq cent mille francs d'abord, à titre de restitution.

— De restitution?... répéta d'une voix tremblante maître Baratteau, qui commençait à comprendre pourquoi le marquis de Valgeneuse avait fermé la porte derrière lui.

— Oui, monsieur, à titre de restitution, répéta pour la troisième fois et sévèrement Salvator.

— Mais que voulez-vous donc dire? demanda, d'une voix éteinte en scandant chaque mot, le notaire, dont le front ruisselait de sueur.

— Écoutez bien, dit Salvator.

— J'écoute, répondit le notaire.

— Le marquis de Valgeneuse, mon père, répondit Salvator, vous fit venir, il y a tantôt sept ans...

— Sept ans! répéta machinalement le notaire.

— Dame, c'était le 11 juin 1821... Comptez.

Le notaire ne répondit point et ne parut faire aucun calcul. Il attendait.

— C'était, continua Salvator, pour vous remettre un testament par lequel, en m'adoptant pour son fils, le marquis me reconnaissait pour son unique héritier.

— C'est faux! s'écria le notaire, qui verdissait à vue d'œil.

— J'ai lu ce testament, continua Salvator, sans paraître avoir entendu le démenti de maître Baratteau. Il en a été fait deux copies, toutes deux de la main de mon père : une de ces copies vous a été remise; l'autre a disparu. Je viens vous demander communication de ce testament.

— C'est faux, c'est entièrement faux! hurla le notaire en frissonnant de tous ses membres. J'ai entendu, en effet, monsieur votre père parler d'un projet de testament; mais, vous le savez, votre père est mort d'une façon si subite, qu'il

est possible que le testament ait été fait sans m'avoir pour cela été remis.

— Vous en jureriez? demanda Salvator.

— J'en donne ma parole d'honneur! s'écria le notaire en levant la main, comme s'il eût eu devant lui le crucifix de la cour d'assises, j'en jure devant Dieu!

— Eh bien, si vous en jurez devant Dieu, monsieur Baratteau, dit Salvator sans paraître ému le moins du monde, vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu.

— Monsieur Conrad! vociféra le notaire en se levant, comme s'il eût voulu sauter sur Salvator.

Mais celui-ci lui prit le bras et le fit rasseoir sur son fauteuil, comme il eût fait d'un enfant.

A ce moment, maître Baratteau comprit tout à fait pourquoi Salvator avait fermé la porte derrière lui.

— Une dernière fois, dit d'une voix grave Salvator, je vous somme de me donner communication du testament de mon père.

— Il n'existe pas, je vous dis qu'il n'existe pas! s'écria le notaire en trépignant comme un enfant.

— Soit, monsieur Baratteau, dit Salvator; j'admets, pour un instant, mais pour un instant seulement, que vous n'ayez pas eu connaissance de cette pièce.

Le notaire respira.

XCVI

Où maître Pierre-Nicolas Baratteau étudie le Code civil et le Code pénal sous la direction de Salvator.

Le soulagement apporté dans l'état moral et physique du digne maître Baratteau ne fut pas long, car presque aussitôt Salvator reprit:

— Dites-moi, continua Salvator, à quelle peine serait condamné un officier public qui aurait soustrait un testament?

— Mais je ne sais, je ne me souviens pas, dit le notaire, dont les yeux se fermèrent comme pour échapper aux regards ardents du jeune homme.

— Eh bien, dit Salvator en étendant la main vers un livre dont la tranche était divisée en cinq couleurs différentes, si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre; si vous ne vous en souvenez plus, je vais vous en rafraîchir la mémoire.

— Oh! dit vivement le notaire, c'est inutile.

— Je vous demande pardon, dit Salvator prenant le Code, c'est, au contraire, de toute nécessité; d'ailleurs, ce ne sera pas long : sans être notaire, j'ai fort étudié ce livre et n'aurai besoin que d'un instant pour y trouver ce que je cherche. Article 254 du Code pénal, livre III.

Maître Baratteau essaya d'arrêter Salvator, car il connaissait aussi bien que lui l'article en question; mais Salvator écarta la main que le notaire étendait pour lui reprendre le Code, et, trouvant enfin l'article qu'il cherchait :

— « Article 254, » dit-il; c'est cela; hum! écoutez bien.

La recommandation était inutile, le notaire écoutait de reste.

— « Quant aux soustraction, destruction, enlèvement de pièces, ou de procédures criminelles, ou d'autres papiers, registres, actes ou effets contenus dans des archives, greffes ou dépôts publics, ou remis à un dépositaire public, en cette qualité, les peines seront contre les greffier, archiviste, notaire, ou autre dépositaire négligent, de trois mois à un an d'emprisonnement, et d'une amende de cent francs à trois cents francs. »

— Peuh! sembla dire maître Baratteau, supposons le maximum de la peine, c'est-à-dire un an de prison et trois cents francs d'amende, j'aurais encore fait là une assez bonne affaire.

Salvator lut sur le visage de maître Baratteau comme dans un livre tout grand ouvert.

— Attendez, attendez, honnête monsieur Baratteau, dit-il; il y a encore un article qui concerne le même sujet.

Maître Baratteau poussa un soupir.

— « Article 255, » continua Salvator.

Et il lut :

— « Quiconque se sera rendu coupable des soustraction, enlèvement ou destruction, mentionnés en l'article précédent, sera puni de la reclusion. »

— Bah ! sembla dire le notaire, appelons la peine emprisonnement ou reclusion, c'est exactement bonnet blanc ou blanc bonnet... en supposant, toutefois, que l'on ait retrouvé l'autre testament, ce qui me paraît impossible, attendu que M. de Valgeneuse m'a assuré l'avoir jeté au feu, — j'aurais toujours fait une excellente affaire.

Par malheur pour le digne homme, Salvator ne le laissa pas longtemps dans cette quiétude.

En effet, comme on va voir, la position n'était pas tout à fait telle que se la faisait maître Baratteau.

Salvator reprit le second paragraphe de l'article 255.

— « Si le crime est l'ouvrage du dépositaire lui-même, — lut-il, — il sera puni des travaux forcés à temps. »

La figure du notaire se décomposa si rapidement et si complétement, que Salvator eut peur de le voir tomber du haut mal, et étendit la main sur la sonnette pour appeler du secours.

Mais le notaire l'arrêta.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria-t-il.

— Je vais envoyer chercher un médecin; vous ne me paraissez pas bien, mon cher monsieur.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le notaire, ne faites pas attention : je suis sujet à des faiblesses d'estomac; j'ai eu tant d'affaires aujourd'hui, que je n'ai pas pris le temps de déjeuner.

— Et vous avez eu tort, dit le jeune homme; il est bon de faire des affaires, mais pas au détriment de sa santé, et, si vous voulez déjeuner, j'attendrai patiemment que vous ayez fini; nous reprendrons notre conversation après.

— Non, non, continuez, dit le notaire; je suppose que vous n'avez plus grand'chose à me dire; et remarquez que c'est une observation que je vous fais, et non un reproche, mais voilà une dizaine de minutes que nous causons pénalité, exactement comme si nous étions, vous un juge d'instruction, et moi un criminel. Abrégeons donc, s'il vous plaît.

— Eh ! cher monsieur Baratteau, s'écria Salvator, ce n'est

pas moi qui fais traîner la chose en longueur, je suppose : c'est vous qui faites toute sorte de difficultés.

— Ah ! vous comprenez, dit le notaire, c'est qu'il vous est échappé tout à l'heure un terme dur à mon égard.

— Je crois avoir dit que vous étiez...

— Inutile de le répéter, interrompit le notaire ; je consens à l'oublier, et même à vous faire encore, en souvenir de votre père, mes offres de service ; mais formulez plus raisonnablement votre demande ! Vous me couperiez en quatre morceaux, que vous ne me feriez pas donner ce que je n'ai pas. Voyons, expliquez-vous catégoriquement.

— Eh bien, c'est ce que je vais faire, répondit Salvator ; et, pour abréger, je passe rapidement, de l'article 255 du Code pénal, aux articles 1382 et 1383 du Code civil, livre III, titre IV, chapitre II. Ne vous impatientez pas, nous y sommes.

Le notaire voulut encore interrompre Salvator ; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et reprit :

— « Article 1382. Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer.

» Article 1383. Chacun est responsable du dommage qu'il a causé, non-seulement par son fait, mais encore par sa négligence ou son imprudence. »

Salvator releva la tête, et, avec lenteur et gravité, le doigt sur les articles :

— Voilà à quoi, dit-il, la loi condamne les soustracteurs ; je ne parle de la mort civile, de la perte des droits de citoyen que pour mémoire, c'est un détail dans l'ensemble. Et, maintenant que je vous ai rappelé la loi, permettez-moi de vous réitérer ma demande : Voulez-vous être assez bon pour me remettre cinq cent mille francs, d'ici à demain, neuf heures du matin ?

— Mais, s'écria le notaire en faisant semblant de se cogner le front contre son bureau, c'est à se briser la tête contre la muraille ; c'est à en perdre la raison, si toutefois je ne l'ai pas déjà perdue en ce moment, car le langage que vous me tenez me paraît si insensé, qu'il me faut croire à un abominable cauchemar.

— Rassurez-vous, honnête monsieur Baratteau, vous êtes parfaitement éveillé, et je crois que vous en donnez la preuve.

Le notaire ne savait pas encore ce que Salvator allait lui dire ; mais il tremblait instinctivement comme s'il l'eût su.

— Une dernière fois, dit le jeune homme, me jurez-vous que vous n'avez ni reçu ni vu le testament du marquis de Valgeneuse ?

— Oui, oui, je vous jure devant Dieu et devant les hommes que je n'ai jamais ni reçu ni vu ce testament.

— Eh bien, moi, à mon tour, dit froidement Salvator en tirant un papier de sa poche, je vous répète, afin que vous ne l'oubliiez pas, que vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu. Tenez !

Et Salvator, arrêtant de la main gauche M. Baratteau, qui semblait vouloir, pour la seconde fois, sauter sur lui, lui montra de la droite le testament qu'il avait déjà montré, on s'en souvient, à M. Lorédan de Valgeneuse, dans le cabaret de Châtillon, où Jean Taureau et son ami Toussaint-Louverture avaient si rudement mené le pauvre gentilhomme.

Puis il lut ces lignes, écrites sur la couverture :

« Ceci est le double de mon testament olographe, dont la seconde copie sera déposée entre les mains de M. Pierre-Nicolas Baratteau, notaire, rue de Varennes, à Paris, chacune des copies écrite de ma main, et ayant valeur d'original.

» Ce 11 juillet 1821.

« Marquis DE VALGENEUSE. »

— Il y a *sera*, s'écria le notaire, il n'y a pas *est!*

— C'est vrai, dit Salvator ; mais voici, caché sous mon pouce, un simple mot qui comble la lacune.

Il démasqua le mot, et maître Baratteau put en effet lire, la sueur de l'agonie au front, ce seul mot, écrit au-dessous des quelques lignes que nous avons citées :

» Reçu,

» P.-N. BARATTEAU. »

Cette précieuse signature était accompagnée d'un de ces parafes en nœud d'amour comme les notaires seuls savent en faire.

Maître Baratteau essaya de sauter sur le testament comme avait, en pareille circonstance, tenté de le faire Lorédan de Valgeneuse; mais Salvator, devinant l'intention et prévenant le mouvement, lui serra si vigoureusement le bras, que celui-ci lui dit d'une voix suppliante :

— Ah ! monsieur Conrad, vous me brisez le bras !

— Misérable ! fit Salvator le lâchant avec dégoût et remettant le papier dans sa poche, jure donc devant Dieu et devant les hommes que tu n'as ni vu ni reçu le testament du marquis de Valgeneuse ?

Puis, se reculant, croisant les bras et le regardant :

— En vérité, dit-il, j'admire jusqu'où peut aller l'engourdissement de la conscience humaine ! J'ai là devant moi un misérable qui devait croire que, par suite de son crime, un malheureux jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'était brûlé la cervelle, et ce misérable avait suivi son convoi, vivait sans remords, acceptait la considération publique qui faisait fausse route en entrant chez lui; il vivait de la vie des autres hommes, avait une femme, des enfants, des amis, riait, mangeait, dormait sans se dire que ce n'était pas dans un cabinet élégant, en face d'un bureau façon de Boule qu'il devrait être, mais au pilori, mais au bagne, mais aux galères; en vérité, la société qui nous offre de pareilles monstruosités est bien mal faite et a besoin de cruelles réformes !

Puis, changeant de ton :

— Allons, dit-il en fronçant énergiquement le sourcil, finissons-en. Mon père m'a laissé par testament la totalité de ses biens, meubles et immeubles : vous me devez donc, à titre de restitution et de réparation, sans préjudice des peines portées au Code pénal, la totalité des biens de mon père, estimée dans le testament quatre millions; plus l'intérêt de ces quatre millions pendant sept ans, soit quatorze cent mille francs, non compris les intérêts des intérêts, et les dommages auxquels me donnent droit les articles 1382 et 1383; vous me devez donc, sans parler quant à présent de ces dommages, clairement et nettement à cette heure, une somme de cinq millions quatre cent mille francs. Vous voyez donc que ma demande est plus raisonnable et plus modeste que vous ne dites, puisque ce que j'exige pour le moment ne constitue pas même le dixième de ma fortune.

Remettez-vous donc et terminons au plus tôt cette sale affaire.

Le notaire semblait n'avoir rien entendu : les yeux fixés à terre, la tête penchée sur la poitrine, les bras roidis et collés le long du corps comme des bras de mannequin, abattu, atterré, anéanti, on eût dit le dernier coupable en présence de l'archange punisseur du jugement dernier.

Salvator lui frappa sur l'épaule pour le tirer de cet engourdissement, et lui dit :

— Eh bien, à quoi songeons-nous?

Le notaire tressaillit, comme s'il eût senti la main du gendarme de la cour d'assises; il leva sur son interlocuteur des yeux effarés, hagards, insensés; puis laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et reprit son attitude morne et désespérée.

— Holà! maître escroc, dit Salvator, auquel la vue de cet homme n'inspirait que du dégoût; holà! maître escroc, parlons peu, mais parlons vite et bien. Je vous ai dit et je vous répète qu'il me faut cinq cent mille francs pour demain à neuf heures du matin.

— Mais c'est impossible! balbutia tout bas le notaire sans relever la tête, de peur de rencontrer le regard du jeune homme.

— C'est votre dernier mot? demanda Salvator. Dès qu'il s'agit de prendre, un homme comme vous ne doit pas être embarrassé; il me les faut.

— Je vous jure..., essaya de dire le notaire.

— Ah! bon! encore un serment, fit Salvator avec un sourire de suprême mépris; c'est le troisième depuis une demi-heure, et je ne crois pas plus à celui-là qu'aux deux premiers. Une dernière fois, — entendez-vous bien? c'est la dernière, — voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner les cinq cent mille francs que je vous demande?

— Mais alors accordez-moi un mois pour les trouver!

— Je vous ai déjà dit que c'était demain à neuf heures qu'il me les fallait; j'ai dit à neuf heures, pas à dix, ce serait trop tard.

— Seulement une semaine!

— Pas une heure, vous dis-je.

— Alors, c'est impossible! s'écria le notaire d'une voix désespérée.

— En ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire, répliqua Salvator en se dirigeant vers la porte.

En voyant le jeune homme prendre cette directiou, le notaire retrouva toutes ses forces, et bondit entre la porte et lui.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur de Valgeneuse, ne me déshonorez pas! dit-il d'une voix suppliante.

Mais, en détournant la tête, comme s'il répugnait à le voir, Salvator l'écarta du bras, et continua son chemin

Le notaire le gagna de vitesse une seconde fois, et, appuyant la main sur le bouton de la serrure :

— Monsieur Conrad, s'écria-t-il, au nom de votre père, qui avait de l'amitié pour moi, épargnez-moi le déshonneur!

Et il prononça ces mots d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on les entendre.

Salvator fut inébranlable.

— Voyons, laissez-moi passer, dit-il.

— Encore un mot, dit le notaire : c'est non-seulement la mort civile, mais la mort réelle qui va entrer par cette porte, si vous l'ouvrez avec de si terribles intentions; je vous préviens que non-seulement je ne survivrai pas à ma honte, mais encore que je ne l'attendrai pas : derrière vous, je me fais sauter la cervelle.

— Vous? dit Salvator le regardant en face avec un air de défi; c'est la seule bonne action que vous pourriez faire, et c'est pour cela que vous ne la ferez point.

— Je me tuerai, dit le notaire, et, en mourant, j'emporterai votre fortune avec moi, tandis qu'en accordant du temps...

— Vous êtes un niais, répondit Salvator. Est-ce que mon cousin Lorédan de Valgeneuse ne me répond pas de vous, comme vous me répondez de lui? Allons, arrière, vous dis-je!

Le notaire se laissa glisser à ses pieds, lui prit. en sanglotant les genoux, les couvrit de larmes en criant :

— Pitié, mon bon monsieur Conrad! pitié!

— Arrière, misérable! dit le jeune homme en le repoussant du pied.

Et il fit encore un pas vers la porte.

— Eh bien, je consens à tout, à tout ce que vous voudrez!

s'écria le notaire en saisissant la veste du commissionaire pour l'empêcher de sortir.

Il était temps : Salvator venait de mettre la main sur le bouton de la porte.

— Enfin! ce n'est pas sans peine, dit Salvator en revenant prendre sa place près de la cheminée, tandis que le notaire reprenait la sienne derrière son bureau.

Une fois assis, le notaire poussa un soupir, et parut disposé à retomber dans son apathie.

Ce n'était point l'affaire de Salvator.

— Or çà, dépêchons, dit-il; c'est déjà bien du temps perdu dans une pareille affaire. Avez-vous la somme ou les valeurs représentatives de la somme chez vous ?

— J'ai une centaine de mille francs, dit le notaire, en écus, or et billets.

Et, ouvrant sa caisse, il étala les cent mille francs sur le bureau.

— Et pour les quatre autres cent mille francs ? demanda Salvator.

— J'ai ici pour huit cent mille francs, à peu près, de titres, coupons de rentes, obligations, actions, etc., etc., répondit maître Baratteau.

— Bien; vous avez toute la journée pour faire argent de cela; seulement, je vous préviens que j'ai besoin de cet argent en billets de banque de mille ou de cinq mille francs, et non en numéraire.

— Ce sera comme vous voudrez.

— Alors, donnez-moi le tout en billets de mille francs.

— Soit.

— Vous diviserez les cinq cent mille francs en dix liasses de cinquante mille francs chacune.

— Ce sera fait ainsi que vous le désirez, dit le notaire.

— Bien.

— Et il vous faut cet argent... ?

— Demain avant neuf heures, je vous l'ai dit.

— Il sera chez vous ce soir.

— Ce sera encore mieux.

— Où faudra-t-il vous porter cela ?

— Rue Mâcon, n° 4.

— Voulez-vous me dire sous quel nom je dois vous de-

mander, car je suppose que vous ne portez pas le vôtre, puisque l'on vous croit mort ?

— Vous demanderez le commissionnaire de la rue aux Fers, M. Salvator.

— Monsieur, dit solennellement le notaire, je vous promets que, ce soir, à neuf heures, je serai chez vous.

— Oh ! je n'en doute pas, répondit Salvator.

— Mais puis-je espérer, mon bon monsieur Conrad, qu'après avoir exécuté ponctuellement vos ordres, je n'aurai plus rien à craindre de vous ?

— Je réglerai ma conduite sur la vôtre, monsieur ; selon que vous ferez, je ferai moi-même. Pour le moment, je compte vous laisser en repos ; ma fortune est trop bien placée chez vous pour que je cherche un autre placement ; c'est donc quatre millions neuf cent mille francs que je laisse provisoirement entre vos mains : usez-en si cela vous plaît, mais n'en abusez pas.

— Ah ! monsieur le marquis, vous me sauvez la vie, dit maître Baratteau les yeux baignés des larmes de la joie et de la reconnaissance.

— Provisoirement, dit Salvator.

Et il quitta ce cabinet où son cœur, depuis qu'il y était entré, s'était soulevé tant de fois de honte et de dégoût.

XCVII

L'aérolithe.

Le lendemain de la scène que nous venons de raconter, le boulevard des Invalides, désert, silencieux et vigoureusement ombré, présentait, à onze heures et demie du soir, l'aspect d'une forêt touffue des Ardennes. Le touriste qui

fût entré à cette heure-là à Paris, par la barrière de Vaugirard ou la barrière des Paillassons, — en supposant qu'un voyageur ait eu la fantaisie d'entrer dans la capitale par une de ces deux barrières, qui ne conduisent nulle part, et ne ramènent d'aucun endroit; — ce touriste-là, disons-nous, se fût cru certainement à cent lieues de Paris, tant le spectacle de ces quatre longues rangées d'arbres hauts, forts, vigoureux, fantastiquement éclairés par la lune, offraient avec leur front lumineux et leur pied sombre, l'image d'une armée de soldats géants faisant sentinelle autour des murailles d'une ville babylonienne.

Mais le personnage sur le front duquel se projetait l'ombre immense ne paraissait nullement atteint de la surprise qui eût assailli, à son entrée, un habitant d'une de nos lointaines provinces arrivant à Paris. Tout au contraire, ces ombreuses allées, que nous avons comparées à une forêt des Ardennes, ne paraissaient offrir au personnage qui animait cette mystérieuse solitude qu'un spectacle qui lui était familier, et nous dirons même,—à la façon dont il recherchait les ténèbres les plus profondes dans cette obscurité, — qu'un asile qui était favorable à ses desseins.

Il parcourait le boulevard comme un homme contraint, pour une importante raison, à cette promenade nocturne, prêtant une attention toute particulière aux objets qu'il rencontrait sur son chemin, regardant au-dessous et au-dessus de lui, devant et derrière, à droite et à gauche, errant mélancoliquement, et, tout au contraire de l'ami Pierrot, évitant les rares endroits où se faisait le clair de lune.

A première vue, on eût été fort embarrassé pour dire à quelle classe de la société appartenait ce personnage; mais, en l'étudiant avec attention, en le suivant dans les méandres de sa promenade, en observant ses gestes, en l'accompagnant dans ses allées et ses venues, en remarquant le soin avec lequel il examinait tel ou tel objet, plutôt que tel ou tel autre, on eût su bientôt à quoi s'en tenir sur la cause qui l'avait, à cette heure avancée de la nuit, conduit au boulevard des Invalides.

L'objet qu'il paraissait examiner avec le plus d'attention, et vers lequel, bien qu'il s'en éloignât de temps en temps, il semblait invinciblement attiré, était la grille de la comtesse Rappt.

Se glissant le long du mur, et avançant la tête avec précaution jusqu'à toucher les barreaux, il plongeait son regard scrutateur dans le petit bois qui formait une espèce de massif à dix pas de l'autre côté de la grille.

Deux hommes seulement pouvaient avoir un motif plausible, ou un intérêt suffisant, pour se promener, à minuit, devant la grille de Régina : un amoureux ou un voleur.

L'amoureux, parce qu'il est au-dessus des lois; le voleur, parce qu'il est au-dessous.

Or, l'homme en question n'avait nullement l'aspect d'un amoureux.

Ensuite, l'amoureux qui eût eu un motif plausible de se promener là, c'était Pétrus, et l'on sait que Salvator lui avait enjoint, ou de rester chez lui, ou de se promener partout ailleurs.

Disons que Pétrus avait religieusement observé la prescription de Salvator, dans ce qu'elle avait de plus sévère, et était resté chez lui.

Il est vrai qu'il avait été tout à fait rassuré par Salvator, qui était passé à l'atelier dès la veille au soir, et lui avait montré les cinq cent mille francs que, selon sa promesse, lui avait apportés et remis à neuf heures précises maître Baratteau.

Nous avons dit que le promeneur nocturne n'avait rien d'un amoureux, ajoutons qu'il n'avait surtout rien de Pétrus.

C'était un homme de moyenne taille, qui, vu de dos ou par devant, présentait des deux côtés une surface arrondie. Il était habillé d'un long vêtement qui lui descendait jusqu'aux talons, et qui, tombant à pic de son col sur ses souliers, ressemblait bien plus à une lévite, ou à une robe de Persan, qu'à une redingote ordinaire; il était coiffé d'un chapeau bas de forme et large de bord, ce qui lui donnait l'air d'un ministre protestant, ou d'un quaker américain; enfin, sa figure était emboîtée dans un épais fourré de favoris qui, remontant jusqu'au-dessous des sourcils, ne laissaient à découvert qu'une très-minime portion de sa figure.

Puisque ce n'était pas Pétrus, c'était donc le comte Ercolano ***.

Puisque ce n'était pas un amoureux, c'était donc un voleur.

C'était tout à la fois le comte Ercolano et un voleur.

Ce point clairement posé, nos lecteurs devinent ce qu'il attendait, et comprennent pourquoi la grille du jardin de la comtesse Rappt attirait plus particulièrement son attention.

En arrivant sur le boulevard dès dix heures et demie, il en avait battu les coins et recoins, les allées et les contre-allées; puis il s'était tenu à l'écart, après avoir bien étudié les lieux; enfin, il avait reconduit au loin le dernier passant suspect qui s'était attardé dans ce quartier désert; dès la nuit tombée, et une fois bien assuré d'être le maître de la place, il était revenu se promener mélancoliquement sur la chaussée dans l'allée contiguë au parc de la comtesse Rappt.

On pouvait le surprendre de trois façons différentes, et c'était pour parer à ce triple danger qu'il était venu, dès dix heures du soir, s'embusquer devant la grille, pour étudier de plus près les moyens d'attaque et leur opposer efficacement ses moyens de défense.

On pouvait venir de droite ou de gauche, et lui tomber dessus à l'improviste, tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets; mais un compagnon de la trempe de celui que nous mettons en scène n'était point fait pour se laisser tomber dessus, même inopinément. Nous avons dit qu'il avait étudié minutieusement les lieux et s'était assuré que nul coin ne pouvait recéler une embuscade; d'ailleurs, pour ce cas, — car c'était un homme d'une haute prévoyance que le comte Ercolano, — pour ce cas, il avait, passée dans une ceinture complétement cachée sous sa grande lévite, il avait une paire de pistolets à deux coups, et un poignard long et bien affilé; il pouvait donc espérer défendre sa fortune ou tout au moins la vendre si chèrement, que ceux qui voudraient y porter atteinte auraient à s'en repentir.

Par conséquent, il n'avait rien à craindre de ce premier côté.

Il est vrai que, d'autre part, le danger était plus grand.

Le danger était plus grand du côté de la rue Plumet, où était située la grande porte d'entrée de l'hôtel de la Mothe-Houdan, celle devant laquelle s'arrêtaient les voitures : on

pouvait avoir fait cacher dans l'hôtel, derrière cette porte, un demi-douzaine de gaillards armés de fusils, de sabres et de hallebardes; dans sa prévoyance, le comte Ercolano*** rêvait les armes les plus fantastiques, et cette demi-douzaine de gaillards pouvait foncer sur lui, tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets.

Mais c'était un homme d'une fécondité d'imagination peu commune que le comte Ercolano***, et un gentilhomme de sa force ne devait pas être arrêté longtemps par un pareil obstacle.

Il alla donc, à pas de loup, explorer la rue Plumet, comme il avait exploré le boulevard, et, après s'être assuré que la rue était entièrement déserte, il étudia la porte de la rue, qu'il avait déjà laborieusement examinée la veille.

Le but de cette étude était de s'assurer qu'aucun changement dans son économie n'avait été pratiqué depuis vingt-quatre heures.

La porte était dans le même état que la veille.

C'était une immense porte de chêne à deux battants et à quatre panneaux; de chaque côté, entre le panneau du haut et le panneau du bas, était un bouton de fer de la grosseur d'une orange.

Le comte Ercolano*** commença par toucher les boutons pour s'assurer de leur immobilité; après quoi, il tira de sa large manche un engin de fer, qui aurait eu la forme d'un 8, si les extrémités de ce 8 n'eussent présenté au sommet et à la base un cercle parfait au lieu de l'ovale, et si ces deux cercles, au lieu de se toucher, n'eussent été à une certaine distance l'un de l'autre, ce qui donnait à cet instrument, vu verticalement, l'apparence suivante 8; il appliqua ce 8 ou cette S fermée sur les deux boutons de la porte, c'est-à-dire qu'il enclava chacun des boutons dans chacune des extrémités de l'engin; l'engin alors s'adapta tellement aux boutons, les serra si étroitement et avec tant de précision, que le maître chanteur fit clapper sa langue d'un air d'orgueilleuse satisfaction.

— Oui, fit-il, songeant à l'illustre forgeron, ami et conseiller du roi Dagobert, et parodiant sans respect le couplet bien connu d'un vaudeville fort à la mode à cette époque :

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Grand saint Éloi, tu dois être content!

En effet, cet ingénieux instrument appliqué à la porte faisait, par devant, le même effet que les barres de fer font par derrière, c'est-à-dire qu'en tirant la porte à quatre chevaux, on n'eût pas même réussi à l'ouvrir.

Mais le troisième péril, le plus grand, le plus véritable, tout en venant toujours de l'hôtel, ne venait pas de la rue Plumet.

Le traquenard par lequel pouvait le plus aisément être pris le comte Ercolano ***, c'était, sans contredit, la grille même par laquelle la conférence devait avoir lieu.

Aussi, une fois son engin adapté à la porte de la rue Plumet, le comte Ercolano *** regagna-t-il le boulevard, qu'il inspecta de nouveau avec un soin plus minutieux que jamais ; car l'heure approchait, si lente que fût sa marche.

Onze heures trois quarts venaient de sonner. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

L'aventurier passa et repassa devant la grille, plongeant son regard, aussi avant qu'il pouvait, dans le jardin touffu comme un bois.

Mais il n'est pas plus de bois pour la lune que de grand homme pour son valet de chambre. Le comte Ercolano ***, favorisé par ce guide céleste, put donc fureter de l'œil dans les plus épaisses profondeurs du jardin, et s'assurer qu'il était aussi désert que le boulevard.

Cependant, ce jardin, momentanément désert, pouvait tout à coup, et en un instant, se peupler d'un monde de valets armés jusqu'aux dents. Ce fut du moins la pensée de notre compagnon ; aussi s'empressa-t-il de parer à l'événement.

Il empoigna d'abord un à un, et les uns après les autres, tous les barreaux de la grille, pour s'assurer qu'ils avaient, ainsi que les boutons de fer de la porte, conservé leur immobilité habituelle ; en d'autres termes, il voulut se convaincre qu'à l'aide d'un barreau mobile, enlevé à un moment donné, on n'allait pas s'élancer sur lui et lui faire rendre gorge.

Après un examen approfondi, il acquit cette certitude.

Restait la porte de la grille, qui, remplissant son devoir de porte, pouvait s'ouvrir à la première réquisition d'un ou de plusieurs habitants de l'hôtel.

Notre compagnon l'ébranla d'un bras vigoureux; la porte parut fermée comme la veille.

Il eut la preuve qu'elle était non-seulement fermée, mais encore fermée à double tour, en passant le bras de l'autre côté de la grille, et en s'assurant que le pêne était profondément entré dans la gâche, et que la gâche était solidement scellée dans la muraille.

— C'est égal, dit-il en essayant vainement de passer la tête entre deux barreaux, pour joindre la preuve de la vue à la preuve du toucher, je n'ai qu'une confiance très-restreinte dans la solidité des gâches; hélas! j'en ai tant vu tomber autour de moi!

Et, ce disant, il tira de la poche de sa lévite une manière de chaîne de tournebroche de quatre ou cinq pieds de long.

Puis il l'enroula autour de la gâche, prenant le bouton du pêne pour point d'appui; revint la passer autour d'un des barreaux, en fit autant de l'autre extrémité de la chaîne, repassa un double tour à la gâche et au bouton; puis, ramenant à lui les deux bouts de la chaîne, il fit un de ces nœuds dits à la marinière, sans songer (on ne songe pas à tout) que ce nœud, fait par le comte Ercolano ***, pouvait, dans un cas donné, compromettre le digne capitaine Monte-Hauban.

— Que Balthasar Casmajou, qui m'a enseigné les premiers éléments de la serrurerie, soit placé, dans le ciel, à la droite de saint Éloi, murmura le reconnaissant aventurier, en passant, pour plus grande sûreté, un cadenas dans les anneaux soudés aux deux extrémités de la chaîne.

Et il leva vers la voûte étoilée un regard reconnaissant.

En baissant les yeux, il aperçut à trois pas de lui une ombre blanche.

C'était la comtesse Rappt.

L'ange du repos, qui veille invisiblement autour des tombes, ne foule pas plus doucement le gazon que ne l'avait fait la jeune femme.

En effet, elle était arrivée si doucement à trois pas de la grille, que, quoique l'oreille du comte Ercolano *** fût des plus exercées, celui-ci ne l'avait pas entendue venir.

Bien qu'il fût préparé à cette rencontre, et cela de longue main, la vue inopinée de la jeune femme produisit sur lui tout l'effet d'une apparition. Il ressentit une commotion

semblable à celle dont il eût été atteint en touchant le fil d'une pile voltaïque; instinctivement, il bondit de deux pas en arrière, et regarda autour de lui, comme si cette subite apparition devait être le signal d'un danger.

Ne voyant rien que la forme blanche, n'entendant d'autre bruit que le murmure du vent dans les feuilles, il fit un pas pour se rapprocher.

Mais il n'acheva pas même le premier pas.

— Hum! hum! fit-il, si c'était un homme déguisé en femme, et que cet homme lâchât sur moi un coup de pistolet bien chargé. Diable! on a vu des choses semblables, et de pires même!

— Est-ce vous, madame la comtesse? demanda-t-il en s'effaçant derrière un arbre.

— C'est moi, répondit Régina d'une voix si douce, que le timbre de cette voix dissipa tout soupçon et toute crainte dans l'esprit de l'aventurier.

Aussi s'approcha-t-il aussitôt, et, s'inclinant avec respect :

— Madame, dit-il, je suis votre respectueux serviteur.

Mais, comme Régina n'était point venue dans le but d'échanger des politesses avec le comte Ercolano ***, elle se contenta de répondre par une légère inclination de tête, et, avançant son bras à la portée de la grille :

— Voici, dit-elle, les cinquante premiers mille francs; vous pouvez vérifier si les billets sont bons et si le compte y est.

— Dieu me garde de compter après vous, dit l'escroc en mettant les premiers cinquante mille francs dans sa poche droite.

Puis, regardant autour de lui, et tirant une lettre de sa poche gauche :

— Voici la lettre, dit-il.

La princesse, moins confiante que le comte Ercolano ***, prit la lettre, l'éleva sous un rayon de la lune, et, bien assurée que c'était son écriture, elle la mit dans sa poitrine et tendit à l'aventurier une seconde liasse de cinquante mille francs.

— Même confiance, madame, dit celui-ci en lui remettant la seconde lettre.

— Dépêchons, dit Régina en prenant la lettre avec dé-

goût et en la soumettant, comme la première, à l'épreuve de la lune, épreuve qui continua sans doute de la satisfaire, car elle présenta au comte Ercolano *** une troisième liasse de billets.

— Toujours confiance, répéta celui-ci.

Et la troisième liasse de billets, suivant les deux premières, amena la remise de la troisième lettre.

Arrivé à la sixième, et au moment où il venait de la remettre à la comtesse, l'aventurier crut avoir entendu un bruit pareil au froissement des feuilles; si léger qu'il fût, ce bruit fit passer un frisson par tout son corps.

Ce bruit l'effraya d'autant plus, qu'il n'en pouvait deviner la cause.

— Un instant, princesse! s'écria-t-il en bondissant en arrière; m'est avis qu'il se passe quelque chose autour de moi; permettez que je m'en assure.

Et, disant cela, il tira et arma un pistolet sur le canon duquel se réfléchit un rayon de la lune.

En voyant le pistolet à la main du bandit, Régina fit elle-même un pas en arrière en poussant un faible cri.

Ce cri, si faible qu'il fût, pouvait être un signal.

Et l'escroc gagna la chaussée pour voir de plus loin.

— Oh! mon Dieu, murmura Régina, s'en irait-il pour ne pas revenir?

Et elle le suivit des yeux avec anxiété.

Le bandit recommença ses recherches, tenant toujours son pistolet à la main.

Il traversa le boulevard, regarda au loin, aussi loin que son œil put voir, retourna dans la rue Plumet pour s'assurer que la porte était toujours barricadée et ne faisait pas mine de s'ouvrir.

Les choses étaient dans l'état où il les avait laissées.

— C'est égal, dit-il en revenant sur ses pas, j'ai certainement entendu un bruit quelconque. C'est donc un mauvais bruit, puisque je n'en connais pas la source. Si je m'en allais tout bêtement?... J'ai déjà trois cent mille francs dans ma poche, ce qui est un assez joli denier; d'un autre côté, les deux cent mille livres restantes sont diablement douces à palper...

Puis, regardant autour de lui d'un air qui indiquait qu'il commençait à se rassurer :

— Après tout, continua-t-il, je ne vois pas pourquoi je m'effraye si fort d'un bruit si léger; l'affaire a trop bien commencé, par ma foi, pour ne pas finir de même. Reprenons la conversation où nous l'avons laissée.

Et l'aventurier, après avoir jeté à droite et à gauche un regard fauve et tortueux, comme celui de l'hyène, revint à la grille, où la pauvre Régina, tremblant à l'idée que le misérable allait s'enfuir avec ses quatre dernières lettres, attendait debout, les dents serrées et se tordant les mains de désespoir.

Elle respira en voyant l'aventurier se rapprocher d'elle, et, levant les yeux au ciel avec une profonde expression de reconnaissance :

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie !

— Excusez-moi, madame, dit-il, mais j'avais cru entendre un bruit menaçant. Il n'en est rien ; tout est tranquille autour de nous, et, si vous le voulez bien, nous allons continuer. Voici votre septième lettre.

— Et voici votre septième liasse.

Le comte Ercolano *** la prit, et, tandis qu'il la mettait dans sa poche, à côté des six premières, Régina soumit la lettre au même examen que les précédentes.

— Décidément, pensa l'aventurier en tirant de sa poche la huitième lettre, cette comtesse Rappt est d'une suspicion outrageante ; je croyais cependant avoir mis dans cette négociation toute la politesse et toute la loyauté imaginables... Enfin !...

Et, tirant la neuvième lettre, il dit en manière de vengeance contre cette suspicion de Régina :

— Neuvième épître de la même au même.

Le visage de Régina, pâle comme la lune qui l'éclairait, s'empourpra à cette injure des tons rouges du soleil couchant.

Elle échangea vivement la neuvième lettre contre la neuvième liasse, et, après avoir, non moins soigneusement que les autres, regardé cette lettre, elle la mit dans sa poitrine.

— Elle y tient, pensa l'aventurier en empochant les billets.

Puis, d'un ton gouailleur :

— Dixième et dernière lettre, dit-il, au même prix que ses sœurs aînées, quoiqu'elle les vaille toutes à elle seule; mais,

vous savez nos conditions pour celle-ci, donnant, donnant.

— C'est juste, dit Régina en lui tendant la dernière liasse en même temps qu'elle allongeait la main vers la dernière lettre; donnez et prenez.

— Confiance qui m'honore, dit l'aventurier en donnant la lettre et en prenant les billets; là!

Et l'aventurier respira joyeusement.

On n'entendit pas même le souffle de Régina; elle s'assurait que la lettre était bien de sa main comme les neuf autres.

— Et, maintenant, continua l'impudent coquin, il est de mon devoir, madame la comtesse, de vous donner, après que vous m'avez enrichi, un conseil de galant homme. Croyez-en l'expérience d'un vieux routier, aimez toujours, n'écrivez jamais!

— Assez, misérable! nous sommes quittes!... s'écria la comtesse.

Et elle s'éloigna rapidement.

En même temps, et comme si ces mots eussent été un signal convenu entre elle et quelque puissance supérieure, le comte Ercolano*** sentit tomber sur sa tête, pareil à un aérolithe descendu du ciel, un objet d'une telle grosseur et d'une telle pesanteur surtout, que l'aventurier fut étendu sur le sol avant même de s'être aperçu qu'il était tombé.

XCVIII

Où il est prouvé que le bien mal acquis ne profite pas.

La chose s'était passée si rapidement, que l'aventurier n'était point tombé : il avait été littéralement précipité.

Aussi ne se rendit-il aucunement compte de l'accident; il sentit seulement qu'une force irrésistible lui saisissait les mains, les lui ramenait derrière le dos, les réunissait dans une espèce d'écrou qui se fermait sur lui, à peu près de la même façon que l'ingénieux engin de fer, inventé par lui, s'était fermé sur les boutons de la porte de la ruc Plumet.

Puis, cette précaution prise, et le comte Ercolano*** devenu aussi inoffensif qu'un enfant, celui-ci se sentit soulever de terre, et, de la position horizontale qu'il occupait, replacé dans sa position verticale, c'est-à-dire sur ses pieds, position naturelle à l'homme, à qui la nature a donné l'*os sublime* destiné à regarder le ciel.

Ce ne fut point le ciel, nous devons le dire, que regarda le comte Ercolano, replacé dans cette position : il essaya de voir celui à qui il avait affaire, et qui venait d'une si brusque, nous pouvons même dire d'une si brutale façon, de lui donner la mesure de sa force.

Mais il ne vit absolument rien : l'homme, si c'en était un, s'effaçait complétement derrière lui.

Seulement, comme une des mains de cet homme suffisait à contenir les deux siennes, il sentit l'autre main qui, de la façon la plus indiscrète, s'égarait sur lui.

Cette main s'arrêta à sa ceinture, prit un des pistolets qui y étaient passés et le jeta par-dessus la muraille.

Puis elle en fit ainsi du second.

Puis elle envoya le poignard rejoindre les deux pistolets.

Puis, s'étant assurée que ces deux pistolets et ce poignard étaient les seules armes que le comte Ercolano portât sur lui, elle remonta de la ceinture à la gorge, qu'elle enveloppa de la même façon que l'autre main enveloppait les deux poignets, et se mit à serrer la gorge à peu près comme aurait pu le faire un écrou vissé par un mouvement égal et continu.

Au fur et à mesure que l'écrou de la gorge se serrait, l'écrou des mains se desserrait, de sorte que, peu à peu, le comte Ercolano retrouva l'usage de ses mains, mais perdit celui de la voix.

Peut-être se demandera-t-on comment cet aérolithe humain, qui mettait le comte Ercolano dans une si embarrassante position, avait pu échapper aux regards investigateurs

d'un homme si bien habitué à explorer le terrain sur lequel il exerçait. A ceci, nous répondrons qu'en véritable matérialiste qu'il était, le comte Ercolano s'était occupé de la terre, mais avait complétement négligé le ciel. Or, comme on l'a vu, l'aérolithe était tombé du ciel, ou tout au moins des branches touffues et du feuillage épais d'un des marronniers qui ombrageaient la porte du jardin de Régina.

Maintenant, si nos lecteurs désirent savoir quel était cet aérolithe inopiné, qui, d'une façon si désagréable pour notre aventurier, venait de tomber sur ses épaules, et dont la main emboîtait si exactement son cou, nous leur dirons ce dont ils se doutent déjà peut-être, c'est que cet aérolithe n'était autre que le souffre-douleurs de mademoiselle Fifine, c'est-à-dire notre vieille connaissance le rude charpentier Barthélemy Lelong, dit Jean Taureau.

En effet, en sortant la veille à dix heures du soir de chez Pétrus, qu'il avait rassuré en lui montrant les cinq cents billets de mille francs, Salvator était entré chez le charpentier, qui, en l'apercevant, avait immédiatement offert, selon son habitude, de lui consacrer deux ou trois journées et même au besoin une semaine de son travail.

— Je ne te demande qu'une de tes soirées, avait répondu Salvator.

Puis, l'ayant informé qu'il avait besoin de son bras, sans lui donner aucune autre explication, il lui avait indiqué pour le lendemain, neuf heures du soir, un rendez-vous sur le boulevard des Invalides.

Là, après lui avoir désigné un épais marronnier qui se trouvait à l'un des côtés de la grille de l'hôtel, il lui avait dit :

— Tu vas monter dans cet arbre ; tu y resteras sans bouger, sans faire le moindre bruit, aussi caché que tu pourras, jusqu'à minuit. A minuit, ou peut-être même plus tôt, tu verras un homme se promener devant cette grille; tu l'observeras attentivement et tu ne bougeras point, quoi qu'il fasse. A minuit, de l'autre côté de la grille, viendra une dame qui causera d'affaires avec cet homme, et qui, en échange de dix lettres, lui remettra dix liasses de billets de mille francs ; tu la laisseras faire. Arrivée à la dixième liasse, cette dame lui dira ces mots : *Nous sommes quittes*. A peine ces trois mots seront-ils prononcés, que tu tomberas sur cet homme et que tu le prendras à la gorge, la lui serrant jus-

qu'à ce qu'il t'ait rendu les billets. Pour le reste, tu agiras selon l'événement; assomme-le un peu si tu veux; mais ne l'assomme tout à fait que si tu ne peux pas faire autrement.

On voit que Jean Taureau avait déjà ponctuellement exécuté une partie des ordres de Salvator; voyons maintenant comment il exécuta le reste.

Nous avons laissé Jean Taureau serrant la gorge du comte Ercolano à lui étouffer la voix; mais, comme, pendant l'explication que nous venons de donner à nos lecteurs, il a continué de la lui serrer, il la lui serre maintenant à lui faire tirer la langue.

— La, dit Jean Taureau après avoir commencé prudemment par désarmer son adversaire, maintenant causons.

Le comte Ercolano fit entendre un son étouffé.

— Tu y consens? Très-bien! dit Barthélemy, qui interprétait à sa façon le grognement du comte; alors, maintenant, continua-t-il d'une voix de basse sinistre, tu vas me rendre tout ce que vient de te donner cette jeune dame.

L'aventurier tressaillit comme s'il eût entendu la trompette du jugement dernier, et, cette fois, il ne répondit point à Jean Taureau, même par un grognement.

Étouffait-il, ou refusait-il?

Il étouffait déjà, mais il refusait encore.

Jean Taureau renouvela sa demande en le serrant un peu plus fort.

Le comte Ercolano, libre de ses mains, essaya de saisir à son tour son adversaire au collet.

— A bas les pattes! dit Jean Taureau.

Et, du bout des doigts, il donna sur le poignet du comte une claque qui faillit le lui disloquer.

Puis Jean Taureau serra l'écrou d'un tour, et le comte Ercolano tira la langue d'un pouce de plus.

Peut-être le lecteur demandera-t-il pourquoi Jean Taureau, au lieu d'exiger du comte Ercolano une chose aussi pénible et aussi contraire aux habitudes de celui-ci, que de lui rendre ce qu'il avait pris, ne le lui reprenait pas tout simplement dans sa poche; ce qui n'était pas plus difficile que de lui prendre ses pistolets et son poignard à sa ceinture et de les jeter par-dessus la muraille.

En ce cas, nous répondrons que Salvator avait dit : « Tu lui serreras la gorge jusqu'à ce qu'il t'ait *rendu* les billets » et que Jean Taureau, fidèle observateur de la consigne, ne voulait pas prendre, mais attendait qu'on lui rendît, et serrait de plus en plus la gorge du comte Ercolano pour l'amener de lui-même à ce dénoûment.

— Ah çà ! tu ne veux donc pas répondre ? dit Jean Taureau, qui, ne se rendant pas compte de l'impossibilité où était le maître chanteur d'articuler un seul son, s'imaginait que c'était pure mauvaise volonté de sa part, et, pour le contraindre à répondre, serrait d'un cran de plus la gorge de l'escroc.

Malgré cette pression et surtout a cause de cette pression, celui-ci répondait moins que jamais.

Seulement, il faisait de ses deux bras des gestes désespérés qui indiquèrent à Jean Taureau qu'il y avait peut-être moins de mauvaise volonté qu'il ne le croyait dans le silence du comte Ercolano.

Il lui fit faire demi-tour à droite, afin de pouvoir lire sur son visage ce que refusait de lui dire la voix.

Le visage était violacé; les yeux sanglants sortaient de leur orbite; le langue pendait, par un coin de la bouche, jusque sur la cravate.

Jean Taureau comprit la situation.

— Faut-il qu'un homme soit entêté ! dit-il.

Et il serrra un cran de plus.

A cette fois, mille lueurs funèbres passèrent devant les yeux de l'aventurier; tant qu'il n'avait été qu'oppressé, il avait résisté assez courageusement; mais, en sentant l'air extérieur, déjà effroyablement raréfié, lui manquer tout à fait, il porta vivement sa main à sa poche et laissa tomber plutôt qu'il ne jeta sur le sol neuf des dix liasses de billets.

Jean Taureau, desserra les doigts, sans lâcher cependant le cou de l'aventurier, qui respira bruyamment.

Mais, en même temps que l'air pur de la nuit rentrait dans les poumons du comte Ercolano, une espérance rentrait dans son cœur.

En fouillant dans la large poche où il avait engouffré les billets, le comte Ercolano avait senti au fond de cette poche un couteau, couteau ordinaire, qu'il eût méprisé dans toute

autre circonstance, mais qui, dans celle-ci, devenait sa dague de miséricorde.

Voici pourquoi il n'avait jeté sur le sol que neuf liasses au lieu de dix :

En fouillant dans sa poche pour y chercher la dixième liasse, il comptait bien ouvrir son couteau, et, une fois le couteau ouvert, rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de son adversaire.

Jean Taureau, sans lâcher tout à fait le comte Ercolano, compta les liasses de billets éparses, et, n'en voyant que neuf, il réclama la dixième.

— Laissez-moi au moins fouiller dans ma poche, objecta l'escroc d'une voix étranglée.

— C'est trop juste, dit Jean Taureau, fouille !

— Lâchez-moi, alors.

— Quand j'aurai mon compte, répondit Jean Taureau, je te lâcherai.

— Eh ! tenez, le voilà, votre compte, dit l'escroc en jetant la dixième liasse de billets près des neuf premières, mais en ouvrant en même temps son couteau dans les sombres profondeurs de sa poche.

Jean Taureau n'avait qu'une parole : il avait dit à son adversaire qu'il le lâcherait quand il aurait son compte ; il avait son compte, il le lâcha.

Alors, le comte Ercolano rêva que, dans le mouvement que le charpentier allait faire, en se retournant et en se baissant pour ramasser les billets qui étaient à trois pas de lui, il allait d'un bond sauter sur le colosse et le percer ou du moins le trouer de son couteau ; mais ce fut une espérance folle, un rêve insensé ; car Jean Taureau, sans avoir précisément inventé la poudre, qui devait sembler un mode de destruction luxueux à un homme si heureusement doué, Jean Taureau avait flairé le méchant dessein de l'aventurier et ne regardait ses billets que d'un œil.

Il va sans dire que, regardant le comte Ercolano de l'autre, il vit briller dans sa main la lame du couteau assez à temps pour allonger de son côté une main large comme un battoir de blanchisseuse, main dans laquelle vint imprudemment s'emboîter le poignet de l'aventurier.

En un instant, par la simple pression des muscles de

l'avant-bras, le couteau échappa de la main du comte Ercolano, en même temps que le susdit comte Ercolano pliait sur ses jarrets et tombait à la renverse.

Jean Taureau appuya son genou sur la poitrine du vaincu, laquelle fit entendre un sourd craquement, accompagné d'un râle étranglé; et, comme il l'avait adroitement fait tomber à la portée des billets, il mit les liasses les unes après les autres dans sa poche.

Il était absorbé dans cette occupation, quand il crut s'apercevoir que, tout en râlant, son ennemi étendait la main dans la direction du couteau.

Jean Taureau vit qu'il fallait en finir, et, d'un coup de poing qui eût assommé l'animal son homonyme, il cloua pour ainsi dire la tête du maître chanteur sur le sol, en lui disant avec une sorte d'impatience qui n'eût été que comique si elle n'eût pas été suivie d'un si rude effet :

— Mais nous ne voulons donc pas rester tranquille ?

Cette fois, soit qu'il le voulût, soit qu'il ne le voulût pas, l'aventurier resta tranquille.

Il était profondément évanoui.

Jean Taureau compta ses liasses de billets; il y en avait bien dix.

Il se leva donc aussitôt et attendit que M. le comte Ercolano se levât à son tour.

Au bout de cinq minutes, il s'aperçut qu'il attendait vainement.

Le comte ne donnait pas signe de vie.

Jean Taureau leva son chapeau, — c'était un homme très-poli que Jean Taureau sous son apparence grossière, — et il salua respectueusement l'aventurier.

Celui-ci, soit qu'il fût moins poli que le charpentier, soit qu'il fût incapable de lui rendre son salut pour cause d'évanouissement, ne bougea pas même le petit doigt.

Jean Taureau le regarda une dernière fois; et, voyant qu'il persistait dans son immobilité, il jeta sa main gauche en l'air avec un geste qui semblait dire : « Ma foi, tant pis ! c'est toi qui l'as voulu, mon bonhomme. »

Puis il s'éloigna lentement, les deux mains dans ses poches, du pas calme et régulier d'un homme convaincu d'avoir accompli son devoir.

Pour l'aventurier, il ne revint à lui que bien longtemps après le retour de Jean Taureau chez lui, c'est-à-dire à cette heure matinale où la rosée descend du ciel sur la terre.

Cette rosée, si efficace sur les plantes et sur les fleurs, est, à ce qu'il paraît, non moins efficace sur le genre animal que sur le genre végétal; car ses premières larmes commençaient à peine à tomber, que le comte Ercolano éternua en homme qui prend un rhume de cerveau.

Cinq minutes après, il s'agita, souleva, puis laissa retomber sa tête, la souleva encore, et, enfin, après trois ou quatre tentatives inutiles, parvint à reprendre son centre de gravité.

Pendant un instant, il resta assis et immobile en homme qui essaye de recueillir ses idées; après quoi, il fouilla dans ses poches et poussa un juron épouvantable.

Il était évident que la mémoire lui revenait.

En lui revenant, cette mémoire lui montrait un abîme.

Cet abîme, c'était, béante et vide, la poche qui avait un instant renfermé cinq cent mille francs, c'est-à-dire vingt-cinq mille livres de rente.

Mais, comme c'était un grand philosophe que le comte Ercolano, il réfléchit immédiatement que, si énorme que fût la perte qu'il venait de faire, elle avait failli être plus grande encore, puisqu'il s'en était manqué de fort peu qu'avec ses cinq cent mille livres, il ne perdît une chose bien autrement précieuse, c'est-à-dire la vie.

Or, la vie lui restait, un peu écornée. c est vrai, mais encore robuste.

Ce fut ce dont il s'assura tout d'abord en humant l'air avec ravissement et en respirant coup sur coup comme un homme privé depuis longtemps des jouissances attachées à cet exercice; après quoi, il fit jouer son cou dans sa cravate, comme ferait certainement un homme pendu qui aurait cassé sa corde; enfin, s'essuyant le front avec la manche de sa lévite, il se leva chancelant, regarda tout autour de lui d'un air hébété, toussa avec une contraction douloureuse des muscles de la poitrine, secoua la tête comme pour dire qu'il serait longtemps à se remettre de l'assaut qu'il venait de soutenir, enfonça son chapeau sur son front, et, sans regarder, comme il avait fait en arrivant, ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, il s'enfuit à toutes jambes, remerciant le ciel de lui avoir conservé une existence dont il pouvait faire

encore un si bon usage pour son bonheur particulier et pour celui de son prochain.

Et, maintenant, nous croirions faire injure à la perspicacité de nos lecteurs, si nous doutions un instant qu'ils eussent reconnu dans l'amateur de peinture qui s'était introduit chez Pétrus, sous le titre de son parrain, et sous le nom du capitaine Berthaud Monte-Hauban, dans le comte Ercolano***, dans le maître chanteur, l'aventurier, l'escroc que Jean Taureau venait d'assommer à moitié, notre vieille connaissance, l'homme qui, à la grande joie de Pétrus, se promenait, le mardi gras de cette année, sur l'esplanade de l'Observatoire, le nez revêtu d'un fourreau de carton de trois ou quatre pouces de longueur, le nommé Gibassier, enfin, lequel, grâce à la position de confiance qu'il occupait près de M. Jackal, croyait pouvoir, de temps à autre, tenter certaines entreprises lucratives mais hasardeuses.

XCIX

Où mademoiselle Fifine rend, sans le vouloir, un grand service à Salvator.

Le lendemain de ces événements, vers six heures du matin, Salvator franchissait le seuil de la porte basse de la maison qu'habitaient, rue de la Bourbe, Jean Taureau et sa rousse compagne mademoiselle Fifine.

Bien avant d'arriver au quatrième étage, où était l'appartement du charpentier, Salvator entendit la mélopée singulière qu'il avait déjà, on s'en souvient, entendue bon nombre de fois, mais particulièrement le jour où il était venu prier Barthélemy Lelong de l'accompagner au château de Viry.

Mademoiselle Fifine vomissait contre le charpentier le

répertoire de ses imprécations les plus aiguës ; le géant grommelait, comme Polyphème surprenant Acis et Galatée.

Et cependant, ainsi qu'on le verra, cette fois il ne s'agissait point d'amour.

Salvator frappa rudement à la porte.

Mademoiselle Fifine, les cheveux épars, les yeux hors de la tête, les épaules hors de la robe, mademoiselle Fifine, débraillée, haletante, rouge de colère, ouvrit la porte.

— Ah çà ! je ne puis donc venir une seule fois ici sans être témoin de vos disputes ? dit Salvator en regardant sévèrement la maîtresse du charpentier.

— C'est lui *qu'a* tort, dit la grande fille.

— C'est elle qu'est une gueuse ! s'écria Jean Taureau en bondissant sur mademoiselle Fifine, et en levant le poing au-dessus de sa tête pour l'assommer.

— Allons, allons, dit Salvator moitié riant, moitié sévère, il est encore trop bon matin pour battre une femme, Jean Taureau ; on n'a pas l'excuse d'être ivre.

— Pour cette fois, monsieur Salvator, rugit le charpentier, je ne puis pas vous obéir ; il y a une heure que le bras me démange, il faut définitivement que je la casse.

Jean Taureau était effrayant à voir; sa respiration faisait le bruit d'un soufflet de forge; ses lèvres tremblaient, pâles et serrées; ses yeux étaient hagards, injectés de sang, et jetaient des flammes.

Mademoiselle Fifine, qui, depuis longtemps déjà, avait l'habitude de voir le géant en fureur, sentit tout son sang se glacer dans ses veines; elle vit que c'en était fait d'elle si le commissionnaire n'intervenait pas énergiquement et promptement surtout; elle s'élança donc vers lui, l'entoura de ses deux longs bras, et, le regardant d'un œil plein de terreur, elle lui dit :

— Sauvez-moi ; au nom du ciel, monsieur Salvator, sauvez-moi !

Salvator se dégagea de cette étreinte avec un geste de visible dégoût. Et, faisant passer derrière lui la grande fille, puis s'avançant vers Jean Taureau et lui saisissant vigoureusement les deux mains :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, répondit l'hercule, que le regard de Salvator semblait fasciner, il y a que c'est une misérable, une in-

fâme créature digne du bagne et de l'échafaud ; aussi est-ce pour lui épargner l'affront de la place de Grève que je veux l'exterminer ici.

— Mais que t'a-t-elle donc fait? demanda Salvator.

— D'abord, c'est une coureuse ; elle a fait je ne sais quelle nouvelle connaissance dans le quartier, de sorte qu'on ne peut plus l'avoir à la maison.

— Quant à cela, mon pauvre Barthélemy, c'est de l'histoire ancienne, et, si elle ne t'a rien fait de plus nouveau, tu devrais y être habitué.

— Oh! que si, elle m'a fait quelque chose de plus nouveau, dit le charpentier grinçant des dents.

— Que t'a-t-elle fait? Voyons, parle!

— Elle m'a volé! hurla Jean Taureau.

— Comment, elle t'a volé? demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur Salvator.

— Que t'a-t-elle volé?

— Tout l'argent d'hier.

— L'argent de ta journée?

— L'argent de ma nuit, les cinq cent mille francs de là-bas.

— Les cinq cent mille francs! s'écria Salvator en se retournant pour interroger mademoiselle Fifine, qu'il croyait toujours derrière lui.

— Elle les a sur elle, et je voulais les lui reprendre lorsque vous êtes arrivé ; voilà la cause de notre querelle! cria Jean Taureau, tandis que Salvator se retournait.

Mais, alors, tous deux jetèrent un cri en même temps ; car tous deux, en même temps, s'aperçurent de la disparition de mademoiselle Fifine.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Aussi, sans échanger une seule parole, les deux hommes se précipitèrent-ils sur l'escalier.

Jean Taureau tomba plutôt qu'il n'arriva sur la dernière marche.

— Cours à droite, dit Salvator ; moi, je cours à gauche.

Jean Taureau se dirigea à toutes jambes du côté de l'esplanade de l'Observatoire.

Salvator, en deux sauts, se trouva au bout de la rue de la Bourbe, dominant à la fois trois côtés : le chantier des Ca-

pucins à droite, devant lui la rue Saint-Jacques, et derrière lui le faubourg.

Il regarda aussi loin que son œil put voir; mais, à cette heure matinale, la rue était déserte et les boutiques se trouvaient encore fermées; mademoiselle Fifine s'était sauvée avec une rapidité prodigieuse, ou elle s'était réfugiée dans quelque maison voisine.

— Que faire? où aller?

Salvator en était là de ses recherches, quand une laitière installée au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue de la Bourbe, devant la boutique d'un marchand de vin, lui cria :

— Monsieur Salvator !

Salvator, s'entendant appeler, se retourna.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— Vous ne me reconnaissez pas, mon cher monsieur Salvator? demanda la laitière.

— Non, répondit celui-ci en continuant de regarder un peu de côté et d'autre.

— Je suis Maguelonne, de la rue aux Fers, dit la laitière; le commerce des fleurs n'allait plus, je me suis mise à vendre du lait.

— Je vous reconnais maintenant, dit Salvator; mais, pour le moment, je n'ai pas le temps de pousser plus loin la reconnaissance. Avez-vous vu passer une grande fille blonde?

— Courant comme une dératée, oui.

— Quand cela?

— A l'instant.

— Quel chemin a-t-elle pris?

— La rue Saint-Jacques.

— Merci ! dit Salvator en prenant son élan dans la direction indiquée.

— Monsieur Salvator! monsieur Salvator! cria la laitière en se levant et en courant vers lui.

— Attendez un moment, cria la laitière; que lui voulez-vous?

— Je veux la rattraper.

— Et où allez-vous pour cela?

— Tout droit devant moi.

— Vous n'avez pas loin à aller, alors.

— Vous savez donc où elle est entrée? demanda Salvator.

— Oui, répondit la laitière.

— Alors, dites vite! où cela?

— Là où elle va tous les jours, sans que son homme le sache, dit la laitière en désignant du doigt, sous les numéros 297 et 299 de la rue, un corps de bâtiment appelé, dans le quartier, le Petit-Bicêtre.

— Vous en êtes sûre?

— Oui.

— Vous la connaissez donc?

— C'est une de mes pratiques.

— Et que va-t-elle faire là?

— Ne demandez point cela à une honnête fille, monsieur Salvator.

— Mais, enfin, elle va chez quelqu'un?

— Oui, chez un homme de la police.

— Que vous nommez?

— Jambassier, Jubassier...

— Gibassier! s'écria Salvator.

— C'est justement cela, répondit la laitière.

— Ah! par ma foi, c'est providentiel, murmura Salvator; je cherchais justement son adresse, et c'est mademoiselle Fifine qui me la donne. Ah! monsieur Jackal, que vous avez bien raison de dire: *Cherchez la femme!* Merci, Maguelonne; votre mère va bien?

— Oui, monsieur Salvator, merci, et elle vous est bien reconnaissante de l'avoir fait recevoir aux Incurables, la pauvre bonne femme.

— C'est bien! c'est bien! s'écria Salvator.

Et il se dirigea vers le Petit-Bicêtre.

Il faut avoir vécu dans le quartier Saint-Jacques et l'avoir exploré en tous sens, pour connaître le dédale obscur, nauséabond, infect, squalide, que l'on appelait alors le Petit-Bicêtre. C'était quelque chose comme les sombres et humides caves de Lille, superposées les unes au-dessus des autres.

Salvator connaissait l'endroit pour l'avoir visité plus d'une fois dans ses investigations philanthropiques; il lui fut donc facile de se diriger dans ce labyrinthe.

Il s'engagea tout d'abord dans le corps de bâtiment de gauche et monta rapidement les cinq étages.

Arrivé au cinquième, c'est-à-dire sous les toits, il aperçut sept ou huit portes percées sur un sale corridor.

Il colla son oreille à chacune des portes et écouta.

N'entendant aucun bruit, il allait descendre au quatrième, quand, par une ouverture de l'escalier, dont la fenêtre avait été brisée dans des temps déjà reculés et n'avait point été réparée, il aperçut, sur le palier du cinquième étage de l'escalier de droite, la silhouette de mademoiselle Fifine.

Il descendit précipitamment les cinq étages, et, regrimpant à pas de loup l'autre escalier, il arriva si doucement à la dernière marche, que mademoiselle Fifine, qui frappait à coups redoublés avec une impatience croissante, ne l'entendit pas.

Tout en frappant, elle criait :

— Mais ouvrez donc ! c'est moi, Giba, c'est moi.

Mais Gibassier n'ouvrait pas, quelque charme qu'il y eût pour lui à entendre italianiser son nom.

Rentré chez lui à quatre heures du matin, sans doute rêvait-il encore au danger auquel, par le secours de son bon génie, il venait d'échapper, et se rejouissait-il, en songe, d'être sorti sain et sauf d'un péril aussi imminent qu'inattendu.

Il entendit frapper à sa porte.

Mais Gibassier crut qu'il rêvait encore, convaincu que nul ne l'aimait assez tendrement pour lui faire visite à cette heure matinale, sinon le cauchemar en personne ; aussi se retourna-t-il résolûment du côté du mur, bien décidé à se rendormir malgré le bruit, et en murmurant :

— Frappez ! frappez !

Mais ce n'était point là le compte de mademoiselle Fifine. Elle continua, en conséquence, à frapper à coups redoublés en appelant le forçat des noms les plus doux.

Elle était au milieu de ses tendres invocations quand elle sentit une main qui se posait doucement, quoique avec autorité, sur son épaule.

Elle se retourna et vit Salvator.

Elle comprit tout et ouvrit la bouche pour appeler à l'aide.

— Silence, misérable ! lui dit Salvator, à moins que tu

n'aimes mieux que je te fasse arrêter et conduire en prison à l'instant même.

— Arrêter, et comme quoi?

— Comme voleuse, d'abord.

— Je ne suis pas une voleuse, entendez-vous! je suis une honnête fille! hurla la drôlesse.

— Non-seulement tu es une voleuse et tu as sur toi cinq cent mille francs qui m'appartiennent, mais encore...

Il lui dit quelques mots tout bas.

La grande fille devint affreusement pâle.

— Ce n'est pas moi, dit-elle, qui l'ai tué; c'est la maîtresse de Croc-en-Jambe; c'est Bébé la Rousse.

— C'est-à-dire que tu tenais la lampe, tandis qu'elle l'assommait à coups de chenet; c'est une chose, au reste, que vous éclaircirez ensemble, quand vous serez dans le même cabanon. Et, maintenant, est-ce toi qui crieras, ou est-ce moi?

La grande fille poussa un gémissement.

— Allons, dépêchons, dit Salvator, je suis pressé.

Toute frémissante de colère, mademoiselle Fifine passa sa main sous son fichu et tira de sa poitrine une poignée de billets de banque.

Salvator compta. Il y avait six liasses.

— Bien! dit-il; encore quatre liasses comme celles-ci et tout sera dit.

Par bonheur pour Salvator, et peut-être bien aussi pour elle-même, car Salvator n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste, mademoiselle Fifine n'avait aucune arme sur elle.

— Voyons, voyons, les quatre dernières liasses, dit Salvator.

Fifine en grinçant les dents, fourra une seconde fois sa main dans sa poitrine et en tira deux liasses.

— Encore deux, dit Salvator.

La grande fille fouilla une troisième fois, et tira une liasse.

— Allons, encore une, la dernière! fit le jeune homme frappant du pied d'impatience.

— C'est tout, dit-elle.

— Il y avait dix liasses, fit Salvator. Voyons, vite la dernière, j'attends.

— S'il y en a une dixième, dit résolûment mademoiselle Fifine, je l'aurai perdue en route.

— Mademoiselle Joséphine Dumont, dit Salvator, prenez garde! vous jouez là un mauvais jeu.

La grande fille tressaillit en s'entendant nommer de son nom de famille.

Elle fit semblant de chercher encore une fois dans sa poitrine.

— Quand je vous jure qu'elle n'y est pas! dit-elle.

— Allons, vous mentez, fit Salvator.

— Dame, dit-elle impudemment, fouillez vous-même.

— J'aimerais mieux perdre les cinquante mille francs que de me risquer à toucher la peau d'une vipère comme toi, répondit le jeune homme avec une expression d'indicible dégoût; mais marche devant, et, au prochain corps de garde, on te fouillera.

Et il la poussa du coude vers l'escalier, comme s'il eût craint de la pousser avec la main.

— Oh! s'écria-t-elle, tenez, reprenez-le donc votre argent, et damnez-vous avec!

Prenant alors dans sa poitrine la dernière liasse, elle la jeta avec rage sur le palier.

— C'est bien, dit Salvator. Et maintenant, va-t'en demander pardon à Barthélemy, et n'oublie pas qu'à la première plainte qu'il me fait de toi, je te remets entre les mains de la justice.

Mademoiselle Fifine descendit l'escalier en montrant le poing à Salvator.

Celui-ci la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les détours sombres du gigantesque colimaçon; puis, lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se baissa, ramassa la liasse, en sépara dix billets qu'il mit dans son portefeuille, tandis qu'il fourrait dans sa poche les neuf liasses intactes et la liasse écornée.

C

Où il est démontré qu'il est dangereux; non pas de recevoir, mais de donner des reçus.

A peine mademoiselle Fifine avait-elle disparu, à peine Salvator avait-il mis dans son portefeuille les dix mille francs, et dans sa poche, les neuf liasses intactes et la liasse écornée, que la porte de Gibassier s'ouvrit, et que ce digne industriel parut sur le seuil, vêtu d'un simple pantalon de molleton blanc, la tête coiffée d'un foulard et les pieds chaussés de pantoufles brodées.

Les coups que la grande fille avait frappés à la porte, les tendres appellations dont elle les avait accompagnés, le cri d'alarme qu'elle avait poussé en reconnaissant Salvator, l'espèce de lutte qui avait été la suite de cette rencontre, avaient troublé, comme nous l'avons dit, le sommeil de l'honnête Gibassier, si bien que, voulant se rendre compte de ce qui se passait sur son palier, il avait fini par s'arracher aux douceurs du sommeil, avait sauté à bas de son lit, avait passé son pantalon à pieds, chaussé ses pantoufles, et était venu à pas de loup ouvrir la porte.

N'y entendant plus aucun bruit, il s'attendait à trouver le palier vide.

Il fut donc assez étonné de voir Salvator; nous devons même dire, à l'éloge de la prudence de Gibassier, qu'en apercevant un inconnu devant sa porte, son premier mouvement fut de la refermer.

Mais Salvator, qui connaissait le forçat, aussi bien de figure que de réputation, qui savait la part qu'il avait prise à l'enlèvement de Mina, qui le surveillait soit directement, soit

indirectement depuis cette époque, n'avait pas pris tant de peine à le retrouver pour le laisser apparaître et disparaître ainsi.

Il s'opposa donc, en étendant la main, à son intention de refermer la porte, et, l'abordant avec toute la courtoisie dont il était capable :

— C'est bien à M. Gibassier que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Gibassier en le regardant d'un air aussi soupçonneux que lui permettaient de le faire ses yeux encore tout bouffis. A qui ai-je l'honneur de parler?

— Vous ne me connaissez pas? demanda Salvator en poussant doucement la porte.

— Ma foi, non, dit le forçat, quoique bien certainement j'aie vu votre figure quelque part; mais du diable si je sais où.

— Mon habit vous indique ce que je suis, dit Salvator.

— Commissionnaire, je le vois bien; mais comment vous nomme-t-on?

— Salvator.

— Ah! ah! ne vous tenez-vous point d'habitude au coin de la rue aux Fers? demanda Gibassier avec une sorte d'effroi.

— Précisément.

— Et que me voulez-vous?

— C'est ce que j'aurai l'honneur de vous dire, si vous me permettez d'entrer.

— Hum! fit Gibassier avec hésitation.

— Vous défieriez-vous de moi? demanda Salvator en se glissant entre la porte et la muraille.

— Moi! dit Gibassier. A quel propos me défierais-je de vous? Je ne vous ai jamais rien fait; pourquoi me voudriez-vous du mal?

— Aussi ne vous veux-je que du bien, dit Salvator, et je viens pour vous en faire.

Gibassier poussa un soupir; il croyait aussi peu au bien que les autres lui voulaient faire qu'à celui qu'il voulait faire aux autres.

— Vous doutez? dit Salvator.

— J'avoue que je n'ai qu'une médiocre confiance, répondit le forçat.

— Vous allez en juger.

— Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— C'est inutile, dit Salvator, je suis très-pressé, et, en deux mots, si l'affaire que je viens vous proposer vous convient, cette affaire sera conclue.

— Comme vous voudrez; mais, moi, je m'assieds, dit Gibassier, qui se ressentait encore, par une certaine courbature répandue en tout son corps, des mésaventures de la nuit. — La, ajouta-t-il en s'accommodant sur une chaise; maintenant, si voulez bien me faire connaître ce qui me procure l'honneur de vous voir, j'attends.

— Pouvez-vous disposer d'une semaine? demanda Salvator.

— Cela dépend de l'emploi qu'on me demandera de faire de cette semaine; c'est la dix-sept cent seizième partie de la vie d'un homme, en admettant la dernière statistique qui règle la moyenne de la vie d'un homme à trente-trois ans.

— Mon cher monsieur Gibassier, dit Salvator souriant de son plus doux sourire, en adoptant cette moyenne pour le reste de l'humanité, je vois avec bonheur que vous faites exception à la règle, et, quoique vous ne paraissiez pas beaucoup plus de trente-trois ans, vous avez néanmoins incontestablement dépassé cet âge.

— Dois-je m'en louer? répondit philosophiquement et mélancoliquement à la fois le digne Gibassier.

— La question n'est pas là, dit Salvator.

— Où est-elle, alors?

— Elle est dans ce qu'ayant dépassé l'âge fatal, vous irez, selon toute probabilité, jusqu'au double de la moyenne, c'est-à-dire jusqu'à soixante-six ans; ce qui fait qu'une semaine n'est pour vous que la trois mille quatre centième partie de la vie; et remarquez que je ne vous dis point cela pour marchander le prix de votre semaine, mais pour rectifier votre jugement sur votre propre longévité.

— Oui, dit Gibassier, qui paraissait convaincu en cet endroit; mais l'emploi de cette semaine me sera-t-il agréable?

— Agréable et profitable; vous aurez réuni, ce qui est si rare ici-bas, le précepte d'Horace, dont il n'est point probable qu'un savant comme vous n'ait cultivé les œuvres: *Utile dulci.*

— De quoi s'agit-il? demanda Gibassier, qui, artiste en son genre, se laissait entraîner au pittoresque de la conversation.

— Il s'agit de voyages.

— Ah! bravo!

— Vous aimez les voyages?

— Je les adore.

— Voyez! cela tombe à merveille!

— Et quels pays dois-je parcourir?

— L'Allemagne.

— *Germania mater*... De mieux en mieux! s'écria Gibassier; je suis d'autant plus à même de servir en Allemagne, que je connais parfaitement ce pays et que mes voyages y ont toujours été heureux.

— On sait cela, et voilà pourquoi la proposition vous est faite; la réussite de l'affaire est mise littéralement sous la sauvegarde de votre bonheur.

— Plaît-il? demanda Gibassier, qui, encore un peu étourdi de sa lutte avec le charpentier, avait entendu *honneur*.

— Bonheur, accentua Salvator.

— Très-bien, dit Gibassier. Eh bien, voyons, tout cela devient possible; je serais enchanté d'avoir une occasion de quitter la France pour quelques jours.

— Voyez comme cela tombe!

— Ma santé s'altère à Paris.

— En effet, dit Salvator, vous avez les yeux bouffis, le cou violacé; le sang vous porte à la tête.

— C'est au point, mon cher monsieur Salvator, que, cette nuit, tel que vous me voyez, répondit Gibassier, j'ai failli mourir d'une apoplexie foudroyante.

— Heureusement, demanda naïvement Salvator, vous avez été saigné à temps?

— Oui, répondit Gibassier, saigné, et copieusement, même.

— Heureuse disposition pour se mettre en voyage; on est léger.

— Oh! très-léger!

— Je puis donc aborder la question?

— Abordez, mon cher monsieur, abordez. De quoi s'agit-il?

— De quelque chose de très-simple : il s'agit de remettre une lettre. Voilà tout.

— Hum! hum! grommela entre ses dents Gibassier, dans l'esprit duquel mille soupçons entrèrent de nouveau. Envoyer un homme en Allemagne uniquement pour porter une lettre, quand le service de la poste est si admirablement organisé! Diable! diable!

— Vous dites? demanda Salvator en l'examinant avec attention.

— Je dis, fit Gibassier en hochant la tête, que c'est une diablesse de lettre que vous avez à envoyer là; car, si c'était une lettre comme toutes les lettres, vous ne l'expédieriez point, je suppose, à si grands frais.

— Vous avez raison, dit Salvator, c'est une lettre de la plus haute importance.

— Politique, j'imagine?

— Entièrement politique.

— Mission tout à fait délicate?

— D'une délicatesse toute particulière.

— Dangereuse, par conséquent?

— Dangereuse, si toutes les précautions n'étaient pas prises.

— Comment entendez-vous les précautions?

— En ce que cette lettre sera tout simplement un papier blanc tout ouvert.

— Mais l'adresse?

— On vous la dira de vive voix.

— Alors, la lettre est écrite avec une encre sympathique.

— De l'invention de la personne qui l'écrit, invention qui défie MM. Thénard et Orfila eux-mêmes.

— Mais la police est un bien autre chimiste que MM. Thénard et Orfila.

— Cette encre défie la police elle-même, et je suis bien aise de vous dire cela, cher monsieur Gibassier, pour qu'*il* ne vous prenne pas l'envie d'aller vendre la lettre à M. Jackal, le double de ce qu'on vous aura donné pour la porter.

— Monsieur! fit Gibassier en se redressant, vous me croyez donc capable...?

— La chair est faible, répondit Salvator.

— C'est vrai, murmura le forçat avec un soupir.

— Vous voyez donc, continua Salvator, que vous ne risquez absolument rien.

— Me dites-vous cela pour obtenir de moi que j'accomplisse ma mission au rabais ?

— Pas le moins du monde : la mission sera rétribuée en raison de son importance.

— Mais qui en fixera le prix ?

— Vous-même.

— Il faut d'abord que je sache où je vais ?

— A Heidelberg.

— Très-bien. Quand dois-je partir ?

— Le plus tôt possible.

— Demain, est-ce trop tôt ?

— Ce soir serait mieux.

— Je suis bien fatigué pour partir ce soir ; j'ai eu une mauvaise nuit.

— Agitée ?

— Très-agitée.

— Eh bien, va pour demain matin. Maintenant, cher monsieur Gibassier, combien demandez-vous ?

— Pour aller à Heidelberg ?

— Oui.

— Y aura-t-il séjour ?

— Le temps de prendre la réponse à la lettre et de revenir.

— Eh bien, mille francs, est-ce trop ?

— Je vous demanderai au contraire, est-ce assez ?

— Je suis économe ; en économisant, j'y arriverai.

— Voilà qui est dit, mille francs pour porter la lettre. Mais pour apporter la réponse ?

— Ce sera le même prix.

— Deux mille, alors : mille francs pour aller, et mille francs pour revenir.

— Mille francs pour aller, et mille francs pour revenir, c'est bien cela.

— Maintenant, ceci est réglé pour la dépense matérielle du voyage ; reste à régler le côté de confiance, le prix de la mission elle-même.

— Ah ! le prix de la mission n'est pas compris dans les deux mille francs ?

— Vous voyagez pour une maison puissamment riche,

mon cher monsieur Gibassier; ainsi, mille francs de plus ou de moins...

— Est-ce trop de demander deux mille francs?

— Vous êtes on ne peut plus raisonnable.

— Ainsi donc, deux mille francs pour les dépenses du voyage, deux mille francs pour la mission accomplie...

— En tout quatre mille francs.

Et, en prononçant ces mots, Gibassier poussa un soupir.

— Trouvez-vous que ce soit trop peu? demanda Salvator.

— Non; je pense...

— A quoi?

— A rien.

Gibassier mentait; il pensait à la peine qu'il allait avoir pour gagner quatre mille francs, quand il en avait, quelques heures auparavant, avec tant de facilité et sans se déranger, gagné cinq cent mille.

— Cependant, dit Salvator, cœur qui soupire n'a point ce qu'il désire.

— La convoitise de l'homme est insatiable, dit Gibassier répondant à un proverbe par une sentence.

— Notre grand moraliste la Fontaine a fait une fable là-dessus, dit Salvator; mais revenons à nos moutons.

Il fouilla à sa poche.

— Avez-vous la lettre? demanda Gibassier.

— Non; elle ne devait être écrite que si vous acceptiez la mission.

— Eh bien, j'accepte.

— Réfléchissez bien avant de prendre cette mission.

— J'ai réfléchi.

— Vous partirez?

— Demain, au point du jour.

Salvator tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit et laissa voir à Gibassier tout un nid de billets de banque.

— Ah! fit Gibassier, comme si, à cette vue, un poignard lui traversait le cœur.

Salvator parut ne rien remarquer; il sépara deux billets des autres, et, s'adressant à Gibassier :

— Il n'y a pas de marché sans arrhes; voici les frais de voyage; à votre retour, et quand vous rapporterez la réponse à la lettre, vous aurez les deux autres mille francs.

Gibassier hésitait à étendre la main, Salvator laissa tomber les billets sur la table.

Le forçat les prit, les examina avec attention, palpant leur épaisseur entre le pouce et l'index, étudiant leur transparence en les interposant entre la lumière et lui.

— Excellents, dit Gibassier.

— Ah çà ! me croyez-vous donc capable de vous donner deux faux billets?

— Non; mais vous auriez pu être trompé vous-même; depuis quelque temps, il se fait de tels progrès en industrie ?

— A qui le dites-vous! fit Salvator.

— Alors, je vous reverrai ?

— Ce soir; à quelle heure serez-vous à la maison?

— Je ne quitterai pas ma chambre.

— Ah ! oui, la courbature...

— Justement.

— Eh bien, sur les neuf heures, si vous voulez.

— Va pour les neuf heures.

Et Salvator s'achemina vers la porte.

Il avait déjà la main sur la clef, lorsque tout à coup :

— Bon ! dit-il, j'allais être obligé de revenir de l'autre bout de Paris.

— Comment cela ?

— J'oubliais une toute petite chose.

— Laquelle ?

— De vous demander un reçu ; vous comprenez bien que cet argent n'est point à moi : un pauvre commissionnaire n'a pas une dizaine de mille francs dans son portefeuille et ne paye pas ses courriers quatre mille francs.

— Cela m'étonnait aussi.

— C'est-à-dire que je ne comprends pas comment cela ne vous a point inspiré de défiance.

— Je commençais à en avoir, dit Gibassier.

— Allons, donnez-moi un petit reçu de deux mille francs, et tout sera dit.

— Rien de plus juste, fit Gibassier attirant à lui son écritoire et une feuille de papier.

Puis, se retournant vers Salvator :

— Un simple reçu, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu, oui, tout ce qu'il y a de plus simple.

— Sans désignation ?

— Valeur en compte ; nous savons en quel compte, c'est tout ce qu'il faut.

Gibassier, soit machinalement, soit que, connaissant la facilité des billets à s'envoler, il craignît que ceux-ci ne lui échappassent, Gibassier les fixa sur la table avec son coude gauche, et se mit à confectionner le reçu de sa plus belle écriture.

Puis il le tendit à Salvator, qui le lut attentivement et, d'un air de satisfaction, le plia et le mit lentement dans sa poche.

Gibassier le regardait faire avec une certaine inquiétude.

Ce sourire de Salvator lui déplaisait.

Mais ce fut bien autre chose lorsque Salvator, croisant les bras et regardant Gibassier en face, lui dit en donnant à son sourire l'expression de la raillerie la plus complète :

— Il faut convenir, maître escroc, que vous êtes à la fois d'une rare impudence et d'une suprême sottise. Comment ! vous avez la niaiserie de croire à des contes pareils à ceux que je vous fais ? comment ! vous êtes assez imbécile pour vous laisser prendre à un piége d'enfant ? C'est à ne pas y croire ! Comment ! vous ne vous êtes pas défié, après votre aventure de cette nuit, des recherches que l'on pourrait faire? vous n'avez pas songé que, si l'on n'avait qu'un simple soupçon sur vous, rien n'était plus facile que de vous demander une ligne de votre écriture? Mais êtes-vous assez sot, et volez-vous assez impudemment l'argent que vous donne M. Jackal ! — Or çà, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi.

Gibassier avait écouté le commencement de ce discours avec un étonnement croissant. En voyant la sottise qu'il avait faite de donner à Salvator un reçu de son écriture, il avait voulu reprendre ce reçu, et, à cet effet, avait commencé un mouvement pour se jeter sur lui ; mais, sans doute, Salvator, qui prévoyait tout, avait prévu cette agression, car il tira de sa poche un pistolet tout armé qu'il posa sur la poitrine du forçat, en même temps qu'il lui disait : « Or çà, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi. »

Il en résulta que Gibassier, désarmé dans sa lutte nocturne avec Jean Taureau, et, d'ailleurs, plus homme de ruse que de violence, jugea, au commandement de Salvator,

qu'il n'avait d'autre parti à prendre que celui d'obéir, et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise, le visage verdâtre et ruisselant de sueur.

Gibassier comprenait que, comme le maréchal de Villeroy, il en était arrivé à cette époque de la vie où la fortune nous abandonne et où l'on n'a plus que des défaites à attendre.

Salvator passa de l'autre côté de la table, s'assit en face de Gibassier et renoua la conversation en ces termes, tout en jouant avec son pistolet :

— Vous avez été condamné au bagne pour vols et faux bien prouvés, et vous avez failli être condamné à mort pour meurtre ; seulement, le meurtre n'ayant pas été prouvé, vous avez échappé à la mort. Le meurtre avait eu lieu dans une maison infâme de la rue Froidmanteau, sur un provincial nommé Claude Vincent ; il avait été commis de complicité avec la naine Bébé et mademoiselle Fifine ; je puis prouver que c'est vous qui avez porté le premier coup, un coup de chenet qui a renversé le malheureux évanoui, et, comme il a été achevé par les deux coquines dont l'une est déjà pour autre cause entre les mains de la justice, et dont l'autre vous rapportait ce matin les cinq cent mille francs que vous avez volés à la comtesse Rappt, et que je vous ai fait reprendre, je puis demain vous mettre, vous et mademoiselle Fifine, entre des mains dont M. Jackal, tout puissant qu'il est, se gardera bien de vous tirer... Croyez-vous que j'aie ce pouvoir et que vous couriez quelques risques à ne pas suivre en tout mes volontés?

— Je le crois, murmura tristement Gibassier.

— Attendez, nous ne sommes pas au bout.

— Quelques jours après vous être échappé du bagne, vous avez enlevé une jeune fille d'un pensionnat de Versailles, par les ordres de M. Lorédan de Valgeneuse. Vos complices, après vous avoir volé la part d'argent qui vous revenait de cette belle expédition, vous ont jeté dans un puits, d'où vous a tiré M. Jackal; depuis ce jour, vous êtes sa créature dévouée, mais ni vous ni lui n'avez pu empêcher que je ne reprisse Mina à M. de Valgeneuse et ne la misse en sûreté. Vous voyez donc, maître coquin, que je puis lutter contre vous et réussir malgré vous. Aujourd'hui, il s'agit d'une chose encore plus grave, je vous le déclare, que l'enlèvement d'une jeune fille, d'une chose à laquelle je sacrifierai,

s'il le faut, non-seulement les cinq cent mille francs que je vous ai fait reprendre cette nuit, mais encore le double, le triple, le quadruple de cette somme. Or, malheur à ceux qui se trouveront entre moi et mon but, car je les briserai comme verre. Ami, on aura tout à gagner; ennemi, tout à perdre. Écoutez-moi donc de toutes vos oreilles.

— Je vous écoute.

— Quand s'écoule le délai accordé à l'abbé Dominique pour aller à Rome?

— Il est écoulé à partir d'aujourd'hui.

— Quand M. Sarranti doit-il être exécuté?

— Demain à quatre heures de l'après-midi.

Salvator pâlit et frissonna malgré lui, à cette certitude donnée par l'immonde coquin auquel il avait affaire; mais il se remit, comme un homme à qui il reste une suprême espérance, et, changeant brusquement de conversation :

— Vous connaissez l'honnête M. Gérard, de Vanvres? demanda Salvator.

— Il est mon collègue et mon ami, répondit Gibassier.

— Je sais cela... Vous a-t-il déjà invité à venir visiter sa campagne?

— Jamais.

— L'ingrat! Comment, par ces belles journées d'été, l'idée ne lui est seulement pas venue d'inviter un ami à un déjeuner champêtre, dans son château de Vanvres?

— L'idée ne lui en est pas venue.

— De sorte que, si l'occasion se présentait de le punir un peu de son ingratitude à votre endroit, vous ne seriez pas homme à laisser perdre cette occasion?

— En vérité, non, je suis trop susceptible pour cela.

— Eh bien, je crois que cette occasion s'offre à vous aujourd'hui même.

— Vraiment?

— M. Gérard vient d'être nommé maire de Vanvres...

— Il y a des gens bien heureux, murmura Gibassier en poussant un soupir.

— Bon! dit Salvator, avec de la patience, même bonheur peut vous arriver; vous avez seulement tenté de tuer, vous! M. Gérard a tué tout à fait; vous avez été au bagne : lui est destiné à y aller, s'il ne va pas plus loin. Après cela, si, victime de l'amitié que vous lui portez, vous voulez donner aux

modernes un de ces grands exemples de fraternité que l'antiquité nous a transmis, et, comme Nisus, mourir avec votre Euryale...

— Non.

— Je crois que c'est plus prudent. Alors, il faut faire de point en point ce que je vais vous dire.

— Et en le faisant?...

— Vous ne courrez d'autre danger que d'aider un honnête homme à accomplir une bonne action. Ce n'est pas assez, je le sais, pour un esprit aussi méticuleux que le vôtre; mais, en aidant cet honnête homme à accomplir une bonne action, vous rentrerez dans une avance de dix mille francs, avance que vous croyiez perdue.

— Ah! oui, les dix mille francs que j'ai prêtés à mon filleul?

— Justement.

— Ah! par ma foi, vous avez bien raison, je les croyais perdus.

— Eh bien, ils ne le sont pas, et la preuve, c'est qu'en voici deux mille que vous pouvez déjà mettre dans votre poche, — Salvator présenta à Gibassier les deux mille francs qui étaient sur la table, — et qu'en voilà trois mille autres que vous pouvez adjoindre aux premiers.

— Et, pour ceux-là, demanda Gibassier, il ne vous faut pas de reçu?

— Allons, dit Salvator, vous êtes un homme d'esprit.

— Oui, et c'est cela qui me perd! Trop d'imagination, monsieur, trop d'imagination! Mais continuez; que faut-il faire? où faut-il aller?

— Il faut aller à Vanvres.

— Ce n'est pas très-loin.

— Vous alliez bien à Heidelberg pour quatre mille francs, vous irez bien à Vanvres pour dix mille.

— Pour cinq mille.

— Pour dix mille, attendu que vous aurez les cinq mille autres quand vous en serez revenu.

— Je suis prêt à aller à Vanvres; mais que dois-je faire à Vanvres?

— Je vais vous dire cela. En l'honneur de sa nomination de maire, M. Gérard donne aujourd'hui un dîner de douze

couverts; il ne vous a pas invité, de peur que vous ne soyez treize à table et que cela ne lui porte malheur.

— J'ai remarqué, en effet, qu'il était très-superstitieux, dit Gibassier.

— Eh bien, il me semble que c'est le cas ou jamais d'aller le relancer là-bas et de lui donner une leçon de courtoisie; qu'en pensez-vous ?

— Mais... je n'en pense rien, je ne vous comprends pas.

— Je vais alors être aussi clair que possible. Je vous disais donc que M. Gérard, votre collègue, avait aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, et, entre autres, son adjoint, son juge de paix, et trois ou quatre de ses conseillers municipaux; eh bien, pour une raison qu'il est inutile de vous dire, j'ai besoin que M. Gérard soit absent de chez lui juste au milieu de ce dîner, pendant une heure ou deux, et... et, cher monsieur Gibassier, j'ai compté sur vous pour l'accomplissement de ce projet.

— De quelle façon puis-je vous y aider, monsieur Salvator ?

— D'une façon bien simple. M. Gérard ne peut, dans sa position vis-à-vis de la police, refuser d'obéir à un ordre de M. Jackal.

— C'est matériellement impossible.

— Eh bien, supposez que M. Jackal ordonne à M. Gérard de se rendre immédiatement, et toute affaire cessante, à l'hôtel de la *Tête-Noire*, à Saint-Cloud. M. Gérard devra se rendre à l'instant même à l'endroit où M. Jackal lui aura fait dire qu'il l'attend.

— C'est mon avis.

— Alors, vous comprenez tout à fait l'affaire. Vous allez vous rendre à Vanvres, chez M. Gérard, juste au moment de son dîner, à six heures et demie. Pour profiter des derniers beaux jours, on se met à table à cinq heures et dans le jardin. Vous arriverez donc là à l'entremets environ; vous vous approcherez l'œil amical, la lèvre souriante, et vous direz : « Cher collègue, M. Jackal, notre maître commun, vous prie de vous rendre à l'instant même, et pour affaire de la plus haute importance, à l'hôtel de la *Tête-Noire*, à Saint-Cloud. »

— Et c'est là tout ce que vous exigez de moi ?

— Absolument tout.

— Cela me semble assez facile; je dis assez, et je me trompe cependant.

— Comment cela ?

— Oui, car je vais encourir la colère de M. Jackal... Voyons, n'y aurait-il pas un moyen plus avantageux de faire sortir M. Gérard de chez lui ?

— Croyez, cher monsieur Gibassier, dit Salvator, que, si je connaissais un moyen plus avantageux, comme vous le dites, je m'empresserais de vous le proposer; mais il n'y en a point de préférable à celui que je vous offre; car remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de faire sortir M. Gérard de chez lui, mais de le retenir dehors pendant deux heures. Or, trois quarts d'heure pour aller de Vanvres à Saint-Cloud, une demi-heure pour attendre inutilement M. Jackal, trois quarts d'heure pour revenir, font juste les deux heures dont j'ai besoin.

— N'en parlons plus, monsieur Salvator; il sera fait comme vous le désirez, quoique, à vrai dire, j'aime peu à affronter la colère du patron.

— Vous pouvez l'éviter.

— Comment cela ?

— Rien de plus simple. Vous ne quittez pas M. Gérard, vous le suivez à Saint-Cloud, vous avez l'air de vous ennuyer avec lui du retard de M. Jackal; puis, au bout d'une demi-heure, vous éclatez de rire, et vous lui dites : « Eh bien, cher monsieur Gérard, que pensez-vous de la farce que je vous ai faite ? Eh! eh! eh! — Quelle farce ? demandera-t-il. — Mais, lui direz-vous, c'est bien simple. J'ai appris par la voix publique que vous donniez une petite fête champêtre dans votre villa de Vanvres; vous ne m'aviez pas fait l'amitié de m'inviter : j'ai trouvé cet oubli impardonnable, et je me suis vengé de ce mauvais procédé en vous mystifiant. M. Jackal n'avait pas le moins du monde affaire à vous, et je n'étais chargé de rien autre chose que de vous présenter bien des compliments de sa part. » Sur quoi, vous lui tirerez votre révérence et le laisserez libre de rejoindre ses convives. Il en résulte que vous n'aurez encouru la colère de personne, si ce n'est celle de M. Gérard, et de celle-là, je crois, vous vous souciez fort peu.

Gibassier regarda Salvator avec admiration.

— Décidément, dit-il, vous êtes un grand homme, mon-

sieur Salvator, et, si ce n'était pas trop demander de vous, je serais honoré de vous toucher la main.

— Oui, dit Salvator, vous voulez vous assurer, n'est-ce pas, de quelle force est la main que vous toucherez? En la voyant petite et blanche, vous croyez qu'elle est facile à briser dans la vôtre? Encore une erreur dont il est bon de vous faire revenir, cher monsieur Gibassier; je ne vous demande que le temps de mettre un gant.

Salvator désarma son pistolet, le mit dans sa poche, passa à sa main droite un gant de couleur foncée, comme les élégants en portent le matin, et tendit à Gibassier une main, qui, pour la délicatesse, n'avait rien à envier à une main de femme.

Gibassier, plein de confiance, laissa tomber sa lourde main dans celle qui lui était tendue et essaya de l'envelopper de ses doigts noueux.

Mais à peine les deux mains se furent-elles touchées, que la figure de Gibassier commença par exprimer la surprise, et, passant peu à peu par toutes les nuances d'une douleur croissante, en arriva à l'angoisse la plus désespérée.

— Ah! sacrebleu! ah! mille tonnerres! mais vous me brisez la main, cria-t-il. Grâce! grâce! grâce!

Et il tomba à genoux devant Salvator, dont le gant avait craqué sous l'effort qu'il avait fait, mais dont le visage avait conservé son expression souriante.

Salvator lâcha la main qu'il broyait dans la sienne au moment où le sang commençait à s'en échapper par dessous les ongles.

— La, fit-il, pour votre propre gouverne, monsieur Gibassier, et pour aller au-devant des dangers auxquels votre ignorance pouvait vous exposer, je tenais à vous prouver que, si je me suis, vis-à-vis de vous, servi d'une arme quelconque, ce n'était qu'afin de ne vous toucher qu'à la dernière extrémité; vous avez désiré que je vous *fisse l'honneur* de vous donner une poignée de main, tâchez de vous souvenir longtemps de *l'honneur que je vous ai fait.*

— Oh! sacrebleu! oui, je m'en souviendrai, je vous le promets, dit le forçat en décollant avec sa main gauche les doigts de sa main droite incrustés les uns dans les autres. Merci de la leçon, monsieur Salvator, elle me profitera, et vous

n'aurez pas à vous en repentir; un homme aussi bien averti que je le suis en vaut au moins deux.

— Abrégeons, dit Salvator.

— Vos derniers ordres.

— A six heures et demie, vous serez chez M. Gérard; vous ne le lâcherez qu'à huit heures, et, demain matin, vous viendrez toucher vos cinq mille francs restants, chez moi, rue Mâcon, nº 4; moyennant quoi, M. Pétrus, votre prétendu filleul, sera parfaitement quitte envers vous de l'avance que vous lui avez avez faite.

— Cela suffit.

— D'ici là, seulement, mettez vous bien en tête qu'au premier mauvais tour que vous me jouez, vous êtes un homme mort, soit de mon fait, soit de celui de la justice.

— Je vous promets de ne pas penser à autre chose, répondit le forçat en s'inclinant humblement devant Salvator, qui descendit rapidement l'escalier et alla retrouver Jean Taureau, qu'il avait laissé en exploration sur l'esplanade de l'Observatoire.

CI

Le dîner sur la pelouse.

Au centre d'une immense pelouse qui semblait un tapis jeté au bas de son château, et vers lequel on descendait par les magnifiques degrés de pierre qui en formaient le perron, M. Gérard avait fait dresser une table autour de laquelle étaient assis onze individus, que l'honnête châtelain avait invités, sous prétexte de dîner, mais, en réalité, pour parler des prochaines élections.

M. Gérard avait eu soin de limiter à onze le nombre des

individus; onze étrangers et le maître de la maison faisaient douze convives. M. Gérard serait mort de peur, ou tout au moins aurait fait un fort mauvais dîner, à une table où l'on eût été treize; l'honnête homme était fort superstitieux.

Ces onze convives étaient les notables de Vanvres.

Les notables de Vanvres avaient accepté avec empressement l'invitation du seigneur du pays; car M. Gérard pouvait être considéré comme le seigneur de Vanvres. Ils professaient, pour l'honnête homme que la Providence avait fait leur concitoyen, un pieux respect, et l'on eût été mieux venu à leur contester la lumière du soleil en plein midi, qu'à mettre en doute la vertu sans égale de leur Job; bourgeois envieux, vaniteux, égoïstes, ils semblaient oublier leur vanité, leur envie et leur égoïsme devant la modestie, le dévouement et l'abnégation de leur incomparable concitoyen; nul, en effet, à Vanvres et aux environs, n'avait à se plaindre de M. Gérard, et beaucoup, au contraire, avaient à s'en louer. Il ne devait rien à personne, et chacun lui devait quelque chose : celui-ci de l'argent, celui-là la liberté, un autre la vie.

La voix publique de Vanvres et des bourgs environnants le désignait hautement pour aller siéger à la Chambre des députés; quelques citoyens, plus fanatiques que les autres, avaient même murmuré le mot de Chambre des pairs.

Mais on leur avait fait observer qu'on n'entrait pas à la chambre des pairs comme à l'Académie ou au moulin; c'était l'époque où le mot de Paul-Louis Courier avait fait fortune : que, pour entrer à la Chambre des pairs, il fallait faire partie de certaines catégories; et, comme la Chambre des députés était un des moyens de parvenir à la pairie, ils s'étaient ralliés à ceux de leurs concitoyens qui proposaient de choisir M. Gérard pour un représentant du département de la Seine.

Deux ou trois jours auparavant, les notables du villag étaient donc venus en députation, entretenir M. Gérard de sympathies ardentes de la population de Vanvres à son endroit.

M. Gérard avait d'abord modestement décliné l'honneur qu'on voulait lui faire, déclarant qu'en son âme et conscience — ce qui pouvait bien être vrai — il s'en trouvait indigne, ajoutant qu'il n'avait pas encore assez fait pour le

pays, et particulièrement pour le pays de Vanvres. Il s'accusait loyalement d'être un plus grand pécheur qu'on ne le supposait; il se taxait même de grand criminel; ce qui avait fait rire a gorge déployée un agriculteur rêvant une ferme-modèle, pour l'établissement de laquelle il comptait lui emprunter de l'argent, et qui était un de ses plus grands propagandistes.

On avait donc insisté, malgré ce refus formel de siéger à la Chambre; et, après avoir dit à ses dévoués concitoyens : « C'est vous qui m'y forcez, messieurs; c'est vous qui l'aurez voulu; vous commandez et j'obéis! » après avoir dit tout cela et beaucoup d'autres choses, M. Gérard avait fini par accepter, et autorisé ses amis à poser sa candidature.

L'agriculteur, royaliste s'il en fut, — bien qu'il eût peut-être dû choisir instinctivement pour symbole plutôt les abeilles que les lis,— l'agriculteur se chargea d'annoncer dès le soir même, à tous les bourgs voisins, ce grand événement de l'acceptation de M. Gérard, et d'aller, au premier jour de repos que lui donneraient *ses mouches*, — l'agriculteur, en attendant sa ferme-modèle, faisait un grand commerce de miel, — et d'aller, disons-nous, faire publier cette candidature dans tous les journaux de Paris.

On comprend que M. Gérard ne laissa point partir la députation sans lui offrir d'abord des rafraîchissements de toute sorte, et sans l'inviter ensuite à dîner pour le jeudi suivant.

C'était â la suite de cette invitation que les onze délégués se trouvaient assis à la table de M. Gérard; car, comme on le pense bien, aucun n'avait manqué à l'appel, et, à en juger par les éclairs de gaieté qui jaillissaient des yeux de tous les convives, au moment où commence ce chapitre, nul n'avait eu à se repentir de son empressement à accepter l'invitation.

Et, en effet, c'était une après-midi fraîche et douce; les mets étaient savoureux, les vins exquis; il était six heures du soir, à peu près; on était à table depuis cinq, et chacun essayait à tour de rôle de mettre à profit l'audace que lui inspirait une demi-ivresse, pour faire de sa chaise une tribune, et de sa conversation une harangue, comme si, au lieu d'être à la fin d'un dîner en plein air, on eût été à la fin d'une séance en pleine Chambre.

L'agriculteur, lui, ne donnait des preuves de son existence et de sa présence réelle à ce festin, qu'en murmurant d'une voix enrouée, entre chaque discours, des phrases sans suite, dont la fin évidente était une louange immodérée de l'amphitryon, à la disposition duquel il mettait sa vie et celle de ses mouches.

Un notaire, presque aussi enthousiaste que l'agriculteur, avait lu, d'une voix de procureur, un toast où il comparait M. Gérard à Aristide, où il proclamait la supériorité des Vanvrais sur les Athéniens, lesquels s'étaient lassés d'entendre appeler Aristide *le Juste*, tandis que les Vanvrais ne se lassaient pas d'entendre appeler M. Gérard *l'Honnête.*

Un huissier retiré, qui faisait partie du Caveau moderne, avait chanté des couplets de circonstance où il avait annoncé que M. Gérard combattrait l'hydre de l'anarchie avec non moins de succès que le fils de Jupiter et d'Alcmène avait combattu l'hydre de Lerne.

Un médecin, qui faisait des recherches toxicologiques sur le virus rabique, avait rappelé une circonstance où M. Gérard, armé de son fusil à deux coups, avait délivré le pays d'un chien enragé qui y causait les plus grands ravages, et il avait bu à l'espoir que conservait la science de trouver un antidote à cette terrible maladie appelée la rage.

Enfin, un jardinier fleuriste avait disparu un instant de la table, et était revenu avec une couronne de lauriers et d'œillets qu'il avait mise solennellement sur la tête de M. Gérard; ce qui eût produit l'effet le plus attendrissant, si un méchant petit bossu qui s'était glissé dans l'honorable députation, on ne sait à quel titre, n'avait fait observer que les lauriers de la couronne étaient des lauriers-sauce, et les œillets, des œillets d'Inde.

Le ravissement était à son comble, la joie étincelait dans tous les yeux, la louange voltigeait sur toutes les bouches, aucun nuage n'avait assombri cette fête de famille; c'était, en un mot, un enthousiasme universel, et chacun, à entendre tout le monde, eût donné à l'instant sa vie pour racheter une goutte du sang de ce grand citoyen qui avait nom M. Gérard.

On en était là de cette enivrante félicité, quand le domestique de M. Gérard vint annoncer à son maître qu'un monsieur inconnu demandait instamment à lui parler.

— Il n'a pas dit son nom ? demanda M. Gérard.

— Non, monsieur, repartit le domestique.

— Allez lui dire, repartit majestueusement le digne châtelain, que je ne reçois que les gens qui peuvent dire qui ils sont et pour quelle cause ils viennent.

Le domestique s'éloigna pour porter la réponse.

— Bravo! bravo! bravo! crièrent les convives.

— Comme c'est bien dit! fit le notaire.

— Quelle éloquence quand il sera à la Chambre! dit le médecin.

— Quelle dignité quand il sera ministre! exclama le bossu.

— Oh! messieurs! messieurs! dit modestement l'honnête M. Gérard.

Le domestique reparut.

— Eh bien, cet inconnu, demanda M. Gérard, que veut-il, et de quelle part vient-il ?

— Il vient de la part de M. Jackal, et veut vous dire que l'exécution de M. Sarranti aura lieu demain.

M. Gérard devint livide, son visage se décomposa avec la rapidité de l'éclair; il bondit hors de la salle et suivit précipitamment le domestique, en disant d'une voix altérée :

— J'y vais, j'y vais!

Si enfoncés que fussent déjà les convives dans ce chemin aux mille méandres que l'on appelle l'ivresse, il n'y eut pas un des hôtes de M. Gérard qui ne remarquât l'impression faite sur celui-ci par la double nouvelle qui lui était annoncée.

Aussi, de même que, dans une éclipse de soleil, la nuit succède au jour, l'éclipse de M. Gérard amena un silence momentané à la place de la conversation bruyante que l'annonce du domestique avait interrompue.

Cependant, comme plusieurs étaient au courant, superficiellement du moins, de l'affaire de M. Sarranti, qui avait fait grand bruit, ce fut à cet angle que se raccrocha, pour ne pas mourir, la conversation des convives.

Le notaire prit la parole et expliqua comment le nom de M. Sarranti, prononcé devant l'honnête M. Gérard, ne pouvait pas manquer de faire vibrer jusqu'aux fibres les plus sensibles de cette âme délicate.

M. Sarranti, ou plutôt le misérable Sarranti, chargé de l'éducation des deux neveux de M Gérard, était atteint et

convaincu d'un double assassinat sur les deux enfants, assassinat accompli avec de telles précautions, qu'on n'avait pas même pu retrouver les cadavres.

La narration du notaire expliqua l'absence de M. Gérard et le nom bien connu de M. Jackal jeté dans cette annonce du domestique.

M. Sarranti, au moment de marcher à l'échafaud, avait sans doute eu des révélations à faire, et l'on envoyait, de la part de M. Jackal, chercher M. Gérard pour entendre ces révélations.

L'indignation contre Sarranti s'en augmenta. Ce n'était point assez d'avoir soustrait une somme considérable, d'avoir assassiné deux innocents, il choisissait encore pour faire ses révélations l'heure sacrée du repas, contrairement à cette sentence de l'auteur de *la Gastronomie :*

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne !

Mais, au bout du compte, comme on n'en était qu'aux entremets, que le vin de Bourgogne était des meilleurs crus, le vin de Champagne parfaitement glacé, que sur une table voisine se dressait un excellent dessert, on résolut d'attendre M. Gérard, tout en causant, et surtout tout en buvant.

Cette résolution fut fortifiée par l'apparition du domestique, qui redescendait le perron, deux bouteilles de chaque main, et qui dit en posant les quatre nouveaux échantillons sur la table :

— M. Gérard vous invite à goûter ce laffitte retour des Indes et ce chambertin 1811, sans vous inquiéter de lui. Une affaire indispensable l'appelle à Paris ; il sera ici dans une demi-heure.

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent les convives d'une seule voix.

Et quatre bras s'allongèrent instantanément pour saisir les quatre goulots des quatre bouteilles.

En ce moment, on entendit le roulement d'une voiture sur le pavé de la rue.

On comprit que c'était M. Gérard qui s'éloignait.

— A son prompt retour ! dit le médecin.

Les autres convives balbutièrent chacun un souhait, et

essayèrent de se lever pour donner plus de solennité au toast; mais l'effort était déjà au-dessus des forces de quelques-uns.

On en était là; ceux qui étaient assis essayaient de se lever, ceux qui étaient levés essayaient de se rasseoir, lorsque, tout à coup, un nouveau personnage, d'autant plus à effet, qu'il était complétement inattendu, entra en scène et donna un tour de clef à la conversation.

Ce personnage qui fit irruption dans le jardin, sans qu'on sût par où il était entré, était notre vieil ami Roland, ou, si vous l'aimez mieux, à cause de la circonstance, — Brésil.

En effet, quoiqu'il fût entré par la porte comme un chien bien élevé qu'il était, d'un bond il avait franchi les degrés, et, en deux autres bonds, il s'était trouvé sur la pelouse.

Le premier des convives qui l'aperçut poussa un cri de terreur.

Et, disons-le, la langue pendante, l'œil enflammé et le poil hérissé de l'animal justifiaient suffisamment ce cri.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le médecin, qui, tournant le dos au perron, et portant son verre à sa bouche, ne pouvait deviner ce qui se passait.

— Un chien enragé! dit le notaire.

— Un chien enragé? répétèrent les autres convives avec effroi.

— Là, là, regardez!

Tous les yeux se tournèrent du côté indiqué par le notaire, et ils virent, en effet, le chien, qui, tout haletant et furieux qu'il semblait, s'était retourné vers la porte et paraissait attendre quelqu'un.

Mais sans doute l'attente lui parut trop longue; car, le nez en terre, il commença, comme le barbet de Faust, à décrire des cercles dont la table et les convives étaient le centre, et qui, larges d'abord, se rétrécissaient peu à peu.

En calculant qu'à un moment donné, le chien devait arriver à écorner les convives, ceux-ci, sans chercher à cacher leur terreur, se levèrent spontanément, et cherchèrent chacun de son côté à préparer sa fuite; l'un lorgnait un arbre, l'autre un petit appentis dans lequel le jardinier plaçait les instruments de jardinage; celui-ci pensait à escalader le mur, celui-là à chercher un refuge dans le château, quand tout à

coup, un sifflement aigu et prolongé se fit entendre, suivi de ce commandement prononcé d'une voix forte :

— Ici, Roland!

Le chien plia sur ses jarrets comme le cheval auquel on brise la bouche avec le mors, et revint droit à son maître.

Ce maître, inutile de dire que c'était Salvator.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. En effet, pour les malheureux convives effrayés à la vue de Roland, c'était le dieu antique, dénouant heureusement la tragédie.

Le jeune homme apparaissait dans les rayons du soleil couchant, qui semblait le couvrir d'une flamme; il était vêtu avec la plus grande élégance, tout en noir; son cou était entouré d'une cravate de fine batiste blanche; sa main gantée jouait avec une badine à pomme de lapis-lazuli.

Il descendit lentement les degrés du perron, levant son chapeau de sa tête dès qu'il eut touché le sable de l'allée; puis, traversant la pelouse suivi de Roland, qu'il maintenait derrière lui avec un geste de la main, il arriva juste à la chaise qu'occupait M. Gérard, chaise que son absence avait laissée vide, se trouvant ainsi juste au centre des convives, qu'il salua les uns après les autres avec la plus exquise courtoisie.

— Messieurs, dit-il, je suis une des plus vieilles connaissances de notre ami commun l'honnête M. Gérard: il devait me faire l'honneur de me présenter à vous, et nous devions dîner ensemble, quand, malheureusement pour moi, j'ai été retenu à Paris par la même cause qui vous prive en ce moment de notre hôte.

— Ah! oui, dit le notaire, qui commençait à se rassurer en voyant le chien comme enchaîné au regard du jeune homme, — pour l'affaire Sarranti.

— Effectivement, messieurs, pour l'affaire Sarranti.

— C'est donc demain qu'on le raccourcit, le misérable? dit l'huissier.

— Demain; si, d'ici là, on ne trouve pas moyen de prouver son innocence.

— Son innocence? Ce sera difficile! dit le notaire.

— Qui sait! fit Salvator; nous avons, chez les anciens, les oies du poëte Ibicus, et, chez les modernes, le chien de Montargis.

— A propos de chien, monsieur, dit l'agriculteur d'une voix enrouée, je dois dire que le vôtre vient de nous faire une belle peur.

— Roland? fit Salvator d'un ton naïf.

— Il s'appelle Roland? demanda le notaire.

— En effet, dit le médecin, j'ai eu un instant l'espoir qu'il était enragé.

— Il paraît que Roland n'était que furieux, dit le notaire se frottant les mains, enchanté qu'il était de son bon mot.

— Vous avez dit *l'espoir?* demanda Salvator au médecin.

— Oui, monsieur, et je ne m'en dédis pas. Nous sommes onze : j'avais donc dix chances contre une que l'animal s'attaquerait à un de mes compagnons et non pas à moi; et, comme je me suis spécialement occupé de la rage, j'eusse eu l'occasion d'appliquer sur une plaie vive et fraîche l'antidote que j'ai composé et que je porte sans cesse sur moi, dans l'espérance qu'une occasion se présentera de l'essayer.

— Je vois, monsieur, dit Salvator, que vous êtes un véritable philanthrope; par malheur, mon chien n'est pas, pour le moment du moins, *un sujet*, comme on dit, je crois, en terme de médecine, et la preuve, c'est qu'il est d'une obéissance instantanée; voyez plutôt!

Et, lui indiquant le dessous de la table, comme il eût fait d'une niche :

— Couche, Brésil! dit-il, couche!

Puis, s'adressant aux convives :

— Ne vous étonnez pas, dit Salvator, que je fasse coucher mon chien sous la table, où je vais m'asseoir avec vous; je venais pour dîner, mieux vaut tard que jamais, lorsque j'ai rencontré M. Gérard sur la route; je voulais m'en aller avec lui; mais il a si fort insisté pour que je vinsse vous rejoindre, que, déjà entraîné par mon désir, je n'ai pas su résister, d'autant plus qu'en son absence il m'a chargé de vous faire les honneurs de sa table.

— Bravo! bravo! s'écria toute la société, sur laquelle les façons de Salvator avaient produit le meilleur effet.

— Prenez la place de notre hôte, dit le notaire, et permettez-moi de remplir votre verre pour boire à sa santé.

Salvator tendit son verre.

— C'est trop juste, dit-il, et que Dieu le récompense comme il mérite!

Et, portant le verre à sa bouche, il y trempa le bout de ses lèvres.

En ce moment, Brésil fit entendre un long gémissement.

— Oh! oh! qu'a donc votre chien ? demanda le notaire.

— Rien; c'est sa manière d'approuver quand on porte un toast, dit Salvator.

— Bon! dit le médecin, voilà un animal qui a reçu une belle éducation; seulement, son speech n'est pas gai.

— Monsieur, dit Salvator, vous savez que, sans que la science puisse s'en rendre compte, certains animaux ont certains pressentiments; peut-être quelque malheur imprévu menace-t-il notre ami M. Gérard.

— Oui, répliqua le médecin, on dit cela; mais, nous autres esprits forts, nous ne croyons pas à toutes ces fadaises.

— Cependant, dit le jardinier fleuriste, ma grand'mère...

— Votre grand'mère était une sotte, mon ami, dit le médecin.

— Pardon, demanda le notaire, mais vous parliez d'un danger qui pouvait menacer M. Gérard?

— Un danger ? dit un arpenteur géomètre; et quel danger peut donc menacer le plus honnête homme de la terre, un homme qui a toujours suivi la ligne droite ?

— Un homme qui est le patriotisme même! dit l'huissier.

— Le dévouement incarné! ajouta le médecin.

— L'abnégation même! s'écria le notaire.

— Eh! vous le savez, messieurs, c'est justement ceux-là que le malheur épie. Le malheur, c'est le lion de l'Écriture, *quærens quem devoret*, et s'attaquant particulièrement aux gens vertueux; — voyez Job.

— Mais que diable fait donc votre chien ? dit le jardinier fleuriste en regardant sous la table; il dévore le gazon.

— Ne faites pas attention, répondit Salvator. Nous parlions de M. Gérard, et nous disions...

— Nous disions, reprit le notaire, qu'un pays doit être fier quand il a donné naissance à un pareil homme.

— Il réduira les impôts, dit le médecin.

— Il fera hausser le prix des blés, dit l'agriculteur.

— Il fera baisser le prix du pain, dit le jardinier.

— Il liquidera la dette nationale, dit l'huissier.

— Il réformera la constitution arbitraire de l'École de médecine, dit le médecin.

— Il soumettra la France à un nouveau cadastre, dit le géomètre arpenteur.

— Oh! fit le notaire interrompant ce concert de louanges, mais votre chien m'envoie de la terre plein mon pantalon.

— C'est possible, dit Salvator; mais ne nous occupons pas de lui.

— Au contraire, occupons-nous-en, messieurs, reprit le médecin, qui avait regardé sous la table; car ce chien présente des phénomènes fort curieux: il a la langue pendante, les yeux sanglants, le poil hérissé.

— Peut-être, dit Salvator; mais, tant qu'on ne le dérangera point de sa besogne, on n'a rien à craindre de lui; c'est un chien monomane, ajouta Salvator en riant.

— Je vous ferai observer, dit prétentieusement le médecin, que le mot monomane, qui vient de *monos* et de *mania*, qui veut dire, par conséquent, *seule idée*, ne peut s'appliquer qu'à l'homme, puisque l'homme seul a des idées et que le chien n'a qu'un instinct, très-perfectionné sans doute, mais qui ne peut entrer en comparaison avec la sublime organisation de l'homme.

— Eh bien, répliqua Salvator, expliquez cela comme vous voudrez, instinct ou idée, Brésil n'a qu'une préoccupation.

— Laquelle?

— Il avait deux jeunes maîtres qu'il aimait beaucoup, un petit garçon et une petite fille; le petit garçon a été assassiné, la petite fille a disparu; jusqu'à présent, il a si bien cherché, qu'il a trouvé la petite fille.

— Vivante?

— Oui, vivante, parfaitement vivante; mais, quant au petit garçon, comme il a été assassiné et enterré, le pauvre Brésil, qui espère retrouver l'endroit où a été caché le cadavre, le pauvre Brésil va toujours cherchant.

— *Quære et invenies*, dit le notaire, qui n'était pas fâché de placer trois mots latins.

— Pardon, dit le médecin, mais c'est tout un roman que vous nous racontez là, monsieur.

— Une histoire, si vous voulez bien, dit Salvator, et même des plus terribles.

— Ma foi, dit le notaire, nous sommes juste entre la poire et le fromage, comme disait feu M. d'Aigrefeuille, de gastronomique mémoire; c'est le moment des histoires, et, si

vous voulez nous raconter la vôtre, mon cher monsieur, elle sera la bienvenue.

— Volontiers, dit Salvator.

— Cela va être très-intéressant, dit le médecin.

— Je le crois, répondit simplement Salvator.

— Chut! chut! fit-on de toutes parts.

Il se fit un moment de silence pendant lequel Brésil poussa un hurlement si plaintif, qu'un frisson passa dans les veines de tous les convives, et que le jardinier, qui avait, par quelques mots, indiqué qu'il n'était point esprit fort comme le docteur, ne put s'empêcher de murmurer en se levant :

— Diable de chien, va!

— Mais asseyez-vous donc! dit le géomètre en le tirant par la basque de son habit et en le forçant de s'asseoir.

Le jardinier se rassit en grommelant, mais il se rassit.

— Allons, allons, l'histoire! dirent les convives, l'histoire!

— Messieurs, dit Salvator, j'intitulerai mon drame, car c'est plutôt un drame qu'une histoire, *Giraud l'honnête homme.*

— Tiens, dit l'huissier, c'est presque M. Gérard l'honnête homme.

— C'est, en effet, une différence de deux lettres seulement; mais j'ajouterai à ce premier titre, *Giraud l'honnête homme*, un sous-titre, ainsi conçu : *ou Il ne faut pas se fier aux apparences.*

— Voilà d'abord un excellent titre, dit le notaire, et, à votre place, je le porterais à M. Guilbert de Pixérécourt.

— Je ne puis, monsieur; je le destine à M. le procureur du roi.

— Messieurs, messieurs, dit le médecin, je vous fais observer que vous empêchez le narrateur de commencer sa narration.

— Oh! dit Salvator, soyez tranquille, nous y arriverons.

— Silence! fit le géomètre, silence!

On entendit Brésil qui grattait la terre avec fureur et qui respirait bruyamment.

Salvator commença,

Nos lecteurs connaissent le drame qu'il raconta sous des noms supposés. A force d'investigations et de recherches, aidé par sa merveilleuse perspicacité, à laquelle servait de

guide l'instinct de Brésil, il était arrivé à reconstruire tout l'événement, comme un architecte habile, par quelques vestiges, reconstruit un monument antique, comme Cuvier, par quelques ossements, reconstruisait un monstre antédiluvien.

Nous ne suivrons donc pas Salvator dans ce récit, qui n'apprendrait rien de nouveau au lecteur, mais ne lui rappellerait que ce qu'il sait déjà.

Seulement, quand, après avoir raconté le crime de Giraud, Salvator en arriva à montrer à l'aide de quelle hypocrisie l'assassin et le spoliateur était parvenu à s'entourer non-seulement de l'estime et du respect, mais encore de l'affection, du dévouement et de l'amour de ses concitoyens, l'auditoire poussa un long cri d'indignation auquel Brésil répondit par un grognement sourd, comme s'il avait voulu faire sa partie dans ce concert de malédictions.

Puis, quand, après avoir développé l'hypocrisie du misérable, le narrateur raconta la barbare lâcheté avec laquelle cet homme laissait condamner un innocent, lorsqu'il ne s'agissait pour lui que de s'exiler, de changer de nom, et de s'en aller dans un autre monde pleurer sur son premier crime, au lieu d'en commettre un second plus terrible peut-être que le premier, l'émotion de l'auditoire fut au comble, sa colère se changea en exaspération et chacun hurla sa malédiction sur le meurtrier.

— Mais, s'écria le notaire, ne dites-vous pas que c'est demain que l'innocent paye pour le coupable?

— C'est demain, dit Salvator.

— Mais, dit à son tour le médecin, d'ici à demain, comment trouver une preuve qui ouvre les yeux à la justice?

— La bonté de Dieu est grande ! dit Salvator baissant la tête et regardant sous la nappe le travail acharné auquel se livrait Brésil, qui, sentant que son maître s'occupait de lui, se détourna un instant de son travail et vint, en manière de baiser, appuyer son nez humide sur la main de son maître, puis se remit immédiatement à creuser la terre.

— La bonté de Dieu, la bonté de Dieu, repéta le docteur, qui, en sa qualité de médecin, était profondément sceptique; mais une bonne preuve serait encore plus sûre.

— Sans doute, répondit Salvator; aussi cette preuve, qui

m'a déjà échappé une fois, j'espère que nous allons la trouver.

— Ah! dirent les convives d'une seule voix, vous avez eu une preuve?

— Oui, répondit Salvator.

— Et cette preuve vous a échappé?

— Par malheur.

— Quelle preuve était-ce?

— J'avais, grâce à Brésil, retrouvé le squelette de l'enfant.

— Oh! firent les convives terrifiés.

— Et pourquoi n'avez-vous pas réclamé une descente de justice avec l'assistance d'un médecin? dit le docteur.

— C'est ce que j'ai fait, moins le médecin; mais, pendant l'intervalle, le squelette avait disparu, et la justice m'a ri au nez.

— Le meurtrier aura eu vent de la chose, dit le notaire, et l'aura transporté ailleurs.

— De sorte que vous êtes à la recherche de ce cadavre? demanda l'huissier.

— Mon Dieu, oui, fit Salvator; car, enfin, vous comprenez bien, si le cadavre se trouve à un endroit où n'ait pas pu l'enterrer M. Sarranti...

— M. Sarranti! s'écrièrent d'une seule voix les convives; c'est donc M. Sarranti qui est l'innocent?

— Ai-je laissé échapper son nom?

— Vous avez dit Sarranti.

— Si je l'ai dit, je ne me dédis pas.

— Et quel intérêt avez-vous à rechercher l'innocence de cet homme?

— C'est le père d'un de mes amis; puis, me fût-il complétement étranger, il me semble qu'il est du devoir de tout homme de sauver un de ses semblables de l'échafaud, quand il a la conviction de son innocence.

— Mais, enfin, dit le notaire, cette preuve que vous cherchez, vous n'espérez pas la trouver ici?

— Peut-être.

— Chez M. Gérard?

— Pourquoi pas?

Le chien, comme s'il répondait aux paroles de son maître, fit entendre un hurlement lugubre et prolongé.

— Entendez-vous ? fit Salvator; voici Brésil qui me dit qu'il ne désespère pas.

— Comment, qu'il ne désespère pas ?

— Sans doute ; ne vous ai-je pas dit qu'il avait une monomanie, celle de retrouver le cadavre de son jeune maître ?

— C'est vrai, repondirent les convives d'une seule voix.

— Eh bien, reprit Salvator, pendant que je raconte les quatre premiers actes du drame, Brésil, lui, travaille au cinquième.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent en même temps l'huissier et le notaire, tandis que les autres, tout en restant muets, interrogeaient des yeux.

— Regardez sous la table, fit Salvator en soulevant la nappe.

Chacun plongea la tête sous la table.

— Que diable fait-il là ? demanda sans aucun trouble le médecin, qui commençait à croire que, pour n'être point enragé, le chien n'en était pas moins un sujet intéressant à étudier.

— Il fait un trou, comme vous voyez, répondit Salvator.

— Et un trou énorme, reprit le notaire.

— Un trou d'un mètre de profondeur et de deux mètres cinquante de circonférence, dit l'arpenteur.

— Et que cherche-t-il ? demanda l'huissier.

— Une pièce de conviction, dit Salvator.

— Laquelle ? fit le notaire.

— Le squelette de l'enfant, dit Salvator.

Ce mot de squelette, prononcé à la suite du récit terrible de Salvator, à l'heure où l'ombre commençait à descendre du ciel, fit dresser les cheveux sur toutes les têtes ; chacun d'un mouvement instantané s'éloigna du trou ; le médecin seul s'en rapprocha.

— Cette table nous gêne, dit-il.

— Aidez-moi, dit Salvator.

Les deux hommes prirent la table, la soulevèrent, et, la transportant à quelques pas, laissèrent le chien à découvert.

Brésil ne parut pas même s'apercevoir du changement qui s'était fait, tant il était acharné à la funèbre besogne.

— Allons, messieurs, dit Salvator, un peu de courage, que diable ! nous sommes des hommes.

— En effet, dit le notaire, et j'avoue que je suis curieux de voir le dénoûment.

— Nous y touchons, dit Salvator.

— Allons, allons, dirent les autres en se rapprochant.

On fit cercle autour du chien.

Brésil continua de creuser avec une telle énergie et une telle régularité, que l'on eût plutôt dit une machine qu'un animal.

— Courage, mon bon Brésil! dit Salvator; tu dois être au bout de tes forces, mais aussi tu es au bout de tes peines; courage!

Le chien tourna la tête, et du regard sembla remercier son maître.

La fouille dura quelques minutes encore, pendant lesquelles les convives, la bouche ouverte et la respiration suspendue, gardaient le silence, suivant, d'un œil dilaté par la curiosité, l'étrange scène qui se jouait sous leurs yeux entre ce chien et son maître, qu'ils commençaient à croire n'être pas autant l'ami de M. Gérard qu'il avait bien voulu le dire en arrivant.

Au bout de cinq minutes, Brésil poussa un long soupir, et cessa de gratter pour appuyer son museau en soufflant brusquement sur une partie de l'excavation.

— Il y est, il y est! dit joyeusement Salvator. Tu as trouvé, n'est-ce pas, mon chien?

— Qu'a-t-il trouvé? demandèrent les assistants.

— Le squelette, dit Salvator. Ici, Brésil! le reste regarde les hommes; ici, mon chien!

Le chien s'élança hors du trou, et s'accroupit au bord de la fosse, regardant son maître comme pour lui dire : « A ton tour. »

En effet, Salvator descendit dans l'excavation, plongea sa main à l'endroit le plus profond, et, appelant le médecin :

— Venez, monsieur, dit-il, et tâtez.

Le médecin descendit bravement près de Salvator, tandis que les autres convives, parfaitement dégrisés, se regardaient avec stupéfaction, et, allongeant la main comme avait fait son devancier, il sentit au bout de ses doigts cette matière douce et soyeuse qui avait fait frissonner Salvator lorsque, pour la première fois, Brésil avait découvert le squelette de l'enfant dans le parc de Viry.

— Oh! oh! fit-il, ce sont des cheveux.

— Des cheveux! répétèrent tous les assistants.

— Oui, messieurs, dit Salvator, et, si vous voulez aller chercher des bougies, vous pourrez vous en convaincre.

Chacun se précipita vers la maison, et revint armé, celui-ci d'un candélabre, celui-là d'un chandelier.

Le médecin et Brésil étaient seuls restés près de la fosse. Salvator, qui s'était dirigé vers la petite baraque où le jardinier renfermait ses instruments, en revint bientôt avec une bêche.

Les convives étaient rangés autour de l'excavation, qui se trouvait éclairée par cinquante bougies, comme en plein jour.

On apercevait à fleur de terre une mèche de cheveux blonds.

— Allons! allons! dit le médecin, il faut continuer cette exhumation.

— C'est bien ce que je compte faire, dit Salvator. Messieurs, prenez une serviette, étendez-la près de la fosse.

On obéit.

Salvator descendit dans le trou, et, avec la même précaution, nous dirions presque avec le même respect que s'il eût eu affaire à un cadavre, il introduisit sa bêche dans la terre, et, faisant levier, il amena doucement à la surface la tête de l'enfant posée sur son oreiller d'argile.

Un long frémissement courut parmi les spectateurs, quand Salvator, avec ses gants blancs qu'il n'avait pas quittés, prit délicatement cette petite tête, et la posa sur la serviette.

Puis Salvator reprit sa bêche, et se remit à la besogne.

Il ramena peu à peu, et débris par débris, tous les restes de l'enfant, si bien qu'au bout d'un instant, il put, sur la serviette, tout en se servant des termes techniques, et en mettant chaque ossement à sa place, recomposer le squelette tout entier, à l'étonnement général des assistants, mais particulièrement à la satisfaction du médecin, qui dit à Salvator :

— C'est à un confrère que j'ai l'honneur de parler?

— Non, monsieur, dit Salvator, je n'ai point cet honneur; je suis un simple amateur d'anatomie.

Puis, se tournant vers les spectateurs de cette scène :

— Messieurs, reprit-il, vous êtes tous témoins, n'est-ce pas, que je viens de trouver dans cette fosse le cadavre d'un enfant ?

— J'en suis témoin, dit le médecin, qui semblait vouloir monopoliser le témoignage que Salvator réclamait de tout le monde; et le squelette d'un enfant mâle qui devait être âgé de huit ou neuf ans.

— Tout le monde est témoin ! répéta Salvator en interrogeant des yeux chacun des spectateurs.

— Oui, tous, tous, répétèrent en chœur les convives flattés d'avance, quel que fût l'événement, de la part distinguée qu'ils étaient appelés à y prendre.

— Et, par conséquent, chacun en témoignera devant la justice, s'il y a lieu? continua Salvator.

— Oui, oui, répéta l'assemblée.

— Seulement, dit l'huissier, il faudrait dresser un procès-verbal.

— Inutile, dit Salvator, il est tout dressé.

— Comment cela ?

— J'étais tellement sûr de ce que je trouverais, dit Salvator en tirant de sa poche un papier timbré, que le voici.

Et il lut, en effet, un procès-verbal rédigé dans les termes où s'écrivent d'ordinaire ces sortes d'actes, et dans lequel tout se trouvait relaté, même l'indication précise du lieu où avait été retrouvé le squelette; ce qui était une preuve que Salvator ne visitait point pour la première fois le jardin de Vanvres.

Une seule chose manquait : les noms et prénoms des personnes assistant à l'exhumation.

Tous les spectateurs de cette scène, qui, depuis un quart d'heure, marchaient d'étonnement en étonnement, avaient écouté la lecture du procès-verbal en regardant d'un œil stupéfait l'étrange personnage qui venait de les faire assister à ce drame fantastique.

— Un encrier, demanda Salvator à un domestique qui regardait, aussi stupéfait que les autres.

Le domestique s'empressa d'obéir, comme s'il reconnaissait à Salvator le droit de commander, et, s'éloignant tout courant, revint un instant après, avec un encrier et une plume.

Chacun signa.

Salvator prit le papier, le remit dans sa poche, caressa de nouveau Brésil, noua les quatre coins de la serviette qui soutenait le squelette de l'enfant, et, saluant la société :

— Messieurs, dit-il, je vous rappelle que c'est demain à quatre heures de l'après-midi que l'on doit exécuter un innocent; je n'ai donc pas de temps à perdre; aussi, après vous avoir remerciés de votre bonne assistance, je vous demande la permission de me retirer.

— Pardon, monsieur, dit le notaire, vous avez dit, je crois, que le nom de cet innocent était Sarranti.

— Je vous l'ai dit, oui, monsieur, et plus que jamais je vous le redis.

— Mais continua le notaire, est-ce que le nom de notre hôte, M. Gérard, n'a pas, il y a deux ou trois mois, été mêlé dans cette triste affaire?

— En effet, dit Salvator; oui, monsieur, il y a été mêlé.

— De sorte, interrompit le médecin, qu'on pourrait supposer que votre Giraud est tout simplement...?

— M. Gérard?

— Oui, firent les assistants d'un mouvement de tête.

— Supposez tout ce que vous voudrez, messieurs, dit Salvator; au reste, demain, nous en serons, non plus à la supposition, mais à la certitude. J'ai l'honneur de vous saluer. — Viens, Brésil.

Et Salvator, suivi de son chien, s'éloigna rapidement, laissant tous les convives de M. Gérard dans dans un état de consternation difficile à décrire.

CII

Ode à l'amitié.

Maintenant, voyons un peu ce que faisait M. Gérard pendant que s'accomplissait dans son parc le grave événement que nous venons de raconter.

Nous l'avons vu sortir de chez lui, et ne l'avons perdu de vue qu'au moment où, après avoir gravi les marches de son perron, il avait disparu dans le vestibule.

Dans le vestibule se tenait discrètement un homme de haute taille, vêtu d'une longue lévite, avec son chapeau rabattu sur les yeux.

Cet homme avait eu la discrétion de ne pas se montrer.

M. Gérard alla droit à lui.

Au deuxième pas, il savait à qui il avait affaire.

— Ah! ah! c'est vous, Gibassier! fit-il.

— Moi en personne, honnête monsieur Gérard, répondit le forçat.

— Et vous venez de la part de...?

— Oui, fit Gibassier.

— De la part de...? répéta M. Gérard, qui désirait ne point aller à l'aventure.

— De la part du patron, quoi! dit Gibassier, qui marchait à pieds joints sur toutes ces petites délicatesses.

Prononcé par cet acolyte, le mot de patron, qui signifiait un maître commun, fit sourire le futur député.

Il garda le silence un instant en se pinçant les lèvres, et reprit :

— Ainsi, il m'envoie chercher?

— Il m'envoie vous chercher, oui, répondit Gibassier.

— Et vous savez pourquoi?

— Je l'ignore absolument.

— Serait-ce à propos de...?

Il hésita.

— Oh! parlez avec confiance, dit Gibassier; vous savez que, moins l'honnêteté, je suis un autre vous-même.

— Serait-ce à propos de M. Sarranti?

— Vous m'y faites songer, dit Gibassier; cela pourrait bien être.

Non-seulement M. Gérard baissa la voix, mais encore sa voix prit une légère teinte d'émotion.

— Est-ce que, demanda-t-il, l'exécution n'aurait plus lieu demain?

— Je ne crois pas; je sais de source certaine que les ordres ont été donnés à M. de Paris pour se tenir prêt demain à trois heures, et que le condamné a été conduit à la Conciergerie.

M. Gérard laissa échapper un soupir sortant visiblement d'une poitrine oppressée.

— Et, demanda-t-il encore, il ne serait pas possible de remettre à demain matin ce que nous avons à faire ce soir?

— Oh! fit Gibassier, impossible!

— C'est donc une affaire grave?

— De la plus haute gravité.

M. Gérard regarda Gibassier dans le blanc des yeux.

— Et vous prétendez ne rien savoir?

— Par saint Gibassier, je vous le jure.

— Alors, le temps de prendre mon chapeau.

— Prenez, monsieur Gérard; les soirées sont un peu froides, et l'on peut s'enrhumer.

M. Gérard décrocha son chapeau.

— Je suis prêt, dit-il.

— Alors, partons, fit Gibassier.

A la porte de la rue, un fiacre attendait.

En voyant ce fiacre, qui, comme tous les fiacres, avait un faux air de corbillard, M. Gérard ne put réprimer un léger frisson.

— Montez, dit-il à Gibassier. Je vous suis.

— Je n'en ferai rien, je vous jure, répondit Gibassier.

Et le forçat, ouvrant la portière, fit courtoisement monter M. Gérard dans la voiture, où il prit place près de lui, après avoir échangé quelques paroles avec le cocher.

Le fiacre prit, au petit trot de son attelage, la route de Paris, Gibassier ayant jugé à propos de changer l'itinéraire tracé par Salvator, en pensant que l'endroit où il emmènerait M. Gérard était indifférent, pourvu qu'il l'emmenât.

— Bon! se dit M. Gérard un peu rassuré par l'allure des chevaux, si c'est pour une affaire grave, ce n'est pas au moins pour une affaire pressée.

Et, sur cette judicieuse réflexion, le plus profond silence régna dans la voiture et se soutint pendant le premier kilomètre.

Ce fut Gibassier qui le rompit le premier.

— A quoi pensez-vous donc si obstinément, cher monsieur Gérard? demanda-t-il.

— Je l'avoue, monsieur Gibassier, répondit le philanthrope, je pense au but inconnu de cette visite inattendue.

— Et cela vous tourmente?

— Cela me préoccupe, du moins.

— Voyez-vous ! — Eh bien, à votre place, moi, je ne serais nullement préoccupé, je vous jure.

— Pourquoi ?

— Oh ! c'est bien simple ! — Notez que j'ai dit à votre place, et non à la mienne.

— Oui, je le reconnais; mais pourquoi avez-vous dit *à ma place ?*

— Parce que, si ma conscience était pure comme la vôtre, me sentant tout à fait digne des faveurs de la fortune, je ne ferais pas au destin l'honneur de redouter ses coups.

— Sans doute, sans doute, murmura M. Gérard en hochant mélancoliquement la tête; mais la fortune a des soubresauts si bizarres, que, tout en ne craignant rien, on doit s'attendre à beaucoup de choses.

— En vérité, si vous eussiez vécu du temps de Thalès, la Grèce, au lieu d'avoir sept sages, en eût eu huit, cher monsieur Gérard, et c'est vous qui eussiez fait ce beau vers :

A tout événement le sage est préparé.

Remarquez que je dis préparé et non résigné, — attendu que, si vous êtes préparé, vous ne me paraissez pas résigné.

— Oui, vous avez raison, continua Gibassier de son ton le plus solennel et le plus sentencieux : la fortune a des soubresauts bizarres; c'est pour cela que les anciens, qui n'étaient pas bêtes, la représentaient quelquefois assise sur un serpent, ce qui signifiait qu'elle est au-dessus de la prudence. Toutefois, à votre place, je vous le répète, tout en laissant travailler mon esprit, — un esprit aussi actif que le vôtre ne peut pas s'endormir tout à fait, — tout en laissant, dis-je, travailler mon esprit, je ne m'inquiéterais pas outre mesure. Que peut-il vous arriver ? Vous avez eu le bonheur d'être orphelin dès votre bas âge, ce qui fait que vous ne craignez plus de perdre vos parents ou d'être compromis par eux; — vous n'êtes point marié, ce qui fait que vous ne craignez point de perdre votre femme ou d'être trompé par elle; — vous êtes millionnaire, et une grande partie de votre fortune est en biens fonciers, ce qui fait que vous ne craignez pas qu'un notaire ne vous ruine ou qu'un banqueroutier ne vous dévalise; — vous avez la santé, cette vertu du

corps; — vous avez la vertu, cette santé de l'âme; — vous avez la considération de vos concitoyens, qui vont vous élire député; votre brevet de chevalier de la Légion d'honneur, comme bienfaiteur de l'humanité, est à la signature : c'est un secret, je le sais bien, mais je puis vous dire cela en confidence; enfin, M. Jackal vous tient en si particulière estime, que, deux fois par semaine, si graves que soient ses occupations, il vous reçoit dans son cabinet et cause tête à tête avec vous; vous recevez, en un mot, et vous allez recevoir la juste récompense de cinquante ans de philanthropie et de probité. — Que vous manque-t-il? Voyons! que pouvez-vous craindre? Dites!

— Qui sait! soupira M. Gérard; — l'inconnu, cher monsieur Gibassier.

— Enfin, vous y tenez? Soit, n'en parlons plus; parlons d'autre chose.

M. Gérard fit un signe qui voulait dire : « Parlons de ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vous qui parliez et moi qui me taise. »

Il est évident que Gibassier prit le signe pour un assentiment, puisqu'il continua.

— Oui, parlons de quelque chose de plus gai; ce ne sera pas difficile, n'est-ce pas?

— Non.

— Vous receviez quelques amis aujourd'hui à dîner, cher monsieur Gérard? Notez que je me permets de vous appeler *cher monsieur Gérard*, parce que, de temps en temps, vous m'appelez *cher monsieur Gibassier*, et que tout à l'heure encore vous m'avez fait cet honneur.

M. Gérard s'inclina.

Gibassier passa sa langue sur ses lèvres.

— Vous avez dû leur donner un crâne dîner, hein?

— A vous dire la vérité, et sans me vanter, je le crois.

— Moi, j'en suis sûr, à en juger par les vapeurs qui montaient de la cuisine dans le vestibule, où je vous ai attendu un instant.

— J'ai fait de mon mieux, répondit modestement M. Gérard.

— Et, continua Gibassier, vous avez dîné dans le parc, sur la pelouse?

— Oui.

— Ce devait être un coup d'œil charmant. A-t-on chanté, au dîner?

— On allait apporter le dessert au moment où vous êtes arrivé.

— Oui. Si bien que je suis tombé là, au milieu de cette réunion de famille, comme une bombe, comme le Banquo de *Macbeth*, ou le commandeur de *Don Juan*.

— C'est vrai, dit M. Gérard en s'efforçant de sourire.

— Mais, reprit Gibassier, voyons, avouez que c'est un peu de votre faute, cher monsieur Gérard.

— Comment cela?

— Sans doute. Supposez que vous m'ayez fait la faveu de m'inviter avec vos autres amis; eh bien, il y a mille à parier contre un, cher monsieur Gérard, qu'étant installé chez vous au commencement du dîner, je ne serais pas venu vous déranger à la fin.

— Croyez, cher monsieur Gibassier, s'empressa de dire M. Gérard, que je regrette vivement mon oubli; mais je vous affirme qu'il est involontaire, et il ne tiendra qu'à vous de me le faire réparer.

— Ma foi, non, dit Gibassier en affectant une profonde tristesse, ma foi, non, je suis fâché contre vous.

— Contre moi?

— Oui, vous m'avez blessé au cœur; et, vous le savez, dit Gibassier en portant avec un geste pathétique sa main à sa poitrine, les blessures au cœur sont mortelles... Hélas! continua-t-il en passant de la tristesse à la lamentation, comme il avait passé de la mélancolie à la tristesse, encore une croyance qui s'éteint, encore une illusion qui s'envole, encore un feuillet noir à buriner sur le livre déjà si sombre de ma vie! O amitié! légère et inconstante amitié, que lord Byron a si faussement appelée *l'amour sans ailes*, que de maux tu m'as causés et que de maux tu me causeras encore! Il avait raison sur toi, l'aristocratique rapsode, l'auteur du *Monde comme il va*, lorsqu'au lieu de faire une ode à la louange de l'Amitié, il s'écriait avec amertume : « Aujourd'hui, tes autels, ô déesse! ne sont plus éclairés de la flamme des sacrifices; les voûtes de ton temple ne retentissent plus du bruit des chants de tes fidèles. Exilée, par l'intérêt, de ton antique séjour, tu erres maintenant seule, abandonnée, jouet malheureux de la populace des cours et

de tous les lâches mortels que fatigue une sordide avidité ! Parmi les hommes enorgueillis de leur richesse, de leur naissance, de leur grandeur, qui fait attention à tes cris, qui a compassion de ton malheur, qui va visiter ton temple ? » Hélas ! hélas ! l'infortuné Gibassier, comme Portland, le héros du poëme, est le seul qui en demande encore l'entrée !

Après cette prétentieuse citation, dont M. Gérard n'apprécia point tout le pédantisme, l'ex-forçat tira un foulard jaune de sa poche, et fit semblant de s'essuyer les yeux.

Le philanthrope de Vanvres, qui ne comprenait pas, et, hâtons-nous de le dire, qui ne pouvait comprendre où tendait le verbiage de son compagnon, le crut véritablement ému, et commença de lui prodiguer des consolations mêlées d'excuses.

Mais celui-ci continua :

— Il faut que le monde moderne soit devenu bien mauvais, quand le monde ancien cite, sans compter celui d'Achille et de Patrocle, quatre exemples de cette amitié qui, des hommes, faisait des demi-dieux, de n'avoir rien à opposer à des exemples comme ceux d'Hercule et Pirithoüs, d'Oreste et Pylade, d'Euryale et Nisus, de Damon et Pythias; oh ! nous sommes véritablement à l'âge de fer, cher monsieur Gérard !

— Vous voulez dire, monsieur, que nous sommes à la barrière d'Enfer, dit le cocher, qui, après avoir arrêté son fiacre, s'était approché de la portière et avait entendu les derniers mots de Gibassier.

— Ah ! nous sommes à la barrière d'Enfer ? dit Gibassier, redescendant toute la gamme de l'élégie pour prendre sa voix naturelle; ah ! nous sommes à la barrière d'Enfer ? Tiens, tiens, tiens, la route ne m'a pas paru longue. Combien y a-t-il donc que nous sommes partis ?

Il tira sa montre.

— Une heure et un quart, par ma foi ! Nous sommes arrivés, cher monsieur Gérard.

— Mais, demanda celui-ci avec inquiétude, nous ne sommes point rue de Jérusalem, il me semble.

— Qui vous a donc dit que nous allions rue de Jérusalem ? Ce n'est pas moi, fit Gibassier.

— Où allons-nous donc, alors ? demanda le philanthrope étonné.

— Moi, je vais à mes affaires, dit l'ex-forçat, et, si vous en avez, je vous engage à aller aux vôtres.

— Mais, moi, dit M. Gérard stupéfait, nulle affaire ne m'amène à Paris.

— Ah! tant pis! car, si vous aviez la chance d'avoir aujourd'hui une affaire dans la capitale, et que l'affaire fût dans ce quartier-ci, vous vous trouveriez tout porté.

— Ah çà ! maître Gibasser, dit M. Gérard en se redressant, est-ce que, par hasard, vous vous moqueriez de moi?

— Mais cela m'en a tout l'air, maître Gérard, dit le forçat en éclatant de rire.

— Alors M. Jackal ne m'attend pas? s'écria M. Gérard furieux.

— Non-seulement il ne vous attend pas, mais je puis même vous dire que, si vous vous présentez chez lui à cette heure, vous êtes certain de lui faire une agréable surprise.

— Cela veut dire que vous m'avez mystifié, maître drôle! dit M. Gérard, qui reprenait son insolence au fur et à mesure que le danger s'évanouissait.

— Complétement mystifié, honnête monsieur Gérard. Maintenant, nous sommes quittes, ou manche à manche, comme vous voudrez.

— Mais je ne vous ai jamais fait de mal, Gibassier, s'écria M. Gérard; d'où vient que vous me faites, vous, une si mauvaise plaisanterie ?

— Vous ne m'avez jamais fait de mal? s'écria Gibassier. Il dit qu' il ne m'a jamais fait de mal, l'ingrat! Et de quoi parlons-nous depuis notre départ de Vanvres, sinon de ta noire ingratitude? Comment, oublieux ami, tu donnes dans ta villa de Vanvres un rout gastronomico-politique, tu invites à une réunion électorale et culinaire tes plus banales connaissances, et tu ne préviens pas ton plus tendre ami, ton Pirithoüs, ton Pylade, ton Euryale, ton Damon, ton autre toi-même enfin! tu l'oublies comme un sac de nuit, tu le foules aux pieds, tu fais litière de son dévouement! Que les dieux te pardonnent; mais, quant à moi, il m'a semblé plaisant de me venger de l'injure sur le même mode où l'injure m'a été faite; tu m'as privé de ton dîner, j'ai privé ton dîner de toi. Qu'en dis-tu?

Et, refermant vivement la portière :

— J'ai pris le cocher à quatre heures précises, dit-il, et, comme je ne veux pas qu'il vous vole, je vous dis l'heure; quant au prix, c'est cinq francs les soixante minutes, tant qu'il vous plaira de le garder.

— Comment! s'écria M. Gérard, qui ne pouvait jamais vaincre ses premières idées d'économie, vous ne payez pas?

— Bon ! dit Gibassier, si je payais, où serait donc la plaisanterie?

Et, lui faisant un salut respectueusement grotesque :

— Au revoir, honnête monsieur Gérard, dit-il.

Et il disparut.

M. Gérard demeura stupéfait.

— Où faut-il vous conduire, notre bourgeois? Vous savez qu'on m'a pris à quatre heures et que c'est prix fait à cinq francs l'heure, retour même à vide compris ?

M. Gérard pensa bien à se fâcher contre le cocher; mais ce n'était pas la faute de ce brave homme : on l'avait pris sur la place, on avait fait prix avec lui, il était parti de bonne foi.

Gibassier était donc le seul contre lequel pût récriminer M. Gérard.

— A Vanvres, dit-il; mais cinq francs l'heure, mon ami, ce n'est pas pour rien.

— Ah ! s'il vous plaît de me payer ici, dit le cocher, par le temps qu'il va faire, j'aime autant cela.

M. Gérard mit le nez à la portière et regarda le ciel.

En effet, un orage s'amassait sur Vaugirard et l'on entendait des grondements sourds de tonnerre à l'horizon.

— Non, dit M. Gérard, je vous garde; à Vanvres, mon ami, et le plus vite possible.

— Oh! on ira comme on pourra, notre bourgeois, répondit le cocher; les pauvres bêtes n'ont que quatre pieds, et ne peuvent faire que ce que l'on peut faire avec quatre pieds.

Et, remontant sur son siége, il fit tourner, tout en grommelant, son équipage, et reprit le chemin de Vanvres.

CIII

Ce que M. Gérard trouva, ou plutôt ne trouva pas, en arrivant à Vanvres.

Resté seul et condamné à l'allure mélancolique de deux rosses éreintées, M. Gérard se lança dans une mer de conjectures.

Sa première idée avait été de pousser jusque chez M. Jackal et de lui demander satisfaction de la mauvaise plaisanterie que lui avait faite son agent.

Mais M. Jackal avait, d'habitude, lorsqu'il parlait au digne M. Gérard, un ton narquois qui mettait celui-ci si mal à son aise, que les instants qu'il passait avec le chef de la police de sûreté étaient, en général, les instants les plus pénibles de sa vie.

Puis de quoi aurait-il l'air? D'un écolier boudeur qui vient faire au maître un rapport contre son camarade.

Car, si loin que M. Gérard repoussât de lui ce titre de camarade appliqué à Gibassier, il n'en était pas moins obligé de s'avouer à lui-même que plus il repoussait ce titre loin et haut, de plus loin et de plus haut, pareil au rocher de Sisyphe, ce titre retombait sur lui.

Il n'avait donc point tardé à prendre la résolution de retourner à Vanvres.

Il avait vu M. Jackal la veille, et le moment arriverait toujours assez vite de revoir M. Jackal, chez lequel, comme le lui avait rappelé Gibassier, il était forcé de se présenter deux fois la semaine.

Puis une vague inquiétude lui disait que c'était à Vanvres qu'il était menacé.

Si spécieuses que fussent les raisons données par Gibassier, M. Gérard n'admettait pas que Gibassier se fût jamais assez cru son ami pour se blesser aussi profondément d'un oubli des plus naturels.

Quelque chose d'étrange restait donc caché au fond de ce mystère.

Or, dans la situation où se trouvait M. Gérard, à la veille de l'exécution d'un homme qui allait payer de sa tête le crime que lui, Gérard, avait commis, tout ce qui est obscur est dangereux.

Aussi désirait-il et craignait-il tout à la fois d'être de retour à Vanvres.

Mais les chevaux, qui avaient fait le chemin de Vanvres à la barrière d'Enfer en une heure et un quart, prétextèrent naturellement de leur fatigue, et mirent une heure et demie pour revenir de la barrière d'Enfer à Vanvres.

En vain l'orage menaçait-il de plus en plus; en vain, malgré le roulement du fiacre, le grondement du tonnerre arrivait-il jusqu'à M. Gérard ; en vain, à la lueur des éclairs, le paysage perdu dans les ténèbres s'illuminait-il tout à coup d'une flamme livide, le cocher n'en donna pas un coup de fouet de plus, et les chevaux n'en firent pas un pas plus vite.

Au moment où dix heures sonnaient, M. Gérard descendait devant sa maison et réglait son compte avec le cocher.

M. Gérard attendit patiemment que celui-ci eût fait minutieusement son calcul et eût remis ses chevaux au pas dans dans la direction de Paris.

Seulement alors, il se retourna du côté de sa maison.

Elle était perdue dans la plus profonde obscurité.

Quoique pas un volet ne fût fermé, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre.

Cela n'était pas étonnant : il était tard; les convives devaient être retirés, et les domestiques se tenaient probablement à l'office.

Or, l'office faisait partie des communs et donnait sur le jardin.

M. Gérard monta les escaliers, qui conduisaient de la rue à la porte d'entrée.

A mesure qu'il montait les escaliers, il lui semblait voir, au milieu de l'obscurité, que la porte était ouverte.

Il étendit la main; la porte était ouverte, en effet.

C'était une bien grande imprudence aux domestiques que d'avoir, par une pareille nuit où le ciel s'apprêtait à livrer un si violent combat à la terre, laissé la porte ouverte et les volets non fermés.

M. Gérard se promit de les tancer d'importance.

Il entra, ferma la porte et se trouva dans les ténèbres les plus épaisses.

Il s'approcha à tâtons de la loge du concierge.

La porte en était ouverte.

M. Gérard appela le concierge; personne ne répondit.

M. Gérard fit quelques pas, tâta du pied, trouva le premier degré de l'escalier, et, levant la tête, appela le valet de chambre.

Il ne reçut pas de réponse.

— Tout cela mange aux cuisines, se dit tout haut M. Gérard, comme si, en disant tout haut la chose, la probabilité en devenait plus grande.

En ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre, un éclair brilla, et M. Gérard vit que la porte du perron donnant sur le jardin était toute grande ouverte comme celle de la rue.

— Oh! oh! murmura-t-il, qu'est-ce que cela signifie? On dirait d'une maison abandonnée.

Il gagna en tâtonnant l'extrémité du vestibule, car on y voyait seulement pendant la courte durée des éclairs, et, de là, il aperçut dans l'office une lumière qui brûlait.

— Ah! dit-il, je l'avais bien pensé, mes drôles sont là!

Et, tout en grommelant, il s'avança vers la cuisine.

Mais, sur le seuil de l'office, il s'arrêta; le couvert était mis comme pour le souper des gens; seulement, les gens avaient disparu.

— Oh! fit M. Gérard, il se passe ici quelque chose d'étrange

Il prit la lumière, rentra, par le corridor de la cuisine, dans la salle à manger.

La salle à manger était vide.

Il parcourut tout le rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée était désert.

Du rez-de-chaussée, il passa au premier étage: le premier étage était désert comme le rez-de-chaussée; il monta au second: le second était désert comme le premier.

Il appela de nouveau; un écho lugubre répondit seul.

En passant devant une glace, M. Gérard recula d'effroi. Il avait eu peur de lui-même, tant il était pâle.

Il redescendit les escaliers, lentement et en se tenant à la rampe; ses jambes pliaient à chaque marche. Enfin, il se retrouva dans le vestibule et s'avança sur le perron en levant sa lumière pour regarder sur la pelouse.

Mais, au moment où il levait sa lumière, une bouffée de vent passa qui éteignit la bougie.

M. Gérard se retrouva dans l'obscurité.

Une terreur dont il ne pouvait pas se rendre compte, mais invincible, comme si elle eût eu sa raison d'être, s'empara de lui. Il eut un instant l'idée de remonter dans sa chambre et de s'y barricader, quand, tout à coup, il jeta un cri d'effroi et s'arrêta comme si ses pieds eussent été enracinés aux dalles du perron.

Le ciel s'était ouvert pour donner passage à un éclair, et, à la lueur de cet éclair, M. Gérard avait vu la table renversée et la nappe flottant comme un linceul.

Qui avait pu renverser la table sur le gazon?

Mais peut-être M. Gérard avait-il mal vu; l'éclair avait été si rapide.

Il descendit le perron marche à marche, en s'essuyant le front, et s'achemina vers la table, qu'à peine distinguait-on comme une masse sans forme au milieu de l'obscurité.

Au moment où il étendait la main pour substituer le sens du toucher à celui de la vue, il lui sembla que la terre allait manquer sous lui.

Il fit vivement un bond en arrière.

Au même instant, le ciel s'illumina, et M. Gérard vit à ses pieds un trou ayant la forme d'une fosse.

Quelque chose de pareil à un cri sortit de sa poitrine; mais ce n'était pas un cri humain; c'était tout à la fois quelque chose d'épouvanté et d'épouvantable.

— Mais non! mais non! murmura M. Gérard; c'est impossible, je rêve!

Puis, comme l'éclair qui pouvait seul le tirer d'incertitude tardait à briller de nouveau, il se mit à genoux.

Il lui sembla que ses genoux entraient dans la terre fraîchement remuée.

Il tâta avec la main.

Son œil ne l'avait pas trompé : près de cette terre fraîchement remuée, il y avait un trou fraîchement creusé.

Ses dents claquèrent de terreur.

— Oh! dit-il, je suis perdu! en mon absence, on a découvert la fosse, on l'a creusée!...

Il étendit le bras dans toute sa longueur sans en pouvoir sentir le fond.

— Et l'on a enlevé le cadavre! s'écria-t-il.

Puis il se mit à lui-même la main sur la bouche comme pour s'empêcher de parler.

Et, à travers ses doigts, sa voix comprimée fit entendre comme un lugubre sanglot.

Il se redressa sur ses pieds en murmurant :

— Que faire, mon Dieu? que faire?

Il ne pouvait s'empêcher de parler haut.

— Fuir, fuir, fuir! balbutia-t-il.

Puis, éperdu, haletant, trempé de sueur, il s'élança devant lui sans savoir où il allait.

Au bout de dix pas, il trébucha sur un objet qu'il ne pouvait voir dans l'obscurité, et, dix pas plus loin, il roula lui-même à terre.

Quelque chose comme un grognement se fit entendre. M. Gérard, qui déjà s'était relevé et qui allait continuer de fuir, s'arrêta court.

Ce grognement, c'était la plainte d'un homme.

Il y avait un homme là. Qui était-il? qu'y faisait-il?

Du moment où un homme était là, c'était un ennemi.

Le premier mouvement de M. Gérard fut de se débarrasser de cet homme.

Il chercha sur lui une arme quelconque. Il n'en avait point.

L'appentis aux outils du jardinage était là.

M. Gérard s'y élança d'un bond, s'arma d'une bêche, et revint sur l'homme, terrible comme Caïn prêt à tuer Abel.

Un éclair le guida. L'esprit complétement perdu, il leva sa bêche.

— C'est cela, mon bon monsieur Gérard, dit une voix avinée ; chassez-les, ces coquines de mouches.

M. Gérard s'arrêta court.

La voix dénotait l'ébriété la plus complète.

— Oh! fit M. Gérard, c'est un malheureux ivre-mort!

Et il laissa tomber sa bêche.

— Imaginez-vous ces gueux de Turcs ! dit l'homme en se soulevant sur un genou et en s'accrochant aux habits de M. Gérard frissonnant des pieds à la tête ; figurez-vous que, pour un mauvais gamin de dix ans que j'ai tué, et encore je n'en suis pas bien sûr, imaginez-vous qu'ils m'ont enterré vivant, qu'ils m'ont frotté de miel et qu'ils me font manger par leurs coquines de mouches. Heureusement que vous êtes arrivé là, mon bon monsieur Gérard, continua l'ivrogne, qui embrouillait la réalité avec le rêve. Heureusement que vous êtes venu là avec votre bêche et que vous m'avez tiré de ma fosse. Ah ! m'en voilà donc enfin dehors ; morbleu ! ce n'est pas sans peine. Monsieur Gérard, mon bon monsieur Gérard, mon honnête monsieur Gérard, je vivrais cent ans, que je n'oublierais jamais le service que vous m'avez rendu !

Au milieu de ces oscillations incessantes et de ce langage aviné, M. Gérard reconnut l'un de ses convives.

C'était l'agriculteur.

Que savait-il ? qu'avait-il vu ? de quoi pouvait-il se souvenir ?

La vie tout entière du misérable était là dedans.

— Ah çà ! demanda l'agriculteur, où diable sont donc les autres ?

— Je vous le demande, dit M. Gérard.

— Non pas, faites excuse, insista l'agriculteur ; c'est moi qui vous le demande, à vous. Où sont-ils ?

— Vous devez le savoir. Voyons, tâchez de rappeler vos souvenirs ; qu'avez-vous fait depuis mon départ ?

— Je vous l'ai dit, honnête monsieur Gérard, j'ai été mangé par les mouches !

— Mais, avant d'être mangé par les mouches, ne vous souvenez-vous de rien ?

— Il paraît que j'avais tué un enfant.

M. Gérard chancela ; il se sentit près de défaillir.

— Voyons, dit l'ivrogne, est-ce vous ou moi qui ne peut pas se tenir sur ses jambes ?

— C'est vous, dit M. Gérard ; mais soyez tranquille, je vais vous donner mon bras pour sortir quand vous m'aurez raconté ce qui s'est passé après mon départ.

— Ah! oui, c'est vrai, dit l'agriculteur; je me rappelle... attendez donc... On est venu vous chercher de la part de M. Jackal pour aller voir couper le cou de cet infâme M. Sarranti.

— Oui, dit M. Gérard en faisant un effort suprême pour tirer quelque chose de cette brute; mais après mon départ?

— Après votre départ?... Attendez, attendez, attendez donc... Ah! il est venu... le jeune homme que vous avez envoyé.

— Moi, fit M. Gérard s'accrochant à ce fil, j'ai envoyé un jeune homme?

— Oui, un beau garçon à cheveux noirs, cravate blanche, habit noir, mis comme un notaire, encore mieux mis.

— Et il était seul?

— Je n'ai pas dit cela, qu'il était seul; il était avec un chien : en voilà un enragé chien! C'est en ce moment-là que je me suis sauvé; mais la terre tremblait, tant le damné chien la grattait.

— Où cela? demanda M. Gérard.

— Sous la table, fit l'agriculteur; alors, comme la terre tremblait, je suis tombé. C'est alors que j'ai commencé à être mangé par les mouches.

— Et vous ne vous souvenez de rien autre chose? demanda M. Gérard avec anxiété.

— D'autre chose? Vous croyez qu'on peut se souvenir de quelque chose quand les mouches vous mangent? Ah! vous êtes bon là, vous!

— Voyons, dit M. Gérard presque suppliant, tâchez de vous souvenir, mon bon ami.

L'ivrogne se mit à chercher, tout en comptant sur ses doigts.

— Non, dit-il, c'est bien cela : M. Sarranti, M. Jackal, le jeune homme noir à la cravate blanche, le chien Brésil.

— Brésil! Brésil! s'écria M. Gérard en sautant à la gorge de l'agriculteur. Vous dites que le chien s'appelait Brésil?

— Mais faites donc attention à ce que vous faites, vous! vous m'étranglez. A la garde! à la garde!

— Malheureux! malheureux! fit M. Gérard en tombant à genoux, ne criez pas! ne criez pas!

— Mais alors, laissez-moi, lâchez-moi, je veux m'en aller.

— Oui, oui, allez-vous-en, dit M. Gérard; je vais vous reconduire.

— A la bonne heure! dit l'ivrogne. Ah çà! mais vous êtes donc ivre?

— Comment cela?

— Vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes.

C'était vrai; au lieu de soutenir l'agriculteur, c'était M. Gérard qui eût eu besoin d'être soutenu.

Avec des efforts et des angoisses effroyables, M. Gérard arriva à traîner l'agriculteur de l'autre côté de la rue; mais il ne fut tranquille que lorsqu'il l'eut vu s'éloigner, bronchant à chaque pas, mais cependant demeurant debout, et balbutiant à chaque oscillation :

— Maudites mouches!

Puis, lorsque l'ivrogne se fût perdu dans l'obscurité, que sa voix se fut éteinte dans l'éloignement, M. Gérard revint à sa maison comme la première fois; il referma derrière lui la porte de la rue; puis, aguerri peu à peu par les émotions successives et croissantes qu'il avait éprouvées depuis sa première découverte, il marcha vers la fosse, et, puisant son courage dans un dernier espoir, il descendit dans le trou, tâta de tous côtés avec ses mains.

Ce trou était vide au toucher.

Un éclair qui brilla, accompagné d'un coup de tonnerre terrible et de larges gouttes de pluie, lui montra qu'il était vide aussi à la vue.

M. Gérard n'entendit pas le tonnerre, ne sentit pas la pluie, et ne vit que la fosse béante qui avait lâché sa proie.

Il s'assit sur le bord, les pieds pendants dans le trou, comme le fossoyeur d'*Hamlet*.

Il croisa les bras, courba la tête et essaya de juger, d'apprécier sa situation.

Ainsi, pendant cette absence de deux heures qui avait pour prétexte une plaisanterie frivole, venaient de s'envoler ses plus chères espérances de repos et de tranquillité; de toutes les tortures qu'il avait subies pour cacher son crime, il ne lui restait, nous ne dirons pas que le remords, mais que le souvenir d'avoir été assassin et la crainte de monter à l'échafaud! Et à quel moment la catastrophe éclatait-elle

Au moment où il se croyait arrivé au faîte des honneurs, à l'apogée de l'ambition! Le matin, en pensée, il se voyait assis sur son banc de la chambre des députés; le soir, les pieds pendants dans cette fosse, il se voyait assis sur le banc de la cour d'assises, coudoyant un gendarme de chaque bras et courbant la tête pour échapper aux regards railleurs de cette foule qui, à toute force, voulait voir M. Gérard *l'honnête homme*; puis, dans le lointain, au milieu d'une place dominée par un édifice aux clochetons aigus, s'élevant au milieu de la foule, les deux bras rouges et hideux de la terrible machine qui poursuit les assassins dans leurs songes...

Par bonheur, c'était un homme rudement trempé que ce philanthrope de Vanvres. Comme on l'a vu tout à l'heure, lorsqu'il a levé sa bêche sur l'agriculteur, il n'eût pas reculé devant un second assassinat pour se tirer du premier; mais il ne nous tombe pas tous les jours sous la main quelqu'un à assassiner, pour nous tirer d'affaire.

Et il eut beau chercher, il lui fallut trouver un moyen de se tirer d'affaire sans un nouveau crime.

Il y en avait, non pas un, mais deux.

Fuir, fuir en toute hâte, fuir sans regarder en arrière, fuir sans dire adieu à personne — comme avaient fui les convives, comme avaient fui les domestiques; — ne s'arrêter qu'à vingt lieues, quand le cheval crèverait, en prendre un autre, en changer à chaque poste, passer le détroit, passer la mer, ne s'arrêter qu'en Amérique.

Oui; mais comment faire cela sans passe-port?

A la première poste, le maître de poste refuserait un cheval et enverrait chercher la gendarmerie.

C'était d'aller trouver M. Jackal, de lui raconter l'affaire et de lui demander conseil.

Onze heures sonnaient. Avec un cheval bon coureur, — et M. Gérard avait deux bons coureurs dans son écurie, — on pouvait être à onze heures et demie dans la cour de la préfecture.

Décidément, c'était là le meilleur moyen.

M. Gérard se releva, courut à l'écurie, sella lui-même le meilleur de ses deux chevaux, le fit sortir par la porte des communs, referma soigneusement cette porte, sauta en

selle avec l'agilité d'un jeune homme, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et, partant sans chapeau, sans s'inquiéter du vent et de la pluie qui fouettaient son crâne nu, il prit à fond de train le chemin de Paris.

Laissons l'assassin chevauchant au triple galop, et suivons Salvator, qui emporte en triomphe les ossements de la victime.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

